

Le décaméron : contes choisis / traduction Le Maçon, 1545, rajeunie par François Franzoni... ; préface de Mario Schiff, [...]





Boccace (1313-1375). Le décaméron : contes choisis / traduction Le Maçon, 1545, rajeunie par François Franzoni... ; préface de Mario Schiff, ... 1913.

ÉDITION DU SIXIÈME CENTENAIRE DE BOCCACE.



LE DÉCAMÉRON

CONTES CHOISIS

TRADUCTION LE MAÇON (1545), RAJEUNIE PAR FRANÇOIS FRANZONI ET ORNÉE DES BOIS DE L'ÉDITION VÉNITIENNE DE 1510, AVEC UNE PRÉFACE DE MARIO SCHIFF.

PARIS, LIBRAIRIE PAYOT & Cie. 1913.

LE DÉCAMÉRON

IMPRIMERIES RÉUNIES, LAUSANNE (SUISSE)

EDITION DU SIXIÈME CENTENAIRE
DE BOCCACE

LE DÉCAMÉRON

(Contes choisis)

TRADUCTION LE MAÇON (1545), RAJEUNIE PAR FRANÇOIS FRANZONI
ET ORNÉE DES BOIS DE L'ÉDITION VÉNITIENNE DE 1510

PRÉFACE DE MARIO SCHIFF
CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE FLORENCE
PROFESSEUR AU « REGIO ISTITUTO SUPERIORE DI MAGISTERO FEMMINILE »

PARIS
LIBRAIRIE PAYOT & Cie
46, rue St-André-des-Arts, 46
1913

PRÉFACE

Boccace a usé une partie de sa vie à vouloir plaire et l'autre à recueillir les enseignements du passé. Laissant à Dante la force et la grandeur, à Pétrarque le savoir et la vanité, il a choisi la grâce et la bonhomie fine. Ni violent, ni susceptible, il est aimable. Depuis six siècles le souvenir des hommes éclaire son image d'un sourire bienveillant. Boccace était modeste; il bornait son ambition à bien aimer et à bien servir les dames et les hommes aussi. Il a eu la passion de l'amour, le culte de l'amitié, un sens profond de l'admiration et l'habitude de la reconnaissance. Conscient de ses faiblesses, il n'a voulu être qu'un pauvre homme de bonne volonté. Du poète, il se fait une idée si haute, qu'il se récrie quand ses amis veulent lui donner ce titre, tant la distance lui semble grande entre ce qu'il a rêvé et ce qu'il a conçu. Sa constante activité ne l'a pas enrichi; il était trop généreux pour cela. Pour rapprocher ceux qu'il estimait, pour leur faire partager ses enthousiasmes, aucun effort ne lui coûtait. Il a mis tous ses soins à débarrasser la gloire de Pétrarque, son ami, des ternissures de l'envie littéraire. Il a copié de sa main la *Divine comédie* pour ce toscan de génie qui s'entêtait à ne lire que du latin. Répandre les livres où son esprit s'était enrichi, semblait à Boccace un devoir et jamais humaniste n'a copié avec plus d'amour les œuvres de ses auteurs.

* * *

Le conteur du *Décaméron* mêle sans cesse ses souvenirs à ses fictions. Tout le long de ses romans et de ses nouvelles, il égrène un chapelet de confessions voilées qui donnent du mal aux exégètes. Né à Paris, en 1313, d'un père toscan et d'une fée française —parisienne sans doute— dont nous ne savons rien, Boccace fut de bonne heure poète et trouveur. Peu doué pour les affaires, où on voulait l'obliger, encore moins pour le droit canon auquel il ne pouvait mordre, il n'avait de goût vif que pour l'amour, les belles-lettres et les livres. Epris d'indépendance, il n'a pas su s'établir dans les bonnes grâces d'un protecteur, aussi son existence n'a-t-elle jamais été tout à fait libre de soucis matériels ; il est vrai qu'il se gouvernait mal. A Naples, il fut aimé par la fille du roi, qu'il célébra dans son œuvre sous le nom de Fiammetta. Cette aventure laissa dans sa vie une nostalgie qui explique tout à la fois sa dévotion à l'amour et sa rancune envers les femmes. D'ailleurs, la misogynie et l'anticléricalisme étaient de son siècle. Si Boccace en veut au clergé de ses mœurs relâchées, il reproche d'autre part aux mystiques d'attrister le présent par leurs austérités ; mais il n'y a pas dans son cas d'irréligion, de libre pensée ni de paganisme impénitents. Ses scrupules et ses craintes l'ont bien prouvé lorsqu'un chartreux, qui mourut en odeur de sainteté, lui eut fait dire qu'il se damnait et qu'il devait sans tarder employer à l'honneur de Dieu les dons qu'il en avait reçus. Demander à Boccace de renoncer aux œuvres de l'antiquité qu'il avait contribué à répandre et aux nouvelles lettres profanes était trop exiger. Cependant il paraît certain que ce vœu d'un visionnaire mourant contribua à le détourner des histoires amoureuses et de la langue vulgaire. Ces histoires d'amour, il les avait racontées, comme ses nouvelles, avant de les écrire.

En dépit de tout le travail littéraire dont il les a chargées par la suite, il leur reste quelque chose de la façon vivante et spontanée que Boccace avait d'en essayer l'effet sur ses contemporains. Et il le sait bien. Il a eu confiance en son parler. Il a compris les destinées de la prose italienne qu'il aidait à créer. Plus près du peuple que Dante et que Pétrarque, Boccace a deviné qu'il pouvait sans crainte lui confier son *Décaméron.*

Préoccupé de réparer les injustices, de redresser les torts, il pensait plus aux autres qu'à lui-même. Mais, comme il avait l'esprit pratique et qu'il était fils de marchand, il ne tombait pas dans le donquichottisme. Il n'a cessé de plaider à Florence la cause de Dante. Il a réveillé, pour l'exilé mort, l'admiration et le respect. C'est lui que les capitaines d'Or San Michele chargèrent de remettre à Béatrice Alighieri, religieuse du monastère de Saint-Etienne, à Ravenne, dix florins. En offrant à la fille de Dante ce don expiatoire et symbolique, Boccace l'interrogea, tout pénétré de dévotion, et puisa dans ses souvenirs des émotions précieuses. Pour sauver l'honneur de sa ville d'adoption, le conteur de Certaldo a écrit une vie de Dante toute vibrante de haute admiration et ses dernières forces ont été consacrées à commenter les premiers chants de l'*Enfer* dans une église de Florence. Quand Hugues IV, roi de Chypre et de Jérusalem, demanda à Boccace une sorte d'encyclopédie mythologique pour aider à la compréhension des auteurs classiques, le premier mouvement de celui-ci fut d'indiquer Pétrarque comme plus capable que lui de mener à bien un ouvrage de cette nature. L'insistance de son royal client, l'obligea de se résigner et il composa le *De genealogiis Deorum gentilium*, comme il fit, pour résoudre les doutes géographiques des humanistes, le *De montibus*, *sylvis*, *fontibus*, etc.

C'est à l'instigation de Boccace aussi que la seigneurie de Florence décida de rendre à Pétrarque, fils de proscrit, son patrimoine confisqué et de l'engager à venir diriger l'école de cette ville. L'auteur du *Décaméron* fut chargé de transmettre au savant latiniste les vœux des Florentins. Rendre visite à Pétrarque était pour Boccace une des plus vives joies de sa vie. Il eut plusieurs fois cet honneur et, à chaque visite, il sentait davantage le prix d'une amitié si rare. C'est sur le conseil du poète des *Triomphes* que Boccace se rendit à Venise pour engager l'helléniste Léonce Pilate à s'établir à Florence comme professeur de grec. Et durant son séjour en Toscane, Pilate expliqua et traduisit Homère.

Après avoir entrepris de nombreux voyages au service de la chose publique ou pour l'amour des belles-lettres, Boccace se retira à Certaldo dans sa maison tranquille et pleine de livres. C'est là qu'il attendit la mort. Il eut le regret de survivre à Pétrarque qui, pour lui donner un dernier témoignage d'estime, l'avait couché sur son testament. L'auteur du *Décaméron* fut longtemps malade; avant de le frapper, la mort le soumit aux plus dures épreuves. Sa lettre à François de Brossano, gendre de Pétrarque, auquel il exprime le deuil dont l'emplit le décès de son grand ami, nous fait saisir de poignante façon ce qu'ont dû être les derniers jours de cet homme d'une si exceptionnelle et si touchante simplicité. Il trépassa le 21 décembre 1375.

* * *

Le *Décaméron* a eu, dès son apparition, un succès considérable. Il a tout de suite trouvé des partisans et des censeurs. Et l'auteur lui-même semble avoir été successivement l'ami et l'ennemi de son livre. Le choc des opinions autour de ses récits a maintenu en éveil, durant des siècles, la cu-

riosité des lecteurs. Ceux-là même qui blâmaient l'intonation frivole de l'ouvrage n'ont pas voulu se priver de ce moyen puissant d'atteindre la foule et, remaniant le *Décaméron*, ils l'ont moralisé à la façon d'un recueil d'exemples. Mais ils avaient beau faire, ce livre restait avant tout œuvre d'art : par le style, à la fois savant et naïf, tout imprégné de saveur populaire; par le sentiment des réalités qui l'anime; par la poésie délicate dont il est plein et qui jaillit au détour d'une phrase, au tournant d'une histoire. L'invention, chez Boccace, est surtout verbale ; il excelle à dire et à voir. Ses motifs, il les emprunte à tous les passés et au présent aussi. Attaché au caractère humain de ses nouvelles, il borne son ambition à être le chroniqueur de la vie. Son rire n'est assourdi par aucune hypocrisie ; sa pitié n'est voilée par aucune convention. Maître peintre des petits gestes, Boccace reste accessible à la noblesse des grandes choses qu'il n'exprime pas. Et c'est un des charmes de ce conteur, volontiers local et restreint, que de vous ouvrir brusquement des échappées sur la largeur de son esprit et la générosité de son âme. Sa probité d'historien se rebiffe à l'endroit de qui l'accuse de déguiser les faits qu'il rapporte. « Quant à ceulx qui disent que ces choses n'ont pas esté ainsi comme ie les dy, s'écrie-t-il, certes i' auroie grant plaisir qu'ilz apportassent les originaulx ; et s'ilz se trouuoient discordans de ce que i'escriptz, ie diroye qu'ilz auroient iuste occasion de me reprendre : et moymesmes me parforceroye de m'amender ; mais iusques à ce qu'ilz me facent apparoir d'autres choses que de parolles, ie les laisseray avec leur opinion et suyuray la mienne, disant d'eulx ce qu'ilz disent de moy[1]. »

[1] *Le Décaméron : La quatriesme journée*, trad. Le Maçon (1545). — J'emprunte mes citations à un exemplaire du *Décaméron* français de 1545 qui fait partie de la collection des livres rares de la Bibliothèque nationale de Florence. Il suffit de comparer ces quelques lignes aux lignes correspondantes de la réimpression

A ceux qui lui conseillent le séjour du Parnasse et qui l'invitent à ne plus écrire pour plaire aux dames il réplique que les Muses ne sont pas restées étrangères à sa peine et qu'elles l'ont secouru dans son humble besogne. « Bien est il vray, dit-il, qu'elles m'ayderent bien, et m'enseignerent de les composer, voyre et par aduenture à escrire ces nouuelles. Et combien que ce soit chose tres basse, si sont elles neantmoins venues plusieurs fois demourer auecques moy, pour le seruice par adúenture et en l'honneur de la ressemblance que les femmes ont à elles. Parquoy, en tissant ces choses cy, ie ne m'esloigne pas tant, comme plusieurs penseroient par aduenture, ne du mont de Parnasse, ne des muses. [1] »

Dans la « conclusion finale » du *Décaméron*, Boccace, anxieux de défendre son œuvre contre la rigueur des moralistes, fait une déclaration de principes. Il affirme le droit de la nouvelle à toutes les libertés et qu'il faut tenir un grand compte du temps et des lieux où les choses sont dites. Pour lui, il n'a eu en écrivant que deux soucis : distraire les dames et servir la beauté. On ne saurait mieux définir les droits de l'art qu'il ne le fait. Sa condamnation de la littérature utilitaire vaut pour tous les temps. Il n'a cherché ni de moraliser, ni de corrompre; il a tâché d'amuser et d'émouvoir. Le bien et le mal sont dans la vie, or c'est la vie justement qu'il a tenté de fixer dans le cadre étroit de ses contes. Et Boccace, qui était un bonhomme plein de sens et de finesse, se résume ainsi : « Chascune chose en soy mesmes est bonne à quelque chose : et, quant elle est mal adaptée, elle peult estre nuysante en plusieurs. Ainsi dis ie de mes nouuelles. Qui vouldra tirer d'icelles mauuais conseil ou mauuaise operacion, elles ne le

du texte de 1545 faite par Paul Lacroix en 1873, pour s'apercevoir que le « bibliophile » tutoyait volontiers ses auteurs.

[1] *Le Décaméron,* l. c.

prohiberont à personne, si d'auenture elles l'ont en soy, et quelles y soient tortes et tirées : mais aussi qui en vouldra tirer vtilité et fruict, elles ne le refuseront point : et ne sera iamais quelles soient dictes ou tenues autres que honnestes et prouffitables, si on les list ou temps ou à telles personnes ouquel et pour lesquelles elles ont esté racomptées. Qui aura à dire ses patenostres, ou à faire la tartre à son deuot, qu'il les laisse : elles ne courront apres personne pour se faire lire[1]. »

* * *

La première traduction française du *Décaméron* a été achevée en 1414. Elle est l'œuvre d'un clerc champenois appelé Laurent de Premierfait. Cet homme ignorait l'italien, il s'est borné à franciser une version latine du livre des cent nouvelles due à un cordelier d'Arezzo. Traduction d'une version médiocre, le premier *Décaméron* français fut imprimé de bonne heure et réimprimé. La faveur dont jouit cet ouvrage attira sans doute sur ses imperfections l'attention d'une femme qui contait à merveille et qui voyait en Boccace un maître. Cette princesse de lettres était reine de Navarre, on la nommait aussi la Marguerite des princesses, tant elle était précieuse par le cœur et l'esprit. Anxieuse de procurer à la littérature française une véritable traduction du chef-d'œuvre toscan, la reine de Navarre demanda ce travail à un personnage qui, au dire des Italiens de la cour de France, prononçait la langue de Dante comme s'il eût vu le jour sur les bords de l'Arno. Maître Antoine Le Maçon, dauphinois, avait passé un an à Florence et savait vraiment bien l'italien. Il déclina l'honneur que lui faisait la sœur de François Ier parce qu'il sen-

[1] *Le Décaméron : La conclusion finale de l'autheur*, trad. Le Maçon (1545).

tait ses forces trop faibles pour une telle œuvre, mais il dut céder à de nouvelles et plus pressantes instances. Le Maçon était conseiller du roy de France, receveur général de ses finances en Bourgogne et trésorier de l'extraordinaire de ses guerres. Il s'intitule aussi secrétaire de Marguerite. Sans cesse aux prises avec des difficultés, dont il fallait qu'il se tirât, il ne devait pas souvent avoir la tête aux belles et profitables histoires. Cependant, comme les hommes occupés trouvent toujours des loisirs, il commença de traduire une nouvelle, puis deux, puis trois, puis dix. Il consulta des Toscans et des Français qui le louèrent de sa fidélité au texte du *Décaméron*. Son effort tend à ne dire en français ni plus ni moins que Boccace n'a dit en sa langue. Au moment de livrer aux presses sa traduction Le Maçon est pris de scrupules. Les gens ne s'étonneront-ils pas de voir un homme « tant chargé de gros affaires publicques » traduire des nouvelles ? C'est pourquoi il supplie la reine qui lui a demandé cette traduction de la prendre sous sa protection et de les mettre, Boccace et lui, à l'abri des médisants [1].

Nous ne savons pas à quel moment Le Maçon se mit résolument à l'œuvre, mais il est certain que sa version est le fruit d'un long labeur. A force de retouches il est parvenu à serrer toujours de plus près le texte italien. Son *Décaméron* est enfin mis en vente à Paris, en 1545, chez « Estienne Roffet dict le Faulcheur, Libraire demeurant sur le pont Sainct Michel, à l'enseigne de la Roze blanche. » Ce volume in-folio porte en tête un dizain qui exalte l'art du traducteur en termes chaleureusement symboliques. Jugez plutôt :

[1] Je trouve ces détails dans l'épître liminaire que Le Maçon a mise au début de son livre et dont voici l'adresse : « A tres haulte et tres illustre princesse Marguerite de France, sœur unique du Roy, Royne de Nauarre, Duchesse d'Alencon et de Berry : Anthoine Le Macon,... perpetuelle felicité. »

« Voyez Lecteurs ceste belle leczon
Plus à priser que nul riche ediffice
Que pour vous a basty nostre Macon,
Macon accreu du roy par son seruice ;
Si congnoistrez que moins n'est son office
(Si bien faisant) de liures translater,
Que manier finances et compter :
Car Bocace est icy mieulx recongneu,
Que si luy mesme à se faire escouter
Fust de Florence en France reuenu. »

En 1548 Le Maçon fit paraître son ouvrage corrigé et soigneusement revu, c'est une véritable deuxième édition. Messieurs Crouzet et Hauvette, dans la solide étude qu'ils ont consacrée à cette excellente traduction, ont compté qu'elle n'a pas été réimprimée moins de vingt-sept fois jusqu'en 1699 [1]. Ces réimpressions, graduellement un peu rajeunies, reproduisent le texte de 1548. L'œuvre littéraire du trésorier de l'extraordinaire des guerres n'a pas été éclipsée par les traductions modernes de Boccace. On l'a republiée à trois reprises au XIXme siècle, grâce à P. Lacroix, à A. Bonneau et à F. Dillaye. Lacroix a reproduit le *Décaméron* de 1545 en 1873 ; c'est ce texte, imprimé par Jouaust, que M. François Franzoni a nettoyé des archaïsmes criants et remanié par places. Il en a tiré un volume des plus belles pages de Boccace d'où tout effort imposé au lecteur a été soigneusement écarté. Ce choix, fait par un lettré qui s'est abandonné à son bon plaisir, sans souci d'érudition, ni de philologie, est un hommage rendu à la mémoire du conteur florentin, à l'occasion du sixième centenaire de sa naissance. Les nouvelles réimprimées par M. Franzoni s'adressent bien au public pour qui Boccace écrivait : aux

[1] *Antoine Le Maçon et sa traduction du « Décaméron ». Bulletin Italien,* t. VIII, 1908, p. 285-311.

dames, aux gens du monde, bref à tous ceux qui ne sont pas des professionnels de la lecture. Il faut le louer d'avoir négligé le côté auteur gai de Boccace, qu'on souligne trop souvent, au profit des qualités lyriques, dramatiques et humaines que l'on goûte dans son livre lorsqu'on le lit de près. Une large part est faite aux souvenirs personnels et aux idées du conteur dans ce nouveau volume; les vignettes qui l'ornent sont empruntées au *Décaméron* in-folio, publié à Venise en 1510.

MARIO SCHIFF.

Florence, juin 1913.

Note I.

Œuvres de Jean BOCCACE : Malgré les efforts de nombreux érudits, la chronologie de ces œuvres n'est pas encore irréfutablement établie, et les dates généralement admises sont, pour la plupart, hypothétiques. Aux titres italiens ou latins j'ajoute les titres et les dates des premières traductions françaises de Boccace, d'après l'enquête bibliographique de M. Hauvette.

Prose toscane. Romans et contes : *Filocolo* ou *Filocopo*, 1340. *Le Philocope*, 1542. — *Ninfale d'ameto* ou *Commedia delle ninfe fiorentine*, 1341, mêlé de vers. — *Fiammetta* ou *Elegia di Madonna Fiammetta*, 1342. *Complainte très piteuse de Flamette à son amy Pamphile*, 1532. — *Corbaccio* ou *Labirinto d'amore*, 1354. *Le laberinthe d'amour*, 1571. — *Decameron, cognominato Principe Galeotto*, 1348-1353. *Décaméron*, 1411-1414. *Décaméron*, 1545. — **Biographie :** *Vita di Dante*, 1351. — **Erudition :** *Commento sopra la Commedia*, 1373. Commentaire des dix-sept premiers chants de l'*Enfer*. — **Traité moral :** *Epistola a messer Pino de' Rossi*, 1364. *Epistre consolatoire de l'exil, envoyée par J. Boccace, au seigneur Pino de' Rossi*, 1556. — **Lettres.**

Poésie toscane : *La Teseide*, 1341. *Le Thezeo*, 1460. — *Il Filostrato*, 1338. *Filostrato*, 1440-1450. — *Amorosa Visione*, 1342. — *Ninfale Fiesolano*, 1346. *Le Nymphal Flossolan*, 1556. — *Rime* (124 petits poèmes).

Prose latine. Mythologie : *De genealogiis Deorum gentilium*, 1350-1360. *Généalogie des Dieux*, 1499. — **Traités historiques :** *De claris mulieribus*, 1362. *Le livre de la louenge et vertu des nobles et cleres dames*, 1401. *Des dames de renom* 1551. — *De casibus virorum illustrium*, 1356-1364. *Des cas des nobles hommes et femmes infortunez*, 1400. *Des mésaventures des personnages signalés*, 1578. — **Géographie historique :** *De montibus, sylvis, fontibus, lacubus, fluminibus, stagnis seu paludibus et de nominibus maris, liber.* — **Lettres.**

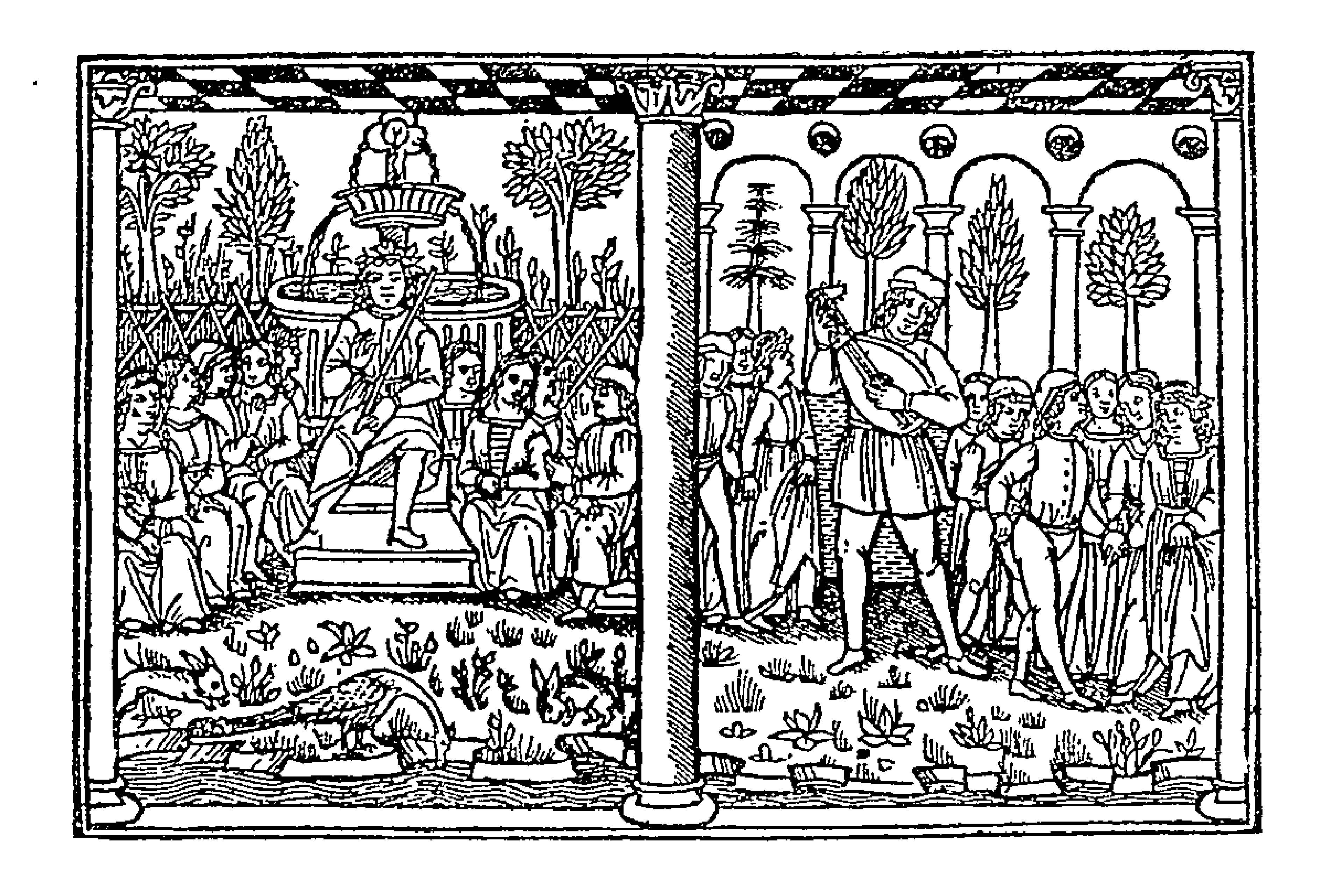
Poésie latine : *Bucolicum carmen. (Seize églogues).*

Note II.

Ouvrages à consulter : G.-B. Baldelli, *Vita di Giovanni Boccaccio*, Firenze, 1806. — M. Landau, *Giovanni Boccaccio, sein Leben und seine Werke*, Stuttgart, 1877. — G. Kœrting, *Boccacio's Leben und Werke*, Leipzig, 1880 — V. Crescini, *Contributo agli studi sul Boccaccio*, Torino, 1887. — H. Cochin, *Boccace*, Paris, 1890. — E. Rossi, *Dalla mente e dal cuore di Giovanni Boccaccio*, Bologna, 1900. — E. Gebhart, *Conteurs florentins du moyen âge*, Paris 1901. — A.-F. Mas-

sèra, *Le più antiche biografie di Boccaccio, (Zeitschrift für Romanische Philologie*, T. XXVII), Strassburg, 1903. — A. Della Torre, *La Giovinezza di Giovanni Boccaccio*, Città di Castello, 1905. — E. Hutten, *Giovanni Boccaccio, A biographical study*, London 1910. — H. Hauvette, *Pour la biographie de Boccace (Bulletin italien*, T. XI), Bordeaux 1911. — F. Torraca, *Per la biografia di Giovanni Boccaccio. Appunti, con i ricordi autobiografici e documenti inediti*, Milano, 1912. — D. M. Manni, *Istoria del Decameron di Giovanni Boccaccio*, Firenze, 1742. — A. Hortis, *Studj sulle opere latine del Boccaccio*, Trieste, 1879. — O. Hecker, *Boccaccio-Funde*, Braunschweig, 1901. — H. Hauvette. *Les plus anciennes traductions françaises de Boccace* (XIVe-XVIIe s.) *(Bulletin italien*, T. VII, VIII, IX), Bordeaux, 1907, 1908, 1909. — Les fêtes du sixième centenaire de la naissance de Boccace, qui auront lieu à Certaldo en septembre 1913, provoqueront un grand nombre de publications spéciales. On sait déjà que la Société d'histoire de la Valdelsa prépare un volume de mélanges consacré à la vie et à l'œuvre de l'auteur du *Décaméron* dont l'initiative est due au zèle compétent du professeur Orazio Bacci.

M. S.



PROLOGUE

Ci commence le Livre nommé DÉCAMÉRON, *et surnommé prince Galliot, auquel sont contenues cent nouvelles racontées en dix journées par sept dames et trois jeunes hommes.*

C'est chose humaine d'avoir compassion des affligés ; et encore que cela soit bienséant à chaque personne, ceux principalement y ont plus d'obligation qui autrefois ont eu besoin de confort et l'ont trouvé en aucuns. Entre lesquels si jamais personne en eut affaire et qu'il l'ait eu pour

agréable, ou bien qu'il en ait reçu contentement, je suis l'un de ceux-là. Parce que dès ma première jeunesse jusqu'à présent je fus outre mesure embrasé de très haut et noble amour, plus peut-être qu'à ma basse condition il ne semblerait requis, bien que j'en fusse loué et beaucoup plus estimé de ceux qui étaient discrets et à la connaissance desquels ceci parvint. Néanmoins, il me fut fort pénible à supporter, non certes pour la cruauté de la dame que j'aimais, mais pour l'excessive ardeur d'un appétit peu réglé dans mon entendement, qui me faisait souventes fois sentir plus d'ennui et de peine que besoin ne m'eût été, parce qu'il ne me laissait demeurer content en aucun convenable état. Auquel ennui les plaisants devis et louables consolations d'un mien ami me donnèrent tant d'allégement, que j'ai ferme opinion d'être, grâce à elles, échappé à la mort. Mais comme il plut à celui qui, étant infini, a voulu par loi immuable mettre fin à toutes choses mondaines, mon amour, pardessus tout autre fervent et que nulle force de délibération, de conseil de honte évidente ou de péril qui pût s'ensuivre, n'avait jamais su ni rompre ni ployer, se diminua de soi-même par succession de temps, de sorte que seulement il m'a laissé de soi en l'entendement ce plaisir qu'il a accoutumé de donner à ceux qui ne

nagent pas trop avant dans ses plus profonds abîmes. Aussi, là où il soulait être pénible et fâcheux, maintenant que j'ai chassé loin tout le tourment, je sens qu'il est demeuré très agréable. Mais, bien que la peine soit finie, pour cela ne s'est pas enfui le souvenir des bienfaits reçus, et qui m'ont été faits par ceux qui, me voulant du bien, souffraient de mes peines, et je ne les oublierai jamais, comme je crois, sinon par mort. Et puisque la reconnaissance est, selon moi, entre les autres vertus grandement à louer, et le contraire à blâmer, afin de ne paraître ingrat, maintenant que je puis me dire en liberté, je me propose de vouloir en ce peu que je pourrai, pour échange de ce que j'ai reçu, donner quelque allègement, je ne dis pas à ceux qui m'aidèrent parce que peut-être, par leur bon sens ou par leur bonheur, ils n'en sont en aucune nécessité, mais bien à ceux qui en ont besoin. Et bien que mon soutien et secours puisse être et soit assez peu de chose aux nécessiteux, néanmoins il me semble le devoir plutôt donner là où le besoin apparaît plus grand; tant parce qu'il y sera plus utile que parce qu'il y sera trouvé meilleur. Et qui niera qu'il ne soit beaucoup plus convenable de donner confort aux pauvres dames qu'aux hommes? Elles, comme timides et honteuses, tiennent le plus souvent dans leurs

cœurs délicats les amoureuses flammes cachées, lesquelles, combien plus de force elles ont que les manifestes, ceux-ci le savent qui l'ont éprouvé. Et outre ceci, retirées de leurs volontés et plaisirs par le vouloir des pères, des mères, des frères et des maris, la plupart du temps elles demeurent enfermées dans le petit circuit de leurs chambres, où, quasi contraintes comme oisives de demeurer assises, voulant tantôt une chose et tantôt non, forgent en une même heure en elles-mêmes divers pensements, lesquels il n'est pas possible qu'ils soient toujours plaisants. Et si, par eux, survient en leur entendement quelque mélancolie mûe d'amoureux désir, elles y doivent rester avec beaucoup d'ennui, si, par fortune, avec nouveaux et plaisants devis elles n'en sont ôtées. Sans compter qu'elles sont beaucoup moins fortes que les hommes à soutenir les ennuis. Il n'en advient pas ainsi aux hommes qui aiment, comme nous pouvons voir ouvertement ; car s'ils ont aucune mélancolie ou qu'ils soient chargés et travaillés de divers pensements, ils ont mille moyens de les alléger ou de les oublier ; en effet, s'ils le veulent, il leur est loisible d'aller et venir çà et là, ouïr et voir beaucoup de choses, voler, chasser, pêcher, aller à cheval, jouer ou marchander ; desquels moyens, chacun a la force de distraire à soi, en tout ou partie l'entendement, et de le détourner du pensement ennuyeux, au

moins par quelque espace de temps, après lequel, par un moyen ou par un autre, la consolation survient ou bien l'ennui se diminue. Afin donc que par moi soit amendé en partie le péché de la fortune, laquelle, où moins il y avait de force, comme nous voyons ès pauvres dames, plus elle a été chiche d'aide et de support, je veux et entends pour le secours de celles qui aiment, car il ne faut aux autres que l'aiguille, le fuseau et le rouet, raconter cent nouvelles ou fables ou paraboles ou histoires, comme nous les voudrons baptiser, racontées en dix journées par une honnête assemblée de sept dames et trois jeunes gentilshommes, durant le temps pestilencieux de la dernière mortalité; et aucunes chansonnettes desdites dames, chantées à leur plaisir. Dans lesquelles plaisantes nouvelles on verra plusieurs étranges cas d'amour et autres aventures advenues tant de notre temps qu'anciennement; dont les dames qui les liront pourront prendre, des plaisantes choses en icelles montrées, plaisir et profitable conseil : d'autant qu'elles pourront connaître ce qui est à éviter et ce qui est à suivre. Et s'il en advient ainsi, ce que Dieu veuille, qu'elles en rendent grâces à Amour, lequel, en me délivrant de ses liens, m'a octroyé le pouvoir de tâcher d'employer le temps à chose qui leur soit agréable.

Ci commence la Première Journée du Décaméron, *en laquelle, après que l'auteur a démontré pour quelle cause il advint que les personnes dont on entendra parler ci-après s'assemblèrent pour conter des nouvelles, on devise sous le gouvernement de Madame Pampinée de ce qui agrée le plus à chacun.*

Toutes les fois, o gracieuses dames, que, pensant en moi-même, je regarde combien vous êtes naturellement pitoyables, autant de fois je connais que la présente œuvre aura, à votre jugement, ennuyeux et triste début, tant est douloureuse la souvenance qu'elle porte au front, de la pestilencieuse mortalité dernière, universellement dommageable à chacun qui la vit ou qui autrement la connut. Mais je ne veux pourtant que ceci vous épouvante d'en lire plus avant, comme si on ne devait la lire, sinon avec soupirs et larmes. Cet horrible commencement ne vous sera autre chose qu'une montagne haute et droite à ceux qui font long voyage à pied, après laquelle on voit s'étendre une belle et plaisante plaine qui leur vient tant plus à plaisir que la peine de monter et descendre a été plus grande, car tout ainsi que le plaisir prend fin par la

douleur, pareillement les ennuis prennent fin par une joie survenante.

Après cette brève tristesse, brève, dis-je, d'autant qu'elle est contenue en peu d'écrit, suit aussitôt la douceur et le plaisir que je vous ai ci-devant promis, et qu'on n'attendrait peut-être pas d'un tel commencement, si je ne vous le promettais. Et, en vérité, si j'avais pu honnêtement vous amener là où je désire par une autre voie que par un aussi rude sentier, je l'eusse fait volontiers. Mais, comme on ne pouvait démontrer, sans faire ce récit, pourquoi les choses qu'on lira ci-après advinrent, je me mets, quasi contraint par nécessité, à les écrire.

Et je dis donc que nous étions déjà parvenus à l'an de la salutaire incarnation de Jésus-Christ mil trois cent quarante huit quand la pestifère mortalité parvint en l'excellente cité de Florence, belle pardessus toute autre d'Italie; laquelle peste, par opération des corps supérieurs, ou bien pour nos iniquités, fut envoyée sur les mortels par la juste colère de Dieu, et quelques années auparavant, ayant commencé aux pays d'Orient, qu'elle priva d'une quantité innombrable de vivants, elle s'était propagée d'un lieu dans l'autre, sans s'arrêter, continuant vers l'Occident, misérablement, jusques en la dite cité. Et là, ne servant de rien aucun sens ou providence humaine, grâce à quoi la ville fut nettoyée de plusieurs immondices par les officiers à ce préposés, ni d'avoir défendu l'entrée à tout malade, et autres mesures prises pour la conservation de la santé, ni encore les humbles supplications faites à Dieu par les dévotes personnes, non seulement une fois, mais à plusieurs

reprises en processions ordonnées et en autres manières; environ le début de la dite année, la peste commença effroyablement à montrer ses douloureux effets. Ce n'était pas comme en Orient, où quiconque saignait du nez montrait signe manifeste de mort inévitable; mais ici, au commencement, naissaient aux hommes et aux femmes, ou à l'aine ou sous les aisselles, certaines enflures dont les unes croissaient comme une pomme de moyenne grosseur, les autres comme un œuf et quelques-unes plus grosses, et d'autres moindres, lesquelles en langage vulgaire on nommait bosses.

Et en peu de temps, desdites deux parties du corps commença la bosse mortifère à naître et venir indifféremment par toutes les parties du corps ; après quoi ,la qualité de la maladie commença à se changer en taches noires ou bleue qui apparaissaient à plusieurs aux bras, par les cuisses, et en chacune autre partie du corps, aux uns grandes et rares, et aux autres menues et nombreuses. Et de même que la bosse avait été au commencement et était encore indice certain de mort prochaine, autant en était à chacun de ceux à qui ces taches venaient. Pour la guérison de ces maladies il semblait que ni conseil de médecin ni vertu de médecine n'y valussent ou fissent aucun remède; mais plutôt, ou que nature, de malheur, ne le voulût souffrir, ou que l'ignorance des médecins ne connût d'où elles procédaient, et par conséquent n'en sût prendre bonne résolution. Outre le nombre des savants en l'art, plusieurs, tant femmes que hommes, sans avoir jamais eu aucune doctrine de médecine, devinrent médecins : tellement que non seulement peu en

guérirent, mais que tous mouraient le troisième jour après que les dits signes étaient apparus, les uns plus tôt et les autres plus tard, et le plus souvent sans aucune fièvre ou autre accident. Et fut encore cette peste de plus grande force parce qu'elle s'attachait par la fréquentation, des malades aux personnes saines, ni plus ni moins que le feu aux choses sèches et ointes quand elles sont bien près de lui. Et plus encore eut-elle de violence et de malice, que non seulement le parler ou le fréquenter avec les malades donnait la mort aux sains ou occasion de commune mort, mais encore le toucher aux habillements ou quelque autre chose des malades qu'on maniât, ou qu'on s'en servît, semblait qu'il transportât le mal avec soi à celui qui les touchait. C'est chose admirable à entendre ce que je veux dire, laquelle si elle n'avait été vue des yeux de plusieurs et des miens, à grand peine oserais-je non seulement l'écrire, mais encore le croire si je l'entendais raconter à un homme digne de foi. Je dis que de si grande efficace fut la qualité de cette peste à s'attacher et prendre de l'un à l'autre que, non seulement elle se passait d'homme à homme, mais fît ceci qui plus est, et qu'on a vu visiblement plusieurs fois, c'est à savoir que les habillements ou quelque autre chose qui eût appartenu à un malade ou à un mort de cette maladie, touchés ou maniés par une autre bête, hors de l'espèce humaine, non seulement la contaminaient du mal, mais la faisaient mourir bientôt après. De quoi mes yeux, comme je viens de dire, prirent un jour entre autres telle expérience : comme on avait jeté dans une rue publique les hardes déchirées d'un pauvre homme mort de cette mala-

die, deux pourceaux s'en approchèrent lesquels, selon leur coutume, les prirent premièrement avec le groin, et après avec les dents, puis les secouèrent par les joues; tous deux, un instant après, ayant fait un tour ou deux, tombèrent morts par terre sur les hardes qu'ils avaient tirées à leur male aventure, comme s'ils eussent pris du venin. Ces choses et autres semblables ou plus grandes donnèrent diverses peurs et imaginations à ceux qui restaient vivants, et presque tous tendaient à une fin assez inhumaine et peu charitable, c'est-à-dire de fuir et d'éviter les malades et ce qu'ils avaient touché, et ainsi faisant, chacun pensait acquérir salut à soi-même. Il y en avait aucuns qui considéraient que le vivre sobrement et se garder de toute superfluité dût beaucoup résister à un tel accident; et s'étant assemblés en une bande, vivaient ainsi séparés de toute autre compagnie, et s'assemblaient et s'enfermaient en ces maisons où il n'y avait aucun malade, où, pour mieux vivre, ils usaient de viandes délicates et vins excellents et fuyaient toute luxure, sans parler à personne qu'entre eux, ni vouloir entendre parler de dehors de morts ou de malades, et avec instruments et tous les plaisirs qu'ils pouvaient avoir, passaient le temps. Il y en avait d'autres de contraire opinion, lesquels affirmaient qu'il n'y avait médecine plus certaine à si grand mal que le boire beaucoup et se réjouir, chanter à tout propos, aller çà et là, et satisfaire à l'appétit de toute chose qu'ils pouvaient souhaiter, et se rire et moquer de ce qui advenait, et faisaient comme ils disaient, jour et nuit, car ils s'en allaient maintenant à une taverne, et tantôt à une autre, vivant sans règle et sans mesure. Et ceci faisaient-ils sou-

vent dans les maisons d'autrui, pourvu qu'ils y sussent quelque chose qui leur vînt à plaisir et à gré. Ce qu'ils pouvaient faire aisément, parce que chacun, comme s'il ne devait plus vivre en ce monde, avait comme soi-même mis à l'abandon tout ce qu'il avait. C'est pourquoi la plupart des maisons étaient devenues communes, et l'étranger, pourvu qu'il y voulût venir, en usait comme le maître. Avec cette bestiale délibération, toujours fuyaient-ils tant qu'ils pouvaient les malades. Et en telle affliction et misère de notre cité, l'autorité vénérable des lois, tant divines qu'humaines, était quasi détruite faute de ministres et exécuteurs d'icelles, lesquels étaient tous morts ou malades comme les autres, ou bien demeurés si seuls et en si grande nécessité de serviteurs qu'ils ne pouvaient faire aucun office, aussi était-il licite à chacun de faire ce qu'il voulait.

Beaucoup d'autres suivaient entre ces deux manières de vivre, une voie moyenne, ne se privant pas de toute viande, comme les premiers, et ne s'abandonnant pas à boire et autres dissolutions comme les seconds, mais usaient de toutes choses à suffisance selon leurs appétits, et ne s'enfermant point allaient çà et là, en portant à la main, qui des bouquets de fleurs, qui des herbes odoriférantes, et qui, diverses manières d'épiceries, les mettant souvent au nez, estimant être chose très bonne de se conforter le cerveau avec de telles odeurs; et l'air semblait tout chargé de la puanteur des corps morts, et des maladies et des médecines. Quelques autres étaient de plus inhumaine opinion, bien que peut-être ce fût plus sûr, disant qu'il n'y avait meilleure médecine contre la peste ni si bonne que le fuir d'avec eux.

Et mûs de cet argument, ne se souciant d'aucune chose que d'eux-mêmes, plusieurs hommes et femmes abandonnèrent leur propre cité, leurs propres maisons, leurs lieux et leurs parents et leurs biens, et cherchèrent ceux d'autrui, au moins leurs villages, comme si la colère de Dieu, pour punir l'iniquité des hommes avec cette peste, ne dût opprimer que ceux qu'elle trouverait enclos dans les murs de leur cité, ou bien pensant qu'en icelle, il ne dût plus rester une personne et que sa dernière fin fût venue. Et bien que ceux-ci, malgré leurs diverses opinions, ne mourussent tous, non plus tous n'échappaient; mais étant devenus malades beaucoup des uns et des autres, et ayant donné eux-mêmes partout l'exemple de fuir, lorsqu'ils étaient sains, à ceux qui demeuraient en santé, ils languissaient partout comme abandonnés. Or, laissons à part qu'un citadin fuît l'autre, et que presque aucun voisin n'eût souci de l'autre, ni que les parents peu de fois ou jamais se visitassent, et encore de loin, cette tribulation était entrée dans le cœur des hommes avec un si grand épouvantement, qu'un frère abandonnait l'autre, l'oncle le neveu, la sœur le frère, et plusieurs fois la femme le mari. Et qui plus est, et quasi incroyable, les pères et les mères fuyaient de visiter et servir leurs enfants, tout comme s'ils n'eussent été à eux. Aussi ne demeura-t-il d'autre ressource à ceux qui, hommes et femmes, devenaient malades en nombre inestimable, que la charité des amis (et de ceux-ci il y en eut peu), ou l'avarice des serviteurs lesquels contraints par gros et déraisonnables salaires servaient, bien que malgré tout cela, il s'en trouvât encore bien peu, et ceux-là étaient hommes et femmes matériels et

de gros entendement, qui jamais auparavant n'avaient servi à telles nécessités, lesquels ne servaient guère qu'à donner aux malades quelque chose qu'ils demandaient, ou de regarder quand ils mouraient, et faisant ainsi tels services, le plus souvent ils se perdaient eux-mêmes avec leur gain. Et de se voir ainsi abandonnés des voisins, parents, amis, et d'avoir telle indigence de serviteurs, vint une coutume, inouïe jusqu'alors, qu'il n'y avait femme, tant belle, jeune ou noble fût-elle, qui devenant malade, se souciât d'avoir pour son service un homme, fût-il jeune ou autre, et n'éprouvait aucune honte à lui montrer toutes les parties de son corps, comme elle eût fait à une femme, si la nécessité de son mal le requérait. Ce qui fut, par après, à celles qui guérirent, occasion peut-être de moindre honnêteté. Et outre ceci il s'ensuivit la mort de beaucoup qui eussent échappé si par fortune ils eussent été secourus; ainsi, tant pour la faute des remèdes convenables que les malades ne pouvaient avoir que par la force de la peste, la multitude de ceux qui de jour et de nuit mouraient était si grande que c'était chose épouvantable, non seulement de le voir, mais de l'entendre dire. C'est pourquoi la nécessité engendra entre ceux qui demeurèrent vivants certaines coutumes toutes contraires aux premières dont soulaient user les habitants de la ville.

Il était d'usage, comme il l'est encore, que les femmes parentes et voisines s'assemblaient dans la maison du trépassé, et là, avec celles qui lui étaient plus proches, pleuraient; et d'autre part, devant la maison, avec ses plus proches parents, s'assemblaient les voisins et beaucoup

d'autres citoyens, et selon la qualité du trépassé y venait le clergé, puis était par ses semblables porté sur les épaules avec pompe funèbre de torches et de chants, en l'église qu'il avait élue avant sa mort. Depuis que la fureur de la peste commença à croître, tout ou partie de ces coutumes cessèrent, et survinrent en leur lieu d'autres nouvelles coutumes, parce que non seulement les gens mouraient sans avoir beaucoup de femmes autour de soi, mais bon nombre passaient de cette vie sans témoins, et peu y en avait-il de ceux à qui les pitoyables plaintes et les amères larmes fussent données, mais le plus souvent on se riait et gaudissait en compagnie. Laquelle coutume les femmes avaient très bien apprise, ayant presque chassé d'elles la pitié féminine pour leur salut. Et bien petit était le nombre de ceux dont les corps fussent accompagnés à la sépulture par plus de dix ou douze voisins, non que ce fussent encore d'honorables citoyens, mais une manière de porteurs de morts venus du menu peuple qui se faisaient appeler fossoyeurs, lesquels faisaient ces services pour de l'argent et chargeaient sur leurs épaules la bière qu'ils portaient en grande hâte. non pas même, le plus souvent, à l'église qu'ils avaient élue avant leur mort, mais à la plus prochaine qu'ils trouvaient, et il n'y avait derrière eux que quatre ou cinq pauvres prêtres et clergeons avec peu de luminaire, et quelquefois point, lesquels, avec l'aide desdits fossoyeurs, sans se travailler à dire trop long et solennel service, les mettaient dans la première fosse qu'ils trouvaient vide.

La pitié et misère du menu peuple et encore d'une grande partie de celui du moyen état était la pire à regarder,

parce que la plupart, par espérance de guérir ou contraints, par pauvreté, demeuraient en leurs maisons au milieu de leur entourage, et chaque jour ils devenaient malades à milliers, et pour n'être servis ni secourus d'aucune chose, mouraient presque tous. Et il y en avait beaucoup qui prenaient fin par les rues, de jour ou de nuit, et beaucoup d'autres, bien qu'ils mourussent chez eux, faisaient savoir à leurs voisins qu'ils étaient morts, plus par la puanteur de leurs corps pourris qu'autrement. Et les voisins généralement observaient la suivante manière de faire, mais à ceci non moins par la crainte que la puanteur et corruption des morts ne leur fît mal que par charité pour les trépassés. Eux-mêmes, quand ils pouvaient, ou bien avec l'aide de quelques porteurs lorsqu'ils en pouvaient avoir, tiraient les corps déjà morts de leurs maisons, les mettant devant leur porte où, le matin surtout, qui eût passé là en eût pu voir sans nombre. Ensuite ils y faisaient porter force bières, et tels y en eut qui, faute de bière, les mettaient sur des tables, et non seulement une fois, on a vu une seule bière chargée de deux ou trois cadavres, mais on en eût beaucoup compté de celles que la femme, le mari, deux ou trois frères, ou le père ou la mère, étaient tous en une bière. Et une infinité de fois, il advint que quand deux prêtres avec une croix allaient pour guérir quelque trépassé, vous eussiez vu derrière eux trois ou quatre de ces porteurs avec leurs bières, et là où les prêtres ne pensaient avoir qu'un mort à ensevelir ils en avaient six ou huit, et quelquefois davantage, et n'étaient pour tout cela accompagnés d'aucune honorable compagnie, ni de larmes, ni de lumi-

naires, mais la même chose était arrivée à tant, qu'on se souciait aussi peu des hommes qui mouraient qu'on se soucierait aujourd'hui de chèvres.

Par quoi assez manifestement apparut que ce que le cours naturel des choses n'avait pu montrer aux sages avec petit et rare dommage, à savoir de supporter patiemment les infortunes et malheurs, la grandeur des maux l'enseigna non seulement aux sages, mais aussi aux simples gens, tellement qu'ils ne se souciaient plus des maux qui leur survenaient.

La terre sacrée ne pouvait suffire à la grande multitude des corps morts qu'on portait en chaque église tous les jours, et presque à toute heure, et principalement voulant donner à chaque mort lieu propre, selon l'ancienne coutume ; aussi fut-on contraint de creuser dans les cimetières des églises, après que tout était plein, de grandes fosses où l'on mettait à centaines ceux qu'on apportait, et on les rangeait dans ces fosses un à un comme les marchandises dans les navires, puis on les couvrait avec bien peu de terre, jusqu'à ce que la fosse fût pleine.

Et afin que je n'aille plus rechercher autour de chaque particularité, les misères passées advenues en notre cité, je dis que courant en icelle si malheureux temps, comme vous avez ouï, il n'épargna en rien pour cela le pays d'alentour dans lequel, à part les châteaux fermés, qui étaient en leur petitesse semblables à la ville, les laboureurs pauvres et misérables avec leur famille mouraient par les maisons isolément et par les champs, sans aucune peine de médecin ou aide de serviteur, et aussi par leurs chemins et dans

leurs terres cultivées, de jour et de nuit indifféremment, non comme hommes mais comme bêtes. C'est pourquoi, devenus en leurs coutumes lascifs comme les citoyens, ils ne se souciaient d'eux ni d'aucune de leurs affaires; mais tous, comme attendant d'un jour à l'autre la mort, se parforçaient de tout leur pouvoir non de garder du danger des bêtes les fruits de leurs terres labourables et de leurs travaux passés, mais de consommer plutôt ceux qu'ils trouvaient présents à manger, dont il advint que les bœufs, les ânes, les brebis et les chèvres, les pourceaux, les poules, et même les chiens très fidèles à l'homme, chassés hors des propres maisons, s'en allaient comme bon leur semblait par les champs où les grains étaient encore à l'abandon, sans être non pas recueillis, mais même coupés. Et plusieurs de ces bêtes, comme quasi raisonnables, après qu'elles avaient bien repu le jour, s'en retournaient saoûles la nuit en leurs maisons sans aucun gouvernement de pasteur. Que peut-on dire de plus? Laissant à parler des villages et retournant à la ville, sinon que telle fut la cruauté du ciel et peut-être en partie celle des hommes, qu'entre le mois de mars et celui de juillet suivant, on croit que tant par la force de la maladie de peste que pour avoir été plusieurs malades mal secourus ou abandonnés à leur besoin par la peur qu'avaient les sains, plus de cent mille créatures moururent dans l'enceinte des murailles de la cité de Florence, où avant cette calamité on n'eût peut-être pas jugé qu'il y en avait autant. O combien de grands palais, combien de belles maisons, combien de nobles habitations pleines auparavant defamille, de seigneurs et de dames,

vit-on toutes vides sans qu'il y restât le moindre serviteur ! O combien de lignées dignes de mémoire, combien de très grandes hoiries, combien de fameuses richesses vit-on demeurer sans vrai successeur ! Combien d'honnêtes hommes, combien de belles femmes, combien de vaillants et gracieux jeunes hommes, lesquels non seulement un autre, mais Galien, Hippocrate et Esculapius, s'ils vivaient, eussent jugé être très sains, a-t-on vus dîner le matin avec leurs parents, compagnons et amis, qui le soir s'en allaient souper en l'autre monde avec leurs prédécesseurs !

Il m'ennuie à moi-même de me rompre la tête à raconter tant de misères ; aussi, voulant désormais en laisser ce que plus aisément je pourrai, je dis qu'étant en ces termes notre cité vide d'habitants, il advint, comme depuis j'ai su de personnes dignes de foi, qu'en la vénérable église de Sainte-Marie Nouvelle, un mardi matin, n'y étant quasi autre personne, après avoir ouï le divin office en habits de deuil comme la saison le requérait, se retrouvèrent sept sages jeunes dames toutes alliées l'une à l'autre, ou par amitié, ou par voisinage, ou par parenté, dont la plus âgée ne passait vingt-huit ans, et la plus jeune n'en avait moins de dix-huit, chacune de noble parenté, belles de forme, ornées de bonnes mœurs et de gracieuse honnêteté. Les noms desquelles je pourrais bien dire, si juste raison ne me le défendait, et cette raison est que je ne veux point, par les choses suivantes qu'elles ont racontées, ni par ce qu'on en pourra dire dans le temps avenir, qu'aucune d'elles puisse en avoir honte ; étant aujourd'hui les lois de plaisir plus étroites, pour les raisons dessus déclarées, qu'elles n'étaient

alors, non seulement à leur âge, mais à beaucoup plus mûr. Je ne veux point non plus donner matière aux envieux, prompts à médire de toute louable vie, de diminuer en aucun acte l'honnêteté des honnêtes dames, avec laides et sottes paroles. Ainsi donc, et afin que ce que chacune disait se puisse comprendre sans confusion, j'ai décidé de les nommer par noms convenables, en tout ou partie conformes à leurs qualités. Desquelles la première et celle qui était la plus âgée nous nommerons Pampinée, la seconde Fiammette, la troisième Philomène, la quatrième Emilie, la cinquième Laurette, la sixième Néiphile, et la dernière nous la nommerons, non sans raison, Elise. Lesquelles réunies en un des coins de l'église, non point par délibération faite auparavant, mais par cas fortuit, et, s'étant assises comme en rond, commencèrent après plusieurs soupirs, ayant cessé de dire leurs pâtenôtres, à deviser entre elles sur plusieurs et diverses choses de la qualité du temps. Et après un moment, Madame Pampinée commença à parler ainsi :

«Mes chères dames, vous pouvez comme moi avoir ouï dire plusieurs fois qu'il ne fait injure à personne celui qui honnêtement use de son droit. C'est chose naturelle à toute personne qui naît en ce monde, d'aider, conserver et défendre sa vie tant qu'il peut ; et ceci est si bien permis qu'il est advenu aucunes fois que, pour la garder, on a tué des hommes sans aucune coulpe. Et si les lois permettent ceci, à la sollicitude desquelles gît le bien vivre de tous les mortels, combien plus honnête est-il à nous et à toute autre personne de chercher et prendre, sans offenser autrui, tous les remèdes que nous pouvons pour la conservation de

notre vie! Toutes les fois que je viens à bien regarder notre façon de faire de cette matinée et encore celles de plusieurs autres passées et que je pense quels sont nos propos, je comprends, comme vous pouvez pareillement comprendre, que chacune de nous a peur pour soi-même, et je ne m'en émerveille point, mais je m'ébahis bien fort, connaissant que chacune de nous a jugement de femme, de ce que nous ne prenons quelque remède contre ce que chacune de nous doit craindre par raison. Nous demeurons ici, comme il me semble, non autrement que si nous voulions ou devions porter témoignage de tous les corps morts qui sont portés en sépulture, ou pour écouter si les religieux de céans, dont le nombre est quasi venu à néant, chantent leur office à l'heure qu'ils doivent, ou pour montrer à quiconque vient ici, par nos habits, la qualité et quantité de nos misères ; et si nous sortons d'ici, nous ne voyons que corps morts, ou transporter les malades çà et là, ou bien nous voyons courir par la ville, avec une fureur déplaisante à voir, ceux que l'autorité des lois publiques avait auparavant bannis de la cité par leurs démérites et méchancetés, en méprisant presque ces lois, parce qu'ils savent bien que les exécuteurs d'icelles sont morts ou malades; ou bien nous voyons encore la lie de notre cité, ces bélîtres engraissés de notre sang, qui se font nommer fossoyeurs, et en moquerie et mépris de nous s'en vont courant à cheval partout, nous reprochant nos pertes et malheurs avec deshonnêtes chansons, tellement que nous n'entendons autre chose que tels et tels sont morts, et tels vont mourir ; et s'il y en avait qui se plaignissent, nous n'entendrions partout que doulou-

reuses plaintes. Et si nous retournons à nos maisons, je ne sais pas s'il advient à vous autres comme à moi, mais quand je ne trouve de tout mon ménage aucune autre personne que ma chambrière, j'ai si grand peur que presque tous mes cheveux se dressent, et il me semble où que j'aille ou bien que je demeure, voir l'esprit et l'ombre de ceux qui sont trépassés, non pas avec les visages que je leur voyais, mais avec un regard horrible qui leur est nouvellement venu, je ne sais d'où. C'est pourquoi, ici, et hors d'ici, et en la maison, il me semble que je suis toujours mal; d'autant plus que nulle personne qui ait de quoi, ou lieu pour se retirer comme nous avons, n'est restée ici, sinon nous. Je me suis laissé dire plusieurs fois que si quelques-uns sont restés, ceux-là, sans faire distinction aucune entre les choses honnêtes et celles qui ne le sont pas, sitôt que l'appétit le désire, seuls ou accompagnés, de jour ou de nuit, font ce qui leur vient le plus à gré. Et non seulement les séculières personnes, mais encore celles qui sont recluses et enfermées dans les monastères, rompant les lois d'obéissance, et s'étant adonnées aux plaisirs de la chair, sont devenues lascives et dissolues, se faisant acroire que ce qui est convenable aux autres femmes ne leur est malséant, pensant de la sorte échapper. Et s'il en est ainsi, ce qui se voit manifestement, que faisons-nous ici? qu'attendons-nous? que songeons-nous? pourquoi sommes-nous plus paresseuses à notre salut que le reste des citoyens? Nous réputons-nous moins précieuses que toutes les autres? ou bien croyons-nous que notre vie est attachée à notre corps avec plus forte chaîne que celles des autres, et que par con-

séquent nous ne devons avoir souci d'aucune chose qui ait force de l'offenser ? Nous errons, nous sommes trompées. Quelle bestialité est la nôtre si nous croyons ainsi ? Autant de fois que nous nous voudrons souvenir quels et combien de jeunes hommes et femmes ont été vaincus par cette cruelle perte, nous en verrons argument évident. Aussi, afin que, pour être trop scrupuleuses ou trop nonchalentes, nous ne tombions là, dont quand nous voudrions nous ne pourrions peut-être en aucune manière nous relever, je jugerais très bien fait (je ne sais si vous penserez de même) que nous, comme nous sommes, faisant ce que tant d'autres avant nous ont fait et font tous les jours, nous sortions de cette ville et, fuyant comme la mort les déshonnêtes exemples des autres, nous nous en allions honnêtement demeurer en nos maisons aux champs, dont chacune de nous a grande abondance, et là prenions tout le plaisir et joie que nous pourrions, sans toutefois transgresser en aucun acte les limites de raison. Là on entend chanter les oiselets, on y voit verdoyer les collines et les plaines, et les champs pleins de blés ondoyer ni plus ni moins que fait la mer ; pareillement, on y voit de mille sortes d'arbres, et aussi le ciel, bien plus ouvertement que nous ne faisons ici, lequel, encore qu'il soit courroucé, ne nous refuse pourtant point ses beautés, plus belles à voir que les murailles de notre cité, vides de personnes. Et là encore, outre ceci, l'air y est beaucoup plus frais et généralement il y a beaucoup plus grande abondance de tout ce qui nous est nécessaire en ce temps pour la conservation de notre vie et moins de tristesse et d'ennui qu'ici, car bien que les paysans meurent aussi bien

aux champs que le font ici les citoyens, le déplaisir est néanmoins d'autant moindre que les maisons et les habitants y sont plus rares qu'en la cité, et d'autre part si bien j'y regarde, nous n'abandonnons ici personne, mais plutôt nous pouvons nous dire abandonnées, parce que nos maris, parents et amis, ou mourant ou fuyant la mort, nous ont laissées seules en cette si grande affliction, comme si quasi nous ne leur fussions rien. C'est pourquoi, en suivant ce conseil, nous ne pouvons tomber en aucune répréhension, mais si nous ne le suivons pas, il peut en advenir douleur, ennui et peut-être la mort.

Et pour cela, m'est avis que le mieux que nous puissions faire est de prendre nos servantes et de nous faire suivre avec les choses qui nous seront nécessaires, aujourd'hui en ce lieu, demain en cet autre, prenant le plaisir et récréation que nous peut amener ce temps, et vivre de la sorte tant que nous voyions, si la mort ne nous surprend avant, quelle fin le ciel nous réserve à ces choses. Et je vous rappelle qu'il ne nous est pas moins bienséant de sortir d'ici honnêtement qu'il ne l'est à une grande partie des autres dames d'y demeurer deshonnêtement.»

Les autres dames, ayant écouté Madame Pampinée, non seulement louèrent son conseil mais, désirant le suivre, avaient déjà plus particulièrement commencé entre elles à discuter du moyen, comme si elles devaient sur l'heure se mettre en chemin ; toutefois, Madame Philomène, qui était très sage, dit : « Mesdames, bien que ce qu'a proposé Madame Pampinée soit très bien dit, il n'est pourtant pas raisonnable de courir comme il semble que nous voulons

faire. Souvenez-vous que nous sommes toutes femmes, et nulle de nous n'est si enfant qu'elle ne connaisse comment, lorsque nous sommes assemblées, et sans la providence ou conduite de quelque homme, nous nous savons gouverner. Nous sommes mobiles, rancunières, soupçonneuses, pusillanimes et peureuses. Toutes choses pour lesquelles je doute fort, si nous ne prenons autre guide que la nôtre, que cette compagnie ne se rompe trop tôt et avec moins d'honneur pour nous qu'il ne serait besoin ; et pour cela il serait bon d'y pourvoir avant de commencer.»

Alors, Madame Elise dit : «Véritablement les hommes sont chefs des femmes, et sans leur ordre peu de fois l'on a vu de nos œuvres se pouvoir conduire à louable fin. Mais comment pourrons-nous avoir ces hommes? Chacune de nous sait bien que la plupart des nôtres sont morts, et les autres qui sont demeurés en vie s'en vont les uns deçà et les autres delà en diverses compagnies, sans que nous sachions où, fuyant ce que nous cherchons à fuir ; quant à prendre des étrangers, il ne serait convenable. C'est pourquoi, si nous voulons suivre notre salut, il nous faut trouver moyen d'ordonner si bien notre fait que, en quelque lieu que nous puissions aller pour prendre plaisir et repos, ennui et scandale ne s'ensuive.»

Cependant qu'entre les dames on devisait de la sorte, voici entrer en l'église trois jeunes hommes, non pourtant si jeunes que le cadet eût moins de vingt-cinq ans, en qui la malice du temps, ni la perte d'amis ou de parents, ni peur d'eux-mêmes, n'avaient pu, non pas éteindre l'amour mais même le refroidir, desquels l'un etait appelé Pamphile,

le deuxième Philostrate et le dernier Dionée. Chacun d'eux fort affable et bien conditionné ; ils allaient cherchant, pour leur plus grande consolation, en telle tribulation du temps, s'ils pourraient voir leurs amies, qui peut-être étaient toutes trois parmi les sept dessusdites, bien que parmi les autres, il y en eût plusieurs qui leur fussent apparentées.

Et ne furent plutôt les dames vues de ceux-ci qu'eux aussi fussent aperçus d'elles. Par quoi Madame Pampinée commença lors à dire en souriant : « Voyez comment la fortune est favorable à nos commencements, et nous a mis devant les yeux trois sages et honnêtes jeunes hommes, qui volontiers nous seront guides et serviteurs si nous ne les dédaignons à cet office. »

Madame Néiphite rougit toute sur l'heure de honte parce que l'une d'entre elles était aimée de l'un de ces trois, et dit : « Pour Dieu, Pampinée, avisez bien à ce que vous dites. Je reconnais assez clairement qu'on ne saurait dire autre chose que du bien de chacun d'eux, et je les crois tous très suffisants à plus grande chose que n'est celle-ci, et je vois bien qu'ils sont dignes de tenir compagnie non seulement à nous, mais à beaucoup plus belles et précieuses que nous ne sommes, mais comme il est assez manifeste qu'ils portent affection à plusieurs qui sont ici, je crains, si nous les emmenons, qu'il s'ensuive, sans notre faute ni la leur, quelque déshonneur ou reproche. »

Madame Philomène dit alors : « Ceci n'importe rien pourvu que je vive honnêtement ; et si la conscience ne me remord d'aucune chose, parle qui voudra au contraire,

Dieu et la vérité prendront les armes pour moi. Fussent-ils déjà en volonté de venir, car véritablement, comme dit Madame Pampinée, nous pourrions bien dire que la fortune serait favorable à notre voyage. »

Les autres, à l'entendre parler de cette manière, non seulement se turent, mais d'un même accord et consentement dirent toutes qu'il serait bon de les appeler et qu'on leur dît leur intention, les priant de vouloir leur faire compagnie â tel voyage. Aussi, sans plus de paroles, Madame Pampinée s'étant levée debout, laquelle était apparentée à l'un d'eux, s'approcha d'eux qui étaient là debout attentifs à les regarder, et avec visage joyeux les ayant salués, leur déclara leur délibération, et les pria de la part de toutes de se décider, avec une volonté pure et fraternelle, à leur tenir compagnie. Ceux-ci crurent premièrement qu'on se moquait d'eux; mais quand ils virent que la dame parlait à bon escient, ils répondirent qu'ils étaient de bon cœur tout prêts à le faire; et sans plus songer, avant qu'ils partissent de là, donnèrent ordre à ce qu'ils avaient à faire sur leur partement. C'est pourquoi, ayant fait par bon moyen préparer tout ce qui leur était nécessaire et envoyé d'abord là où ils délibéraient d'aller, le lendemain matin, qui fut mercredi, sur la pointe du jour, les dites dames avec aucunes de leurs chambrières, et les trois hommes avec trois de leurs serviteurs sortirent de la cité et se mirent en chemin, de laquelle ils ne s'éloignèrent d'une lieue qu'ils n'arrivassent au lieu qu'ils avaient premièrement accordé. Le dit lieu était sur une petite montagnette, un peu loin de toutes parts du grand chemin, pleine de divers arbrisseaux et

d'entes toutes feuillues de vertes branches plaisantes à regarder, sur la cime de laquelle il y avait un palais avec une belle et grande cour au milieu, accompagné de galeries, salles et chambres toutes et chacune d'elles en particulier très belles et enrichies de plaisantes peintures à voir; et il y avait à l'entour des préaux, et des jardins beaux à merveille, avec puits de très fraîches eaux; et de plus des caves pleines de vins excellents, choses plus à estimer à curieux buveurs qu'à sobres et honnêtes femmes. Lequel palais la compagnie trouva tout nettoyé et bien en ordre, et lits dedans les chambres faits et dressés. Et tout y était semé de fleurs telles qu'on pouvait avoir en la saison, entremêlées de jonchée, pour le plus grand plaisir de la compagnie.

Et s'étant assis aussitôt qu'on fut arrivé, Dioneo qui pardessus tous les autres était plaisant jeune homme et plein de mille bons petits mots, dit: « Votre sens, mesdames, nous a ici mieux guidés que notre prévoyance. Je ne sais ce que vous avez délibéré de faire de vos soucis; quant est des miens, je les ai laissés à la porte de la ville quand j'en suis naguère sorti avec vous; disposez-vous à passer le temps à lire et chanter avec moi, autant, bien entendu qu'il convient à votre dignité, ou bien donnez-moi congé que je retourne quérir mes soucis et que je demeure en notre désolée cité. » A quoi Madame Pampinée répondit en souriant, comme si elle avait pareillement chassé les siens : « Dioneo, tu parles d'or, il faut vivre joyeusement, et c'est la raison qui nous a fait fuir ici les tristesses de la ville; mais comme les choses sans règle ne peuvent lon-

guement durer, moi qui ai commencé les propos grâce auxquels cette compagnie s'est assemblée, pensant à la continuation de notre plaisir, il me semble qu'il est de nécessité que nous décidions qu'il y en ait un entre nous qui soit le principal de tous, en qui repose tout le soin de commander pour nous faire vivre joyeusement, et auquel nous portions honneur et obéissance comme au chef. Et afin que chacun éprouve à son tour le faix de la sollicitude et pareillement le plaisir de dominer, et par conséquent que tirés de part et d'autre, nul ne puisse qui ne l'a éprouvé, avoir aucune envie, je suis d'avis que chacun pour un jour seul ait le faix et l'honneur, et le premier d'entre nous qui devra l'avoir, que l'élection de nous tous en décide. Et quant à ceux qui devront succéder à celui ou celle qui aura en ce jour la seigneurie, nommera, quand la nuit s'approchera, celui ou celle qui lui devra succéder. Et celui-ci, selon qu'il lui plaira, ordonnera et disposera du temps que sa seigneurie devra durer, du lieu et de la façon en laquelle nous aurons à vivre. »

Ces paroles plurent grandement à chacun, et tous d'une voix élurent Madame Pampinée pour être reine de la première journée. C'est pourquoi Madame Philomène courut incontinent vers un laurier, parce que souventes fois elle avait ouï dire de combien d'honneur les branches de cet arbre étaient dignes, et combien elles faisaient digne d'honneur celui qui a bon droit en était couronné, et de ce laurier cueillit quelques branches dont elle fit une couronne honorable et apparente; elle la lui mit sur la tête et cette couronne, tant que leur compagnie dura, fut signe manifeste à tout autre de la seigneurie et grandesse royale.

Après que Madame Pampinée fut faite reine, elle commanda que chacun se tût, ayant déjà fait appeler devant elle les trois serviteurs des trois jeunes hommes et aussi leurs chambrières qui n'étaient que quatre. Et quand chacun eut fait silence, elle dit ainsi: « Afin que la première je donne exemple à vous toutes, par lequel, procédant de bien en mieux, notre compagnie puisse vivre avec ordre et plaisir, et durer sans aucune honte autant qu'il vous sera agréable, je fais Parmeno, serviteur de Dioneo, mon maître d'hôtel, et lui donne la charge et sollicitude de tout notre train et ce qui appartiendra au service de la salle. Je veux aussi que Sirisco, serviteur de Pamphile, soit notre dépensier et trésorier et qu'il fasse ce que Parmeno lui commandera, et que Tindaro serve de valet de chambre à Philostrato, son maître, et aux autres deux quand ses compagnons, empêchés par leurs offices, n'y pourront vaquer. Misia, ma chambrière, et celle de Philomène, nommée Licisca, serviront continuellement à la cuisine et apprêteront diligemment les viandes qui leur seront fournies par Parmeno. Chimera, chambrière de Laurette, et celle de Fiammette, nommée Straticia, auront le gouvernement et le soin des chambres des dames et devront en outre veiller à la propreté des lieux où nous serons. Et de plus, voulons et commandons à chacun, sur tant qu'il désirera notre grâce, que où qu'il aille, d'où qu'il vienne, quelque chose qu'il entende ou qu'il voie, qu'il se garde bien de nous apporter ici nouvelles du dehors autres que plaisantes. » Et après avoir donné sommairement ces ordres, qui furent loués de tous, elle toute joyeuse se leva debout et dit : « Nous avons ici jardins, préaux et autres

lieux fort plaisants, parmi lesquels chacun qui voudra s'aille ébattre, et aussitôt que neuf heures sonneront chacun se trouve ici, afin que nous dînions à la fraîcheur. »

Ayant donc la joyeuse compagnie eu licence de la reine pour s'aller récréer, les jeunes hommes avec les belles dames, devisant de choses plaisantes, s'en vont promenant tout bellement dans un beau jardin, faisant chapeaux et bouquets de diverses fleurs, et amoureusement chantant. Et après qu'ils y eurent demeuré autant que la reine leur en avait donné licence, ils s'en retournèrent à la maison, où ils trouvèrent que Parmeno avait soigneusement commencé à faire son office. En effet, quand ils furent entrés en une salle basse, ils y trouvèrent les tables dressées couvertes de très blanches nappes, et les verres qui semblaient argent, si clairs ils étaient, et la maison semée partout de fleurs de genêt. Puis, ayant été donnée l'eau à laver, comme il plut à la reine, selon l'ordre de Parmeno, chacun alla s'asseoir. Les viandes, apprêtées délicatement, furent servies et vins excellents apportés, et les tables furent servies sans aucun bruit par les trois serviteurs dessus-nommés. Desquelles choses chacun étant réjoui par ce qu'elles étaient belles et bien ordonnées, ils dînèrent avec mille bons petits mots et plaisants. Après qu'ils eurent dîné et les tables levées, comme toutes les dames et pareillement les hommes savaient danser aux chansons, la reine commanda qu'on fît apporter les instruments, et par son commandement Dioneo prit un luth et Fiammette une viole, et commencèrent à jouer doucement une danse. Au moyen de quoi, la reine avec les autres jeunes dames et les deux jeunes

hommes prirent un branle, et à petit pas, ayant envoyé dîner les serviteurs, commencèrent à danser. Et quand la danse fut achevée se prirent à chanter certaines plaisantes chansonnettes, et en cette manière demeurèrent tant qu'il sembla temps à la reine d'aller dormir un peu. Aussi ayant donné licence à tous, les trois hommes s'en allèrent en leurs chambres, séparées d'avec celles des dames, qu'ils trouvèrent avec les lits bien faits, pleines de fleurs comme la salle, et pareillement les dames les leurs. C'est pourquoi s'étant dépouillés, s'en allèrent reposer.

Peu de temps après que midi fût sonné, la reine, s'étant levée, fit lever toutes les autres, et pareillement les hommes, affirmant que le trop dormir de jour nuisait. Et ils s'en allèrent ainsi dans un préau où l'herbe était verte et grande, sans que le soleil y frappât aucunement; et là, sentant venir un doux et gracieux petit vent, chacun d'eux s'assit comme il plut à la reine sur l'herbe verte, en rond, auxquels elle dit ensuite ainsi :

« Comme vous voyez, le soleil est haut et la chaleur grande, et l'on n'entend autre chose que les cigales sur les oliviers ; c'est pourquoi d'aller maintenant en aucun lieu serait sans doute grande sottise. Il fait ici bon et frais, et il y a, comme vous voyez, tabliers et échiquiers, à quoi chacun peut, comme mieux il aimera, prendre plaisir ; et laissant passer cette chaude partie du jour, vous n'auriez pas achevé chacun de dire une sienne petite nouvelle que le soleil s'abaisserait, et le chaud diminuerait ; et nous pourrions après nous en aller prendre soulas, et là où bon nous semblerait. Si ce que je vous dis vous est agréable, d'autant

que je suis résolue de suivre en ceci votre plaisir, faisons-le. Et si cela ne vous plaisait, chacun fasse jusqu'à l'heure de vêpres ce qui plus lui plaîra. »

Les dames et pareillement les hommes louèrent tous et prirent pour le meilleur passetemps de conter des nouvelles. Adonc dit la reine : « Si ceci vous plaît, je veux pour cette première journée qu'il soit permis à chacun de deviser de la matière qui lui sera le plus agréable. » Et se tournant vers Pamphile qui était assis à sa dextre, gracieusement lui dit qu'avec une de ses nouvelles, il donnât commencement aux autres. Pamphile ayant ouï le commandement, incontinent, écouté de chacun, commença à dire ainsi :



NOUVELLE PREMIÈRE

Messire Chappelet, avec une sienne fausse confession, trompe un saint homme religieux, puis meurt, et ayant été, sa vie durant, un très méchant homme, à sa mort il est réputé pour saint, et appelé saint Chappelet.

Il est chose convenable, mes chères dames, que l'homme commence tout ce qu'il fait au nom admirable et saint de celui qui fut créateur de toutes choses. C'est pourquoi, devant donner commencement à nos nouvelles, en tant que premier, je prétends commencer par une de ses œuvres merveilleuses, afin que l'ayant apprise, notre espérance s'arrête en lui, comme en chose permanente, et que toujours son nom soit loué de nous. Il est manifeste que, comme les choses temporelles sont transitoires et mortelles,

ainsi sont-elles en soi et hors de soi pleines d'ennui, angoisse et peine, et sujettes à infinis dangers, auxquels, nous qui vivons mêlés parmi elles et qui sommes parties d'elles, ne pourrions sans faute durer ni nous défendre, si Dieu par grâce spéciale ne nous en donnait la force et le bon sens. Cette force, il ne faut point croire qu'elle descende vers nous ni en nous par aucun de nos mérites, mais par sa propre bénignité, mue toutefois et obtenue par les prières de ceux qui furent, comme nous sommes, mortels, et qui, pour avoir bien observé ses commandements cependant qu'ils ont été en vie, sont maintenant avec lui, devenus éternels et bienheureux. Auxquels comme à procureurs et avocats informés par expérience de notre fragilité, nous-mêmes n'osant peut-être présenter nos prières devant la présence d'un si grand juge, nous les adressons pour obtenir les choses que nous réputons nous être nécessaires. Et encore pouvons-nous le croire plus plein envers nous de sa pitoyable libéralité quand, ne pouvant la subtilité de l'œil mortel arriver en aucune manière au secret de la divine pensée, il arrive peut-être parfois que nous, trompés par opinion, nous faisons notre procureur devant sa Majesté, tel qui est chassé d'icelle avec perpétuel exil. Et néanmoins lui auquel nulle chose ne peut être cachée, regardant plus à la pureté de celui qui prie qu'à son ignorance, ou à l'exil de celui qui est intervenu, il exauce ceux qui le prient comme si ceux-là étaient bienheureux devant sa face. Ce qui manifestement pourra apparoir en la nouvelle que je vais raconter. Je dis manifestement, non au jugement de Dieu, mais bien selon celui des hommes.

On dit qu'il y eut un nommé Musciato Franzesi, qui de richissisme et grand marchand en France devint chevalier ; lequel ayant à venir en Toscane avec Messire Charles sans Terre, frère du roi de France appelé par le pape Boniface, sentant ledit Franzesi que ses affaires étaient embrouillées çà et là (comme le plus souvent sont celles des marchands) et que malaisément il viendrait à bout de les démêler vite, il pensa en confier la charge à plusieurs personnes. Et à tout, il donna très bon ordre, fors qu'il demeura en doute pour ce qui était de trouver un homme assez capable pour recouvrer ses dettes de plusieurs Bourguignons. Et la cause de son douter était qu'il savait les Bourguignons gens de mauvaise nature, querelleurs, brouilleurs, pleins de calomnie et sans aucune loyauté, tellement qu'il ne lui pouvait souvenir d'aucun homme, si méchant fût-il, en qui il pût avoir aucune confiance de pouvoir rivaliser avec leur mauvaiseté. Et ayant longuement réfléchi sur cette examination, il se souvint d'un maître Chapperel de Prato, lequel souventes fois fréquentait en sa maison à Paris. Et parce qu'il était petit de personne et assez avenant, les Français ne sachant ce que voulait dire Chapperel, pensant qu'il fallait dire en leur langue Chappel, ils l'appelaient, puisqu'il était, comme nous l'avons dit, de petite stature, Chappelet, et non Chappel. Et, sous le nom de Chappelet, il était connu partout, là où pour Chapperel peu de gens le connaissaient.

Or était ce maître Chappelet de si bonne et louable vie que, étant notaire, il aurait eu très grande honte qu'un seul de ses contrats — bien qu'il en fît peu — fût trouvé autre

que faux; et de ceux-là, il en eût fait autant qu'il en eût été requis; et plus volontiers faisait-il un acte mauvais pour néant qu'un bon dont il eût été grassement salarié. Il prenait le plus grand plaisir du monde à porter faux-témoignage, s'il en était prié, voire même s'il ne l'était pas. Et comme en ce temps-là on ajoutait en France grande foi aux serments, lui, ne se souciant d'être parjure, gagnait mauvaisement autant de procès qu'on en déférait à son serment et sur sa foi de dire vérité. Il se délectait outre mesure et s'étudiait fort à causer inimitiés et scandales entre parents, amis et toute autre personne, desquels tant plus il en voyait advenir de mal, plus de plaisir il en prenait. S'il était appelé pour aller tuer quelqu'un ou pour faire autre méchante chose, il ne le refusait jamais, mais s'y rendait volontairement. Et plusieurs fois s'est-il trouvé à battre et tuer des gens de ses propres mains. Il était très grand blasphémateur de Dieu et des saints pour chaque petite chose, car il était colère plus que nul autre. L'église, jamais il ne la fréquentait, contemnant avec paroles abominables tous les sacrements d'icelle comme chose vile; mais au contraire il visitait très volontiers les tavernes et autres lieux deshonnêtes, et y fréquentait. Des femmes, il était aussi friand que les chiens le sont des coups de bâtons, et du contraire, il s'en délectait plus que nul autre méchant homme qu'on eût su trouver. Il eût dérobé en secret et en public avec la même conscience qu'un saint homme eût mis à donner. Il était goulu et ivrogne, tellement que le vin lui faisait quelquefois ennui, Il était grand et notable joueur et porteur de dés pipés. Mais pourquoi m'étends-je en tant de paroles ? il

était le plus méchant homme qui peut-être naquit jamais. Sa malice fut longuement supportée par la faveur et puissance de Messire Musciat, pour l'amour duquel cela fut enduré par plusieurs fois, tant des personnes privées à qui assez souvent il faisait injure, que de la cour à qui il en faisait à toute heure.

Etant donc ce maître Chappelet tombé en la mémoire de Messire Musciat, lequel très bien connaissait sa vie, il pensa en soi-même qu'il devait être tel que la mauvaiseté des Bourguignons le requérait. C'est pourquoi, l'ayant fait appeler, il lui dit ainsi : « Tu sais, Chappelet, que je vais m'en aller d'ici tout à fait, et, ayant affaire entre autres à des Bourguignons, hommes pleins de tromperies, je ne sais personne plus convenable que toi pour recouvrer d'eux mon avoir ; et comme à présent tu n'es guère occupé d'autres affaires, si tu veux entendre à ceci, je te ferai avoir la faveur de la cour et je te donnerai raisonnable part de ce que tu recouvreras. » Maître Chappelet, qui se voyait oisif et malaisé des biens de ce monde, considérant que Messire Musciat, qui avait été jusqu'alors son unique soutien, s'en allait, sans y regarder à deux fois et quasi-contraint par nécessité, se décida et dit qu'il le ferait très volontiers. Etant donc convenus ensemble, et ayant reçu de Messire Musciat sa procuration expresse et lettres favorables du roi, après que ledit Messire Musciat fut parti, Maître Chappelet s'en alla à Dijon, où il n'était connu quasi de personne. Et là, hors de son naturel, il commença bénignement et gracieusement à vouloir recouvrer deniers et faire ce pourquoi il était allé, comme s'il réservait l'âpreté pour plus tard.

Ainsi faisant et se logeant en la maison de deux frères florentins qui prêtaient là à usure, lesquels, pour l'amour de Messire Musciat, lui faisaient beaucoup d'honneur, il advint qu'il tomba malade, et les deux frères lui firent venir en hâte médecins et serviteurs pour le servir, et lui firent donner toutes choses nécessaires pour le recouvrement de sa santé; mais tout ce qu'on faisait pour lui ne servait de rien, parce que le bonhomme, qui était déjà vieux, et avait vécu toute sa vie désordonnément, allait de jour en jour, selon ce que jugeaient les médecins, de mal en pis, comme celui qui a le mal de la mort, dont les deux frères étaient fort marris.

Et un jour, assez près de la chambre où gisait maître Chappelet malade, ils commencèrent à parler entre eux. «Que ferons-nous, disait l'un à l'autre, de celui-ci? Nous sommes fort empêchés de lui, car, de l'envoyer hors de céans, ainsi malade, ce nous serait grand blâme et signe manifeste de peu d'entendement, voyant les gens que nous l'avons d'abord hébergé, puis fait servir et médeciner soigneusement et maintenant, sans qu'il ait rien pu faire qui nous doive déplaire, le voir si soudainement chasser hors de notre maison, et malade à mort comme il est; mais d'autre part, il nous faut aussi considérer qu'il a été si méchant homme qu'il ne se voudra jamais confesser ni prendre aucun sacrement de l'église; et mourant ainsi sans confession, il n'y aura église qui veuille recevoir son corps, mais sera jeté en terre profane comme un chien ; et si encore il se veut confesser, ses péchés sont en si grand nombre et si horribles qu'il en adviendra de même, parce qu'il n'y a

prêtre ni religieux qui le veuille ou puisse absoudre; or, n'étant pas absous, il sera aussi bien jeté en un fossé; et si cela advient, le peuple de cette ville, tant pour le train que nous faisons, lequel leur semble très méchant et chaque jour ne font qu'en dire du mal, que pour le désir qu'ils ont de nous saccager, voyant ceci, se mutinera, et l'on criera: «Ces chiens de Lombards, qu'on ne veut recevoir à l'église, ne doivent plus être ici supportés; et ils sont pour venir en furie et courir en nos maisons, où peut-être, ils ne se contenteront pas de piller notre bien, mais sont gens pour emmener les personnes, tellement que de toute façon, nous sommes dans de mauvais draps si celui-ci meurt.»

Maître Chappelet, lequel, comme il a déjà été dit, gisait près du lieu où ceux-ci devisaient ainsi, ayant l'ouïe subtile comme le plus souvent nous voyons avoir aux malades, ouït ce qu'ils disaient de lui, et les fit appeler, puis leur dit: «Je ne veux pas que vous redoutiez aucune chose de moi, ni que vous ayez peur de recevoir pour moi aucun dommage. J'ai entendu ce que vous avez dit, et suis certain qu'il en adviendrait comme vous dites, si la besogne allait ainsi que vous pensez; mais je la ferai bien aller autrement. J'ai tant fait d'injures à notre Seigneur durant ma vie que, si je lui en fais encore une à l'heure de ma mort, il n'en fera ni plus ni moins. Et pour cela, dépêchez-vous seulement de me faire venir le plus saint homme de religion, s'il y en a, que vous puissiez trouver, et laissez-moi faire; j'arrangerai le cas pour vous et pour moi en sorte que tout sera bien et en devrez être contents.»

Les deux frères, bien qu'ils ne prissent de ceci grande

espérance, s'en allèrent néanmoins en un monastère de Cordeliers et demandèrent quelque saint et savant homme pour venir entendre la confession d'un Lombard qui était malade en leur maison. On leur donna un vieux religieux, grand maître en la Sainte Ecriture et homme fort vénérable, auquel, étant de bonne et sainte vie, tous les citoyens avaient très grande et spéciale dévotion, et le menèrent en leur logis. Sitôt arrivé dans la chambre où gisait maître Chappelet, s'étant assis à côté de lui, il le commença d'abord à conforter bénignement, et après il lui demanda combien de temps il y avait qu'il s'était confessé ; auquel maître Chappelet, qui jamais ne l'avait été, répondit : « Mon père, j'ai toujours accoutumé de me confesser une fois pour le moins toutes les semaines, encore y en a-t-il de celles où je me confesse plus souvent. Il est vrai que, depuis huit jours passés que je tombai malade, je n'ai pu me confesser, si grand a été l'ennui que m'a donné la maladie. » Le beau père dit alors : « Mon fils, tu as bien fait, et ainsi le dois-tu dorénavant faire ; et je vois bien, puisque tu te confesses si souvent, que je n'aurai pas beaucoup de fatigue à t'entendre et à te questionner. » Maître Chappelet : « Monsieur le beau père, ne dites pas ainsi ; je ne me confessai jamais tant de fois ni si souvent, que toujours je ne me sois voulu confesser généralement de tous mes péchés dont j'eusse souvenance, depuis le jour que je naquis jusques à l'heure que je me suis confessé ; c'est pourquoi, je vous prie, mon bon père, de me demander ainsi par le menu de chaque chose, comme si jamais je ne m'étais confessé ; et n'ayez aucun respect que je sois malade, car j'aime mieux déplaire

à ma chair que si en faisant son aise, je faisais chose qui pût être cause de la perdition de mon âme, que mon rédempteur a rachetée de son précieux sang.»

Ces paroles plurent grandement au saint beau père et lui semblèrent argument de conscience bien disposée; et après qu'il eût fort loué au patient cette sienne coutume, il commença par lui demander s'il n'avait jamais, avec aucune femme, offensé son Créateur. A quoi maître Chappelet, en soupirant répondit : « Mon père, j'ai honte de vous dire la vérité de cette affaire, craignant de pécher par vaine gloire. » Mais le saint beau père : «Dis hardiment, car en disant la vérité, soit en confession soit autrement, on ne pèche jamais.» Alors maître Chappelet : «Puisque vous m'assurez de ceci, je vous le dirai, et vous assure que je suis aussi puceau comme je sortis du ventre de ma mère. — O que sois-tu de Dieu béni, dit le beau père, pour avoir si bien fait; car en ce faisant tu as d'autant plus mérité que tu avais plus de liberté de faire le contraire, si tu avais voulu que nous autres n'avons.» Et ensuite, il lui demanda si, du péché de gloutonnerie il n'avait jamais déplu à Dieu. Lequel, en soupirant fort, répondit que oui, et plusieurs fois, car outre les jeunes de Carême qui se font durant toute l'année par les dévotes personnes, ayant accoutumé de jeûner trois jours au moins par semaine au pain et à l'eau, il avait bu cette eau avec tel plaisir et appétit surtout quand il avait enduré quelque fatigue en priant ou allant en pèlerinage, comme font les ivrognes le bon vin, et plusieurs fois il avait souhaité d'avoir certaines salades de ces petites herbes que les femmes cueillent quand elles sont aux

champs ; quelquefois encore le manger lui avait semblé meilleur qu'il ne croyait devoir sembler à quiconque jeûne par dévotion, comme il faisait. A quoi le beau père lui répondit : « Ces péchés, mon fils, sont naturels et sont assez légers. C'est pourquoi je ne veux point que tu en charges ta conscience plus qu'il n'est besoin : il arrive à chaque homme, pour saint qu'il soit, qu'après avoir beaucoup jeûné, le manger lui semble bon, après le travailler, le boire. — Oh, dit maître Chappelet, ne me dites point ceci pour me conforter ; vous savez bien que je sais que les choses pour le service de Dieu se doivent toutes faire nettement, et sans aucune rouille d'esprit, et qui le fait autrement, il pèche. »

Le beau-père, très content, lui dit : « Et je suis content que tu le prennes ainsi en ton entendement et me plaît fort ta pure et bonne conscience en ceci. Mais, dis-moi, en avarice as-tu jamais péché, désirant plus qu'il n'était raisonnable, ou retenant du bien d'autrui ce que tu ne devais retenir ? » Maître Chappelet répondit : « Je ne voudrais, mon père, que vous le pensiez, me voyant ici logé en la maison de ces usuriers ; je n'ai que faire céans, et je n'y suis venu que pour les admonester et châtier et ôter de cet abominable profit ; et je crois que j'en serais venu à bout si Dieu ne m'avait ainsi visité. Mais vous devez savoir que mon père me laissa riche homme ; la plus grande part de son bien, je l'ai donnée pour Dieu, sitôt après sa mort, et après, pour sustenter ma vie et pour pouvoir aider aux pauvres de Jésus-Christ, j'ai fait mon petit train de marchandise et ai désiré d'y gagner, et toujours ce que j'ai gagné, je l'ai parti

par belle moitié avec les pauvres de Dieu, convertissant ma part en mes affaires, et leur donnant l'autre moitié; en quoi mon Créateur m'a si bien aidé que j'ai toujours fait mes affaires de mieux en mieux. — Tu as bien fait, dit le beau père. Mais combien souvent t'es-tu courroucé? — O, dit maître Chappelet, cela je vous puis assurer que je l'ai souvent fait; mais qui s'en pourrait tenir, voyant chaque jour les hommes faire les choses déshonnêtes, ne garder les commandements de Dieu et ne craindre ses jugements? Il a été maintes fois le jour que j'eusse voulu plutôt être mort que vif, voyant les jeunes gens suivre les vanités, jurer et parjurer, aller aux tavernes, n'aller point aux églises, mais plutôt suivre les voies du monde que celles de Dieu ». Le beau père : « Ceci, mon fils, est bon courroux, et je ne t'en saurais imposer aucune pénitence. Mais, dis-moi, la colère ne t'a-t-elle jamais, dans aucun cas, pu induire à faire quelque homicide, ou à dire vilenie à personne, ou à faire quelque autre injure? » A quoi maître Chappelet répondit : « O Monsieur, vous qui me semblez un homme de Dieu, comment pouvez-vous dire ces paroles? Si j'avais eu le moindre penser de faire l'une des choses que vous dites, croyez-vous que je pense que Dieu m'eût tant soutenu sur terre? Ce sont choses à faire à détrousseurs de gens et méchantes personnes desquels, toutes les fois que j'en ai vu un, je lui ai toujours dit : Va, que Dieu te convertisse. » Le beau père reprit : « Or dis-moi, mon fils, que béni sois-tu de Dieu, as-tu jamais porté faux-témoignage contre quelqu'un ou dit mal d'autrui, ou pris quelque chose du bien d'autrui, contre le gré de celui à qui

elle appartenait? — Oui certes, Monsieur, répondit maître Chappelet, que j'ai dit mal d'autrui, parce que j'ai eu autrefois un mien voisin qui ne faisait autre chose que battre sa femme, de quoi je parlai une fois mal de lui aux parents de sa femme, si grand'pitié j'avais de cette pauvrette, laquelle, toutes les fois qu'il avait trop bu, il accoutrait Dieu sait comment. » Alors le beau père : « Or bien, tu m'as dit que tu as été marchand : trompas-tu jamais personne, comme font les marchands? — Moi, dit maître Chappelet, certes oui, monsieur, mais je ne sais qui ce fut, sinon un homme qui m'apporta un jour l'argent qu'il me devait d'un drap que je lui avais vendu, et je le mis dans une bourse sans compter, puis le trouvai à un mois de là qu'il y avait quatre petits deniers plus qu'ils ne devaient être ; aussi, ne revoyant plus mon homme, et les ayant bien gardés un an pour les lui rendre, je les donnai pour l'amour de Dieu. » Le beau père dit : « Ceci est petite chose, et tu fis très bien d'en faire ce que tu fis. »

Et outre ceci, le beau père lui demanda de plusieurs autres choses, à toutes lesquelles il répondit de même. Et, voulant déjà procéder à l'absolution, maître Chappelet lui dit : « J'ai encore un péché que je ne vous ai dit». Le beau père lui demanda lequel. — Il me souvient, répondit l'autre, que je fis nettoyer la maison par mon serviteur en jour de fête, et n'eus pas cette révérence au saint jour du dimanche, que je devais. — Oh, dit le beau père, ceci, mon fils, est chose légère. — Non, dit maître Chappelet, ne dites pas chose légère, car le saint jour de dimanche est trop à révérer, parce qu'à tel jour notre Seigneur ressuscita de mort

à vie. » Le beau-père dit alors : « Or çà, n'as-tu pas fait autre chose ? — Monsieur, oui, répondit Chappelet, un jour par oubliance, je crachai en l'église de Dieu. » Le beau père se mit à sourire et dit : « Mon fils, ceci n'est pas chose dont il se faille soucier ; nous qui sommes religieux y crachons bien tous les jours. — Et vous faites grand'vilenie, dit maître Chappelet, parce qu'il ne convient ternir chose si nette comme le saint Temple où l'on rend sacrifice à Dieu ». Et ainsi, en peu de temps, il lui conta beaucoup de semblables et à la fin commença à soupirer, puis à pleurer amèrement, comme celui qui le savait trop bien faire quand il voulait. Lors lui dit le saint beau père : « Qu'as-tu, mon fils ? » Maître Chappelet de répondre : « Hélas, Monsieur, il m'est demeuré un péché à dire sur ma conscience, dont je ne me suis jamais confessé, si grand' honte que j'ai de le dire, et toutes les fois qu'il m'en souvient je pleure comme vous voyez, et me semble être très certain que Dieu n'aura jamais miséricorde de moi pour ce péché. » Alors le beau-père lui dit : « Tais-toi, mon fils, sais-tu ce que tu dis ? Si tous les péchés qui furent commis jamais par les hommes, ou qui se doivent commettre tant que le monde durera étaient en un seul homme, s'il s'en fût repenti et eût la contrition que tu as, la bénignité et miséricordede Dieu est si grande qu'en le confessant, il le lui pardonnerait libéralement ; c'est pourquoi dis-le hardiment. » Dit alors maître Chappelet, toujours pleurant fort : « Hélas ! mon père, mon péché est trop grand et à peine puis-je croire, si vos prières ne m'y aident, que jamais il me doive être pardonné de Dieu. » Mais le beau père : « Dis-le har-

diment, je te promets de prier Dieu pour toi. » Maître Chappelet pleurait pourtant et ne le disait toujours pas, et le beau père le confortait de le dire. Puis, après que maître Chappelet en pleurant eût longtemps tenu le beau père ainsi en suspens, il jeta un grand soupir et dit : « Mon père, puisque vous me promettez de prier Dieu pour moi, je vous le dirai. Vous devez savoir que, petit garçon, je maudis une fois ma mère. » Et ceci dit, il se remit à pleurer de plus belle. « O mon fils, dit le beau père, ceci te semble-t-il si grand péché ? Les hommes blasphèment tous les jours Notre-Seigneur, et toutefois il pardonne volontiers quand on se repent de l'avoir blasphémé ; et toi, ne veux-tu croire qu'il te pardonne celui-ci ? Ne pleure point, conforte-toi : que certainement si tu avais été l'un de ceux qui le mirent en croix, ayant la contrition que je te vois, il te pardonnerait. — Dites-vous ? ma douce mère, qui me porta dans son ventre neuf mois le jour et la nuit, et depuis m'a porté à son cou plus de cent fois, trop fis-je mal de la maudire et trop grand est le péché ; et si vous ne priez Dieu pour moi, il ne me sera jamais pardonné. »

Voyant le beau-père qu'il ne restait plus rien à dire à maître Chappelet, il lui donna l'absolution et sa bénédiction, le réputant pour très saint homme, car il croyait vrai tout ce que lui avait conté maître Chappelet. Et qui ne l'eût cru, à entendre ainsi parler un homme qui est à l'article de la mort ? Et après tout ceci, lui dit : « Maître Chappelet, avec l'aide de Dieu, vous serez tôt guéri, mais s'il advenait que Dieu appelât à soi votre benoîte et bien disposée âme, vous plaît-il pas que votre corps soit enseveli en nostre

couvent?» A quoi maître Chappelet répondit: «Monsieur, oui, et je serais bien marri d'être ailleurs, puisque vous m'avez promis de prier Dieu pour moi et, en outre, j'ai toujours eu spéciale dévotion à votre ordre; c'est pourquoi je vous prie que, sitôt arrivé à votre couvent, vous fassiez tant qu'on m'apporte ce vrai corps de Notre-Seigneur, que vous avez consacré ce matin sur l'autel, parce que, bien que je n'en sois pas digne, je voudrais, avec votre permission, le recevoir, et après la sainte et dernière onction, afin que si j'ai vécu en pécheur, au moins je meure en chrétien.» Le saint homme dit qu'il y consentait bien volontiers, et qu'il disait très bien, et ferait que présentement lui serait apporté, et ainsi fut fait.

Les deux frères, qui se doutaient fort que maître Chappelet les trompât, s'étaient mis près d'une cloison qui séparait la chambre où maître Chappelet gisait d'avec la leur et, en écoutant, percevaient légèrement les choses qu'il disait au beau père, dont quelquefois ils avaient si grande envie de rire, entendant les choses qu'il confessait avoir faites, qu'ils cuidèrent quasi crever, et disaient entre eux bien souvent: «Quel homme est celui-ci que ni vieillesse ni maladie, ni peur de la mort dont il se voit proche ni même de Dieu devant le jugement duquel dans peu d'heures il s'attend à comparaître, n'ont réussi à émouvoir de sa méchanceté, ni faire tant qu'il ne veuille mourir comme il a vécu?» Toutefois, voyant qu'il avait fait en sorte qu'il serait reçu en sépulture, ils ne se soucièrent guère du demeurant. Mais Chappelet, peu après se communia et, empirant toujours, de plus en plus, reçut la dernière onction, et ce jour même

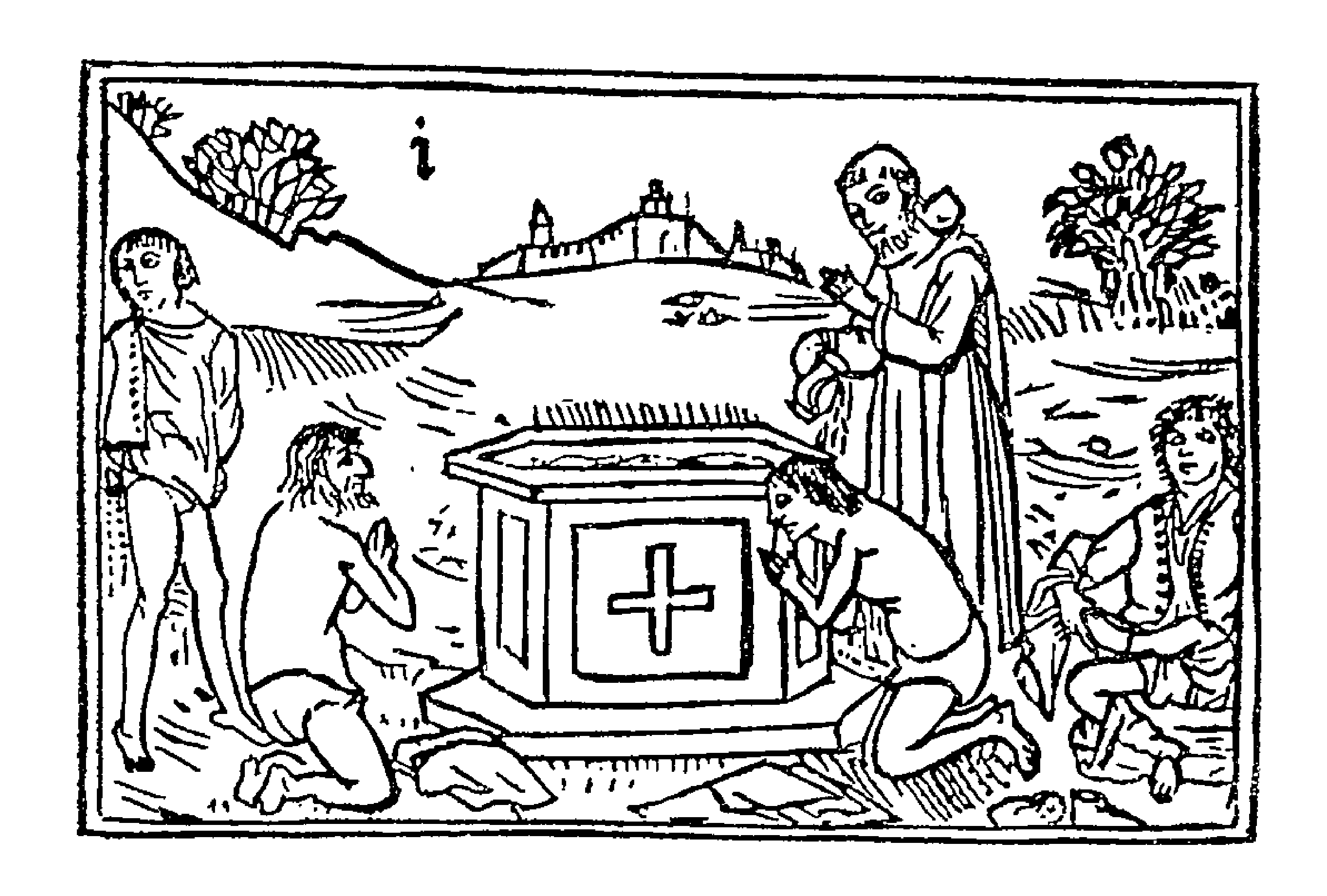
qu'il avait fait si belle confession il mourut, un peu après vêpres. Les deux frères donnèrent ordre de faire apprêter tout ce qui était nécessaire pour le faire ensevelir honorablement, et l'envoyèrent dire au couvent des beaux pères, afin qu'ils vinssent le voir pour dire vigiles selon la coutume, et le lendemain matin pour quérir le corps.

Le saint beau père qui l'avait confessé, ayant appris qu'il était trépassé, se rendit vers le prieur du couvent et fit sonner le chapitre, où, quand tous les frères furent assemblés, il leur fit entendre comme maître Chappelet avait été saint homme, ainsi que par sa confession il avait pu comprendre, et espérant que Notre-Seigneur démontrerait par lui plusieurs miracles, leur persuada qu'on devait recevoir le corps avec très grande dévotion et révérence, à quoi consentirent le prieur et les autres religieux crédules. Et, la nuit venue, s'en allèrent tous là où le corps de maître Chappelet gisait, où ils firent une grande et solennelle visite. Et, le lendemain matin, tous revêtus de leurs aubes et de leurs grandes chapes, avec aussi les livres en la main et les croix devant, s'en allèrent en chantant, quérir le benoît corps, lequel ils apportèrent avec très grande fête et solennité en leur église, étant accompagnés de presque tout le peuple de la ville, hommes et femmes, et, l'ayant mis en l'église, le saint beau père qui l'avait confessé monta en chaire, et se mit à prêcher choses merveilleuses de lui et de sa vie, de ses jeunes, de sa virginité, de sa simplicité, innocence et sainteté. Entre autres choses, il conta ce que maître Chappelet lui avait confessé pour son plus grand péché, et comme à grand peine il lui avait pu mettre en la tête que Dieu le

lui dût pardonner. Prenant occasion de ceci, le beau père, se retournant vers le peuple qui l'écoutait, les reprit en disant : «Et vous, maudits de Dieu, pour un petit fêtu de paille qui vous tourne entre les jambes, vous blasphémez Dieu, sa mère et toute la cour du Paradis ! » Et, outre ceci, il dit plusieurs autres choses de sa loyauté et de son intégrité, tellement qu'en peu de temps, avec ses paroles, auxquelles les gens de la contrée donnaient entière foi, il le mit si bien en la tête et dévotion de tous ceux qui étaient là que, sitôt le service achevé, chacun, avec la plus grande presse du monde lui alla baiser les pieds et les mains, et lui furent déchirés tous les habillements de dessus le dos, se réputant bien heureux celui qui seulement en pouvait avoir une pièce. Et il fallut que tout le jour il fût ainsi tenu, afin que d'un chacun il pût être vu et visité. Puis, la nuit suivante, il fut enseveli en un sépulcre de marbre honorablement en une chapelle ; et de main en main, le jour suivant, les gens commencèrent à trotter et porter des chandelles et l'adorer et, par conséquent, à se vouer et à suspendre des images de cire, selon le vœu qu'on avait fait, et la renommée de sa sainteté et la dévotion qu'on lui portait crût si grandement qu'il n'y avait presque personne dans n'importe quelle adversité, qui se vouât à autre saint qu'à lui, et le nommèrent et le nomme-t-on encore Saint Chappelet, affirmant que Notre-Seigneur avait montré par lui et montrait tous les jours plusieurs miracles à ceux qui, dévotement, se vouaient à lui.

Ainsi donc, vécut et mourut maître Chappelet de Prato, qui devint saint comme vous avez ouï ; et je ne veux nier

être possible qu'il ne soit bienheureux en la présence de Dieu, parce que malgré la mauvaiseté et méchanceté de sa vie, il peut avoir eu sur l'extrémité telle contrition que peut-être Notre-Seigneur a eu miséricorde de lui et l'a reçu en son royaume ; mais comme ceci nous est inconnu, j'en parle selon ce qui en peut apparoir, et dis que celui-ci doit plutôt être entre les mains du diable à perdition qu'en Paradis. Et s'il en est ainsi, la bénignité de Dieu se peut connaître très grande envers nous, laquelle ne regardant à notre erreur, mais à l'intégrité de notre foi, si nous faisons notre médiateur un sien ennemi, le croyant ami, il exauce nos prières comme si nous recourions pour médiateur à un véritable saint. Ainsi donc, afin que nous soyons par sa grâce gardés sains et saufs dans les présentes adversités, et en cette compagnie joyeuse louant toujours son nom, auquel nous l'avons commencée, et l'ayant en révérence, nous nous recommanderons à lui en toutes nos nécessités, avec assurance que nous serons ouïs. Et ici se tut.



NOUVELLE DEUXIÈME

Abraham, juif, admonesté par un sien ami nommé Jehannot de Chevigny, s'en va de Paris à Rome et, voyant là la méchanceté des gens d'église, s'en retourne à Paris où, néanmoins, il se fait chrétien.

La nouvelle de Pamphile fit rire, en partie, et fut tout entière louée par les dames et après qu'elle eût été écoutée attentivement et achevée de dire, la reine commanda à Madame Néiphile, qui était assise après Pamphile, qu'en disant une des siennes, elle suivît l'ordre du passe-temps commencé, laquelle, non moins gracieuse que belle, répondit que volontiers elle le ferait, et commença en cette

manière : « Pamphile nous a montré par sa nouvelle que la bénignité de Dieu ne regarde point à nos erreurs quand elles procèdent de choses que nous ne pouvons voir, et moi je veux vous montrer par la mienne, combien cette même bénignité nous démontre de soi argument d'infaillible vérité ; en soutenant patiemment les fautes de ceux qui devraient de fait et de parole donner vrai témoignage de cette bénignité, faisant le contraire, afin que nous suivions ce que nous croyons avec plus grande fermeté de cœur.

Comme j'ai autrefois ouï dire, mes gracieuses dames, il y eut à Paris un grand et riche marchand, faisant le commerce de drap de soie, nommé Jehannot de Chevigny, homme loyal, bon et droit, lequel avait singulière amitié avec un très riche juif nommé Abraham, qui pareillement était marchand et homme de grande loyauté. Et Jehannot, voyant la prudhommie et loyauté de ce juif, il commença à avoir grande compassion que l'âme d'un tel homme de bien, si sage et si bon, allât à perdition par faute de foi. Aussi commença-t-il amicalement à le prier qu'il laissât les erreurs de la foi judaïque et qu'il se retournât à la vérité chrétienne, laquelle il pouvait voir, comme sainte et bonne, toujours prospérer et s'augmenter où, au contraire, il pouvait voir la sienne diminuer et venir à néant. Le juif répondait qu'il n'en croyait point de si sainte ni de si bonne que la judaïque, qu'il était né en elle et qu'en elle il voulait vivre et mourir, et que rien ne saurait le démouvoir de ceci.

Jehannot ne se le tint pas pour dit, mais, après quelques jours passés, il lui réitéra semblables paroles, lui remon-

trant ainsi grossement, comme la plupart des marchands savent faire, par quelle raison notre foi était meilleure que la judaïque. Et bien que le juif fût en sa loi un savant homme, toutefois l'amitié grande qu'il avait avec Jehannot, ou peut-être les paroles que le Saint-Esprit mettait sur la langue de l'homme ignorant l'émouvaient tellement que les remontrances de Jehannot commencèrent fort à plaire au juif qui, néanmoins, obstiné en sa créance, ne se laissait convertir. Mais, tout ainsi qu'il demeurait opiniâtre, Jehannot aussi ne cessait jamais de le solliciter, tant que le juif, vaincu d'une si franche et continuelle instance, dit un jour à Jehannot: «Or sus, Jehannot, il te plaît que je devienne chrétien, et j'en suis content, mais je veux premièrement aller à Rome et voir là celui que tu dis être vicaire général de Dieu en terre, pour considérer ses façons de vivre et ses mœurs, et pareillement de ses confrères les cardinaux, et s'ils me semblent tels que par tes paroles et par eux je puisse comprendre que votre foi soit meilleure que la mienne, comme tu t'es efforcé de me montrer, je ferai ce que je t'ai dit; s'il n'était ainsi, je demeurerai juif comme je suis.»

Quand Jehannot entendit ceci, il fut dolent outre mesure, disant en soi-même: «J'ai bien perdu la peine qu'il me semblait avoir si bien employée, pensant avoir converti cet homme; car, s'il va à la cour de Rome et voit la méchante et orde vie des prêtres, il ne faut pas croire qu'il se fasse jamais chrétien, mais plutôt s'il était chrétien, sans faute il s'en reviendrait juif.» Et se retournant vers Abraham il lui dit: «Hé, mon ami, pourquoi veux-tu entreprendre si

grande fatigue et si grande dépense comme ce serait d'aller d'ici à Rome? Outre que par terre et par mer, pour un homme riche comme toi, il y a tout plein de dangers, ne penses-tu pas trouver ici qui te donne baptême? Et si par fortune tu as quelques doutes sur la foi que je te montre, où est-ce qu'il y a de si grands docteurs ni plus savants hommes en icelle qu'ici, pour te pouvoir déclarer ce que tu voudras ou demanderas? C'est pourquoi, il me semble que ce tien voyage est sans propos. Il te faut penser que là-bas les prélats sont tels que tu les a vus ici, et encore sont-ils tant meilleurs à Rome comme ils sont plus proches du pasteur principal, et ainsi, si tu veux m'en croire, tu réserveras ce voyage à une autre fois, pour quelque pardon général, et peut-être alors pourrai-je te faire compagnie. » A quoi le juif répondit: « Je crois, Jehannot, qu'il en est ainsi que tu le dis; mais pour te le faire court, je suis fermement résolu, si tu veux que je fasse ce dont tu m'as tant prié, d'y aller, autrement je n'en ferai rien. » Jehannot, voyant son vouloir, lui dit: « Or va en bonne heure, » et pensa en soi-même qu'il ne se ferait jamais chrétien, lorsqu'il aurait vu la cour de Rome; toutefois, n'y perdant aucune chose, il ne s'en soucia autrement.

Le juif monta à cheval et le plus tôt qu'il put, s'en alla à Rome où il fut reçu honorablement par les autres juifs qui y demeuraient; et durant le temps qu'il y séjourna, sans dire à personne pourquoi il y fût allé, commença cautement à regarder la façon de vivre du pape, des cardinaux, des prélats et de tous les courtisans, et s'apercevant de soi-même, comme homme qui était fort avisé, et de plus,

étant informé par quelqu'un, il trouva que, du plus grand au plus petit, sans aucun frein ni remords de conscience ou de honte, tous péchaient deshonnêtement en luxure, et non seulement en la naturelle, mais en la sodomitique, tellement que le crédit des courtisanes et des garçons n'était pas petit à qui voulait obtenir quelque grande chose que ce fût. Et outre tout ceci, il les trouva ouvertement gourmands et ivrognes, et plus serviteurs de la panse, comme bêtes brutes après la luxure, que d'autres choses ; et encore, regardant plus avant, il les vit tous si avares et convoiteux d'argent qu'ils vendaient et achetaient à purs deniers comptants, non seulement le sang humain mais en bon langage celui des chrétiens et pareillement les choses divines sans exception, qu'elles appartinssent à sacrifices ou à bénéfices; et de tout cela, ils faisaient plus grand trafic et avaient plus de courtiers qu'il n'y en a à Paris de draps ou d'autre chose, ayant donné à la simonie manifeste le nom de négociation et à la gloutonnerie celui de sustentation, comme si Dieu eût ignoré non seulement la signification des vocables mais aussi l'intention des méchants cœurs, et qu'il se dût laisser tromper au nom des choses comme font les hommes. Lesquelles choses, avec plusieurs autres qu'il faut taire, furent si grandement déplaisantes au juif qui était modeste et sobre, qu'il lui sembla en avoir assez vu et délibéra de s'en retourner à Paris. Ce qu'il fit.

Et aussitôt que Jehannot le sut de retour, à cent lieues de penser qu'il se fît jamais chrétien, il le vint visiter, et se firent grande fête l'un à l'autre. Et après qu'il se fut reposé

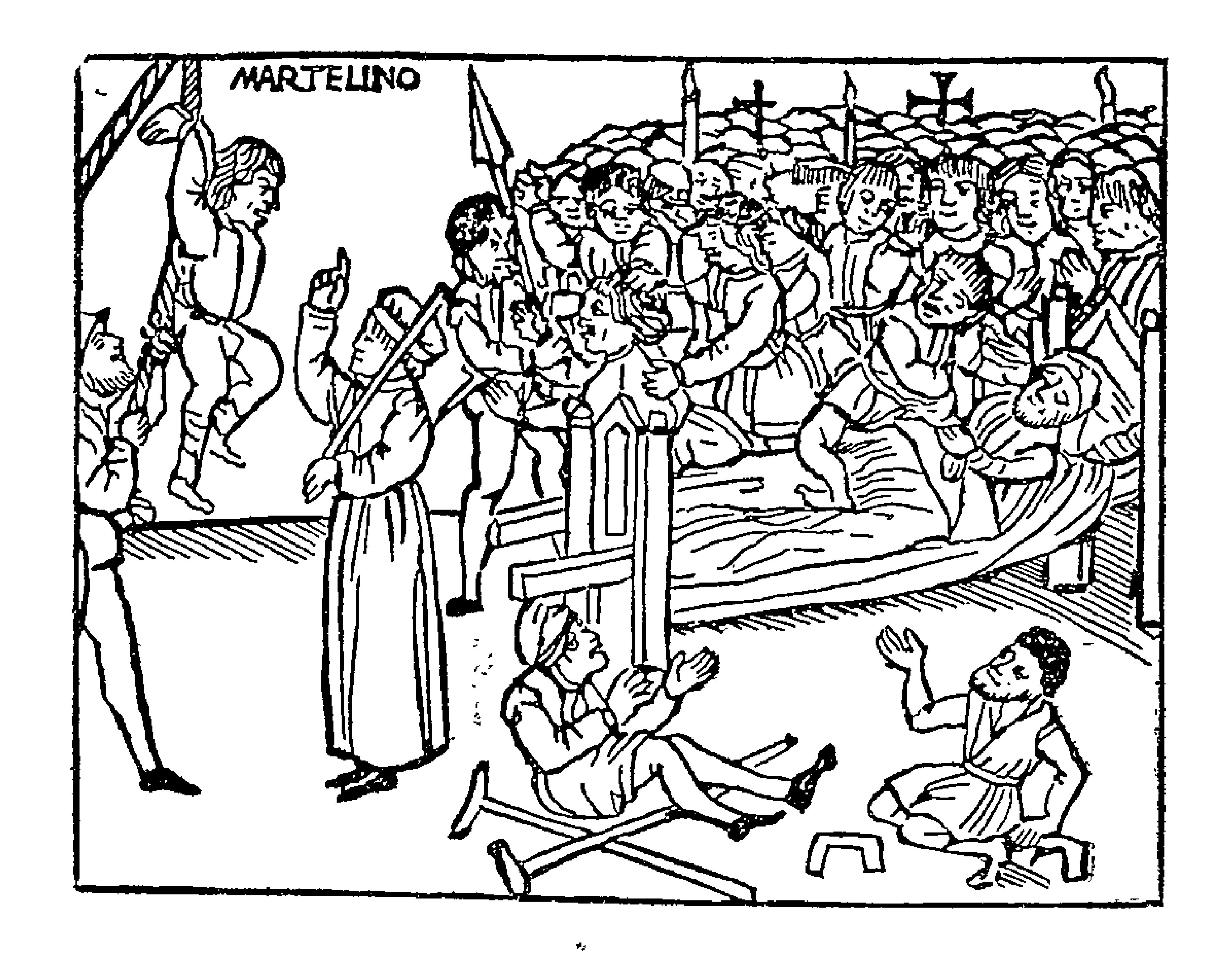
quelques jours, Jehannot lui demanda ce qui lui semblait de notre saint père le pape et des cardinaux, et généralement de tous les autres courtisans. A quoi le juif promptement répondit: « Mal, que Dieu leur donne à tous tant qu'ils sont; car je te veux bien dire que si j'ai su considérer tout ce que j'ai vu et entendu, je ne pense avoir trouvé en aucun prêtre nulle sainteté, dévotion, bonne œuvre ou exemple dé bien vivre ou d'autre bonne chose; mais il m'a semblé voir la luxure, l'avarice, la gloutonnerie et semblables choses et pires encore, s'il y a pire, en si grande recommandation d'eux tous, que je répute plutôt cette cour de Rome, une forge d'opérations diaboliques que divines; et, à ce que je puis comprendre, il me semble que votre pasteur et par conséquent tous les autres pourchassent tant qu'ils peuvent, avec toute sollicitude, engin et art, de réduire à néant et de chasser du monde la religion chrétienne, là où ils devraient être son fondement et soutien. Mais comme je vois que ce qu'ils pourchassent n'advient point, mais au contraire que votre foi augmente et tous les jours devient plus claire et luisante, je connais évidemment que le Saint-Esprit est vrai fondement et soutien d'icelle, comme de la plus vraie et sainte que nulle autre. C'est pourquoi, moi qui étais dur et rétif à tes admonestements et ne voulais me faire chrétien, je dis maintenant de cœur ouvert que pour chose du monde je ne laisserai de me faire chrétien. Allons donc à l'église, et là, selon la vraie coutume de votre sainte foi, fais-moi baptiser. »

Jehannot, qui attendait sûrement conclusion contraire à celle-ci, comme il l'eut ainsi ouï parler, fut le plus content

homme du monde; et ils s'en allèrent à Notre-Dame de Paris, où ils prièrent les prêtres de céans de donner baptême à Abraham, lesquels, à sa demande, le lui donnèrent rapidement. Et Jehannot fut son parrain, qui le nomma Jehan; et après, par savants hommes, le fit parfaitement endoctriner en notre foi, qu'il apprit en peu de temps, et depuis fut grand homme et de bonne vie.

La Seconde journée du Décaméron, en laquelle on devise sous le gouvernement de Madame Philomène, de ceux ou celles qui, par divers accidents, ont été molestés de la fortune, et après en sont échappés (contre toute leur espérance) avec heureuse fin.

Le soleil avait déjà renouvelé le jour partout avec sa lumière, et les oiseaux chantant très plaisamment dessus les vertes branches en rendaient témoignage aux oreilles des écoutants, quand toutes les dames et pareillement les trois gentilshommes, après qu'ils furent levés, entrèrent au jardin et allèrent par assez long espace de temps se recréant et marchant à petits pas sur l'herbe menue, faisant çà et là chapelets et bouquets de fleurs, et tout ainsi qu'ils avaient fait le jour précédent, ainsi firent-ils celui-ci; quand ils eurent dîné d'assez bon matin à la fraîcheur, ils dansèrent quelque danse, puis s'en allèrent reposer; et après qu'ils furent éveillés, ils s'assirent, comme il plut à leur reine, autour d'elle sur le préau frais et alors elle, qui était belle et fort plaisante à regarder, se voyant couronnée de la couronne de laurier, et ayant regardé toute sa compagnie au visage, commanda à Madame Néiphile qu'elle donnât commencement aux nouvelles qui se devaient dire, laquelle sans faire aucune façon, commença joyeusement à parler ainsi :



NOUVELLE PREMIÈRE

Martellin, feignant d'être perclus de ses membres, se fait porter sur le corps de saint Arrigue, où il fait semblant de recouvrer la santé ; sa tromperie découverte, il est battu, puis fait prisonnier, et en grand danger d'être pendu et étranglé par la gorge, dont enfin il échappe.

Bien souvent, mes chères dames, celui qui s'est ingénié à se moquer d'autrui, et principalement dans ce qu'il faut révérer, s'est quelquefois trouvé moqué soi-même avec ses moqueries, et qui plus est, à son dam, ainsi que j'entends vous faire connaître par une nouvelle que je veux vous ra-

conter pour obéir au commandement de notre reine, et suivant le sujet qu'elle nous a donné. Apprenez donc ce qu'il advint par grand malheur à l'un de nos concitoyens et après, comment, contre toute espérance, il en réchappa assez heureusement. Il n'y a pas encore longtemps, il y eut à Trévise un Allemand nommé Arrigue, lequel, étant pauvre homme, servait de porte-faix à qui l'en requérait, pour de l'argent; avec cela, il était connu de tous pour sa très bonne et sainte vie. Pour cette chose, vraie ou non, il advint quand il mourut, du moins à ce que les Trévisans affirment, qu'à l'heure de son trépas toutes les cloches de la grande église de Trévise, sans être tirées de personne, commencèrent à sonner. Ce qui étant réputé pour miracle, tout le monde disait que cet Arrigue avait été et était un saint; c'est pourquoi tout le peuple de la ville courut à la maison où son corps gisait, et le portèrent comme un corps saint en la grande église où l'on amenait les boiteux, impotents et aveugles, et tout autre malade de quelque maladie que ce fût, comme si chacun dût recouvrer la santé pour avoir seulement touché ce benoît corps.

Or il advint qu'en si grande multitude de peuple qui de toutes parts venait à Trévise, trois de nos concitoyens y arrivèrent, l'un nommé Stecchi, l'autre Martellin et le troisième Marquis, tous hommes qui en fréquentant la cour des seigneurs leur donnaient du passe-temps en se contrefaisant et contrefaisant un chacun. Ceux-ci donc n'ayant jamais encore été à Trévise, voyant courir ainsi tout le peuple par les rues s'en émerveillèrent, et quand ils surent la raison pour laquelle on courait ainsi, il leur en vint volonté,

comme les autres, d'aller voir ce que c'était. Et après avoir posé leurs effets en un logis, Marquis dit : « Nous voulons aller voir ce saint; mais moi, je ne vois point comment nous y pourrons aborder, parce que j'ai entendu que toute la place est pleine d'Allemands et d'autres gens armés, que le seigneur de cette ville y fait tenir afin qu'on n'y fasse aucun tumulte, et en outre, à ce qu'on dit, l'église est si pleine de gens que quasi personne n'y peut entrer. » Alors Martellin, qui désirait voir ceci, dit : « Il ne tiendra pas à si peu que je ne trouve moyen d'arriver jusqu'au corps saint. — Comment ? lui dit Marquis. — Je te le dirai, répondit Martellin. Je me contreferai en guise d'un impotent ; tu me prendras d'un côté et Stecchi de l'autre, comme si je ne pouvais cheminer de moi-même, et vous deux me soutiendrez, faisant semblant de me vouloir mener, afin que ce saint me guérisse, et il n'y aura personne, voyant ceci, qui ne nous fasse place et ne nous laisse aller. »

Cette invention plut grandement à Marquis et Stecchi, et sans y songer autrement, ils sortirent tous trois hors du logis ; puis, se trouvant en un coin à l'écart, Martellin se tordit tellement les mains, les doigts, les bras et les jambes, et aussi les yeux, la bouche et tout le visage que c'était chose épouvantable à le regarder, et tout le monde à le voir eût dit qu'il était perclus de sa personne et tout impotent de ses membres. Et ceci fait, Marquis et Stecchi le prirent et s'acheminèrent vers l'église faisant les piteux et demandant humblement pour l'amour de Dieu à tous ceux qu'ils rencontraient en leur voie, qu'on leur fît place, ce que facilement ils obtinrent. Et en peu de temps, comme ils étaient

regardés d'un chacun et qu'on criait, quasi partout : « Gare devant ! Faites place ! » ils arrivèrent là où l'on avait mis le corps de saint Arrigue, afin que par lui, il recouvrât le bénéfice de sa santé. Et tandis que tout le monde était attentif pour voir ce qui adviendrait de Martellin, il commença, après qu'il eût été un peu sur le corps saint, et comme celui qui le savait parfaitement bien faire, à détendre l'un de ses doigts, et après, la main, puis les bras, et ainsi tout le demeurant de sa personne. Ce que voyant les gens, ils firent un si merveilleux bruit à la louange de saint Arrigue, qu'on n'eût su ouïr tonner.

Or est-il que, de male fortune, il y avait un Florentin près de ce corps qui connaissait très bien Martellin ; mais pour être ainsi contrefait, quand on l'avait mené, il ne l'avait su reconnaître, mais, le voyant debout et le reconnaissant, il commença aussitôt à rire et dire : « Oh que Dieu le mette en mal an, celui qui n'eût pensé, en le voyant venir, qu'il ne fût véritablement impotent ! » Quelques Trévisans ouïrent ces paroles, qui lui demandèrent incontinent : « Et comment, celui-ci n'était pas impotent ? » Auxquels le Florentin répondit : « Non, certes, car grâce à Dieu il a toujours été aussi droit qu'aucun de nous ; mais il sait mieux faire les folies de se contrefaire en toutes les formes qu'il veut, qu'homme que vous vîtes oncques. » Quand ceux-ci eurent ouï ces paroles, ils n'eurent besoin d'en entendre davantage, et se poussèrent par force jusqu'au lieu où il était et commencèrent à crier : « Qu'on prenne le traître moqueur de Dieu et des Saints qui, sans être impotent, pour se moquer de notre Saint et de nous, est venu ici en guise d'un impotent ! » Et, à ces mots, ils le prirent

et le jetèrent par terre, puis l'empoignèrent par les cheveux et lui déchirèrent tous les vêtements qu'il avait sur lui, et lui donnèrent tant de coups de pied et de poing qu'il n'y avait celui qui pensât être homme de bien qui n'y courût. Martellin criait tant qu'il pouvait : « Miséricorde ! » mais cela ne lui servait de rien, car les coups de pied et de poing multipliaient toujours de plus en plus. Ce que voyant, Stecchi et Marquis commencèrent à dire en eux-mêmes que le cas allait très mal, et craignant qu'on ne leur en fît autant, n'osaient le secourir, mais criaient comme les autres : « Qu'on le tue, le méchant ! » cherchant néanmoins comment on pourrait le tirer des mains du peuple qui l'eût tué sans faute si Marquis ne se fût soudainement avisé du stratagème que voici : tous les sergents de la justice étant dehors de l'église, Marquis se rendit le plus tôt qu'il lui fut possible au lieutenant du podestat, et lui dit : « Pour Dieu, Monsieur, justice ! Il y a ici un paillard qui m'a coupé ma bourse et pris cent ducats qui étaient dedans ; je vous supplie de l'arrêter, afin que je recouvre ce qui est à moi. » Aussitôt une douzaine de sergents coururent à l'endroit où le malheureux Martellin était testonné sans peigne, et avec la plus grande peine du monde, traversèrent la presse et, tout froissé et foulé aux pieds qu'il était, le tirèrent des mains du peuple et le menèrent au palais où, suivi de plusieurs qui se réputaient avoir été moqués de lui, ayant entendu qu'il avait été pris comme un coupeur de bourses, leur étant avis qu'ils ne trouveraient plus juste titre pour lui faire passer un mauvais quart d'heure, chacun se mit à dire pareillement qu'il leur avait coupé la bourse.

C'est pourquoi le lieutenant du podestat, qui était

homme rude, le tira brusquement à part et l'examina sur ce fait. Mais Martellin, comme s'il n'eût tenu aucun compte de son arrestation, lui répondit en se gaudissant, dont le juge fut si dépit qu'il le fit attacher à l'estrapade, et lui fit donner plusieurs venues, et de bonnes, avec le dessein de lui faire avouer ce que ceux-là disaient contre lui, puis le faire étrangler par la gorge. Mais, après qu'il fut mis à terre, le juge lui demandant toujours si ce dont on l'accusait n'était pas vrai, comme il ne lui eût servi de rien de le nier, il dit au juge : «Monseigneur, je suis prêt à vous confesser la vérité, mais faites-vous dire par tous ceux qui m'accusent quand et où je leur ai coupé leur bourse, et je vous dirai ce que j'ai fait et ce que non. » Lors le juge dit : «Je le veux bien. » Et, ayant appelé quelques-uns des accusateurs, l'un disait qu'il y avait huit jours passés, l'autre six, l'autre quatre et aucuns disaient que le jour même. Ce qu'entendant Martellin, il dit : «Monsieur, ils ont tous menti par la gorge, et ce que je dis là, je puis vous en donner bonne preuve, car plût à Dieu que j'eusse aussi peu mis les pieds dans cette ville que je ne les y avais mis avant ce jour, il y a peu d'heures ; car aussitôt que j'y suis arrivé, je m'en suis allé, pour mon malheur, voir le corps saint, où j'ai été peigné comme vous pouvez voir. Et si ce que je vous dis est vrai, l'officier du seigneur qui se tient aux présentations peut vous le certifier et pareillement son livre, et encore mon hôte. C'est pourquoi, si vous trouvez qu'il en est ainsi que je vous l'assure, pour Dieu ne me veuillez, à la requête de ces méchantes gens, tourmenter et me tuer. »

Comme les choses en étaient là, Marquis et Stecchi, les-

quels avaient entendu que le lieutenant du podestat procédait rudement contre Martellin et déjà lui avait fait donner l'estrapade, furent en grande perplexité, disant en eux-mêmes : « Nous avons très mal besogné, nous avons tiré celui-ci de la poêle et l'avons jeté dans le feu ». Aussi, en toute diligence, allant çà et là, et ayant trouvé leur hôte, lui racontèrent tout le fait, dont il se mit à rire, puis les mena devers un Messire Alexandre Agolante qui demeurait à Trévise et avait fort bon crédit auprès du seigneur de la ville ; et lui ayant fait le conte tout au long, le prièrent tous trois qu'il eût pitié de l'affaire de Martellin. Ce Messire Alexandre, après qu'il eût ri tout son soûl, s'en alla vers le seigneur de Trévise et fit tant qu'il obtint qu'on envoyât quérir Martellin, et ainsi fut fait. Lequel fut trouvé par ceux qui l'allèrent quérir étant encore en chemise devant le juge, tout étonné et fort peureux parce que le juge ne voulait ouïr chose que ce fût pour son excuse ; mais, ayant par aventure quelque haine contre les Florentins, il était tout à fait décidé à le vouloir faire pendre par la gorge, et de fait il ne le voulait nullement rendre au seigneur, tant qu'il fallut l'y contraindre. Auquel seigneur, après que Martellin fut devant lui et lui eut tout conté par ordre, il supplia que pour singulière grâce il le laissât aller, parce que jusqu'à ce qu'il fût à Florence, il lui semblerait qu'il avait toujours la corde au col. Le seigneur rit longuement d'un tel accident, et ayant fait donner à chacun d'eux une robe sans qu'ils s'y attendissent, ils échappèrent d'un tel danger et s'en retournèrent en leur maison sains et saufs.



NOUVELLE CINQUIÈME

André, venu de Pérouse à Naples pour acheter des chevaux, est surpris en une nuit par trois accidents graves, en réchappe, et s'en retourne à la maison avec un rubis.

Les pierres trouvées par Landolfe m'ont fait souvenir, dit Madame Fiammette, laquelle devait conter la sienne, d'une nouvelle ne contenant pas moins de périls que celle de Madame Laurette, mais fort différente, en ce que ceux-là advinrent peut-être en plusieurs années, et ceux-ci en l'espace d'une seule nuit, comme vous entendrez.

Il y eut à Pérouse, comme autrefois j'ai ouï dire, un

jeune homme nommé André de Pierre, maquignon de chevaux, lequel ayant entendu qu'il y en avait bon marché à Naples, mit cinq cents écus d'or en sa bourse et, n'ayant jamais été hors de sa maison, s'y rendit avec quelques autres marchands, et y arriva un dimanche au soir. Et selon l'instruction que lui donna son hôte, il s'en alla le lendemain matin au marché des chevaux où il en vit plusieurs, et beaucoup y en eut qui lui plurent fort, lesquels il marchanda ; mais ne pouvant tomber d'accord sur le prix d'aucun, pour montrer qu'il était bien homme pour acheter ce qu'il marchandait, tirait souventes fois hors de sa manche, comme un lourdaud peu avisé, devant tous ceux qui allaient et venaient, cette bourse pleine d'écus. Il advint qu'une jeune garce sicilienne, très belle, mais au commandement de quiconque en voulait et pour petit prix, passa sans qu'il la vît, auprès de lui, et vit sa bourse ; lors elle dit soudainement en soi-même : « Qui pourrait être mieux que moi si ces écus-là étaient miens ? » et passa outre.

Or il y avait avec cette jeune garce une vieille, semblablement sicilienne, laquelle aussitôt qu'elle vit André, laissant aller ladite garce, courut l'embrasser affectueusement. Ce que voyant cette garce, sans attendre autre chose, commença à l'attendre. André s'étant retourné vers la vieille et la reconnaissant, lui fit grand'fête ; elle lui promit de l'aller voir à son auberge et, sans tenir plus long propos, se partit d'avec André, qui s'en retourna marchander des chevaux ; mais il n'acheta rien pour cette matinée. La jeune garce qui avait vu premièrement la bourse d'André, et après l'accointance de sa vieille, pour essayer si elle pourrait trouver

aucun moyen d'avoir cet argent, tout ou partie, commença à lui demander cautement qui était cet homme-là, d'où il était, ce qu'il faisait là et comment elle le connaissait. La vieille lui donna des renseignements sur le jeune homme, avec autant de particularités qu'il eût pu le faire lui-même, comme celle qui avait demeuré longuement en Sicile avec son père, et depuis à Pérouse; pareillement lui conta là où il s'en retournait, et pourquoi il était venu à Naples.

La jeune créature, pleinement informée de tous les parents d'André et de leurs noms, fit fondement sur ceci de parvenir à son entente avec une malice subtile et s'en étant retournée à la maison, elle mit la vieille en besogne pour tout ce jour-là, afin qu'elle ne pût retourner vers André, et ayant pris une fillette qu'elle avait très bien dressée à faire les ambassades, elle l'envoya sur l'heure de vêpres au logis d'André où, par bonne fortune, il advint qu'elle le trouva tout seul à la porte. Elle lui demanda s'il ne savait point où était lors un honnête homme de Pérouse, qu'on nommait André de Pierre, qui était dans ce logis; à quoi il répondit que c'était lui-même. Alors elle le tira à part et lui dit : « Monsieur, une gentil-femme de cette ville, si c'était votre bon plaisir, vous parlerait bien volontiers. » Celui-ci, à l'entendre, mit ceci en son entendement et s'imagina, pensant être beau garçon, que cette femme devait être amoureuse de lui, comme si on n'eût su trouver à Naples un aussi beau jeune homme que lui, et se hâta de répondre qu'il était tout prêt à y aller, et demanda où et quand cette dame voudrait lui parler. A quoi la chambrière répondit : « Quand il vous plaira de venir elle vous attend dans sa maison. » André sur l'heure même, sans en rien dire en son

logis dit : « Va devant, je te suis. » Et le petit morceau de chambrière le conduisit au logis de celle-ci, laquelle demeurait en une rue appelée Maupertuis, nom qui démontre assez combien la rue était honnête. Mais lui, n'ayant aucun soupçon, ne sachant rien de ceci et pensant aller en un très honnête lieu et à dame fort précieuse, entra librement, la garce devant, en sa maison, et montant en haut par l'escalier, la fillette ayant déjà appelé sa maîtresse et crié : «Voici André ! » il vit qu'elle se mit au haut du degré pour l'attendre. Elle était encore fort jeune, de belle taille et avait un très beau visage, vêtue et accoutrée assez honorablement, laquelle, quand André fut près, descendit trois degrés au-devant de lui, les bras ouverts, et les lui ayant liés à son cou, elle resta un moment sans pouvoir dire un mot, comme si trop grande amitié l'en eût empêchée, puis, en pleurant lui baisant le front, et avec une voix à demi brisée dit : « O André, mon ami, sois le bienvenu ! » Lui, s'émerveillant de si tendres caresses, tout ébahi, répondit : « Madame, soyez la bientrouvée. » Elle le prit ensuite par la main et le mena là-haut en la salle, et sans lui dire autre chose entra dans sa chambre, laquelle était tout embaumée de roses, de fleurs d'orangers et d'autres bonnes senteurs ; il y vit un très beau lit bien encourtiné et plusieurs habillements sur les perches, comme c'est la coutume en ce pays-là, et beaucoup d'autres fort belles et riches choses ; aussi, lui qui était tout neuf crut fermement qu'elle n'était rien moins que grande dame. Et s'étant assis ensemble sur un coffre qui était au pied de son lit, elle se mit à lui parler ainsi :

« André, je suis certaine que tu t'émerveilles des caresses

que je te fais et de mes larmes, comme celui qui ne me connais point et peut-être qui n'as jamais ouï parler de moi; mais tu entendras tantôt chose qui te fera encore plus émerveiller; apprends donc que je suis ta sœur, et je t'assure, puisque notre Seigneur m'a fait tant de grâce d'avoir vu avant que je meure quelqu'un de mes frères, bien que je désire les voir tous, que je ne saurais mourir maintenant que je ne sois toute consolée; et si peut-être tu n'as jamais encore entendu ceci, je te le veux dire. Pierre, mon père et le tien, demeura, comme je pense que tu as pu entendre, longtemps à Palerme, où par la bonté et gracieuseté qui étaient en lui, il y eut et encore y a de ceux qui le connurent qui lui portèrent amitié grande. Mais entre ceux qui l'aimèrent beaucoup, ma mère, qui fut gentil-femme et était veuve alors, fut sans doute celle qui l'aima le plus, tellement qu'ayant oublié la peur de son père et de ses frères et qui plus est, de son honneur, s'apprivoisa tant avec lui que j'en naquis, et en suis sortie telle que tu me vois. Après, quand l'occasion fut venue â notre père de partir de Palerme et s'en retourner à Pérouse, il laissa ma mère et moi petite fille, et jamais depuis, au moins que je n'aie su, ne se souvint d'elle ni de moi, dont, s'il n'avait été mon père, je le blâmerais fort, considérant son ingratitude envers ma mère, encore que je laisse l'amour qu'il me devait porter comme à sa fille, venue non d'une chambrière ni d'une femme vile, laquelle sans savoir autrement qui il était, mit en ses mains, mue de très loyal amour, soi et tout ce qu'elle avait. Mais quoi, les choses mal faites et de longtemps passées sont plus aisées à reprendre qu'à

amender. La chose alla pourtant ainsi qu'il me laissa petite fille à Palerme, où quand je fus crue quasi comme je suis, ma mère, qui était riche, me donna en mariage à un de la maison des Gergentes, gentilhomme et homme de bien, lequel pour l'amour de ma mère et de moi, retourna demeurer à Palerme et là, comme bon guelfe qu'il était, commença à mener quelque pratique avec notre roi Charles, ce qui fut su du roi Frédéric d'Aragon avant qu'il la pût mettre à exécution ; et cela fut cause qu'il dut fuir de Sicile, lorsque je pensais être la plus grande dame qui fut jamais en cette île. C'est pourquoi, ayant pris ce peu de chose que nous pûmes prendre, peu dis-je, eu égard au beaucoup que nous avions, et quittant nos maisons et palais, nous nous en fûmes en cette ville où nous trouvâmes le roi Charles si bénin envers nous, que, nous ayant dédommagés d'une partie des pertes que nous avions faites pour son service, il nous a donné maison aux champs et à la ville, et il donne continuellement une bonne pension à ton beau-frère mon mari, comme tu pourras voir et connaître ci-après ; et de cette manière, je suis ici où, mon frère, mon ami, grâce à Dieu et non grâce à toi, je te vois maintenant. » Et ceci dit, elle l'embrassa derechef en pleurant tendrement et lui baisa encore une fois le front. André, entendant cette fable ainsi dite par ordre et composée de point en point par celle-ci, à laquelle jamais par aucun accident la parole ne mourait entre les dents, ni la langue ne lui fourchait, et se rappelant qu'en effet son père avait demeuré à Palerme, connaissant aussi par soi-même la coutume des jeunes gens, qui volontiers aiment en leur jeunesse, et

voyant les tendres larmes, les embrassements et honnêtes baisers de celle-ci, il tint ce qu'elle disait pour plus que véritable, et, après qu'elle se fût tue, il lui répondit: « Madame, vous ne devez être ébahie si je m'étonne de ceci, parce qu'en vérité je n'avais nulle connaissance de vous, non plus que si jamais vous n'eussiez été, soit que mon père n'ait jamais parlé de vous ni de votre mère, pour telle ou telle cause, soit que s'il lui est arrivé d'en parler, je ne l'ai pas su; et il me plaît, d'autant plus d'avoir trouvé ici une sœur que je suis demeuré tout seul et que je l'espérais moins. Et en vérité, je ne connais homme de si grand état à qui vous ne dussiez être agréable, non seulement à moi qui ne suis qu'un petit marchand. Mais je vous prie d'une chose, que vous m'expliquiez comment vous avez su que j'étais en cette ville. » A quoi elle répondit : « Ce matin une pauvre femme qui se tient souvent avec moi me l'a fait savoir, parce qu'elle a longuement demeuré, comme elle m'a dit, avec notre père à Palerme et à Pérouse; et n'eût été qu'il me semblait plus honnête que tu vinsses vers moi en ma maison que moi vers toi en celle d'autrui, il y a longtemps que je te fusse allé trouver. » Après ces paroles, elle commença à s'enquérir par ordre de tous ses parents, les nommant par leurs propres noms. A laquelle André fit réponse de tous, croyant encore plus par ceci ce qu'il lui était moins besoin de croire.

Or ayant été leurs propos et devis longs et la chaleur grande, elle fit apporter du vin grec et force confitures, et fit donner à boire à André, lequel voulant après tout ceci partir pour s'en retourner à son logis, parce qu'il était

l'heure de souper, elle ne le voulut souffrir en aucune manière; mais, ayant fait semblant de se courroucer fort, lui dit: « Hé mon Dieu, malheureuse que je suis, que je connais assez clairement combien tu tiens peu de compte de moi, quand je pense que tu es avec une sœur de toi que tu n'as jamais vue et en sa maison où tu devais descendre quand tu vins en cette ville, et tu en veux sortir pour aller souper à l'hôtellerie! En vérité tu souperas avec moi, car bien que mon mari soit absent, dont il me déplaît fort, je te saurai bien pourtant, comme femme, faire quelque peu de bonne chère. » A quoi, ne sachant que dire d'autre, André répondit: « Je vous aime comme une sœur se doit aimer, mais si je ne m'en vais je serai attendu à souper toute la nuit, et leur ferai un mauvais tour. » « Ho que Dieu soit loué, dit-elle alors, si je n'ai céans par qui envoyer dire qu'on ne t'attende point; mais tu ferais beaucoup plus grande courtoisie et ton devoir, d'envoyer dire à tes compagnons qu'ils vinssent souper ici, et après, si tu t'en voulais aller, vous pourriez vous en aller tous ensemble. » André répondit que de ses compagnons il n'en voulait point pour ce soir; mais puisqu'elle voulait qu'il soupât céans, qu'elle fît de lui ce qu'il lui plairait. Elle fit alors semblant d'envoyer dire à l'hôtellerie qu'on ne l'attendît point à souper.

Et après plusieurs devis s'étant mis à table et servis abondamment de plusieurs viandes, elle fit par grande finesse durer ce souper jusqu'à la nuit obscure; puis quand ils furent levés de table et qu'André s'en voulut aller, elle dit qu'elle ne le souffrirait pour rien, parce que Naples n'é-

tait ville où il se fallût promener la nuit, spécialement un étranger, et aussi que, de même qu'elle avait envoyé dire qu'on ne l'attendît point à souper, de même avait-elle fait pour le coucher. André, croyant ceci, et prenant plaisir, trompé qu'il était de fausse créance, d'être avec elle, y demeura. Leurs propos et devis furent fort longs après souper, et non sans occasion, et une bonne partie de la nuit étant déjà écoulée, elle ayant laissé André dans sa chambre pour dormir, et un petit garçon pour lui montrer ce qu'il demanderait, s'il voulait quelque chose, s'en alla avec ses femmes en une autre chambre.

Or il faisait grand chaud ; et André, se voyant seul demeuré, se dépouilla soudainement en pourpoint, et tira ses chausses qu'il mit au chevet de son lit, et désirant d'aller à ses affaires, demanda à ce garçon où étaient les privés, lequel lui montra une porte en l'un des coins de la chambre, et lui dit : « Allez-vous en là-dedans. » André y étant entré d'un pas assuré, il lui advint par fortune de mettre le pied sur une planche qui par un bout était déclouée d'avec le soliveau sur lequel elle reposait ; c'est pourquoi, se levant cette planche par l'un des bouts, tous deux s'en allèrent en bas. Mais Dieu l'aima tant qu'il ne se fit aucun mal en tombant, bien que ce fût d'assez haut ; mais il s'embrena tout entier de l'ordure dont le lieu était plein, lequel lieu, afin que vous entendiez mieux ce qui est dit, et ce qui s'ensuivit, je vais vous montrer comme il était. Il y avait en une étroite et petite allée, comme nous voyons souvent entre deux maisons, quelques planches clouées sur deux soliveaux mis entre l'une et l'autre maison, sur lesquelles était le siège des

privés, et c'était une de ces planches qui était tombée avec André. Se trouvant donc ainsi au fond du trou, dolent du cas advenu, il commença à appeler le garçon ; mais le garçon, dès qu'il entendit tomber, vint aussitôt le dire à la dame, qui courut à la chambre et chercha promptement si les habits d'André n'y étaient point. Les ayant trouvés, et l'argent aussi, que lui, ne se fiant trop à la légère, portait toujours sur soi, et pour lequel elle avait tendu son filet en feignant d'être de Palerme et fille d'un Pérugin ; sans plus se soucier d'André, elle alla fermer la porte par où il était sorti quand il tomba.

André voyant que le garçon ne lui répondait point, se mit à appeler plus fort qu'avant ; mais tout n'était rien. C'est pourquoi, se méfiant déjà et commençant trop tard à s'apercevoir de la tromperie, il monta sur un petit mur qui fermait ce petit retrait de la vue de la rue. Et quand il fut descendu dans ladite rue, s'en alla à la porte de la maison, qu'il reconnut très bien, et là appela, heurta et frappa fort et longuement, mais ce fut en vain, dont il commença à dire en pleurant, comme celui qui voyait clairement sa déconvenue : « Hélas, qu'en peu de temps, j'ai perdu cinq cents écus et une sœur. » Et après plusieurs paroles commença derechef à frapper à la porte et à crier. Et tant frappa et cria si fort que plusieurs des voisins s'éveillèrent qui, ne pouvant endurer cet ennui, se levèrent. Et entre autres l'une des servantes de la dame, faisant semblant d'être tout ensommeillée, se mit à la fenêtre et injurieusement lui dit : « Qui heurte en bas ? — O, dit André, ne me connais-tu point ? Je suis André, frère de Madame Fleurdelis. » A quoi

elle répondit : « Bonhomme, si tu as trop bu, va-t'en dormir, et tu reviendras demain ; je ne connais pas André, et ne sais quelles folies sont celles que tu dis. Va-t-en en la bonne heure et nous laisse dormir, s'il te plaît. — Comment, dit André, tu ne sais ce que je dis ? Certes tu le sais ; mais toutefois, si les parentages de Sicile sont faits de telle sorte qu'ils s'oublient en si peu de temps, au moins rends-moi mes habillements que j'y ai laissés, et je m'en irai volontiers. » A quoi, en souriant, elle dit : « Il me semble, bon homme, que tu songes. » Et en disant ceci, elle se retira dans la chambre et ferma la fenêtre, dont André, déjà très certain de ses malheurs, fut quasi prêt de convertir son courroux en rage, et décida de recouvrer par injures ce qu'il ne pouvait ravoir par belles paroles. C'est pourquoi, ayant pris une grosse pierre, il commença derechef à plus grands coups qu'il n'avait fait auparavant à frapper contre la porte. Ce qu'entendant plusieurs des voisins qui tout d'abord s'étaient éveillés et levés, croyant que ce fût quelque fâcheux mal plaisant qui dit ces paroles par moquerie pour ennuyer cette bonne dame, se fâchant ainsi du heurter qu'il faisait, s'étant mis aux fenêtres, commencèrent à dire tous d'une voix à la façon des chiens d'une rue qui aboient aux talons d'un autre chien étranger quand il passe : « C'est grande vilenie de venir à cette heure en la maison de prudes femmes, et dire ces folies. Pour Dieu, bon homme, va-t'en, laisse-nous dormir s'il te plaît; et si tu as maille à partir avec elle, tu reviendras demain, et ne nous donne point cet ennui toute la nuit. » Desquelles paroles se sentant peut-être appuyé, un ruffian de la bonne dame, qui était

dans la maison, qu'André n'avait ni vu ni entendu, se mit à la fenêtre, et avec une voix grosse, horrible et fière, dit : « Qui est là en bas ? » André, à cette voix, leva la tête et vit un homme, lequel pour le peu qu'il pût comprendre, montrait devoir être un grand claquedent avec une barbe noire et épaisse, et comme s'il se fût levé du lit plein de grand sommeil, bâillait et se frottait les yeux. Auquel André, non sans peur, répondit : « Je suis frère de la dame de céans. » Mais celui-là n'attendit pas qu'il eût achevé sa réponse, mais, plus rudement que la première fois, lui dit : « Je ne sais à quoi je me tiens de descendre te donner autant de coups de bâton que je te verrai remuer, âne fâcheux et ivrogne que tu dois être, qui ne laisseras dormir personne cette nuit ! » et s'en retourna dedans et ferma la fenêtre. Aucuns des voisins, qui connaissaient le métier de cet homme, parlant gracieusement à Andrê, lui dirent : « Pour Dieu, bon homme, va-t'en à la bonne heure, et ne te fais point tuer là, va-t'en, te dit-on, pour ton mieux. »

C'est pourquoi André, épouvanté de la voix de cet homme et de son regard, et aussi ému du conseil de ses voisins lesquels parlaient, à ce qu'il pensait, en charité, prit son chemin pour s'en retourner à l'hôtellerie, le plus dolent que fut jamais personne et désespéré de son argent, par cette voie par où il avait suivi le jour la chambrillonne, et se déplaisant à soi-même pour la puanteur qu'il sentait en soi, désirant de se tourner du côté de la marine pour s'aller laver, se fourvoya à main gauche, et se mit à cheminer en haut par la rue appelée rue Catalane; et, tirant ainsi vers le haut de la cité, il vit par fortune deux hommes qui venaient

contre lui, avec une lanterne à la main et, pour les éviter, crainte qu'ils ne fussent du guet ou autres mauvais garçons, il alla se cacher tout bellement en une masure qu'il vit tout près de lui. Mais ceux-ci, comme si expressément ils eussent à aller dans ce lieu, y entrèrent ; l'un d'eux se déchargea de certains ferrements qu'il portait sur l'épaule, ils commencèrent à les examiner ensemble, et s'asseyant dessus, à deviser de plusieurs choses. Mais, cependant qu'ils parlaient, l'un d'eux dit : « Que veut dire ceci ? Je sens la plus grande puanteur qu'il me semble avoir jamais sentie ? » Et ceci dit, ayant un peu haussé la lanterne, il vit le misérable André. Ebahis, tous deux demandèrent : « Qui est là ? » André ne sonnait mot, mais eux s'étant approchés de lui avec la clarté, lui demandèrent ce qu'il faisait là tout barbouillé. Auxquels André conta entièrement tout ce qui lui était advenu. Ceux-ci, considérant le lieu où cette infortune lui pouvait être advenue, dirent en eux-mêmes : « Ceci véritablement a été en la maison de Scarabon Boutefeu. » Et s'étant retournés vers lui, l'un d'eux lui dit : « Bon homme, encore que tu aies perdu ton argent, tu dois grandement louer Notre-Seigneur de la fortune qui t'est advenue d'être tombé, et de ce que tu n'as pu rentrer dans la maison, parce que si tu ne fusses tombé, sois certain que sitôt endormi, tu eusses été tué, et tu eusses perdu avec ton argent ta personne. Mais de quoi te sert de pleurer ? Pas plus que tu ne saurais avoir des étoiles du ciel, tu n'en recouvreras un denier, mais bien pourrais-tu être tué si celui-là entend que tu en parles jamais. » Et ceci dit, s'étant un peu concertés, ils lui dirent : « Ecoute, il nous est pris compassion de

toi, et si tu veux être de notre compagnie pour faire quelque-chose que nous avons entrepris. nous sommes tous deux certains que tu en retireras, pour ta part, bien plus que tu n'as perdu. » André, comme désespéré, répondit qu'il était tout prêt.

Or on avait ce même jour enterré un archevêque de Naples, nommé messire Philippe Minutolo, avec de très chers habillements et un rubis à son doigt, qui valait plus de cinq cents ducats d'or. Ils le voulaient aller dépouiller et ainsi firent croire à André, lequel, plus convoiteux qu'avisé, se mit en chemin avec eux ; et allant vers la grande église, et André puant très fort, l'un d'eux fit : « Ne saurions-nous trouver moyen que celui-ci se lavât un peu où que ce soit afin qu'il ne pue si désespérément ? — Oui, très bien, répondit l'autre ; nous sommes ici près d'un puits, auquel est accoutumé d'être la poulie et un grand seau ; allons-nous en là, et nous le laverons promptement. » Quand ils furent à ce puits, ils trouvèrent que la corde y était bien, mais qu'on en avait ôté le seau ; aussi décidèrent-ils d'un commun accord de le lier à la corde et de le dévaler dans le puits, afin qu'il s'y lavât et, quand il serait lavé, qu'il branlât la corde et eux le remonteraient en haut, et ainsi firent-ils ; mais il advint que, ceux-ci l'ayant dévalé, plusieurs gens du guet, qui, tant à cause de la chaleur qu'il faisait que pour avoir couru après quelqu'un, ayant soif, s'en venaient à ce puits pour boire, et ces deux les apercevant, ils se mirent aussitôt à fuir. Ceux du guet qui venaient là pour boire ne les aperçurent, et André, au fond du puits, déjà tout lavé, remua la corde, et ceux du guet s'étant assis et mis

bas leurs pavois, armes et sayes, commencèrent à tirer la corde croyant que le seau plein d'eau y fût attaché. Quand André se vit près du bord du puits, ayant lâché la corde, il se jeta avec la main sur ledit bord, ce que voyant ceux-ci, surpris soudainement de peur, sans dire autre chose, ils lâchèrent cette corde et commencèrent tant qu'ils purent à fuir, dont André s'émerveilla fort; et s'il ne se fût bien tenu, il fût tombé au fond, non peut-être sans son très grand dommage ou bien sans la mort. Toutefois, étant sorti, et ayant trouvé là ces armes qu'il savait bien que les compagnons n'avaient point apportées, il commença encore plus à s'émerveiller; mais craignant et ne sachant ce que c'était, se plaignant de sa fortune, sans toucher à aucune chose, délibéra de partir de là; et s'en allant sans savoir où, il rencontra ses deux compagnons qui venaient pour le tirer du puits, et quand ils le virent, s'émerveillant fort, lui demandèrent qui l'en avait tiré. André leur répondit qu'il n'en savait rien, et leur conta par ordre comme cela était advenu et ce qu'il avait trouvé hors du puits ; de quoi s'apercevant ceux-ci, ils lui contèrent en riant pourquoi ils s'étaient enfuis, et qui avaient été ceux qui l'avaient tiré du puits. Et sans plus de paroles, étant déjà minuit, s'en allèrent à la grande église, où ils entrèrent assez facilement, et allèrent à la sépulture, qui était de marbre et fort grande, et avec leurs ferrements, soulevèrent tellement le couvercle qu'un homme y pouvait entrer, et l'appuyèrent; puis, ceci fait, l'un deux commença à dire : « Qui entrera dedans ? » A quoi l'autre répondit : « Ce ne sera pas moi. — Ni moi non plus: mais qu'André y entre. — Je n'en ferai rien, dit

André. » Lors ceux-ci se retournèrent vers André et lui dirent : « Comment, tu n'y entreras point? Par la foi de Dieu, si tu n'y entres pas, nous te donnerons tant de coups d'un de ces paux de fer sur la tête que nous te coucherons mort par terre. » André, craignant qu'ils ne fissent ce qu'ils disaient, y entra, et en y entrant, pensa en soi-même : « Ceux-ci me font entrer ici pour me tromper, parce que, quand je leur aurai tout donné, pendant que je travaillerai pour sortir, ils s'en iront faire leurs affaires, et je resterai sans rien ; aussi s'avisa-t-il de se faire sa part soi-même, avant d'être tiré de là ; et, ayant souvenance de l'anneau précieux dont il leur avait ouï parler, aussitôt qu'il fût descendu dedans, il le tira du doigt de Monsieur l'Archevêque et se le mit. Et ensuite, ayant pris la crosse, la mitre et les gants, et l'ayant dépouillé jusqu'à la chemise, leur tendit tout cela en disant qu'il n'y avait autre chose. Ceux-ci affirmant que l'anneau devait y être, lui dirent qu'il cherchât partout, mais lui répondit qu'il ne le trouvait point, et faisant semblant de le chercher, les fit ainsi un peu attendre. Ceux-ci qui d'autre part étaient malicieux comme lui, disant toujours qu'il cherchât bien, ôtèrent quand bon leur sembla l'appui qui soutenait le couvercle de la sépulture et, s'enfuyant, le laissèrent enfermé dedans; ce que sentant André, chacun peut penser ce qu'il devint. Lors il essaya plusieurs fois avec la tête et avec les épaules s'il pourrait hausser le couvercle; mais il se travaillait en vain. C'est pourquoi, vaincu de griève douleur, tomba sur le corps mort de l'archevêque, et qui les eût vus alors tous deux, malaisément eût-il pu connaître lequel était plus mort de l'archevêque ou de lui.

Mais, après qu'il fût revenu à soi, il commença à pleurer très amèrement, se voyant venir sans aucun doute à l'une des deux extrémités, ou de mourir en cette sépultture de faim et de puanteur parmi les vers du cadavre, si quelques-uns n'y venaient pour l'ouvrir, ou, si quelqu'un venait, le trouvant là, d'être pendu comme un larron.

Et en de tels pensements étant ainsi très fort dolent, il entendit aller par l'église quelques gens et plusieurs personnes parler, lesquels, comme il pensait, allaient cherchant à faire ce que lui et ses compagnons avaient déjà fait, dont la peur lui crut grandement; mais, après que ceux-ci eurent ouvert la sépulture et appuyée, ils entrèrent en discussion pour savoir lequel d'entre eux devait y entrer, et aucun ne le voulait faire. A la fin, après longue contention, un prêtre dit : « Quelle peur avez-vous ? pensez-vous qu'il vous mange ? les morts ne mangent jamais les hommes, je suis content d'y entrer, moi. » Et ceci dit, ayant mis l'estomac sur le bord de la sépulture, tourna la tête dehors, et mit les jambes devant pour se laisser couler dedans. André, voyant ceci, s'étant levé debout, prit le prêtre par l'une des jambes et fit semblant de le vouloir tirer en bas, ce que sentant le prêtre, il s'écria très fort et soudainement se jeta hors de la sépulture, dont tous les autres, épouvantés, la laissant ouverte, commencèrent à fuir, ni plus ni moins que s'ils avaient eu cent diables à leurs trousses, ce que voyant André, joyeux, plus qu'il ne l'espérait, se lança subitement dehors et sortit de l'église par le même chemin qu'il y était entré, et s'approchant déjà le jour, s'en allant, avec cet anneau au doigt, à l'aventure, il arriva à la marine et de là gagna son logis

où il trouva ses compagnons et l'hôte qui avaient été toute la nuit en pensement de lui. Auxquels ayant raconté ce qui lui était advenu, l'hôte fut d'avis qu'il devait partir de Naples, ce qu'il fit incontinent, et s'en retourna à Pérouse, ayant transformé ses cinq cents ducats en un anneau, là où il était allé pour acheter des chevaux.

NOUVELLE HUITIÉME

Le comte d'Angiers, faussement accusé, s'exile de France, et laisse deux siens enfants en divers lieux en Angleterre, et retournant d'Ecosse inconnu les trouve en grande autorité; puis s'en va en guise de serviteur en l'armée du roi de France, et, reconnu innocent, est remis en son premier état.

Les dames soupirèrent fort des divers cas advenus à la belle dame, mais qui sait quelle raison mouvait ces soupirs? Peut-être y en avait-il de celles qui non moins soupiraient du désir de faire si souvent telles noces que de pitié qu'elles eussent d'elle. Mais, sans parler plus de cela pour le présent, après qu'ils se furent mis à rire entre eux, pour les dernières paroles que Pamphile avait dites, et la reine voyant que la nouvelle était finie par là, elle se retourna vers Madame Elise et lui ordonna qu'avec une des siennes elle suivît l'ordre commencé. Ce que faisant, elle commença joyeusement ainsi : « La campagne est très grande par laquelle nous nous en allons aujourd'hui promenant, et il n'y en a aucun ici qui n'y pût non seulement courir une course, mais dix bien légèrement, tant spacieuse l'a faite la fortune par ces nouvelletés et grièves choses. Et pour ce,

venant à raconter une d'icelles qui sont infinies, je dis que :

Etant l'empire romain transmué des Français aux Allemands, une très grande inimitié s'engendra entre l'une et l'autre nation, et par conséquent une cruelle et continuelle guerre, pour laquelle, tant pour la défense de son pays que pour offenser autrui, le roi de France et un sien fils, avec toute la force de leur royaume, et encore celle de leurs parents et amis, autant qu'ils en purent avoir, assemblèrent une très grande armée pour aller sur leurs ennemis. Et avant qu'ils procédassent à ceci, pour ne point laisser le royaume sans gouverneur, connaissant Gautier, comte d'Angiers, être gentil et sage chevalier et grandement leur serviteur et féal, encore qu'il fût expert dans l'art de la guerre, leur semblant toutefois plus propre aux plaisirs qu'à la peine, le laissèrent lieutenant général à leur place pour le gouvernement de tout le royaume de France, et s'en allèrent à leur entreprise.

Le comte commença donc avec bon sens et par ordre à faire l'office qui lui avait été commis, conférant toujours de toutes choses avec la reine et sa belle-fille, et bien qu'on les eût laissées sous sa garde et gouvernement, il leur faisait néanmoins toujours honneur comme à ses maîtresses et supérieures. Ce comte Gautier était très beau de sa personne, âgé peut-être de quarante ans, affable et bien conditionné autant qu'aucun autre gentilhomme ; et outre ceci, il était le plus gracieux et propre chevalier qu'on connût en ce temps, et qui mieux s'habillait de sa personne.

Or il advint que le roi de France et son fils étant à

la guerre dessusdite, la femme du comte Gautier mourut, qui lui laissa seulement un fils et une fille en bas-âge. Lui donc, s'accoutumant à la cour des dessusdites dames, parlant souventes fois avec elles des affaires du royaume, la femme du fils du roi en devint désespérément amoureuse, et, avec très grande affection considérant sa personne et ses vertus, s'embrasa ferventement de lui par une amour secrète ; et se sentant jeune et fraîche, et lui sans femme, elle pensa de venir à bout de ce qu'elle désirait, et croyant que rien ne devait l'en empêcher, sinon la honte de le lui manifester, elle se disposa à la chasser entièrement de son esprit. Or étant seule un jour, elle envoya quérir le comte, comme s'il elle eût voulu lui parler d'autres affaires. Le comte, dont la pensée était fort loin de celle de la dame, s'en vint incontinent à elle, puis, s'étant assis ensemble sur un lit comme elle voulut, tous seuls en une chambre, il lui demanda par deux fois pour quelle cause elle l'avait envoyer quérir ; et elle n'ayant rien répondu, pressée enfin et outrée d'amour, devint toute rouge de honte; et pleurant presque, et toute tremblante, avec paroles rompues, commença à parler ainsi :

« Très cher et doux ami, et mon seigneur, vous pouvez aisément connaître, comme homme sage que vous êtes, quelle est la fragilité et des hommes et des femmes ; et pour diverses raisons plus en l'une qu'en l'autre. Aussi, devant un juste juge, un même péché en diverses qualités de personnes ne doit, selon raison, recevoir une même punition. Et qui serait celui qui dirait qu'un pauvre homme et une pauvre femme qui ont à gagner leur vie avec fatigue, ne

fussent plus à reprendre s'ils devenaient amoureux et y mettaient toute leur entente, qu'une dame, laquelle fût riche, sans souci et n'ayant besoin d'aucune chose qu'elle sût désirer? Certainement, je crois qu'il ne s'en trouverait aucun. Pour cette raison, j'estime que les choses susdites, doivent servir d'une très grande partie d'excuse à l'avantage de celle qui les possède, si par aventure elle se laisse conduire à aimer; et le surplus de son excuse doit être d'avoir choisi sage et vertueux ami, si celle qui aime l'a ainsi fait. Lesquelles deux choses se trouvant en moi, et plusieurs autres qui me doivent induire à aimer, comme ma jeunesse et l'absence de mon mari, il convient maintenant qu'elles s'élèvent devant vous en ma faveur, pour la défense de mon ardent amour; et si elles peuvent sur vous ce qu'elles doivent pouvoir auprès des sages, je vous prie que vous me donniez conseil et aide en ce que je vous demanderai. Il est vrai que, pour la longue absence de mon mari, ne pouvant résister aux aiguillons de la chair ni à la force d'amour, qui sont de si grande puissance qu'elles ont déjà plusieurs fois vaincu et vainquent tous les jours, non seulement les faibles femmes mais aussi les plus constants hommes, moi qui suis dans les aises et oisivetés où vous me voyez, je me suis laissée conduire à suivre les plaisirs d'amour et devenir amoureuse. Et malgré que je sache que si telle chose était sue, cela ne serait honnête, néanmoins étant et demeurant secrète, je la juge n'être quasi en rien deshonnête. Toutefois Amour m'a été tant gracieux que non seulement il ne m'a ôté le vrai jugement à choisir ami, mais il m'a beaucoup donné en ce qu'il m'a montré que vous êtes

digne d'être aimé d'une dame comme moi; car si mon avis ne m'a déçue, je vous répute le plus beau, le plus agréable, le plus gracieux et le plus sage chevalier qu'on puisse trouver au royaume de France. Et comme je puis dire que je me vois sans mari, ainsi vous pouvez vous dire sans femme; c'est pourquoi je vous prie pour l'amour que je vous porte si grand, que vous ne me refusiez point le vôtre, et que vous ayez pitié de ma jeunesse, laquelle se consume pour vous comme fait la glace au feu. »

A ces paroles survinrent les larmes en telle abondance, qu'ayant décidé de faire encore plus de prières, elle n'eut toutefois la force de parler plus avant, mais, le visage baissé et quasi vaincue, se laissa choir en pleurant avec la tête sur le giron du comte, lequel, comme très loyal chevalier qu'il était, commença à blâmer avec très grièves répréhensions cette tant folle amour, et à la repousser en arrière car elle voulait déjà se jeter â son cou, jurant avec grands serments qu'il souffrirait plutôt qu'on le mît en quatre quartiers que de consentir à ce que telle chose fût faite par lui ou par un autre contre l'honneur de son seigneur. Ce qu'entendant la dame, elle oublia soudain l'amour et, de cruelle fureur allumée, dit : « Serai-je donc, vilain chevalier, frustrée en cette façon de mon désir? A Dieu ne plaise, puisque vous voulez me faire mourir, que je ne vous fasse aussi, ou mourir, ou chasser du monde. » Et à ces mots, elle se prit à l'instant par les cheveux et se les arracha presque tous, puis, mettant les mains à ses habillements et les rompant et déchirant, commença à crier fort : « A l'aide, à l'aide, le comte d'Angiers veut me faire violence! »

Le comte, voyant ceci, et doutant beaucoup plus de l'en-

vie de la cour que de sa conscience, craignant aussi que par icelle, on ajoutât plus de foi à la mauvaiseté de la dame qu'à son innocence, s'en alla, et le plus tôt qu'il put, sortit du palais, et s'enfuit en sa maison où, sans prendre autre conseil, il mit ses enfants à cheval, et tant qu'il put, poussa vers Calais.

Au bruit que fit la dame, plusieurs accoururent, qui, l'ayant vue et entendu la cause de son crier, non seulement crurent à ses paroles, mais y ajoutèrent aussi que la grâce et la beauté du comte avaient été longuement employées par lui pour pouvoir venir à cet effet. On courut donc en fureur aux maisons du comte pour l'arrêter, mais, ne le trouvant pas, les saccagèrent premièrement, et après les mirent par terre de fond en comble.

La nouvelle, ainsi méchamment tournée, parvint jusques au camp du roi et de son fils, dont ils furent si troublés et si marris qu'ils condamnèrent à perpétuel exil le comte et tous ses descendants, promettant de grands dons à qui le leur amènerait mort ou vif.

Le comte, dolent de s'être fait, en fuyant, d'innocent coupable, arriva à Calais avec ses enfants sans se faire connaître ni être reconnu, et promptement passa en Angleterre, et en pauvre habit s'en alla vers Londres; et avant qu'il y entrât, il admonesta ses deux petits enfants de deux choses principalement: d'abord qu'ils comportassent patiemment la pauvreté où la fortune sans leur faute les avait eux et lui conduits ; et après, que sagement ils se gardassent de jamais manifester à personne d'où ils étaient nés, de qui enfants, s'ils tenaient à leur vie.

Le fils était nommé Louis, âgé d'environ neuf ans, et la

fille, qui était appelée Violante, en avait peut-être sept; lesquels, selon que leur âge tendre pouvait comporter, comprirent très bien les enseignements de leur père, comme ils le montrèrent après par leur conduite. Et afin que ceci se pût mieux faire, il lui sembla devoir changer leurs noms, ce qu'il fit, et nomma le fils Perot et la fille Jehannette. Et quand ils furent arrivés premièrement à Londres en la manière qu'on voit arriver les gueux, ils s'adonnèrent à aller demandant l'aumône; et se trouvant par fortune, pour cet effet, un matin à la porte d'une église, il advint qu'une grande dame. qui était femme d'un des maréchaux d'Angleterre, en sortant de l'église, vit le comte et ses deux petits enfants qui demandaient l'aumône; elle lui demanda d'où il était, et si ces enfants étaient siens. A quoi il répondit qu'il était de Picardie et que, pour une forfaiture d'un sien fils aîné méchant garçon, il avait été contraint de partir du pays avec ces deux qui étaient siens. La dame, qui était pitoyable, posa son regard sur la fille qui lui plut grandement parce qu'elle était belle, gentille et avenante, et dit : « Bon homme, si tu es content de me laisser cette tienne petite fille qui a bonne physionomie, je la prendrai volontiers; et si elle devient honnête femme, je la marierai quand il en sera temps, de sorte qu'elle sera bien. » Cette demande plut grandement au comte, qui répondit aussitôt : « Oui, Madame » et avec les larmes aux yeux la lui donna et la lui recommanda bien fort; et quand il l'eut ainsi bien logée, sachant à qui, il décida de ne plus demeurer là, et, demandant toujours l'aumône, traversa l'île, et arriva avec Perot en Galles, non sans grand peine, comme celui qui n'était pas accoutumé d'aller à pied.

Il y avait là un autre des maréchaux du roi d'Angleterre, qui avait grande autorité et tenait grosse maison, en la cour duquel le comte et son fils abordaient souvent pour avoir et pratiquer leur vie. Et comme il y avait dans cette cour un des fils dudit maréchal, et autres enfants de gentilshommes, faisant quelques jeux d'enfants, comme de courir et de sauter, Perot commença à se mêler avec eux, et faire aussi dextrement, ou plus que nul autre qui s'en mêlât, les mêmes passe-temps ; ce que voyant aucunes fois le maréchal, et lui plaisant fort les manières de l'enfant, demanda qui il était. Il lui fut dit que c'était le fils d'un pauvre homme, qui venait quelquefois céans pour avoir l'aumône. Le maréchal le lui fit demander, et le comte qui d'autre chose ne priait Dieu, le lui octroya libéralement, bien qu'il lui fût ennuyeux de le départir d'avec soi.

Le comte, ayant donc logé le fils et la fille, décida de ne plus demeurer en Angleterre ; mais comme mieux il put, passa en Irlande, et, arrivé à Stanford, se mit en service avec un chevalier d'un comte du pays, faisant toutes choses qui appartenaient à un serviteur ou à un page ; et là, sans être jamais reconnu, demeura longtemps avec beaucoup de peine et malaise.

Violante, nommée Jehannette, qui était avec la gentilfemme à Londres, vint à croître en âge, en stature et en beauté, et fut en telle grâce de la dame et de son mari, voire de tous ceux de la maison et de quiconque la connaissait, que c'était chose merveilleuse à voir ; et il n'y avait personne qui regardât à ses manières et contenances, qui ne la jugeât devoir être digne de tout grand bien et honneur. Pour laquelle chose, la dame qui l'avait reçue du

père, sans avoir pu savoir autrement qui elle était, sinon ce qu'il lui en avait dit, s'était délibérée de la marier honorablement selon la condition dont elle estimait qu'elle fût. Mais Dieu, juste regardeur des mérites d'autrui, la connaissant noble femme et porter sans coulpe la pénitence du péché d'autrui, en disposa autrement, afin que la noble fille ne vînt entre les mains d'homme de vile condition ; il faut croire que ce qui en advint, Dieu le permit par sa bénignité.

La gentilfemme avec laquelle demeurait Jehannette avait un fils unique de son mari, qu'elle et son père aimaient beaucoup, tant parce que c'était un fils que, par sa vertu et ses mérites, il valait beaucoup ; car il était plus qu'aucun de son âge bien conditionné, vaillant, bon et beau de sa personne, ayant peut-être six ans de plus que Jehannette ; voyant celle-ci belle et gracieuse, il en devint si amoureux qu'il ne voyait rien sinon elle. Mais, parce qu'il pensait qu'elle fût de basse condition, non seulement il ne l'osait demander à son père et à sa mère pour femme, mais aussi, craignant qu'il ne fût repris de s'être mis à aimer trop bassement, tenait son amour secrète tant qu'il pouvait, au moyen de quoi il était bien plus tourmenté que s'il l'eût manifestée. Et de là il advint que par grand ennui, il tomba grièvement malade, et plusieurs médecins furent appelés à sa guérison, lesquels, ayant regardé tous les signes et ne pouvant connaître sa maladie, désespéraient en commun de sa santé. De quoi le père et la mère portaient si grande douleur et mélancolie que plus grande ne se peut porter, et plusieurs fois, avec pitoyables prières, lui demandaient la

raison de son mal, auxquels il ne donnait pour toute réponse que force soupirs, ou bien leur disait qu'il se sentait tout consumer. Il advint un jour qu'étant auprès de lui un médecin assez jeune, mais en science fort profond, et le tenant par la partie du bras où l'on cherche le pouls, Jehannette qui, par respect pour sa mère, le servait soigneusement, entra pour quelque occasion dans la chambre où il gisait, malade, et aussitôt que le jeune fils la vit, sans parler nullement ou faire aucune démonstration, il sentit au cœur avec plus grande force l'amoureux désir ; par quoi le pouls se mit à battre plus fort qu'il n'avait accoutumé, ce que le médecin sentit incontinent et s'en émerveilla, demeurant tout coi pour voir combien ce battement durerait. Quand Jehannette sortit de la chambre, aussitôt le battement cessa ; c'est pourquoi il sembla au médecin qu'il avait trouvé en partie la maladie du jeune homme, et peu après, faisant semblant d'avoir quelque chose à demander à Jehannette, le tenant toujours par le bras, la fit appeler. Elle vint incontinent, mais elle ne fut sitôt entrée que le battement du pouls recommença, et qu'elle partie, il cessa. Dont étant avis au médecin qu'il avait pleine certitude de son mal, il se leva de là et, ayant tiré à part le père et la mère du jeune fils. il leur dit : « La santé de votre fils ne dépend point du secours des médecins, mais demeure entre les mains de Jehannette, comme je l'ai manifestement connu par signes très apparents, bien qu'elle, à ce que je vois, ne s'en aperçoive nullement ; c'est pourquoi, vous savez maintenant ce que vous avez à faire si sa vie vous est chère. »

Le gentilhomme et sa femme, entendant ceci, furent

contents, au moins en tant qu'on ne pouvait trouver aucun autre remède pour lui sauver la vie, malgré qu'il leur déplût grandement, si ce dont ils se doutaient advenait, à savoir qu'il fallût donner Jehannette pour femme à leur fils. Le médecin parti, ils s'en allèrent vers le malade, et la mère lui dit ainsi : « Mon fils, je n'aurais jamais pensé que tu m'eusses voulu celer aucun tien désir, spécialement te voyant, faute de l'obtenir, en danger de mort; car tu devais et dois être certain qu'il n'est chose faisable pour ton contentement que je ne la fisse, bien qu'elle fût moins qu'honnête, comme pour moi-même. Toutefois puisque tu as fait ainsi, il est advenu que Notre-Seigneur a été plus miséricordieux de toi que toi-même, et afin que tu ne meures de cette maladie, il m'a démontré la cause de ton mal, laquelle n'est autre chose que la trop grande amour que tu portes à une fille, qui qu'elle soit. Et à la vérité tu ne devais avoir aucune honte de manifester telle chose, parce que ton âge le requiert, et si tu ne fusses devenu amoureux, je t'en estimerais moins. Donc mon fils, ne te garde point de moi, mais découvre moi assûrément tout ton désir, et chasse de toi la mélancolie et le penser que tu as et dont cette maladie procède, et te conforte, t'assûrant que tu ne me prieras de chose aucune qui se puisse faire pour ton contentement que je ne fasse, comme celle qui t'aime plus que sa propre vie. Chasse loin de toi honte et peur, et dis-moi hardiment si je puis quelque chose envers ce que tu aimes; et si tu ne trouves pas que je mette mon soin à t'en faire voir l'effet, appelle-moi la plus cruelle mère qui jamais porta enfant. »

Le jeune homme, à ces mots de sa mère, eut honte, puis

pensant en soi-même que nulle autre personne qu'elle ne pourrait mieux satisfaire à son plaisir, chassée arrière la honte, lui dit ainsi : « Madame, aucune autre chose ne m'a fait tenir mon amour secrète, sinon que je me suis aperçu chez la plupart des gens que, lorsqu'ils sont d'âge mûr, ils ne veulent avoir souvenance d'avoir été jeunes. Mais puisqu'en ceci je vous vois discrète, non seulement je ne nierai point ce dont vous dites vous être aperçue, mais encore je vous ferai savoir qui c'est, à condition que l'effet suivra votre promesse à votre pouvoir, et ainsi vous me pourrez recouvrer la vie. »

La mère, se fiant trop sur ce dont elle ne devait venir à chef par le moyen et sous la forme qu'elle avait pensé en soi-même, lui répondit en toute liberté qu'il lui découvrît assûrément tout son désir, et qu'elle ferait incontinent de sorte qu'il aurait ce qu'il désirait. « Madame, dit alors le jeune homme, la beauté et les louables qualités de votre Jehannette, et de n'avoir pu la rendre non pas seulement pitoyable, mais même apercevante de mon amour, et pareillement de n'avoir jamais osé le découvrir à personne, m'ont conduit là où vous me voyez ; et si ce que vous m'avez promis, d'une manière ou d'une autre ne vient à effet, soyez certaine que ma vie sera brève. » La dame, voyant qu'il était plus temps de confort que de répréhension, lui dit en souriant : « Hé quoi, mon fils, tu t'es donc laissé avoir mal pour ceci ! Conforte-toi et, quand tu seras guéri, laisse faire à moi. »

Le jeune homme, plein de bonne espérance, montra en peu de temps des signes de très grande amélioration, dont

la mère, contente à merveilles, se disposa à vouloir tenter comment elle pourrait observer ce qu'elle avait promis. Et, appelée un jour Jehannette, lui demanda courtoisement, par manière de raillerie, si elle n'avait point d'ami par amours. Jehannette, devenue toute rouge, répondit : « Madame, il n'est pas besoin et encore moins bienséant à une pauvre demoiselle chassée de sa maison comme je suis, et qui demeure au service d'autrui comme je fais, de tâcher à aimer. » A quoi la dame dit : « Et si vous n'en avez point, nous voulons vous en donner un dont vous vivrez toute jolie, et de votre beauté plus vous délecterez : car il n'est raisonnable qu'une si belle demoiselle, comme vous êtes, demeure sans ami. » A quoi Jehannette répondit : « Madame, considérant que vous m'avez ôtée de la pauvreté de mon père et élevée comme votre fille, je devrais faire tout ce qu'il vous plairait ; toutefois, je me garderai bien, pour mon bien et honneur de vous complaire en ceci ; mais s'il vous plaît me donner mari, j'entends aimer celui-là et non un autre, parce que de l'héritage de tous mes prédécesseurs il ne m'est rien resté que l'honneur, et je compte le garder tant que la vie me durera. »

Cette parole parut à la dame fort contraire à ce à quoi elle prétendait venir pour tenir sa promesse à son fils, bien que, comme sage dame, elle louât en soi-même grandement la demoiselle, et lui dit : « Comment, Jehannette, si monseigneur le roi, qui est jeune prince, et toi très belle demoiselle, voulait recevoir quelque plaisir de ton amour, le lui refuserais-tu ? » A quoi la jeune fille répondit soudainement : « Le roi pourrait me faire violence, mais de mon

consentement il n'aurait jamais de moi sinon chose qui fût honnête. »

La dame, comprenant quel était son courage, ne lui en voulut plus parler; et pensant la mettre à l'épreuve, dit à son fils que, lorsqu'il serait guéri, elle la mettrait avec lui en une chambre, et qu'il s'ingéniât ensuite d'en avoir son plaisir ; car il ne lui semblait, disait-elle, chose honnête de prier sa demoiselle pour lui, faisant en cela office de maquerelle. Le jeune fils ne fut aucunement content de ceci, dont soudainement il empira. Ce que voyant la dame, elle découvrit son intention à Jehannette ; mais, la trouvant plus constante que jamais, et ayant conté à son mari tout ce qu'elle avait fait, il délibérèrent d'un commun accord, malgré qu'il leur en coutât beaucoup, de la lui donner à femme, aimant mieux que leur fils fût vivant ayant une femme non convenable à lui, qu'être mort, faute de l'avoir épousée. Et ainsi firent-ils, après plusieurs paroles, dont Jehannette fut très contente, et de cœur dévot rendit grâces à Dieu de ce qu'il ne l'avait oubliée, ne voulant toutefois pour tout ceci se nommer jamais autre que fille d'un Picard. Le jeune fils guérit incontinent et fit les noces, le plus content homme du monde, et commença à se donner bon temps avec elle.

Perot qui était resté en Galles avec le maréchal du roi d'Angleterre, crût semblablement et vint en la grâce de son maître, et devint très beau et vaillant de sa personne, autant que nul autre qui fût en cette île, tellement qu'en tournois, joûtes et autres faits d'armes il n'avait son pareil dans tout le pays. C'est pourquoi, surnommé Perot le Picard, il

était connu et réputé partout, et tout ainsi que Dieu n'avait point oublié sa sœur, il montra pareillement avoir souvenance de lui, parce qu'étant advenu en ce pays une pestilencieuse mortalité, elle emporta quasi la moitié de ce peuple-là, sans compter que la plus grande part des survivants s'étaient enfuis de peur aux autres contrées, dont semblait que le pays fût tout abandonné. De laquelle mortalité, le maréchal son maître et sa femme, ainsi qu'un de leurs fils et plusieurs autres, neveux et parents, moururent tous; et il ne resta de lui qu'une seule fille, prête à marier, et quelques serviteurs avec Perot. Lui, après que la peste fut aucunement cessée, la demoiselle le prit pour mari, par le conseil et avec le consentement de quelques rares paysans qui étaient restés en vie; et de tout ce qui lui était échu de l'héritage paternel, elle le fit seigneur. Peu de temps après que le roi d'Angleterre eût appris que le maréchal était mort, lui, connaissant la valeur de Perot le Picard, il le fit son maréchal à la place du trépassé. Et voilà ce qu'il advint en peu de temps des deux enfants innocents du comte d'Angiers laissés par lui comme perdus.

Il y avait déjà dix-huit ans passés que le comte, s'enfuyant, était parti de Paris, ayant souffert beaucoup de choses en fort misérable vie, et se voyant déjà vieux, il lui vint désir, demeurant encore en Irlande, de savoir, s'il lui était possible, ce qui était advenu de ses enfants. C'est pourquoi, se voyant totalement changé de la forme qu'il soulait avoir et se sentant, pour le long exercice qu'il avait pris en servant, plus agile de sa personne que durant le temps qu'il était oisif en jeune âge, il partit fort pauvre et

mal en ordre du service de celui avec lequel il avait demeuré longuement, et s'en vint en Angleterre, à l'endroit où il avait laissé Perot, et trouva qu'il était maréchal et grand seigneur, et le vit sain, agile et beau de sa personne, ce qui lui plut grandement; mais il ne voulut point se faire reconnaître de lui jusqu'à ce qu'il eût su ce qu'était devenue Jehannette. C'est pourquoi, s'étant mis en chemin, il ne séjourna en aucun lieu qu'il ne fût arrivé à Londres, et, demandant secrètement ce qui était advenu de la dame à laquelle il avait laissé sa fille, et de son état, il trouva sa dite fille être femme du fils de ladite dame, dont il reçut un grand plaisir. Et lors il réputa petites ses adversités passées, puisqu'il avait trouvé ses enfants en vie et en si grand état. Et désirant de pouvoir la voir, il commença, comme pauvre homme, à s'héberger près et voisin de la maison de sa fille, où, un jour, étant vu de Jacquet Lamiens, mari de Jehannette, et ayant compassion de lui parce qu'il le voyait pauvre et vieux, celui-ci commanda à un de ses serviteurs qu'il le menât en sa maison, et lui fit donner à manger pour Dieu, ce que le serviteur fit volontiers.

Jehannette avait déjà eu de Jacquet plusieurs enfants, dont le plus grand n'avait que huit ans passés, et ils étaient les plus beaux et gracieux enfants du monde. Lesquels, dès qu'ils virent le comte repaître, se mirent tous autour de lui et commencèrent à lui faire fête, comme si par instinct naturel, ils eussent senti qu'il était leur grand-père; et lui, qui les savait ses petits-enfants, commença à leur montrer signes d'amitié et faire caresses. Pour laquelle chose les enfants ne voulaient partir d'avec lui, bien que celui qui les

gouvernait les appelât. La mère, sachant ceci, sortit d'une chambre et vint là où était le comte et les menaça de les battre s'ils ne faisaient ce que leur maître leur dirait. Les enfants se mirent à pleurer et à dire qu'ils voulaient rester auprès de ce prud'homme, qu'ils aimaient plus que leur maître. De quoi la dame et le comte se mirent à rire. Le comte, non comme père mais comme pauvre homme, s'était levé pour faire honneur à sa fille comme dame et maîtresse, sentant un merveilleux plaisir au cœur en la voyant; mais elle ne le reconnut pas alors, ni depuis, parce qu'il était outre mesure transformé de ce qu'il soulait être, car il était devenu vieux, chenu et barbu, maigre et noir, semblant plutôt être un autre homme que le comte. Et la dame, voyant que les enfants ne voulaient partir d'avec lui, mais qu'ils pleuraient quand on voulait les en faire aller, dit à leur maitre qu'il les laissât encore là quelque temps. Etant donc ainsi les enfants avec le prud'homme, il advint que le père de Jacquet arriva, qui entendit tout ceci de leur maître. Et lui, qui avait à mépris Jehannette, lui dit : « Laisse-les là en la male aventure que Dieu leur donne; ils tiennent du lieu d'où ils sont nés : ils sont descendus du côté de la mère de gueux, aussi ne se faut-il émerveiller s'ils demeurent volontiers avec les gueux. » Le comte entendit ces paroles et en eut un très grand deuil ; toutefois, serrant les épaules, il endura cette injure aussi bien qu'il en avait souffert d'autres. Jacquet, qui avait su la fête que les enfants faisaient au prud'homme, c'est-à-dire au comte, encore qu'il en fût marri, néanmoins il les aimait tant qu'avant de les voir pleurer, il commanda que si le prud'homme

voulait demeurer céans pour faire quelque service, qu'on le retînt, lequel répondit qu'il y demeurerait volontiers, mais qu'il ne saurait faire autre chose que panser les chevaux, et qu'il avait accoutumé de faire cela toute sa vie. Quand donc on lui eut baillé un cheval à panser, sitôt qu'il l'avait pansé, il ne vaquait à autre chose qu'à faire passer le temps aux enfants.

Cependant que la fortune conduisait de la manière que nous venons de dire le comte d'Angiers et ses enfants, il advint que le roi de France, après plusieurs trêves conclues avec les Allemands, mourut, et en son lieu fut couronné son fils, duquel était femme celle pour qui le comte avait été chassé. Quand la dernière trêve conclue avec les Allemands fut faillie, la guerre recommença très âpre; le roi d'Angleterre, comme son nouveau parent, envoya à son aide grand nombre de gens, sous le gouvernement de Perot son maréchal et de Jacquet Lamiens, fils de l'autre maréchal, avec lequel le prud'homme, c'est-à-dire le comte, alla et, sans être reconnu de personne, demeura grand espace de temps au camp comme serviteur, où toutefois, comme vaillant homme, il conseilla et exécuta, plus qu'il ne lui était requis, beaucoup de bonnes choses.

Il advint, durant la guerre, que la reine de France fut grièvement malade, et connaissant en elle-même qu'elle tirait à sa fin, ayant contrition de tous ses péchés, elle se confessa dévotement à l'archevêque de Rouen, qui de chacun était réputé pour bon et saint homme, et entre autres péchés lui dit ce que le comte d'Angiers avait souffert à grand tort pour elle, et non seulement fut contente de le dire à lui

seul, mais aussi raconta devant plusieurs autres gens de bien comment tout s'était passé, les priant qu'ils fissent tant auprès du roi que, si le comte était encore vivant ou quelqu'un de ses enfants, leur bien leur fût rendu. Peu après ceci, la reine trépassa et fut honorablement enterrée. Et sa confession racontée au roi, il fut mû, après quelques douloureux soupirs des injures faites à un si vaillant et si homme de bien, d'envoyer crier par tout le camp et plusieurs autres lieux : Que quiconque lui enseignerait le comte d'Angiers ou l'un de ses enfants, serait pour chacun d'eux très grandement récompensé par lui, car il le tenait pour innocent du cas pour lequel il était en exil, par la confession même de la reine, et qu'il entendait le remettre en son premier état, et encore plus grand.

Ce qu'entendant le comte en habit de serviteur, sachant que telle était la vérité, promptement s'en alla vers Jacquet, et le pria qu'il s'assemblât avec Perot, par ce qu'il voulait leur montrer ce que le roi allait cherchant. Assemblés donc qu'ils furent tous trois en une chambre, le comte dit à Perot, qui déjà était en pensement de se faire connaître : « Perot, Jacquet que voici a épousé ta sœur, et jamais n'en reçut aucune dot; aussi, afin qu'elle ne soit sans dot, j'entends que lui et non un autre, ait cette récompense que le roi promet si grande pour toi à qui t'enseignera comme fils du comte d'Angiers, et pour Violante ta sœur, sa femme, et pour moi qui suis le comte d'Angiers et votre père. » Perot, entendant ceci et le regardant fixement, le reconnut, et en pleurant se jeta à ses pieds puis, l'embrassant, lui dit : « Mon père, soyez le très bienvenu. » Jacquet, entendant

d'abord ce que le comte lui avait dit, et puis voyant ce que Perot faisait, fut en un instant saisi d'un tel étonnement et d'une telle joie qu'à peine savait-il ce qu'il dût faire; toutefois, ajoutant foi aux paroles et se vergognant fort des propos injurieux dont il avait usé envers le comte comme serviteur, se laissa tomber pleurant à ses pieds, et humblement lui demanda pardon de tous les outrages passés, ce qui lui fut donné bénignement par le comte, après l'avoir relevé. Et après qu'ils eurent devisé quelque espace de temps des accidents de chacun, et beaucoup pleuré, et s'étant beaucoup réjouis ensemble, Perot et Jacquet voulant revêtir le comte, celui-ci ne le voulut jamais souffrir; mais désirant que Jacquet eût premièrement certitude de la récompense promise, il voulut être présenté au roi ainsi et en cet habit de serviteur, comme il était, afin de lui faire plus de honte. Jacquet donc avec le comte et Perot après, vint devant le roi et offrit de lui présenter le comte et ses enfants, si, suivant le cri, il lui plaisait de le récompenser. Le roi sur l'heure fit apporter un présent merveilleux aux yeux de Jacquet, et commanda qu'il l'emportât pourvu qu'il présentât le comte et ses enfants comme il promettait. Jacquet alors se tourna en arrière, et, ayant mis devant lui le comte son varlet et Perot, dit au roi : « Sire, voyez le père et le fils; la fille, qui est ma femme, n'est pas ici, mais avec l'aide de Dieu vous la verrez bientôt. »

Le roi, entendant ceci, regarda le comte, et bien qu'il fût grandement transmué de ce qu'il soulait être auparavant, toutefois, après l'avoir quelque espace de temps regardé, il le reconnut et quasi avec les larmes aux yeux fit lever le

comte debout, qui était devant lui à genoux, et le baisa et embrassa, et reçut Perot fort amicalement; et il commanda que sur le champ le comte fût remis en ordre d'habillements, serviteurs, chevaux et harnais, selon que sa noblesse le requérait, ce qui fut fait aussitôt. Et outre ceci, le roi fit grand honneur à Jacquet, et voulut tout savoir par le menu comment ses fortunes s'étaient passées. Et quand Jacquet prit les grands présents pour avoir enseigné le comte et ses enfants, le comte lui dit: « Prends ceci de la magnificence du roi mon seigneur, et souviens-toi de dire à ton père que tes enfants, qui sont ses petits-enfants et les miens, ne sont pas nés gueux du côté de leur mère. »

Jacquet prit les présents, et fit venir sa femme et sa belle-mère à Paris; la femme de Perot y vint aussi ; et ils y demeurèrent quelque temps en très grande joie avec le comte, que le roi avait remis en tous ses biens, et avait fait plus grand qu'il n'avait été auparavant. Ensuite, chacun par sa licence s'en retourna en sa maison, et ledit comte vécut depuis en plus grand honneur que jamais à Paris, jusqu'à la fin de ses jours.

La Troisième journée *du Décaméron, en laquelle on devise, sous le gouvernement de Madame Néiphile, de ceux qui ont acquis avec industrie quelque chose fort désirée ou qui ont recouvré la perdue.*

L'aurore vermeille commençait déjà à devenir jaune, à l'approche du soleil, lorsque le dimanche matin, la reine s'étant levée et ayant fait lever toute sa compagnie ; et le maître d'hôtel ayant envoyé longtemps auparavant plusieurs choses nécessaires, au lieu où ils devaient aller, et des gens pour y préparer ce dont besoin était, promptement, quand il vit que la reine était déjà en chemin, il fit charger tout le reste, comme si on eût levé un camp de là, et s'y rendit avec le chariage et le reste de la famille qui était demeurée derrière les dames et seigneurs.

La reine donc, à pas lents, accompagnée et suivie de ses dames et des trois jeunes hommes, prit son chemin vers l'occident, à la guide du chant de vingt rossignols ou plus, et d'autres oiseaux, par un sentier non trop fréquenté, mais plein d'herbe verte et de fleurs, lesquelles, par ce que le soleil montait commençaient toutes à s'épanouir, et tout en divisant, gaudissant et riant avec sa compagnie, les conduisit, sans être allés guère plus loin qu'un petit quart de lieue, et avant qu'il fût entre six et sept heures, à un très

beau et riche palais, lequel, un peu relevé au-dessus de la plaine, était assis sur un petit coteau de montagne. Lorsqu'ils y furent entrés, et qu'ils eurent été partout, et trouvé les grandes salles et les chambres bien propres, ornées et meublées de ce qui convenait à chaque chambre, ils louèrent grandement et reputèrent magnifique le seigneur du dit palais ; puis, quand ils furent descendus en bas, et eurent vu la très grande et plaisante cour d'icelui, les caves pleines de vins excellents, et l'eau très froide en grande abondance qui sourdait là, ils le louèrent plus encore. Et de là, quasi comme désirant se reposer, s'assirent sur une galerie qui dominait toute la cour, et c'était plein partout de ramée et de fleurs telles que la saison le permettait ; et alors le maître d'hôtel fut si avisé qu'il leur fit incontinent apporter des confitures et vins excellents dont ils déjeunèrent.

Après quoi, s'étant fait ouvrir un jardin qui était joignant le palais, clos et entouré entièrement de murailles, ils y entrèrent et trouvant de pleine arrivée tout le jardin beau à merveilles, commencèrent à regarder plus attentivement les parties d'icelui. Il avait tout à l'entour en plusieurs endroits et par le milieu de très grandes et spacieuses allées droites comme une flèche et couvertes de treilles de vigne qui montraient grande apparence de devoir produire cette année force raisins ; et comme elles étaient alors en fleur, elles rendaient une odeur si grande par le jardin que mêlée avec celle de plusieurs autres choses qui sentaient fort bon, il leur semblait être parmi toute l'épicerie qui jamais crût en Orient. Les côtés des dites allées étaient quasi tout cou-

verts de rosiers blancs et rouges et de jasmins, grâce auxquels on pouvait aller partout, non seulement au matin, mais aussi à l'heure du jour que le soleil était plus haut, sous une ombre odoriférante et très plaisante, sans être offensé de lui. Et combien il y avait en ce lieu-là de plantes, quelles elles étaient et en quelle ordonnance elles avaient été plantées, il serait trop long à raconter; mais il n'en est point dont on fasse estime et que notre air puisse comporter, dont il n'y eût en abondance.

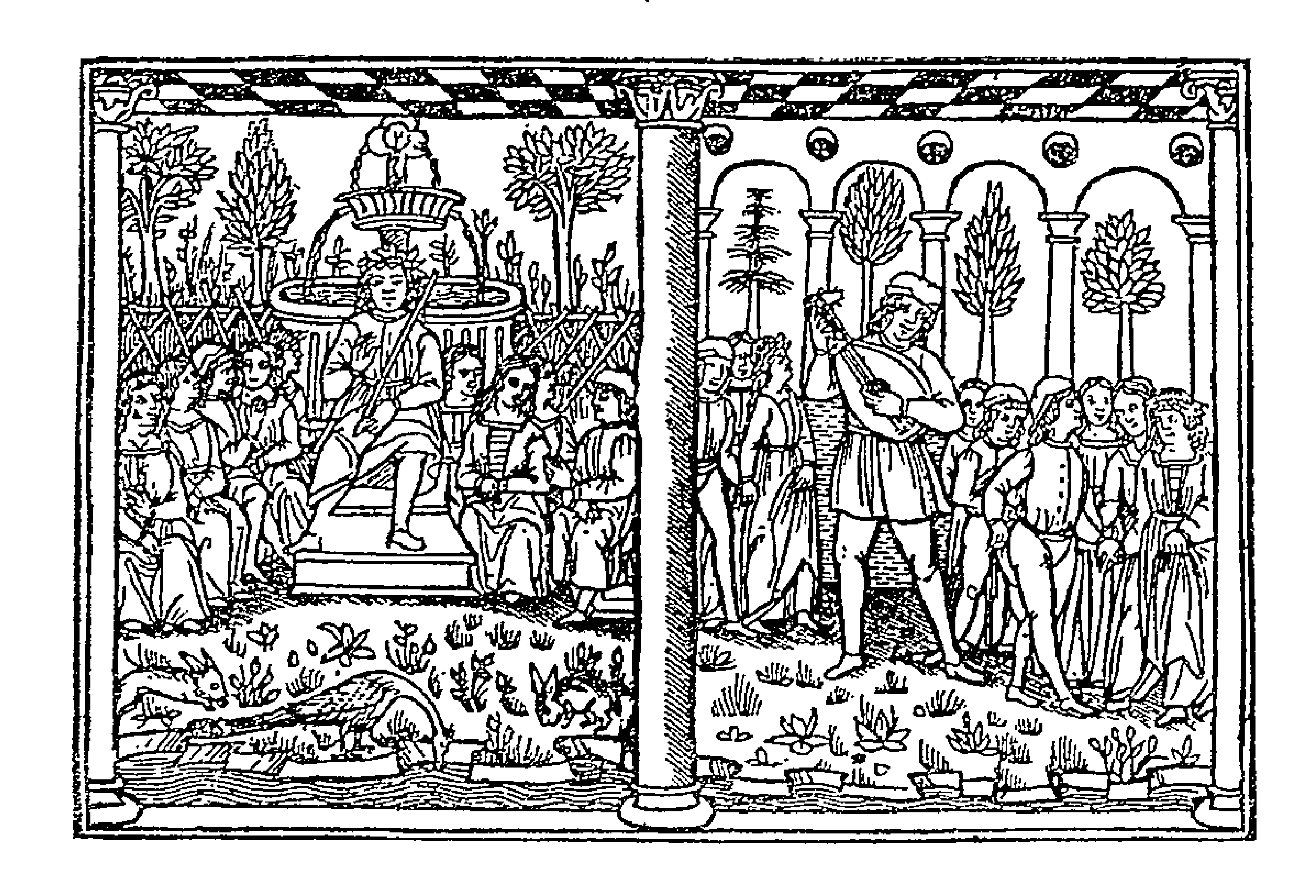
Au milieu du jardin, ce qui n'est pas moins à louer que toute autre chose qui y fût, mais beaucoup plus, était un beau préau d'une herbe très menue, et tant verte qu'elle semblait quasi noire, tout peint de mille diversités de couleurs, environné de très verts et vifs orangers, et citronniers, lesquels ayant sur les branches les fruits vieux et nouveaux, et les fleurs aussi, faisaient non seulement une plaisante ombre aux yeux, mais encore donnaient plaisir au sentement. Et au milieu de ce pré, il y avait une fontaine de marbre très blanc, entaillé, de merveilleux ouvrage; de làdedans, je ne sais si c'était de veine naturelle ou d'artifice, sortait par une figure élevée sur une colonne au milieu de cette fontaine tant d'eau et si haute contre le ciel que, retombant après en la très claire fontaine, non sans très plaisant bruit, elle eût fait moudre pour le moins un moulin; laquelle eau ensuite, je dis celle qui surabondait quand la fontaine était pleine, sortant du préau par voies secrètes et petits canaux fort beaux et artificiellement faits, se retrouvant hors du préau l'environnait tout, et de là, par autres semblables canaux, courait quasi par tous les endroits du

beau jardin ; puis à la fin s'assemblait en un lieu par où elle avait son issue hors du jardin, et, descendant de là toujours très claire vers la plaine, faisait, avant qu'elle y fût, moudre deux moulins avec grande force et non sans grande utilité du seigneur.

La vue de ce jardin, sa belle ordonnance, les plantes et les fontaines avec les petits ruisseaux procédant d'icelles, plurent tant à chaque dame et aux trois jeunes hommes que tous commencèrent à affirmer que si on pouvait faire paradis en terre, ils ne sauraient croire qu'on lui donnât autre forme que celle de ce jardin, et ne pouvaient imaginer quelle beauté on lui saurait ajouter. S'en allant donc très contents autour par ce jardin, et se faisant de belles couronnes de diverses branches d'arbres et de fleurs, entendant continuellement chanter vingt sortes d'oiseaux comme à l'envi l'un de l'autre, ils aperçurent une délectable beauté de laquelle, surpris des autres, ils ne s'étaient encore aperçus. C'est qu'ils virent le jardin plein d'environ cent diverses sortes d'animaux très plaisants. Et se les montrant l'un à l'autre, on voyait sortir d'une part les connils, d'une autre courir les lièvres, et en aucuns lieux les chevreaux couchés, et en quelque autre les petits jeunes cerfs qui s'en allaient paissant. Et outre ceci, plusieurs autres espèces de bêtes non nuisantes aux personnes, qu'on voyait chacune aller à son plaisir à l'ébat comme quasi domestiques. La vue desquelles augmenta grandement les autres plaisirs des susdits.

Mais après avoir vu tantôt une chose, tantôt l'autre, ils firent dresser les tables à l'entour de la belle fontaine, où

ayant premièrement chanté six chansonnettes et dansé quelque danse, ils s'en allèrent comme il plut à la reine, dîner. Et après qu'ils eurent été servis avec un ordre très grand, beau et sans bruit, et mangé de bonnes et délicates viandes, ils en devinrent plus joyeux et se levèrent de table, puis s'adonnèrent derechef à jouer des instrumcnts, à chanter et à baller jusqu'à ce qu'il parût à la reine, pour le chaud qui survenait, qu'il fût heure de s'en aller dormir qui voudrait ; les uns y allèrent, et les autres, ravis de la beauté du lieu, n'y voulurent aller, mais étant restés là, les uns se prirent à lire des romans, les autres à jouer aux échecs, et une partie aux tables, cependant que les autres dormaient. Mais après midi passé, qu'ils se furent levés et rafraîchi le visage d'eau froide, ils allèrent, selon le commandement de la reine, dans le préau joignant la fontaine et, s'étant assis comme ils avaient de coutume, ils commencèrent d'attendre à conter des nouvelles sur la matière proposée par la reine.



La Quatrième journée *du Décaméron, en laquelle on devise sous le gouvernement de Philostrate de ceux dont les amours ont eu fin malheureuse.*

Très chères dames, j'avais toujours pensé, tant parce que j'ai autrefois ouï dire aux sages que pour l'avoir vu et lu que le vent ardent et impétueux d'envie ne dut jamais frapper que les hautes tours et les plus élevées cimes des arbres. Mais je me trouve grandement déçu en mon opinion, car ayant toujours fait ce que j'ai pu pour fuir l'outrageuse impétuosité de ce vent enragé, je me suis efforcé d'aller, non par les plaines seulement, mais aussi par les vallées très profondes. On peut s'en convaincre aisément en lisant les présentes nouvelles que j'ai écrites, non seulement en prose vulgaire de Florence, sans aucun titre, mais

encore en un style très bas, et aussi humble qu'il m'a été possible. Et encore que j'aie été rudement ébranlé, voire presque déraciné par les agitations d'un tel vent, et tout déchiré par les morsures de cette envie, je n'ai pu pourtant discontinuer ni interrompre mon entreprise. Par quoi, je puis comprendre assez manifestement que ce que les sages ont accoutumé de dire, que la seule misère est sans envie en ce monde, est vérité. Or donc, mes très sages dames, d'aucuns ayant vu ces petites nouvelles ont dit que vous m'êtes trop agréables et que c'est chose indigne de moi, et dont je ne puis acquérir honneur, que de me délecter si grandement à vous complaire et consoler, ou de vous louer autant que je fais, ainsi que d'autres qui voulaient dire pis, ont dit. D'autres, feignant de vouloir parler plus sobrement, ont pareillement dit qu'il n'est guère bienséant à mon âge de m'amuser dorénavant à telles choses comme à deviser des femmes, ou tâcher de leur complaire. Plusieurs autres, faisant profession d'être amis de ma renommée, disent que je ferais plus sagement de me tenir avec les muses au Parnasse que de me mêler à ces folies parmi vous autres. Et encore y en a-t-il eu quelques-uns, parlant plus dépiteusement que sagement, que ce serait plus sagement fait à moi de penser à ce qui pourrait me donner du pain, que d'aller derrière ces frasques en me paissant de vent. Et d'autres encore, pour discréditer ma peine, veulent vous faire acroire que les choses par moi racontées se sont passées autrement que je ne l'ai dit. Ainsi vous voyez, vertueuses dames, comment tandis que je travaille pour votre service, je suis agité et molesté de tels soufflements et percé jusqu'au vif par les

dents aiguës et venimeuses d'envie. Ce que je supporte, comme Dieu sait, de bien bon cœur. Et encore qu'il appartienne à vous seules de me défendre en ceci, je ne veux pas néanmoins y épargner mes forces, et, sans leur répondre autant qu'il conviendrait, je veux les ôter de mes oreilles promptement avec quelque réponse légère, car je considère que si, parvenu à peine au bout de la troisième partie de mon ouvrage, ils sont déjà nombreux et qui présument beaucoup, ils pourraient, s'ils ne sont repoussés d'abord, multiplier tant et si bien avant que je sois parvenu à la fin, qu'avec peu d'effort ils me mettraient à bas, sans que vos forces, pour grandes qu'elles sont, me suffisent alors pour leur résister.

Mais, avant qu'il m'arrive de répondre à aucun, je veux raconter en ma faveur une nouvelle, non pas en entier, afin qu'il ne semble pas que je veuille mêler les miennes parmi celles d'une si louable compagnie, comme fut celle que je vous ai montrée, mais en partie seulement, afin que ce qui en défaudra montre assez qu'elle n'est pas de celles-là. Disant par manière de devis à ceux qui m'assaillent que, au temps passé, il y eut dans notre cité un citoyen nommé Philippe Balducci, homme d'assez basse extrace, mais au demeurant riche, bien acheminé et expert en plusieurs choses selon son état; lequel avait une femme qu'il aimait parfaitement, et elle lui, vivant ensemble d'une vie douce et paisible; ne pensant à rien tant comme à complaire entièrement l'un à l'autre. Or il advint, comme il advient de tous, que la bonne femme passa de cette vie en l'autre, et ne laissa autre chose de soi à son mari qu'un fils qui

était environ de l'âge de deux ans. Ce mari demeura tant déconforté, pour la mort de sa femme, que homme demeura jamais, d'autant qu'il avait perdu chose qu'il aimait fort et se voyant séparé de la compagnie qu'il aimait le plus, se décida tout à fait à ne plus vouloir être du monde, mais s'adonner au service de Dieu et se faire le semblable de son petit enfant. C'est pourquoi, ayant donné tout son bien pour Dieu, il s'en alla incontinent sur le mont Asinaire, où il se mit dans une petite cahute avec son fils, vivant avec lui d'aumônes, d'abstinences et d'oraisons, il se gardait surtout de deviser jamais en sa présence d'aucunes choses mondaines, ni de lui en rien laisser voir, afin qu'elles ne le divertissent d'un tel service ; mais il lui parlait toujours de la gloire de la vie éternelle, et de Dieu et des Saints, ne lui enseignant autre chose que saintes oraisons et le tint en cette vie plusieurs ans, ne le laissant jamais sortir de la cahute, ni ne lui montrant autre chose que soi. Le bonhomme avait coutume de venir quelquefois à Florence où ayant reçu selon ses opportunités quelque aumône des amis de Dieu, il s'en retournait à son hermitage. Or, il advint que le garçon étant déjà de l'âge dix-huit ans et le père vieux, il lui demanda un jour où il allait. Le père le lui dit ; à qui le garçon dit alors : « Mon père, vous êtes vieux désormais, et pouvez supporter malaisément la peine ; pourquoi ne me menez-vous une fois à Florence, afin qu'en me faisant connaître les amis et dévôts de Dieu, et les vôtres, moi qui suis jeune et puis supporter la fatigue mieux que vous, j'aille ensuite à Florence pour nos nécessités, et, cependant, vous dormirez ici. »

Le bonhomme, voyant que le garçon était déjà grand, et le pensant si habitué au service de Dieu que les vanités du monde pourraient malaisément le tirer à elles, dit en soi-même : «Celui-ci dit très bien». Aussi, voulant aller à Florence, il le mena avec soi. Quand il fut là et qu'il vit les palais, les maisons, les églises et toutes les autres choses dont on voit la ville toute pleine, il commença à s'en émerveiller fort, n'en ayant jamais vu, au moins à sa souvenance. Et il demandait de plusieurs choses à son père ce que c'était, et comment on les nommait. Le père le lui disait. Et quand il avait ouï dire, il était content; puis s'enquérait d'une autre chose, tant qu'en demandant ainsi, le fils d'un côté, et lui répondant le père de l'autre, ils rencontrèrent par fortune une troupe de belles jeunes dames, et bien en ordre, qui venaient d'une noce. Lesquelles, tout aussitôt que le garçon les vît, demanda à son père quelle chose c'était. Le père lui dit: «Mon fils baisse les yeux en terre, et ne les regarde point, car c'est une mauvaise chose.» Le garçon dit alors : «Mais comment se nomment-elles ?» Le père, de peur de réveiller en l'appétit concupiscible du jeune garçon aucun inclinable désir moins qu'utile, ne les voulut nommer par leur propre nom, c'est-à-dire femmes. Mais lui dit: «Elles se nomment oies». Chose merveilleuse à entendre, ce garçon qui n'en avait jamais vu, ne se souciant ni des palais, ni du bœuf, ni du cheval, ni de l'âne, ni d'argent, ni d'aucune autre chose qu'il eût vue, dit soudainement: «Mon père, je vous prie, faites tant que j'aie une de ces oies.» A qui le père dit: «O Jésus, mon fils, tais-toi, c'est une mauvaise chose.» Et le garçon, en deman-

dant, lui dit : « Comment, mon père, les mauvaises choses sont-elles ainsi faites ? — Oui, dit le père. » Et le garçon répondit : « Je ne sais ce que vous voulez dire, ni pourquoi ces choses-ci sont mauvaises; car quant à moi il ne me semble point avoir encore vu chose si belle ni si plaisante comme elles, qui sont beaucoup plus belles que les anges peints que vous m'avez plusieurs fois montrés. Hé ! mon père, je vous supplie, si vous m'aimez, faites que nous menions là-haut une de ces oies, et je lui donnerai à paître. Je ne le veux pas, dit le père ; tu ne sais point par où elles se paissent. » Et alors, il connut incontinent que la nature avait plus de force que son sens, et se repentit de l'avoir mené à Florence.

Mais, ayant jusqu'ici assez dit de la présente nouvelle, il me plaît d'en rester là et je veux retourner à ceux pour qui je l'ai racontée.

Ainsi, plusieurs de ceux qui me reprennent disent que je fais mal, mes jeunes dames, de me parforcer à vous complaire, et que vous me plaisez trop, ce que je confesse devant tout le monde; j'entends que vous me plaisez grandement et que je me parforce de vous complaire entièrement. Et je leur demande, à eux, s'ils s'en étonnent considérant, — laissons de côté le souvenir des baisers amoureux, des plaisants embrassements et des délectables fruitions qu'on prend souvent de vous autres, mes douces dames, — mais seulement pour avoir vu et voir continuellement vos louables conditions, la désirable beauté, l'ornée gentillesse et, en outre, votre politesse féminine; puisqu'à celui qui avait été nourri, élevé et devenu grand sur une montagne

sauvage et solitaire, dans la petite enceinte d'une cahute, sans autre compagnie que de son père, vous fûtes, aussitôt qu'il vous vît, la seule chose qu'il désira, qu'il demanda, et qu'il voulut seulement suivre avec affection. Ceux-ci donc me reprendront-ils, me mordront-ils, me déchireront-ils, si vous me plaisez ou bien si je me parforce de vous complaire? Moi dont le corps n'a été produit du ciel que pour vous aimer, et qui dès ma première enfance y ai mis toute mon entente, sentant la vertu de la lumière de vos yeux, la douceur de vos paroles melliflues et la flamme allumée par pitoyables soupirs. Considérant encore que vous plûtes avant toute autre chose à un pauvre hermite, garçonneau, sans sentiment, ou plutôt à une bête sauvage. Pour sûr qui ne vous aime et qui ne désire être aimé de vous, me reprend comme celui qui ne sent et ne connaît les plaisirs, ni la vertu de l'affection naturelle; aussi je ne m'en soucie guère.

Quant aux autres qui parlent de mon âge, ils montrent assez qu'ils ne savent pas que, bien que le poireau ait la tête blanche, il a pourtant la queue verte. Auxquels, laissant à part la gaudisserie, je réponds que je ne tiendrai jamais à honte, tant que la vie me durera, de complaire aux choses auxquelles Guido Cavalcanti et Dante Alighieri déjà vieux et messire Cino de Pistoie, plein d'âge, tinrent à honneur de complaire et y prirent plaisir. Et si ce n'était sortir de la façon de notre deviser, j'alléguerais les histoires parmi mon dire, et montrerais qu'elles sont toutes pleines d'hommes anciens et vaillants qui en leur âge plus mûr ont étudié soigneusement de complaire aux dames. Et

s'ils ne le savent pas, qu'ils l'aillent chercher, et ils le trouveront.

Or de m'en devoir aller demeurer au Parnasse avec les muses, je confesse que le conseil est très bon ; mais nous ne pouvons demeurer toujours avec elles, ni elles avec nous, et toutefois, quand il advient que l'homme partant d'avec elles se délecte de voir chose qui leur ressemble, il ne mérite pas d'en être blâmé. Les muses sont femmes, et bien que les femmes ne vaillent pas ce que valent les muses, pourtant au premier aspect, elles ont même apparence ; tellement que si les femmes ne me plaisaient pour autre raison, elles devraient me plaire pour celle-là; sans compter que les dames m'ont jadis été occasion de composer mille vers où les muses ne furent jamais occasion de m'en faire faire un seul. Certes elles m'y aidèrent bien, et m'enseignèrent à les composer, voire même peut-être à écrire ces nouvelles. Et bien que ce soit chose très basse, plusieurs fois néanmoins elles sont venues demeurer avec moi, pour le service peut-être et en l'honneur de la ressemblance que les femmes ont avec elles. C'est pourquoi, en tissant ces choses-ci, je ne m'éloigne pas tant, comme plusieurs penseraient peut-être, ni du Mont Parnasse, ni des muses.

Mais que dirons-nous à ceux qui ont si grande compassion de ma faim qu'ils me conseillent de me procurer du pain? Certes je ne sais, sinon que, pensant en moi-même quelle serait leur réponse si, par nécessité j'allais leur en demander, je pense qu'ils diraient : « Vas en chercher parmi tes fables. » Et je leur fais savoir que jadis les poètes

en ont plus trouvé parmi leurs fables que beaucoup de riches parmi leurs trésors. Et nombreux sont ceux qui, jadis, en suivant leurs fables, ont fait fleurir leur âge ; et au contraire grand nombre d'autres cherchant d'avoir plus de quoi vivre qu'il ne leur était besoin, sont morts aigris. Que dirai-je de plus ? Qu'ils me chassent hardiment, ceux que je veux dire, quand je leur en demanderai ; non pas que, Dieu merci, j'en aie besoin, mais quand bien même la nécessité surviendrait, je sais, suivant l'apôtre, abonder et endurer nécessité ; ainsi donc que personne ne se soucie de moi plus que je ne m'en soucie.

Quant à ceux qui disent que ces choses n'ont pas été comme je les dis, certes j'aurais grand plaisir qu'ils apportassent les originaux, et, s'ils se trouvaient discordants de ce que j'écris, je dirais qu'ils ont raison de me reprendre. et moi-même je me parforcerais de m'amender ; mais tant qu'ils ne produiront rien que des paroles, je les laisserai avec leur opinion et suivrai la mienne, disant d'eux ce qu'ils disent de moi.

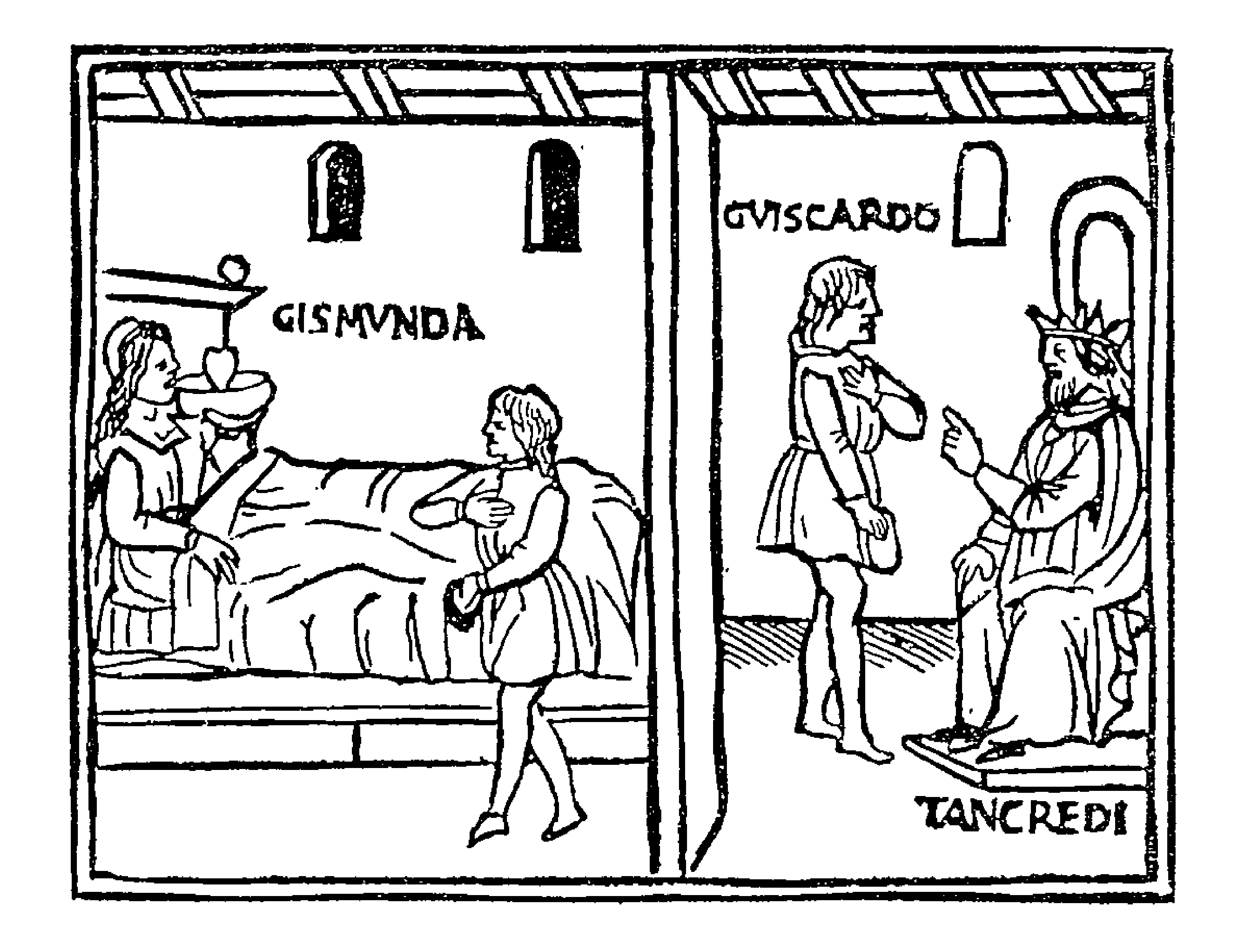
Or m'étant avis que pour cette fois je leur ai assez répondu je dis, très gentilles dames, que à l'aide de Dieu et de la vôtre, en laquelle j'espère aller de l'avant, armé de patience, tournant le dos à ce vent et le laissant souffler, parce que je ne vois point qu'il sût advenir de moi autre chose que ce qu'il advient de la poussière menue quand un tourbillon de vent la souffle ; car, ou il ne la fait mouvoir de dessus terre, ou s'il l'élève il la porte en haut et souventes fois la laisse sur la tête des hommes, sur la couronne des rois et des empereurs et quelquefois sur les hauts palais, et

sur les plus hautes cimes des tours; desquelles si par fortune, elle tombe, elle ne peut descendre plus bas que le lieu d'où elle est partie. Et, si jamais je me disposai à vous complaire de toute ma puissance en aucune chose, certes je m'y disposerai maintenant plus que jamais, parce que je connais bien qu'il n'y aura personne qui puisse dire avec raison, sinon que les autres et moi qui vous aimons nous faisons ce que nature a commandé; pour résister à ces lois il faudrait trop grandes forces, lesquelles on a vu employer plusieurs fois, non seulement en vain, mais pour le plus grand dommage de celui qui s'en travaillait. Lesquelles forces je confesse n'avoir point, et ne désire point les avoir en cet endroit ou, si je les avais, je les prêterais plutôt à un autre que de les mettre en œuvre pour moi; c'est pourquoi je conseille à ceux qui me veulent ainsi piquer et blâmer qu'ils se taisent.

Et s'ils ne se peuvent échauffer à aimer, qu'ils vivent en leur morfondure, et demeurant en leurs délices ou plutôt appétits corrompus, qu'ils me laissent demeurer à mon appétit ce peu de temps que j'ai à vivre. Mais il est temps, mes belles dames, de retourner d'où nous sommes partis et de suivre l'ordre encommencé car nous avons assez extravagué.

Le soleil avait déjà chassé toutes les étoiles du ciel et l'ombrage humide de la nuit de dessus la terre, quand Philostrate, roi, s'étant levé, fit pareillement lever toute sa compagnie. Puis, étant venu au beau jardin, commencèrent à passer le temps et dînèrent, l'heure du dîner venue, au lieu où ils avaient soupé le soir précédent. Et

après que le soleil fut au plus haut qu'il peut être et qu'ils se furent levés de dormir, ils s'assirent à la manière accoutumée auprès de la belle fontaine. Et alors le roi commanda à Madame Fiammette qu'elle donnât commencement aux nouvelles. Laquelle, sans plus attendre qu'on le lui dît, commença à parler gracieusement ainsi :



NOUVELLE PREMIÈRE

Tancredi, prince de Salerne, tue l'ami de sa fille et lui en envoie le cœur dans une coupe d'or ; laquelle y mit de l'eau empoisonnée qu'elle but, et mourut ainsi.

Notre roi, mes nobles dames, nous a aujourd'hui donné un sujet fort triste pour deviser ; si nous considérons que là où nous sommes venus pour nous réjouir, il nous faut raconter les larmes d'autrui, lesquelles ne se peuvent dire sans que celui qui les dit et les entend n'en ait compassion ; mais il l'a fait peut-être pour modérer un peu le plaisir que nous avons eu ces jours passés. Au reste, quoi

que ce soit qui l'ait mu à ceci, puisqu'il ne m'est loisible de changer, ou contrevenir à son plaisir, je raconterai un accident pitoyable, ou plutôt malheureux et digne de nos larmes.

Tancredi, prince de Salerne, eût été seigneur fort humain et de bénigne nature, si en sa vieillesse il n'eût souillé ses mains en son propre sang. Ce prince n'eut toute sa vie qu'une seule fille, plus heureux encore s'il ne l'eût point eue, laquelle fut aussi chèrement aimée de lui que fille le fut jamais de son père. Et pour cette grande amitié il ne pouvait la laisser partir d'avec soi, et ne la mariait aucunement, bien qu'elle eût passé de plusieurs ans l'âge de devoir être mariée. A la fin, toutefois, il la donna au fils du duc de Capoue, avec lequel elle ne fut guère de temps qu'elle ne restât veuve, et s'en retourna en la maison de son père. Cette dame était belle de visage autant que fut jamais femme, jeune, gaillarde et de bon entendement plus peut-être qu'il n'était requis à une femme. Et demeurant ainsi avec ce père qui tant l'aimait, vivant comme une grande dame en grandes délices, et voyant que pour l'amour qu'il lui portait, il ne se souciait guère de la remarier, ne lui semblant pas non plus honnête de l'en requérir, elle pensa en soi-même d'avoir secrètement, s'il était possible, un honnête et sage ami par amours. Aussi, voyant fréquenter à la cour de son père plusieurs gentilshommes et autres, comme on voit communément à la cour des princes, et ayant considéré le maintien et la grâce de beaucoup, dans le nombre, un jeune serviteur de son père qui se nommait Guiscard, homme d'assez basse extrace mais plus noble par

vertu et qualités louables que nul des autres, lui plut grandement, et le voyant souventes fois, elle s'embrasa désespérément de lui, louant à toute heure ses façons de faire, plus que d'aucun autre. Le jeune homme, qui n'était pas peu avisé, l'avait tellement mise dans son cœur, qu'il ne pensait à autre chose qu'à l'aimer.

S'aimant donc l'un l'autre secrètement en cette manière et la dame ne désirant autre chose que de se pouvoir trouver seule avec lui, ne voulant toutefois se confier de cet amour à âme qui vive, elle imagina une autre ruse pour lui faire entendre le moyen. Elle lui écrivit une lettre dans laquelle elle lui faisait savoir ce qu'il avait à faire le jour suivant pour se trouver ensemble; puis, l'ayant mise en un tuyau de canne, le donna en se jouant à Guiscard, et lui dit : « Tu en feras ce soir un soufflet à ta chambrière avec lequel elle pourra allumer le feu. » Guiscard le prit pensant bien à part soi que celle-ci ne lui avait donné et dit ce propos-là sans quelque occasion. C'est pourquoi, il s'en retourna chez lui avec ladite canne, où, la regardant, il la trouva fendue. Il l'ouvrit et trouva dedans la lettre qu'elle avait écrite, et l'ayant lue et bien compris ce qu'il avait à faire, il fut le plus content homme du monde, et se mit à l'œuvre pour se trouver avec la dame par le moyen qu'elle lui avait enseigné.

Il y avait, proche le palais du prince, une cave faite longtemps auparavant dans la montagne, laquelle cave prenait son jour par un soupirail fait par force dans ladite montagne. La cave n'étant plus fréquentée de personne, ce soupirail était quasi bouché de buissons et d'épines qui

avaient crû autour, et en cette cave, on pouvait descendre par un escalier secret qui répondait en une des chambres basses du palais, où la dame se tenait, bien qu'elle fût fermée d'un très fort huis. Et cet escalier était si bien hors de la mémoire de chacun, parce qu'on n'y était descendu de longtemps, que presque personne ne se souvenait qu'il y fût. Mais Amour, aux yeux duquel rien n'est si caché qu'il ne vienne à la lumière, l'avait remis en la mémoire de la dame amoureuse, laquelle, afin que nul ne s'aperçût de ceci, se travailla plusieurs jours en son esprit d'ouvrir cet huis avant qu'elle pût y parvenir; puis, quand elle en eut trouvé la manière et qu'elle fut descendue toute seule dans la cave et vu le soupirail, elle fit savoir à Guiscard qu'il se parforçât de descendre par là, lui ayant fait entendre la hauteur qu'il pouvait y avoir jusqu'en terre. Pour laquelle chose exécuter, Guiscard apprêta une corde avec un certain nombre de nœuds pour pouvoir descendre et monter par icelle; et s'étant vêtu d'un cuir pour se garder des épines, il s'en alla, la nuit suivante, audit soupirail sans le su de personne et, après avoir très bien attaché l'un des bouts de la corde à un tronçon d'arbre qui avait crû à la bouche du soupirail, il descendit en la cave par le moyen de ladite corde, et là attendit la dame. Elle, le jour suivant, faisant semblant de vouloir dormir après dîner, envoya ses demoiselles hors de la chambre et s'y enferma toute seule; puis ouvrit l'huis et descendit dans la cave où, quand elle eut trouvé Guiscard, ils se firent l'un à l'autre merveilleuse fête. Puis ils montèrent ensemble dans sa chambre, où ils demeurèrent la plus grande partie de ce jour avec très grand

contentement. Et, ayant donné bon ordre pour l'avenir à la conduite de leur amitié, afin qu'elle restât secrète, Guiscard s'en retourna dans la cave, et la dame ferma l'huis et s'en vint dehors vers ses demoiselles. Puis après, la nuit suivante, Guiscard monta par l'échelle, par où il était descendu, sortit du soupirail et s'en retourna chez lui. Et ayant appris ce chemin, il y retourna par plusieurs fois après par succession de temps.

Mais la fortune, envieuse d'un si long et grand plaisir, renversa en triste pleur avec douloureux accident la joie des deux amants. Le prince avait accoutumé de venir parfois tout seul en la chambre de sa fille et d'y demeurer et deviser quelque espace de temps avec elle, et après, de s'en aller. Or un jour, après dîner, lorsque la dame, qui se nommait Sigismonde, était en un sien jardin avec toutes ses demoiselles, il y descendit, et entra dans la chambre sans être ni vu ni entendu de personne. Mais ne voulant enlever sa fille à son plaisir, et trouvant les fenêtres de sa chambre fermées et les rideaux du lit baissés, il s'assit sur un carreau et, appuyant la tête contre le lit, et les rideaux tirés sur lui comme s'il se fût caché à dessein, il s'endormit là. Et tandis que le prince dormait ainsi, la dame qui, par male fortune avait ce jour-là, fait venir Guiscard, laissa ses demoiselles au jardin et rentra tout bellement en sa chambre, l'ayant fermée sans s'apercevoir qu'il y eût personne, elle ouvrit l'huis à Guiscard qui l'attendait ; puis se mettant sur le lit comme ils avaient de coutume, et folâtrant et passant le temps ensemble, il advint que le prince s'éveilla. et entendit et vit ce que Guiscard et sa fille faisaient. De quoi

étant dolent outre mesure, il voulut tout d'abord s'écrier ; mais il jugea mieux de se taire et demeurer caché, s'il pouvait, afin de pouvoir faire plus secrètement ce que déjà il lui était tombé dans l'esprit de devoir faire. Les deux amants demeurèrent par long espace de temps ensemble comme ils avaient de coutume, sans s'apercevoir du prince ; et quand bon leur sembla, descendus qu'ils furent de dessus le lit, Guiscard s'en retourna dans la cave et elle sortit de la chambre, d'où le prince, encore qu'il fût vieux, se coula au jardin par une fenêtre de ladite chambre et, sans être vu de personne, s'en retourna, dolent jusques au mourir, en sa chambre.

Et la nuit suivante, sur l'heure du premier somme, il fit prendre, par bon ordre qu'il donna, Guiscard qui sortait du soupirail vêtu et embarrassé par son habillement de cuir et fut mené secrètement au prince. Lequel, aussitôt qu'il le vit, lui dit pleurant presque : « Guiscard, ma bénignité, dont j'ai toujours usé envers toi, n'avait point mérité l'outrage et la honte que tu m'as faits en mes propres choses, comme aujourd'hui j'ai vu de mes yeux. » Guiscard ne répondit rien, sinon : « Amour a trop plus de puissance que vous ni moi n'avons ». Alors le prince commanda qu'il fût gardé au secret en une chambre du palais, et ainsi fut fait.

Et quand le jour suivant fut venu, ne sachant encore Sigismonde aucune chose de tout ceci, le prince ayant roulé dans sa tête plusieurs résolutions différentes, s'en alla après dîner comme il avait de coutume dans la chambre de sa fille, où il la fit appeler et s'enferma avec elle ; puis, en pleurant, il commença à lui dire : « Sigismonde, j'étais si

certain de ta vertu et de ton honnêteté qu'à peine me fût-il venu à l'esprit, malgré qu'on me l'eût affirmé, si je ne l'avais vu de mes propres yeux que tu eusses, non pas fait, mais seulement pensé de t'abandonner à un homme qui ne fût pas ton mari ; de quoi je serai dolent en me souvenant de ceci, tant que durera en moi le peu de vie que me réserve ma vieillesse. Plût à Dieu, puisque tu devais te conduire à telle deshonnêteté, que tu eusses pris un homme sortable à ta noblesse ; mais entre tant qui fréquentent à ma cour, tu as choisi ce jeune Guiscard qui est de très basse condition et élevé presque pour l'amour de Dieu, dès sa petite enfance jusqu'à présent, en notre cour : dont tu m'as mis en grand tourment d'esprit, ne sachant quel parti je dois prendre de toi. Quant à lui, que j'ai fait prendre cette nuit en sortant du soupirail et le tiens prisonnier, j'ai déjà conclu ce que j'en dois faire ; mais de toi, Dieu le sait, car je ne sais que faire. D'une part, me tire l'amour que je t'ai toujours portée plus que jamais père porta à sa fille ; et de l'autre me tire une très juste indignation, née de ta grande folie. L'un veut que je te pardonne et l'autre que, contre mon naturel, je devienne cruel envers toi. Toutefois, avant de prendre aucune résolution, je désire entendre ce que tu as à dire. » Et après ces mots, il baissa le visage, pleurant aussi fort que ferait un enfant battu.

Sigismonde entendant son père et apprenant que non seulement sa secrète amour était découverte, mais de plus que Guiscard était prisonnier, sentit une douleur infinie, ce qu'elle faillit plusieurs fois montrer par et larmes et cris, comme font la plupart des femmes, mais son grand cœur

vainquit cette bassesse et elle affermit son visage avec une force merveilleuse, décidant en soi-même, avant que de faire aucune prière pour soi, de ne vouloir plus demeurer en vie, voyant aussi bien que son Guiscard était déjà mort. C'est pourquoi, non comme femme dolente ou reprise de quelque faute, mais comme ne se souciant de rien, avec un visage sec et ouvert, et point troublé, elle parla ainsi à son père : «Mon père, je ne nierai ni ne prierai, parce que l'un ne me vaudrait rien et que je ne veux pas que l'autre me vaille ; en outre, je ne prétends en aucune manière rendre bénévole votre clémence et amour envers moi, mais, confessant la vérité, je veux premièrement défendre mon honneur avec vraies raisons, puis, avec des faits, suivre vertueusement la grandeur de mon courage. Il est vrai que j'ai aimé et aime Guiscard et l'aimerai tant que je vivrai, ce qui sera peu ; encore si on s'aime après la mort, je ne me tiendrai de l'aimer. Mais à ceci, ce n'est pas tant ma fragilité féminine qui m'a induit, que le peu de soin que vous avez eu de me remarier, et la valeur de Guiscard. Mon père, vous deviez savoir qu'étant de chair, vous aviez engendré une fille de chair et non de pierre ou de fer. Et vous deviez aussi vous souvenir — et le devez — bien que maintenant vous soyez vieux, quelles sont et avec combien de force viennent les lois de jeunesse; et encore que vous vous soyez, durant la force de votre âge, exercé aux armes, vous deviez pourtant connaître combien de puissance ont les oisivetés et les délices, non seulement chez les jeunes mais aussi chez les vieux. Je suis donc de chair comme engendrée de vous, et j'ai si peu vécu que je suis encore jeune

et pleine de concupiscible désir; et la connaissance que j'ai eue, pour avoir été mariée, du plaisir que c'est de donner accomplissement à un tel désir y a ajouté de merveilleuses forces. Ne pouvant y résister, je devins amoureuse comme jeune et femme que je suis; et certainement j'employai toute ma vertu, autant qu'il me fut possible, pour ne vouloir faire honte ni à vous ni à moi, en ce à quoi péché naturel me tirait.

A laquelle chose amour pitoyable et fortune bénigne m'avaient trouvé et montré une voie assez secrète par laquelle, sans que personne le sût, je parvenais à mes désirs. Et ceci, qui que ce soit qui vous l'ait dit ou comment vous l'ayez appris, je ne veux le nier; mais je n'ai point pris Guiscard par accident, comme plusieurs femmes font, mais, avec un conseil délibéré et un penser avisé, je le choisis de préférence à tout autre et l'introduisis jusqu'à moi, jouissant avec notre sage persévérance longuement de mon désir. Dont il semble, outre que je n'ai péché sinon par amour, que, pour suivre la vulgaire opinion plus que la vérité, vous m'en vouliez reprendre plus amèrement, disant que quasi vous n'auriez sujet de vous en courroucer si j'avais choisi en ceci un gentilhomme. En quoi vous ne vous apercevez point que vous reprenez non pas ma faute, mais celle de fortune, qui élève assez souvent les indignes, laissant à bas ceux qui sont très dignes. Mais ne parlons plus maintenant de ceci, et regardez un peu au principe des choses. Premièrement, vous verrez que d'une seule masse de chair nous avons tous reçu chair, et qu'un même créateur a créé toutes les âmes avec forces et puissances

égales, et avec égale vertu. La vertu fut la première qui fit distinction de nous tous, qui sommes nés et naissons égaux, et ceux qui eurent d'elle la plus grande part et en firent les œuvres furent appelés nobles, le reste demeurant non noble. Et bien qu'une usance contraire ait, depuis lors, caché cette loi, elle n'est pourtant ôtée ni chassée de la nature et des bonnes mœurs. Et ainsi, celui qui, par vertu fait toutes ses actions, se montre ouvertement noble, et celui qui l'appelle autrement commet faute, non pas celui qui est appelé. Regardez donc tous vos gentilshommes, et examinez bien leur vertu, leurs conditions et façons de faire ; d'autre part, regardez celle de Guiscard. Lors, si vous voulez juger sans partialité, vous direz qu'il est très noble et tous vos gentilshommes sont vilains en regard de lui, et pour juger de ses vertus et de sa valeur je n'ai cru au jugement d'aucune autre personne qu'à celui de vos paroles et de mes yeux. Qui jamais le loua tant que vous, en toutes choses louables ? Et certainement ce n'était pas à tort, car si mes yeux ne m'ont pas trompée, jamais vous ne lui donnâtes une louange que je ne la lui aie vu mériter, et au delà. Toutefois, si j'avais reçu en ceci aucune tromperie, ce serait de vous que j'aurais été trompée. Voudriez-vous donc dire que je me sois mise avec un homme de caractère bas ? Certes vous ne diriez pas bien. Mais peut-être si vous disiez avec un pauvre, il se pourrait confesser, mais ce serait à votre honte, qui n'avez daigné colloquer en grand état un honnête homme, votre serviteur. Toutefois, la pauvreté ne prive aucun de noblesse, mais bien de richesse. Plusieurs rois et grands princes furent jadis pauvres, où beaucoup de

ceux qui labourent la terre et gardent les brebis ont par le passé été riches comme il en est encore. Et quant au dernier doute qui vous tourmente, c'est-à-dire ce que vous devez faire de moi, chassez-le hardiment de votre pensée ; et si vous avez décidé en l'extrémité de votre vieillesse d'user de ce qu'en votre jeunesse vous ne fîtes jamais, j'entends de devenir cruel, usez contre moi de votre cruauté ; je suis résolue à ne vous faire aucune prière, étant la première cause de ce péché, si péché il y a. Soyez certain que si vous ne faites de moi ce que vous avez fait ou ferez de Guiscard, mes propres mains le feront. Allez donc, allez répandre vos larmes avec les femmes, et, si vous voulez devenir cruel, faites mourir du même coup lui et moi, au moins s'il vous semble que nous l'ayons mérité.»

Le prince reconnut le grand cœur de sa fille, mais il ne crut pourtant pas qu'elle fût résolue de faire ce à quoi tendaient ses paroles, et comme elle disait vouloir faire. C'est pourquoi, partant d'avec elle et en volonté de n'user envers elle d'aucune cruauté, il pensa qu'avec le dommage d'autrui il refroidirait son ardente amitié. Et il commanda à deux de ses gens qui avaient Guiscard sous bonne garde que, sans aucun bruit, ils l'étranglassent la nuit suivante, puis, lui ayant tiré le cœur hors du corps, le lui apportassent ; lesquels firent comme il leur fut commandé. Et le lendemain, le prince se fit apporter une belle et grande coupe d'or, dans laquelle il mit le cœur de Guiscard, qu'il envoya par un sien serviteur familier à sa fille, et lui commanda qu'il lui dît, le lui présentant, ces paroles : « Ton père t'envoie ce présent pour te consoler de la chose que tu

aimes le plus, comme tu l'as consolé de ce que plus il aimait. » Or Sigismonde ne s'étant point écartée de sa cruelle résolution s'était fait apporter après le partement de son père, des herbes et des racines vénéneuses qu'elle distilla, et en fit de l'eau pour la boire soudainement si ce dont elle doutait advenait. Et quand le serviteur du prince fut venu à elle et qu'il eut fait le présent et dit les paroles qu'il avait charge de dire, elle prit la coupe, en souleva le couvercle, et, avec un visage assuré, tout aussitôt qu'elle vit le cœur et entendit les paroles, se tint pour certaine que c'était le cœur de Guiscard. C'est pourquoi, le visage levé vers le serviteur, elle lui dit : « Il n'appartenait certes à un cœur tel que celui-ci, une sépulture moins digne que d'or ; en quoi mon père a usé très sagement. » Puis, l'approchant de sa bouche et le baisant, elle dit : « J'ai eu toutes choses et jusques en cette extrémité de ma vie trouvé toujours l'amitié de mon père très grande envers moi, mais je la connais maintenant plus grande que jamais ; aussi, tu lui rendras de ma part les dernières grâces que je lui dois jamais rendre d'un si grand présent. » Et, après ces paroles, étant retournée sur la coupe qu'elle tenait étroitement, regardant le cœur elle dit ainsi : « O doux recueil de tous mes plaisirs, maudite soit la cruauté de celui qui est cause que je te vois maintenant avec les yeux du front ; il me suffisait assez de te voir à toute heure avec ceux de l'âme. Tu as achevé ton cours, et de tel que la fortune te l'a voulu donner, tu t'es dépêché. Te voilà venu à la fin où chacun court. Tu as laissé les misères et les travaux de ce monde et tu as eu, de ton ennemi même, la sépulture que

ta valeur a méritée. Il ne te fallait plus pour avoir obsèques accomplies que les larmes de celle que tu aimais tant pendant que tu étais en vie. Pour les avoir, Notre Seigneur mit en l'entendement de mon impitoyable père de t'envoyer à moi. Et, certes, je te les donnerai, bien que j'aie résolu de mourir les yeux secs, sans verser aucunes larmes, avec un visage que rien n'épouvante; et quand je les aurai données, je ferai que mon âme, que tu gardas jadis si chèrement, se joindra par ton moyen avec la tienne. Mais aussi, avec quelle compagnie pourrais-je aller plus contente ou mieux sûre aux lieux non connus, qu'avec elle? Je suis certaine qu'elle est encore ici-dedans, qui regarde le lieu de ses plaisirs et des miens; elle m'aime encore, j'en suis certaine, et elle attend la mienne dont elle est grandement aimée. »

Et, ceci dit, elle commença à verser, tout comme si elle avait eu une fontaine d'eau en sa tête, tant de larmes que ce fut chose merveilleuse à voir, baisant par infinies fois le cœur mort. Ses demoiselles, qui étaient autour d'elle, ne comprenaient point quel cœur c'était, ni ce que voulaient dire ces paroles; mais, vaincues de compassion, elles pleuraient toutes, lui demandant piteusement l'occasion de son pleurer, en vain, et se parforçaient de leur mieux de la conforter. Elle, après avoir tant pleuré qu'il lui sembla assez, leva la tête, et ayant essuyé ses yeux, dit: « O cœur tant aimé, tout mon devoir est achevé envers toi; il ne me reste plus autre chose à faire qu'à venir avec mon âme faire compagnie à la tienne! » Et, ceci dit, elle fit apporter la fiole où était l'eau qu'elle avait préparée le jour précédent,

et la versa dans la coupe où était le cœur lavé de ses larmes; puis, l'ayant mise en sa bouche sans aucune crainte, la coupe à la main, elle monta sur son lit, y arrangea son corps le plus honnêtement qu'elle sût, puis approcha de son cœur celui de son ami mort.

Ses demoiselles, ayant vu et entendu tout ceci, encore qu'elles ne sussent quelle eau était celle qu'elle avait bue, avaient envoyé dire tout ceci au prince, lequel, craignant ce qui survint, descendit incontinent dans la chambre de sa fille, où il arriva à la même heure qu'elle se jeta sur son lit, et, trop tard venu à son secours, avec douces paroles commença, la voyant aux termes où elle était, à pleurer amèrement. Sa fille lui dit : « Mon père, gardez ces larmes à moins désirée fortune que celle-ci, et ne me les donnez, car je ne les désire point. Qui jamais vit homme, sinon vous, pleurer de ce qu'il a voulu faire ? Toutefois, s'il y a encore en vous tant soit peu de cette amour que vous m'avez tant portée, accordez-moi, pour le dernier don que je désire de vous, que, puisqu'il ne vous a été agréable que je vécusse secrètement et à cachettes avec Guiscard, au moins que mon corps et le sien, quelque part que vous l'ayez fait jeter, soient enterrés publiquement ensemble. » L'angoisse de pleurer ne permit pas que le prince lui répondît aucune parole. Et alors la dame, se sentant tirer à la fin, étreignant et serrant fort le cœur mort contre son cœur, dit : « Restez avec Dieu, car je m'en vais. » Et, ayant clos les yeux et perdu tout sentiment, elle se partit de cette dolente vie.

Et ainsi l'amour de Guiscard et de Sigismonde eut dou-

loureuse fin, comme vous l'avez entendu. Le prince, après avoir fort pleuré et s'étant repenti trop tard de sa cruauté, les fit enterrer tous deux honorablement en un même sépulcre, non sans grand deuil de tous les Salernitains.



NOUVELLE SIXIÈME

Andrée aime Gabriel; elle lui raconte un songe qu'elle a fait et lui, un autre à elle; et mourant soudainement Gabriel entre ses bras, elle et sa chambrière sont prises tandis qu'elles le portent devant sa maison, par les ministres de la Seigneurie, où elle dit comment le fait s'est passé. Et le podestat voulant la prendre de force, elle ne le veut souffrir; dont son père, apprenant tout, montre son innocence et la fait délivrer; et elle, refusant après cela de plus vivre au monde, se fait religieuse.

Il y eut jadis en la cité de Brescia, un gentilhomme nommé Negro da Ponte Carraro, qui, outre plusieurs

enfants, avait une fille nommée Andrée, jeune et fort belle, et non mariée. Laquelle par fortune devint amoureuse d'un sien voisin qui s'appelait Gabriel, homme de basse condition, mais au demeurant plein de louables qualités, beau de sa personne et gracieux. Cette jeune fille fit tant, par le moyen et l'aide de la chambrière de la maison que Gabriel non seulement sut qu'il était aimé d'Andrée, mais encore fut mené dans un jardin du père de la jeune fille, prendre plaisir l'un de l'autre; et afin qu'aucune circonstance, sinon la mort, ne pût jamais séparer cette délectable amitié, ils se marièrent secrètement.

Et continuant ainsi à la dérobée leur jouissance, il advint que la jeune fille songea, une nuit, qu'elle était en son jardin avec Gabriel, et qu'elle le tenait entre ses bras avec un très grand plaisir de tous deux ; cependant qu'ils étaient ainsi, il lui sembla voir sortir de son corps à lui une chose obscure et terrible dont elle ne pouvait connaître la forme, et il lui parut que cette chose prenait Gabriel et, malgré elle, le lui arrachait de force d'entre les bras, puis se cachait avec lui sous terre, et jamais plus elle ne pouvait revoir ni l'un ni l'autre; dont elle souffrait une douleur infinie qui l'éveilla. Et quand elle fut éveillée, bien qu'elle fût joyeuse de voir qu'il n'était rien de ce qu'elle avait songé, il lui entra néanmoins en l'âme une grande peur. Aussi, Gabriel voulant la venir voir la nuit suivante, elle s'ingénia tant qu'elle put, de faire tant qu'il ne vînt point. Toutefois, voyant la force de son vouloir, et aussi, de peur qu'il eût soupçon de quelque autre chose, elle le reçut en son jardin où, ayant cueilli plusieurs roses blanches et vermeilles,

parce que c'était la saison des roses, elle alla s'asseoir avec lui au pied d'une très belle et claire fontaine qui était au jardin. Et là, quand ils eurent longuement fait grande fête ensemble, Gabriel lui demanda pour quelle cause elle lui avait défendu le jour précédent, de venir. La jeune fille le lui dit, en lui contant le songe qu'elle avait songé la nuit précédente et le soupçon qu'elle en avait pris. Gabriel, entendant ceci, se mit à rire, et lui dit que c'était une grande sottise d'ajouter aucune foi aux songes, parce qu'ils viennent le plus souvent ou de trop ou de trop peu manger, et l'on voit à toute heure qu'ils sont mensongers ; et après, il lui dit : « Si j'eusse voulu croire aux songes, je ne serais venu ici, non pas tant pour le tien que pour un que j'ai fait pareillement la nuit passée. Il me semblait être dans une belle et délectable forêt où j'allais chassant, et j'avais pris une biche la plus belle et la plus plaisante que je vis jamais, me semblant qu'elle était plus blanche que neige, et en peu de temps, elle devint si privée de moi qu'elle ne m'abandonnait point. Toutefois, je l'aimais tant que, de peur qu'elle s'en allât d'avec moi, je lui avais mis un collier d'or au col, attaché à une chaîne d'or que je tenais à la main ; et après ceci, tandis que cette biche se reposait, la tête sur mon giron, il sortit je ne sais d'où une lice, noire comme charbon, affamée et fort épouvantable à voir, qui s'en vint vers moi ; je ne lui faisais aucune résistance, mais il me semblait qu'elle me mettait le museau dedans le sein, du côté gauche, et qu'elle le rongeait si fort qu'elle parvenait jusqu'au cœur, lequel, me semblait-il, elle m'arrachait par force pour l'emporter, dont je sentais telle

angoisse que mon songe se rompit; et, si tôt que je fus éveillé, je courus mettre la main à mon côté, s'il n'y avait rien ; mais, n'y trouvant aucun mal, je me moquai de moi-même de ce que j'avais cherché. Que penses-tu donc que cela veuille dire? Certes j'en ai, longtemps a, songé de semblables et de plus épouvantables, toutefois il ne m'en est jamais advenu pour cela ni plus ni moins; c'est pourquoi, laisse-les courir et ne pensons qu'à faire grande fête.»

La jeune fille, qui était assez épouvantée de son rêve, le devint encore davantage quand elle entendit celui-ci ; mais, pour ne donner occasion d'aucun déconfort à Gabriel, elle dissimula sa peur tant qu'il lui fut possible. Et bien qu'elle passât le temps avec lui le baisant et embrassant, et pareillement étant embrassée et baisée de lui, elle, soupçonnant et ne sachant quoi, le regardait au visage plus souvent qu'elle n'avait accoutumé, et semblablement si par le jardin elle ne voyait point venir de quelque lieu aucune chose noire. Or, étant en cette pensée, il advint que Gabriel, jetant un grand soupir, l'embrassa et lui dit : « Hélas ! m'amie, aide-moi, car je meurs» et, ceci dit, retomba en terre sur l'herbe du préau. Ce que voyant la jeune fille, et l'ayant tiré sur son giron, lui dit en pleurant : «Las ! mon doux ami, qu'est-ce que tu sens?»

Gabriel ne répondit rien mais, étant ainsi en une grande sueur sans pouvoir reprendre son haleine, rendit l'esprit bien peu de temps après. Combien ceci fut grief et triste à la jeune fille, qui l'aimait plus que soi-même, chacun le peut penser. Elle le pleura beaucoup et l'appela plusieurs fois en vain mais s'apercevant finalement qu'il était tout à

fait mort, l'ayant tâté par tous les endroits de sa personne et le trouvant froid partout, dont elle ne savait que faire ni que dire, elle s'en alla, éplorée comme elle était et pleine d'angoisse, appeler sa chambrière qui savait toute cette amitié et lui fit entendre la cause de sa douleur et misère. Et après que toutes deux ensemble eurent pleuré amèrement quelque espace de temps sur la face morte de Gabriel, la fille dit à la chambrière : « Puisque Notre Seigneur m'a ôté celui-ci, je ne veux plus rester en vie; mais avant que je vienne à me tuer, je voudrais bien que nous prissions quelque moyen convenable pour garder mon honneur et l'amitié secrète qui a été entre nous deux, et que le corps, duquel la gracieuse âme s'est séparée, fût enterré. » A quoi la chambrière répondit : « Ne parle point, ma fille, de te vouloir tuer, parce que si tu l'as perdu ici, tu le perdrais pareillement en l'autre monde si tu te tuais, car tu t'en irais en enfer, où je suis certaine que son âme n'est point allée, car il était trop honnête jeune homme; mais il est beaucoup meilleur que tu te confortes et penses d'aider son âme avec oraisons ou quelque autre bien, si par fortune, il en avait besoin pour quelque péché qu'il eût commis. Quant est de l'enterrer, le moyen est tout préparé ici dans ce jardin, ce que personne ne saura jamais, parce que nul ne sait qu'il y soit oncques venu; et si tu ne veux pas qu'il en soit ainsi, mettons-le ici, hors du jardin, et le laissons là où il sera trouvé demain matin et emporté en sa maison, puis ses parents le feront bien enterrer. » La jeune fille, bien qu'elle fût pleine de très grande douleur et pleurât continuellement, écoutait pourtant le conseil de la chambrière et, ne lui semblant la première opinion bonne,

répondit à la seconde en disant : « A Dieu ne plaise que je souffre qu'un ami aussi cher que celui-ci, qui a été tant aimé de moi et, qui plus est, est mon mari, soit enterré comme un chien, ou jeté en la rue sur le pavé; il a eu mes larmes et, si je puis, il aura celles de ses parents ; et déjà m'est tombé sur le cœur ce que nous avons à faire en ceci. » Elle envoya soudainement la chambrière quérir une pièce de drap de soie qu'elle avait en un sien coffre, et quand celle-ci l'eut apportée, elles l'étendirent en terre, et mirent dessus le corps de Gabriel; puis, lui ayant mis la tête sur un oreiller, et avec beaucoup de larmes clos les yeux et la bouche, et fait une couronne de roses, le couvrant presque tout de celles qu'elles deux cueillirent, la fille dit à la chambrière : « Il n'y a guère loin d'ici à la porte de sa maison, où toi et moi le porterons aisément, arrangé comme il est, et le poserons devant; le jour ne tardera guère, et alors il sera recueilii ; et bien que ceci ne soit d'aucune consolation à ses parents, toutefois ce sera à moi, entre les bras de qui il est mort, grand plaisir. » Et, ceci dit, elle se jeta derechef avec très abondantes larmes sur sa face, pleurant longuement sur icelle. Puis, étant fort sollicitée de sa chambrière parce que le jour s'approchait, elle se redressa et tira de son doigt le même anneau avec lequel Gabriel l'avait épousée par paroles de présent et le mit à celui de son ami en disant : « Mon cher seigneur, si ton âme voit maintenant mes larmes, ou que quelque sentiment reste au corps après qu'elle en est partie, reçois bénignement le dernier présent de celle que tu as aimée si chèrement. » Et ceci dit, retomba évanouie sur son corps.

Après qu'elle fut revenue, elle se leva et, prenant avec la

chambrière le drap sur quoi le corps était étendu, sortirent du jardin et prirent leur chemin vers la maison du mort. En y allant, il advint par fortune qu'elles furent rencontrées et prises avec le corps mort par les gens de la garde du podestat, qui étaient à cette heure en tournée pour quelque accident survenu. La jeune fille, désirant plus la mort que la vie, ayant reconnu les gens du guet, leur dit franchement : «Je connais qui vous êtes, et sais bien qu'il ne me servirait à rien de fuir ; je suis toute prête à m'en aller avec vous devant la Seigneurie, et lui conter la vérité du fait. Mais que nul de vous ne soit si hardi de me toucher, puisque je vous suis si obéissante, ni de rien ôter qui soit sur ce corps, si vous ne voulez que je vous en accuse.»

Au moyen de quoi, sans que personne la touchât, elle s'en alla avec le corps devant la Seigneurie. Ce qu'ayant entendu, le podestat se leva, la manda dans sa chambre et la questionna sur ce qui s'était passé. Puis il fit examiner par certains médecins si le jeune homme n'avait point été empoisonné ou autrement tué. Mais tous affirmèrent que non mais qu'une apostume qu'il devait avoir près du cœur, en se crevant l'avait étouffé. Le podestat, entendant ceci et reconnaissant que la fille n'était point ou bien peu coupable, se perforça de montrer et lui faire entendre qu'il lui voulait donner ce qu'il ne pouvait lui vendre, et dit que si elle voulait s'abandonner à son plaisir, il la délivrerait. Mais voyant que telles paroles ne servaient de rien, il voulut contre toute raison user de force. Toutefois la fille, enflammée de dédain et devenue très forte, se défendit virilement, le repoussant avec paroles injurieuses et hautaines; puis,

quand le jour fut venu, ces choses ayant été racontées à son père, il s'en alla, dolent jusques au mourir, avec plusieurs de ses amis au palais. Où étant arrivé, et informé de tout le fait par le podestat, il demanda que sa fille lui fût rendue. Le podestat, préférant s'accuser de la force qu'il lui avait voulu faire que d'attendre qu'elle même l'accusât, louant d'abord la jeune fille et sa constance, vint dire pour l'approuver, ce qu'il avait fait. Par quoi, la voyant de si grande et bonne fermeté, il avait mis si fort son amour en elle, que s'il plaisait à Messire Noir, son père, et à elle, il la prendrait volontiers pour femme, encore que son premier mari eût été de basse condition.

Pendant que ceux-ci parlaient de la sorte, Andrée vint en la présence de son père, se jeta en pleurant à ses pieds, et lui dit: « Je crois, mon père, qu'il n'est pas besoin que je vous raconte l'histoire de ma hardiesse et de mon malheur, car vous l'avez ouï dire et le savez et pour cela, je vous demande pardon de ma faute le plus humblement que je puis, je veux dire d'avoir sans votre su et congé pris pour mari celui que j'aimais le plus ; et le pardon que je vous en demande n'est pas afin que la vie me soit pardonnée, mais pour mourir votre fille et en votre bonne grâce. » Et ceci dit, elle tomba à ses pieds. Messire Noir qui était déjà vieux et homme naturellement bénin et gracieux, entendant ces mots, commença à pleurer, et en pleurant releva sa fille tout doucement, et lui dit : « Ma fille, j'aurais beaucoup mieux aimé que tu eusses tel mari qui, selon moi, te fût convenable; et bien que tu en aies pris un comme il t'a plu, il devait me plaire aussi ; mais ce qui me

fait de la peine c'est que tu me l'aies celé et que tu aies eu si peu de confiance en moi, voyant que l'as perdu avant même que je l'aie su. Toutefois, puisqu'il en est ainsi, j'entends que, mort, on le traite, comme je l'aurais traité vivant, c'est-à-dire avec honneur, comme mon gendre.» Et il se retourna vers ses enfants et parents, auxquels il commanda qu'on préparât grandes et honorables obsèques à Gabriel.

Durant ces choses, les parents et parentes du trépassé qui en avaient été avertis, y arrivèrent, et de même presque tous les hommes et femmes qui étaient en la ville. Le corps, mis au milieu de la cour, sur le drap d'Andrée avec toutes ses roses, ne fut pas seulement pleuré d'elle et des parents de lui, mais quasi publiquement de toutes les femmes de la ville et aussi de plusieurs hommes. Et après cela, le mettant hors de la cour ouverte à chacun, il fut porté en sépulture, non pas à la mode d'un simple bourgeois mais d'un seigneur, sur les épaules de plusieurs nobles citoyens, avec très grand honneur et révérence.

A quelques jours de là, le podestat poursuivant sa demande et le père voulant en parler à sa fille, elle n'en voulut ouïr parler aucunement; c'est pourquoi son père, désirant lui être agréable, la rendit avec sa chambrière en un monastère renommé pour sa sainteté et dévotion, où elles vécurent longtemps en grande honnêteté.



NOUVELLE SEPTIÈME

Simone aimant Pasquin et étant avec lui en un jardin, il advient que Pasquin se frotte les dents avec une feuille de sauge, dont il meurt. Simone, prise par la justice, se frotta pareillement avec une de ces feuilles de sauge les dents, dont semblablement elle mourut.

Pamphile avait achevé sa nouvelle, quand le roi, ne montrant avoir eu aucune compassion d'Andrée, regarda Madame Emilie, lui faisant signe qu'il lui plût, en disant la sienne, de continuer après les autres. Laquelle, sans faire aucune demeure, commença ainsi : « Mes chères compagnes, la nouvelle qu'a dite Pamphile me fait venir la

volonté d'en dire une autre qui ne ressemble à la sienne en aucune chose sinon que, tout ainsi qu'Andrée perdit son ami en un jardin, il arriva de même à celle dont je veux parler, laquelle, étant prise comme le fut Andrée, se délivra des mains de justice non par force ni par sa vertu, mais avec mort inopinée. Et, bien qu'Amour, comme nous l'avons dit autrefois, fasse volontiers son habitation dans les maisons des personnes nobles, il ne refuse toutefois l'empire de celles des pauvres. Mais il y montre quelquefois comme, étant seigneur très puissant, il sait se faire craindre des plus riches. Ce que je vous ferai connaître en tout ou en grande partie par ma nouvelle avec laquelle je veux rentrer en notre cité, de laquelle, en parlant diversement de plusieurs et diverses choses, et en tournoyant par diverses parties du monde, nous nous sommes tant éloignés.

Il n'y a pas longtemps, il y eut à Florence une jeune fille fort belle et gracieuse selon sa qualité, fille d'un pauvre père, laquelle avait nom Simone; et bien qu'il lui fallût gagner son pain au travail de ses bras, en filant de la laine pour qui lui en voulait bailler à filer, elle ne fut pourtant si pauvre de cœur qu'elle n'osât recevoir amour en son entendement, lequel avait longtemps fait semblant d'y vouloir entrer par le moyen des actions et paroles gracieuses d'un jeune garçonneau, qui n'était point de plus grande étoffe qu'elle, et s'en allait baillant de la laine à filer pour un marchand de drap son maître. L'ayant donc reçu en soi par les regards gracieux du jeune garçon qui l'aimait, lequel avait nom Pasquin, elle, fort désireuse et ne tâchant point d'aller plus avant, poussait en filant, à

chaque tour de laine filée qu'elle entortillait à son fuseau, mille soupirs plus cuisants que feu, se souvenant de celui qui la lui avait baillée à filer. Pasquin de son côté devenu fort soigneux et diligent à solliciter que la laine de son maître fût bien filée, sollicitait plus souvent celle de Simone que nulle autre, quasi comme si elle seule dût fournir toute la pièce. C'est pourquoi, l'un sollicitant, et l'autre prenant plaisir d'être sollicitée, il advint que l'un prenant plus de hardiesse qu'il n'avait accoutumé d'avoir, et l'autre chassant beaucoup de la peur et honte qu'elle avait accoutumé d'avoir, ils firent si bien qu'ils mirent leurs fuseaux ensemble. A quoi l'un et l'autre prirent si grand plaisir que non seulement l'un n'attendait pas d'y être invité par l'autre, mais qui plus est, ils allaient l'un au devant de l'autre pour s'y inviter.

Et en continuant ainsi leur plaisir de jour en jour et s'embrasant toujours davantage en cette continuation, Pasquin dit un jour à Simone qu'il désirait sur toute chose qu'elle trouvât moyen de venir en un jardin où il la voulait mener afin qu'ils pussent y être ensemble plus à leur aise et avec moins de soupçon. Simone dit qu'elle en était contente et, ayant donné à entendre à son père un dimanche après dîner qu'elle voulait aller au pardon à Saint-Gal, se rendit avec une sienne compagne nommée Lagine, au jardin que Pasquin lui avait désigné, où elle le trouva avec un sien compagnon qui se nommait Puccin, toutefois on l'appelait le Strambe. Et là, s'étant forgée une nouvelle amitié entre le Strambe et Lagine, Pasquin et Simone se retirèrent en un endroit du jardin pour prendre leur plaisir, et laissèrent

Strambe et Lagine en un autre. Or il y avait à l'endroit du jardin où Pasquin et Simone étaient une belle et fort grande plante de sauge, au pied de laquelle s'étant assis et ayant passé longtemps ensemble, et devisé longuement d'un goûter qu'ils voulaient faire une autre fois en ce jardin à leur beau loisir, Pasquin se retournant vers la plante de sauge en cueillit une feuille et commença à se frotter les dents et les gencives, disant qu'il n'y avait chose meilleure au monde pour les nettoyer après avoir mangé. Et quand il les eut ainsi frottées quelque temps, il retourna sur son propos de goûter, dont il avait parlé auparavant; mais il ne continua guère en devisant que tout le visage lui commença à changer, et après ce changement il perdit aussitôt la vue et la parole et en peu de temps mourut. Ce que voyant, Simone se mit à pleurer et à crier et appela Strambe et Lagine, qui y coururent promptement. Et voyant Pasquin non seulement mort, mais déjà tout enflé, mais le visage et le corps tout couverts de taches noires, Strambe commença tout à coup à crier: «Ha, méchante garce, tu l'as empoisonné!» Et menant grand bruit, ils furent ouïs de plusieurs voisins qui habitaient près de ce jardin, lesquels y étant accourus et trouvant cet homme mort et enflé, et voyant que Strambe s'en plaignait et accusait Simone de l'avoir empoisonné, et qu'elle, presque hors de soi pour la douleur du soudain accident qui lui avait ôté son ami, ne se savait excuser, tout le monde crut que c'était comme Strambe disait. C'est pourquoi cette pauvre dolente fut prise et menée, toujours pleurant très fort, au palais du podestat où étant accusée par Strambe et par deux autres, nommés

l'un le Atticiato et l'autre le Malaisé, compagnons de Pasquin, qui étaient survenus, le juge, sans donner intermission à l'affaire, se mit à examiner le cas; et ne pouvant comprendre qu'elle eût usé d'aucune malice dans cette chose là ni qu'elle en fût coupable, il voulut voir en présence d'elle le mort, et le lieu où il avait trépassé, et qu'elle lui racontât comment il était mort parce qu'il ne pouvait, d'après ses seules paroles, la comprendre assez bien. L'ayant donc sans tumulte fait mener là où le corps de Pasquin gisait encore, enflé comme un crapaud, et l'ayant suivie, le juge, s'émerveillant du mort, lui demanda comment cela s'était fait. Celle-ci, s'étant approchée de la plante de sauge et lui ayant raconté toute l'histoire précédente d'un bout à l'autre, pour mieux lui faire comprendre la chose, fit ni plus ni moins ce que Pasquin avait fait, et se frotta les dents avec une feuille de cette sauge. De tout cela, Strambe et les autres amis et compagnons de Pasquin se moquaient en présence du juge, comme de choses vaines et frivoles, accusaient plus instamment sa méchanceté et demandaient que Simone fût punie par le feu : dont la pauvrette qui, du deuil d'avoir perdu son ami, et aussi par la peur de la peine requise par Strambe, demeurait sans sonner mot, tomba pour s'être frotté les dents avec cette sauge, en ce même accident où Pasquin était tombé le premier, non sans grand ébahissement de tous ceux qui étaient là.

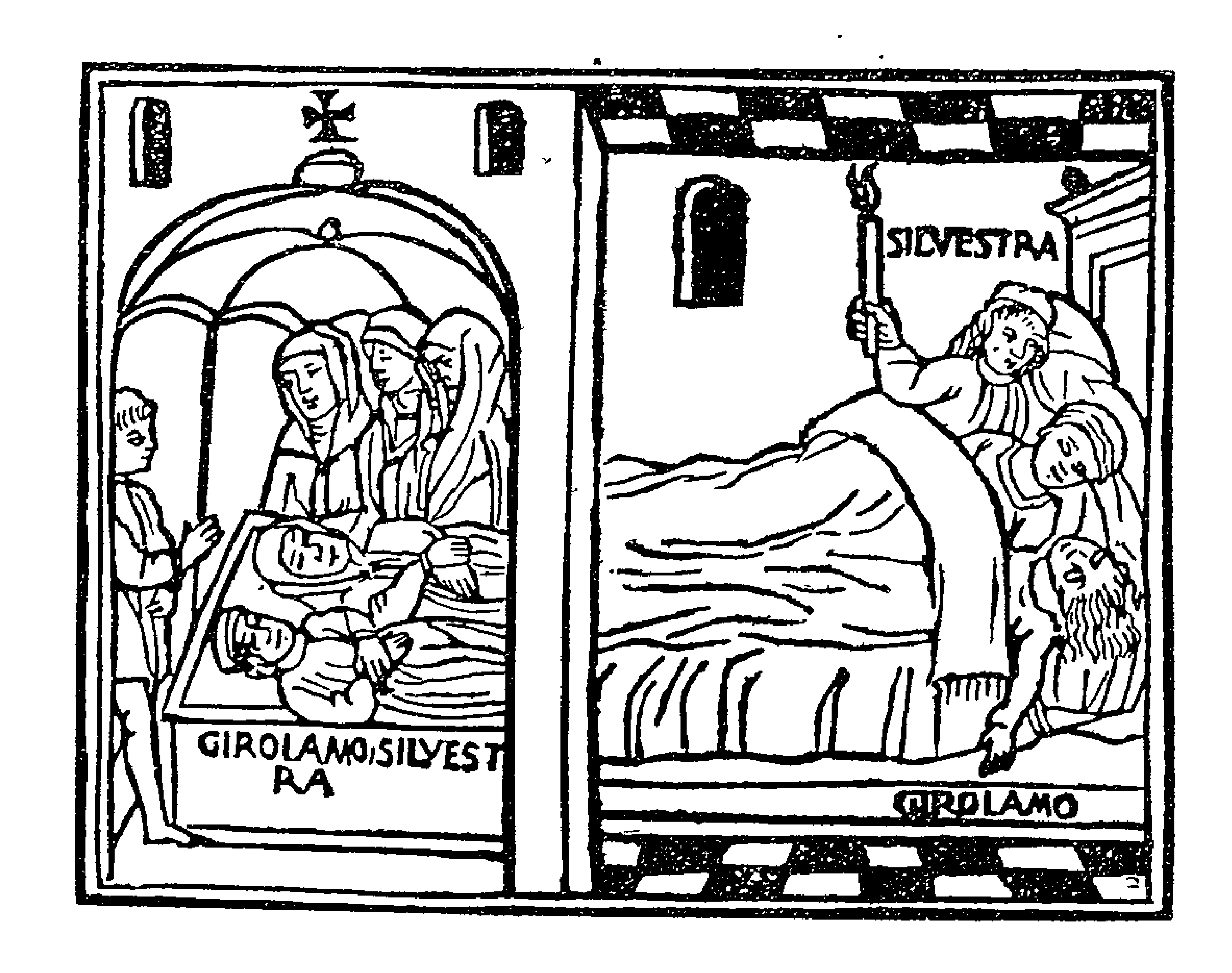
O heureuses âmes, auxquelles il fut donné de finir en un même jour votre fervente amour et votre vie mortelle! et plus heureuses si vous vous en êtes allées ensemble en un

même lieu, et encore très heureuses si l'on s'aime en l'autre vie, et que vous vous aimez comme vous vous aimâtes par-deçà ! Mais beaucoup plus heureuse est l'âme de Simone, au jugement de nous autres vivants qui sommes demeurés en vie après elle, car la fortune ne souffrit pas que son innocence tombât sous le témoignage de Strambe, de l'Atticiato et de Malaisé qui peut-être étaient cardeurs de laine, ou même de condition plus vile; mais elle lui trouva plus honnête voie pour se dégager de leur infamie et suivre l'âme de son ami tant aimé d'elle, la faisant mourir d'une mort semblable à celle de Pasquin.

Le juge, quasi tout stupéfait, et pareillement tous ceux qui étaient là, de l'accident advenu, ne sachant que dire, demeura longuement sans parler. Et, après qu'il fût revenu en meilleur sens il dit : « Ce malheur montre assez que cette sauge est venimeuse, ce que les sauges ne sont point d'habitude ; mais afin qu'elle ne puisse plus offenser personne en cette manière, il faut qu'elle soit coupée jusques aux racines et jetée dans le feu. Ce que faisant celui qui était gardien du jardin, en présence du juge, il n'eut pas sitôt abattu cette grande plante de sauge enterrée que la cause de la mort des deux malheureux amants apparut, car l'on trouva sous la plante de ce saugier un crapaud d'une merveilleuse grandeur, du souffle mortifère duquel on pensa que cette sauge était devenue envenimée. Et personne n'ayant la hardiesse de s'approcher de ce crapaud, on fit faire un fort grand cerne et là le brûlèrent avec ladite sauge.

Et lors fut achevé le procès de Monsieur le juge sur la

mort du pauvre Pasquin, lequel ensemble avec la Simone, furent portés en terre, enflés comme ils étaient, par Strambe et ses compagnons sus-nommés, en l'église de Saint Paul dont par aventure ils étaient paroissiens.



NOUVELLE HUITIÈME

Jérôme aimant une jeune fille nommée Silvestre, s'en va, contraint par les prières de sa mère, à Paris; à son retour, il retrouve son amie mariée; en la maison de laquelle il entre secrètement et meurt auprès d'elle, dans le lit; puis, étant porté en une église pour être enterré, elle mourut semblablement sur lui.

La nouvelle de Madame Emilie était achevée quand Madame Néiphile, par le commandement du roi, commença à dire ainsi : « Il me semble, vaillantes dames, qu'il se trouve beaucoup de gens qui pensent savoir plus que tous les autres, et savent moins, c'est pourquoi ils sont

assez présomptueux pour s'opposer, non seulement contre les conseils et opinions des hommes, mais contre la nature des choses. De laquelle présomption, il est déjà résulté de très grands maux, et l'on n'a jamais vu qu'il en soit sorti aucun bien. Et comme, entre les choses naturelles, celle qui le moins reçoit conseil ou répression, c'est amour dont la nature est telle qu'il se peut plutôt consommer par soi-même qu'être chassé par admonestement d'autrui, il m'est venu en l'entendement de vous raconter une nouvelle d'une femme qui, voulant apparaître plus sage qu'il ne lui appartenait et qu'elle n'était, et aussi, plus que ne le méritait la chose en quoi elle étudiait de montrer son intelligence, fit tant qu'en une même heure elle tira l'amour et l'âme du corps de son fils, pensant chasser amour hors d'un cœur amoureux, où peut-être l'avaient mis les étoiles.

Il y eut donc en notre cité, selon que les anciens racontent, un très grand et riche marchand qui se nomma Léonard Seguier, lequel eut de sa femme un fils appelé Jérôme, après la nativité duquel, ayant mis toutes ses affaires en bon ordre, il passa de cette vie en l'autre. Les tuteurs de l'enfant gouvernèrent avec la mère bien et loyalement toutes ses affaires. L'enfant, qui grandissait, s'apprivoisa avec les autres enfants ses voisins, plus avec une petite garce de son âge, fille d'un couturier, qu'avec nulle autre de son quartier ; et, à mesure qu'il croissait en âge, la fréquentation se convertit en si grande et ardente amitié que Jérôme ne se sentait heureux que lorsqu'il la voyait; et certainement il n'était pas moins aimé d'elle qu'elle ne l'était de lui. La mère de l'enfant, s'étant aperçue de la

chose, l'en tança et châtia plusieurs fois; mais voyant qu'il ne s'en abstenait point, elle s'en plaignit à ses tuteurs, et comme elle pensait, pour la grande richesse de son fils, faire d'une épine un grenadier, leur dit ainsi : « Ce garçon-là, qui n'a pas encore quatorze ans, est si fort amoureux d'une fille d'un couturier notre voisin, nommée Silvestre, que, si nous ne l'ôtons de sa présence, il la prendra un beau jour pour femme sans que personne n'en sache rien, dont je mourrais de deuil; ou bien, il se consumera pour elle s'il voit qu'on la marie à un autre. Ainsi donc, il me semblerait bon que, pour y obvier, vous l'envoyiez quelque part loin d'ici pour servir en quelque boutique; quand il ne la verra plus, elle lui sortira de l'entendement, et après, nous le pourrons marier à quelque jeune fille de bonne maison. »

Les tuteurs dirent qu'elle avait très bien parlé et qu'ils le feraient, si c'était en leur pouvoir. C'est pourquoi, faisant appeler le garçon en la boutique, l'un d'eux se mit à lui dire fort amiablement : « Mon fils, tu es désormais grand, ce sera bien fait que tu commences à voir toi-même tes affaires ; et à cette cause, nous serions fort contents que tu t'en allasses demeurer quelque temps à Paris, où tu verras une grande partie de ta richesse, comme elle se trafique, et en outre tu deviendras là beaucoup mieux conditionné et plus honnête homme que tu ne ferais ici, en voyant ces seigneurs, ces barons et ces gentilshommes, dont il y a grand nombre, et tu apprendras leurs mœurs et conditions ; après quoi tu pourras revenir ici. » Le garçon les écouta attentivement et en peu de mots leur répondit qu'il n'en

voulait rien faire, parce qu'il croyait pouvoir rester à Florence aussi bien qu'un autre. Ces gens de bien, entendant ceci, le reprirent encore avec plusieurs discours mais, voyant qu'ils n'en pouvaient tirer aucune réponse, ils le dirent à sa mère. Laquelle, courroucée violemment, non de ce qu'il ne voulait pas aller à Paris mais de ce qu'il était ainsi amoureux, lui dit toutes les injures du monde; puis, avec douces paroles l'apaisant, se mit à le flatter et à le prier doucement pour le persuader de faire ce que ses tuteurs voulaient, et si bien le sut prêcher qu'il consentit d'aller demeurer un an à Paris et non plus, et ainsi fut fait.

Etant donc Jérôme allé demeurer à Paris et toujours amoureux plus que jamais de sa Silvestre, on l'y retint, sous promesse de l'envoyer quérir d'un jour à l'autre, deux ans entiers; et lui, retournant de là plus amoureux que jamais, trouva s'amie mariée à un bon jeune fils tentier, de quoi il fut dolent outre mesure. Mais, voyant qu'il n'en pouvait être autrement, il essaya d'en prendre son parti, et, ayant découvert le lieu de sa maison, il commença, comme c'est la coutume des jeunes amoureux, à passer et à repasser devant elle, pensant que Silvestre ne l'avait pas davantage oublié que lui elle, mais le cas allait bien autrement, car elle ne se souvenait de lui non plus que si elle ne l'eût jamais vu, ou bien, si elle s'en souvenait quelque peu, son semblant montrait tout le contraire. De quoi le jeune garçon s'aperçut bientôt, et non sans grande mélancolie; néanmoins, il faisait tout son possible pour rentrer en grâce. Mais s'avisant que tout ce qu'il faisait ne

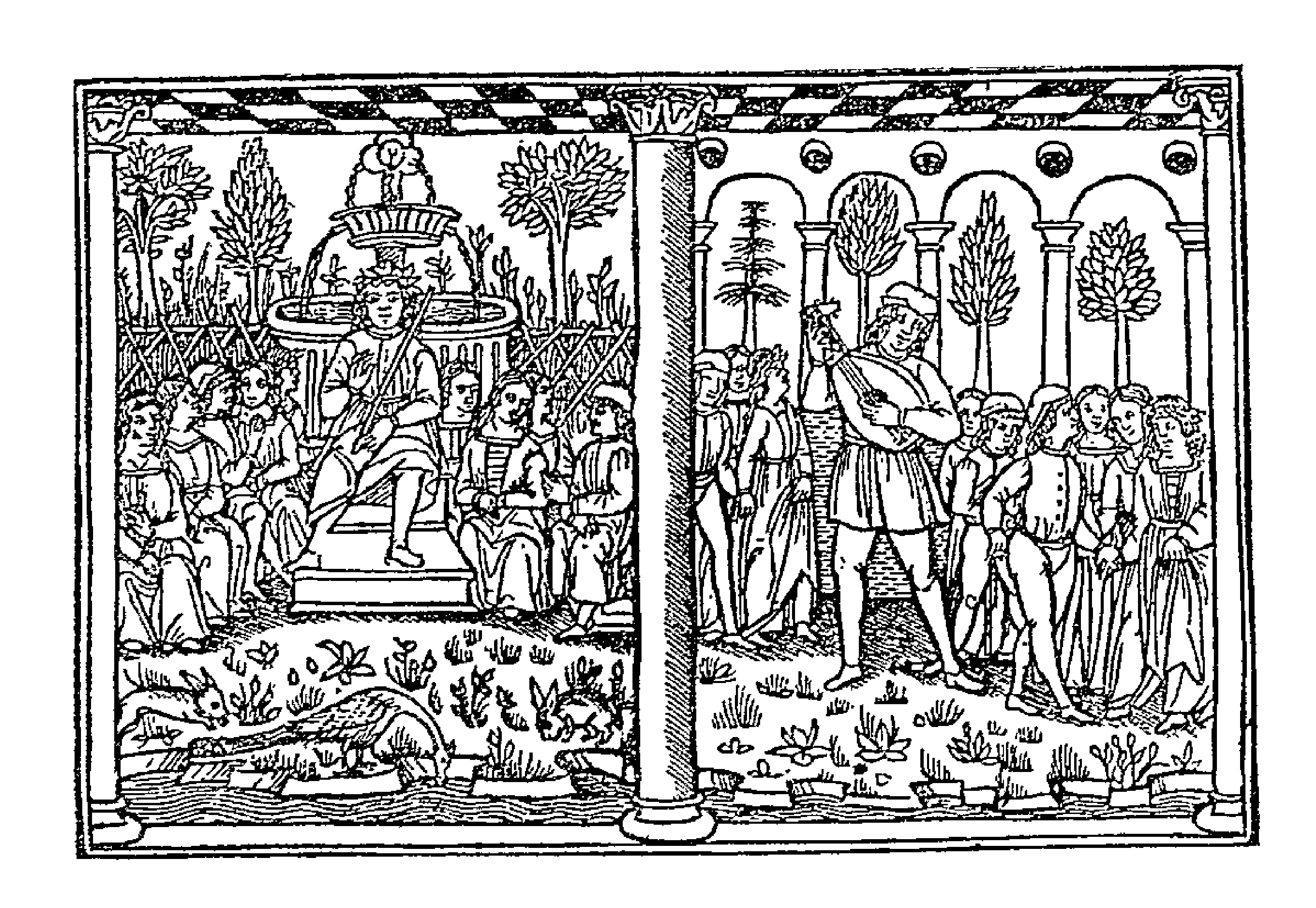
lui servait de rien, il résolut, dût-il en mourir, à lui parler lui-même. Et, s'étant informé de sa maison, auprès d'un voisin, il y entra secrètement un soir qu'elle et son mari étaient allés veiller avec leurs voisins, et se cacha en sa chambre, derrière les rideaux d'un lit de camp qui y était tendu, où il attendit tant, que ceux-ci rentrés et couchés, et le mari endormi, il s'en alla tout droit au lieu où il avait vu que Silvestre s'était couchée, et lui mettant la main sur la poitrine, lui dit tout bellement : « Hélas, m'amie, dors-tu déjà ? » La jeune femme qui ne dormait point, voulut crier ; mais Jérôme lui dit soudainement : « Pour Dieu, ne crie point, car je suis ton Jérôme. » A ces mots, toute tremblante, elle lui dit : « Hé, pour l'amour de Dieu, Jérôme, va-t'en ; le temps est passé où il n'était point malséant à notre grande jeunesse de s'entraimer ; je suis maintenant mariée, comme tu vois, c'est pourquoi, il ne me sied plus de penser à autre homme qu'à mon mari ; je te prie donc, pour Dieu, que tu t'en ailles car si mon mari t'entendait, encore qu'autre mal ne s'ensuivît, il s'ensuivrait toutefois que je ne pourrais plus vivre en paix ni en repos avec lui, là où maintenant il m'aime et vivons paisiblement ensemble. » Le jeune homme, à entendre ces paroles, sentit une douleur infinie, et bien qu'il lui rappelât le temps passé, et son amour non diminué par la distance, y mêlant beaucoup de prières et des promesses très grandes, il ne put rien obtenir. Aussi, désirant de mourir, il la pria enfin que, pour toute récompense de tant d'amour, elle souffrît seulement qu'il se couchât auprès d'elle, tant qu'il se fût réchauffé, parce qu'il s'était tout gelé à l'attendre, lui promet-

tant qu'il ne lui dirait ni ne lui ferait aucune chose, et qu'aussitôt réchauffé un peu, il s'en irait. Silvestre, ayant quelque compassion de lui, le lui accorda, aux conditions qu'il avait dites. Jérôme se coucha auprès d'elle sans la toucher et, rassemblant en une seule pensée la longue amitié qu'il avait eue pour elle, et sa présente cruauté, et son espérance perdue, il résolut de ne plus vivre ; et, tous ses esprits retirés en lui, sans dire aucune parole, il serra les poings et mourut auprès d'elle. Silvestre, après quelque espace de temps, s'émerveillant de sa contenance et craignant que son mari s'éveillât, se mit à dire : « Hé, Jérôme, que ne t'en vas-tu? » Mais ne l'entendant pas répondre, elle pensa qu'il s'était endormi. C'est pourquoi, ayant étendu sa main jusques à lui pour qu'il s'éveillât, elle commença à le pousser et au toucher le trouva plus froid que glace, dont elle s'étonna grandement; et, le touchant plus fort et sentant qu'il ne bougeait point, après l'avoir retouché plusieurs fois, elle connut qu'il était mort; de quoi dolente outre mesure, elle fut longtemps sans savoir que faire. A la fin, elle prit pour conseil de vouloir éprouver, parlant en la personne d'autrui, ce que son mari dirait. L'ayant éveillé, elle lui raconta, sous le nom d'une autre, ce qui lui était advenu présentement, et puis lui demanda quel conseil il lui donnerait si cela lui advenait à elle. Le bon homme répondit qu'il lui semblerait qu'on dût porter le mort seulement à la maison, et l'y laisser, sans en avoir aucune malveillance contre la femme qui ne lui semblait avoir aucunement failli. Alors la jeune femme dit : « Ainsi donc nous faut-il faire. » Et, lui prenant la main, elle lui

fit toucher le jeune homme mort. Dont tout marri, il se leva incontinent debout, puis, allumant la chandelle, sans entrer autrement en paroles avec sa femme, il chargea sur ses épaules le corps revêtu de ses mêmes habillements et sans y songer autrement, se confiant en son innocence, le porta à l'huis de sa maison, où il le posa, puis s'en retourna.

Or le jour venu, qu'on trouva celui-ci mort et gisant devant sa porte, il en fut fait un grand bruit, et spécialement la mère, laquelle chercha et regarda par toute sa personne, ne lui trouvant ni coup ni plaie, si bien que les médecins crurent généralement qu'il était mort de douleur comme cela était. Ce corps fut donc porté à l'église et là vint la dolente mère avec plusieurs autres parentes et voisines, et commencèrent à pleurer très amèrement sur lui, comme c'est notre coutume, et à mener grand deuil; et, pendant qu'on menait ce grand deuil, le bon homme en la maison duquel il était mort dit à sa femme : « Mets quelque cape sur ta tête, et va-t'en à l'église où l'on a porté Jérôme, et place-toi entre les femmes et écoute ce qu'on dit de ce cas, et je ferai de même entre les hommes, afin que nous sachions si on en dit quelque chose contre nous. » La jeune femme, qui devenait trop tard pitoyable, en fut contente; elle désirait voir mort celui auquel, quand il vivait, elle n'avait voulu complaire seulement d'un baiser, et s'y rendit. C'est chose merveilleuse à penser combien les forces d'amour sont difficiles à connaître. Le cœur de cette femme que la prospère fortune de Jérôme n'avait pu ouvrir, fut ouvert par la misérable; et toutes les anciennes flammes

s'étant ressuscitées, elles se changèrent soudainement en une si grande compassion que, sitôt qu'elle aperçut le visage mort, elle se mit, cachée sous sa cape, au travers toutes les femmes et ne s'arrêta jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au corps. Et là, ayant poussé un très grand cri, elle jeta son visage sur le jeune homme mort, qu'elle ne baigna guère de larmes parce qu'elle ne l'eût sitôt touché que, tout comme la douleur avait ôté la vie au jeune homme, elle l'ôta de même à la jeune femme. Mais après que les femmes eurent cherché à la réconforter, lui disant qu'elle se levât un peu, sans la reconnaître encore, et la voulant lever puisqu'elle ne se levait mais demeurait immobile, elles la soulevèrent et alors, elles connurent en un même instant qu'elle était morte et que c'était la pauvre Silvestre. De quoi, toutes les dames qui étaient là, vaincues de double compassion, recommencèrent leurs pleurs plus grands qu'auparavant. Le bruit s'épandit hors de l'église entre les hommes, et parvint aux oreilles du mari qui était parmi eux; il pleura longuement sans vouloir ouïr consolation ou confort de personne. Puis ayant raconté à plusieurs de ceux qui étaient présents, l'histoire qui s'était passée la nuit précédente entre le jeune homme et sa femme, chacun sut manifestement la cause de la mort des deux, dont tous furent affligés. Ayant donc pris la jeune femme morte, et habillée comme on habille les morts, on la coucha sur ce même lit, auprès du jeune homme. Puis, longuement pleurés, on les enterra tous deux en une même sépulture. Et eux qu'amour, lorsqu'ils vivaient, n'avait pu conjoindre ensemble, la mort assembla en inséparable assemblée.



Ci commence la Cinquième journée *du Décaméron, en laquelle on devise sous le gouvernement de Madame Fiammette, de ce qui est advenu heureusement à tel ou tel amoureux après plusieurs malaventures.*

L'orient était déjà tout blanc et les rayons grandissants éclairaient déjà tout notre hémisphère, quand Madame Fiammette, éveillée par le doux chant des oiseaux qui chantaient dans les buissons la première heure du jour, se leva, ainsi que les autres dames, et fit appeler les trois jeunes gentilshommes. Puis avec eux tous, d'un pas nonchalant, elle descendit dans la campagne, à travers la vaste plaine, marchant sur la rosée jusqu'à ce que le soleil fût un peu monté, devisant d'une chose et d'autre avec sa compagnie. Mais, sentant déjà les rais du soleil devenir plus chauds, elle tourna ses pas vers le logis; et lorsqu'on fut

rentré, elle fit restaurer le peu de fatigue qu'on avait eu avec d'excellents vins et confitures, puis on s'alla promener par le plaisant jardin jusques à l'heure du dîner. Laquelle venue et toute chose appareillée par le très discret maître d'hôtel, après avoir dit quelque petit mot de chanson, chacun se mit à table de grand cœur, ainsi qu'il plut à la reine. Et lorsqu'on eut dîné avec bon ordre et plaisir, n'ayant point oublié la danse accoutumée, on fit quelques petites danses aux instruments et aux chansons. Après quoi, la reine donna congé à tout le monde jusqu'à ce que l'heure du dormir fût passée. Les uns s'en allèrent dormir, et les autres demeurèrent à soulas au beau jardin. Mais, un peu après que midi fut passé, chacun s'assembla à la mode accoutumée au bord de la belle fontaine, ainsi qu'il plut à la reine de commander, laquelle, s'étant assise en son siège royal et jetant son regard vers Pamphile, lui commanda en souriant qu'il commençât à réciter les heureuses nouvelles, lequel très volontiers se disposa et dit ainsi :

« Plusieurs nouvelles, gracieuses dames, se présentent à mon esprit pour donner commencement à une si plaisante journée comme sera celle-ci, dont il y en a une qui me plaît plus que toutes les autres, parce que vous pourrez comprendre par elle, non seulement l'heureuse fin pour laquelle nous commençons notre deviser, mais aussi combien puissantes et pleines de grand bien sont les forces d'Amour que plusieurs, sans savoir ce qu'ils disent, condamnent et blâment à grand tort ; ce qui, si je ne m'abuse, vous croyant toutes amoureuses, vous devra plaire grandement.



NOUVELLE PREMIÈRE

Cimon en aimant devient sage et ravit par force s'amie Ephigène sur mer, dont il est mis en prison à Rhodes; et un certain Lisimaque l'en tire hors, avec lequel il prend de rechef Ephigène et Cassandre au milieu de leurs noces, et s'enfuient avec elles en Crète; et de là, les ayant prises pour femmes, ils sont rappelés en leurs maisons.

Il y eut au royaume de Chypre (ainsi que nous l'avons lu jadis dans les histoires anciennes des Chypriens) un gentilhomme nommé Aristippe, qui fut plus riche en biens terriens que nul autre du pays, et si la fortune ne l'eût fait

dolent d'une seule chose, il se pouvait contenter plus que nul autre. Et cette chose était qu'au nombre de ses enfants, il avait un fils qui surpassait en grandeur et en beauté tous ceux de son âge, mais quasiment fou et ne donnant rien à espérer. Il avait nom Gallois, mais comme par aucun travail de précepteur, ni par flatterie ou batterie que lui fit son père, ni par industrie d'autrui, on n'avait pu lui fourrer en tête aucunes lettres ni civilités, mais avec une grosse voix, et difforme, avait les gestes et façons de faire d'une bête brute plutôt que d'un homme, tout le monde l'appelait, par manière de mocquerie, Cimon, ce qui voulait dire dans leur langue, ni plus ni moins que dans la nôtre, grosse bête. Cette existence perdue était pour son père un grand sujet de tristesse, et désespérant de lui, pour n'avoir pas toujours devant les yeux la cause de son deuil, il l'envoya demeurer aux champs, avec ses paysans. Ce qui fut fort agréable à Cimon, parce que les façons de faire et manières d'être des grosses gens et ruraux lui allaient mieux que celles de la ville.

Etant donc allé Cimon à la campagne de son père, et s'exerçant aux choses rustiques, il advint un jour que, passée l'heure de midi, traversant d'un champ dans un autre, avec un bâton sur l'épaule, il entra dans un petit bois, connu dans le pays pour sa beauté, et parce que c'était au mois de mai, il était tout feuillu. En cheminant par ce bois, comme si sa fortune l'eût conduit, il se trouva en un préau environné de très beaux arbres, en l'un des coins duquel il y avait une fontaine fort belle, et froide; et, auprès de cette fontaine, il vit sur l'herbe verte une très

belle jeune fille qui dormait vêtue d'un tant délié accoutrement qu'il ne cachait quasi rien de sa blanche charnure, et elle était seulement couverte depuis la ceinture en bas d'une cotte très blanche et déliée, et à ses pieds dormaient pareillement deux femmes et un sien serviteur. Cimon l'ayant aperçue, il se mit aussitôt à la regarder très attentivement, appuyé sur son bâton, sans sonner un seul mot, avec très grande admiration, comme si jamais auparavant il n'avait vu forme de femme. Et alors, en son dur et rural entendement, où jamais n'avait pu entrer, ni par doctrine, ni par enseignements qu'on lui eût pu faire, aucune impression d'honnête civilité, il sentit un penser qui s'éveillait, lui dire en son gros et matériel esprit que cette fille était la plus belle chose que jamais vît homme vivant. Et puis, il se mit à distinguer les parties d'elle, en louant les cheveux qu'il estimait être de l'or, le front, le nez, la bouche, la gorge et les bras, et surtout son sein qui commençait seulement à poindre, tellement que l'homme champêtre devenu soudain juge de beauté, il désira singulièrement en soi-même, de voir les yeux qu'elle, appesantie de fort sommeil, tenait fermés, et pour les voir, eut plusieurs fois volonté de l'éveiller; mais, lui semblant plus belle sans comparaison que toutes les autres femmes qu'il eût jamais vues, il doutait que ce fût quelque déesse. Et en cela, il avait encore tant de sentiment qu'il jugeait les choses divines plus dignes d'être révérées que les humaines; et pour cela, il se contenait, attendant qu'elle s'éveillât de soi-même. Et bien que le tarder lui semblât trop long, toutefois, surpris d'un plaisir non accoutumé, il ne pouvait partir de là.

Il advint donc que, après long espace de temps, la jeune fille, qui avait nom Ephigène, s'éveilla premier que personne des siens; et ayant levé la tête et ouvert les yeux, vit Cimon devant elle, appuyé sur son bâton, dont elle s'émerveilla fort, et lui dit: «Cimon, que vas-tu cherchant à cette heure par ce bois?» Cimon qui, tant par sa contenance que par sa lourderie, et aussi par la noblesse et richesse de son père était quasi connu de tout le pays, ne répondit aucune chose aux paroles d'Ephigène. Mais, tout aussitôt qu'il vit ses yeux ouverts, il commença à les regarder fixement, lui étant avis en soi-même que d'iceux partait une douceur qui le remplissait d'un plaisir non encore éprouvé. Ce que voyant la jeune fille, elle commença à avoir peur que ce regard si fixe n'incitât sa rusticité à faire quelque chose qui lui pût tourner à deshonneur. C'est pourquoi, ayant appelé ses femmes et s'étant levée debout, elle lui dit. «A Dieu, Cimon!» A quoi Cimon répondit: «Je m'en irai avec toi.» Et bien que la jeune fille refusât qu'il l'accompagnât, ayant toujours peur de lui, elle ne sut toutefois jamais tant faire qu'il abandonnât sa compagnie, jusqu'à ce qu'il l'eût conduite à sa maison; et de là, il s'en alla à celle de son père, disant qu'il ne voulait plus du tout retourner à la campagne. Et, bien que le père en fût fort marri, ainsi que ses parents, ils le laissèrent cependant à la fin au logis, attendant de voir quelle cause lui avait fait changer d'avis.

Etant donc entré à Cimon jusques au cœur, où jamais aucune doctrine n'avait pu entrer, une sagette d'amour pour la beauté d'Ephigène, il fit émerveiller en peu de temps, parvenant d'une pensée à une autre, son père et ses

parents et tous ceux qui le connaissaient ; car il requit premièrement à son père qu'il le fît habiller et mettre en ordre de même que ses frères, ce que le père fit très volontiers; puis, fréquentant avec les honnêtes jeunes hommes, et voyant les façons de faire propres à gentilshommes, principalement à ceux qui étaient amoureux, il apprit en bien peu de temps, au grand étonnement de chacun, non seulement les premières lettres, mais aussi devint très savant entre les savants en philosophie ; d'après cela, l'amour qu'il portait à Ephigène étant cause de tout ceci, il ne changea pas seulement sa voix grosse et rustique en douce et consonante, mais devint musicien parfait et bon joueur d'instruments; encore devint-il très expert à bien piquer et voltiger les chevaux, et robuste en tous exercices de guerre, tant par terre que par mer. Bref, afin que je ne m'amuse à raconter toutes les particularités de ses vertus, la quatrième année depuis qu'il devint amoureux n'était pas accomplie qu'il se fit connaître pour le plus honnête, le mieux conditionné, et ayant plus de vertus et grâces particulières que nul autre gentilhomme qui fût en tout le royaume de Chypre. Que dirons-nous donc, mes gracieuses dames, de Cimon ? Rien, sinon que les vertus hautaines du ciel, infuses dans son cœur gentil, étaient, par envieuse fortune, liées et enfermées de très forts liens en quelque petit recoin de son cœur, lesquels furent tous brisés et déchirés par Amour, plus puissant seigneur que Fortune. Excitateur des esprits endormis, il poussa de toute sa force ces vertus hors des cruelles ténèbres où elles étaient offusquées et les mit en claire lumière, montrant ouvertement de quel

lieu il tire les esprits sujets à soi, et où il les conduit avec ses traits.

Malgré que Cimon, en aimant Ephigène, se fourvoyât en certaines choses, comme cela arrive souvent aux amoureux, Aristippe, son père, considérant qu'Amour l'avait fait de mouton retourner homme, non seulement le supportait patiemment, mais encore lui conseillait de suivre en ceci son bon plaisir.

Mais Cimon, qui refusait d'être nommé Gallois, se souvenant qu'il avait été appelé Cimon par Ephigène, désirant mettre une fin honnête à son désir, fit plusieurs fois prier Chipsée, père d'Ephigène, qu'il lui plût de la lui donner en mariage. A quoi Chipsée répondit toujours qu'il l'avait promise à un gentilhomme Rhodien, nommé Pasimonde, auquel il ne voulait faillir de promesse. C'est pourquoi, lorsque le temps fixé pour les noces d'Ephigène fut venu, et que le mari l'avait envoyé quérir, Cimon dit en soi-même : « Il est temps maintenant que je te montre, o Ephigène, combien je t'aime ! Je suis par toi devenu homme ; mais si je puis une fois t'avoir, je ne fais doute que je ne devienne plus glorieux que tous les dieux vivants ; et pour sûr, je t'aurai ou je mourrai. » Ceci dit, il requit certains gentilshommes, qui étaient ses amis, et fit armer secrètement un vaisseau avec toutes choses nécessaires pour faire guerre navale ; puis il se mit en mer, attendant le vaisseau sur lequel Ephigène devait être menée à Rhodes à son mari. Après plusieurs honneurs qui furent faits par le père d'elle aux parents du mari, elle entra avec eux en mer, puis dirigèrent la proue vers Rhodes et s'en allèrent leur

voie. Cimon, qui ne dormait pas, les atteignit le jour suivant avec son vaisseau, et debout sur la proue, il cria à haute voix à ceux qui étaient sur le vaisseau d'Ephigène : «Demeurez, abaissez les voiles, ou attendez-vous à être pris et submergés en mer.»

Les ennemis de Cimon avaient les armes toutes tirées sur le tillac et se préparaient à se défendre; c'est pourquoi Cimon, après les paroles dites, ayant pris un harpic de fer le jeta violemment sur la poupe des Rhodiens, qui filaient à toute vitesse, et la joignit par force à la proue de son vaisseau et, fier comme un lion, sans attendre qu'il fût suivi d'aucun des siens, saillit sur la nef des Rhodiens, comme s'il ne les comptait pour rien; et, aiguillonné d'amour, se jeta l'épée au poing, avec une force émerveillable entre ses ennemis, et frappant tantôt l'un et tantôt l'autre, les abattait comme brebis. Ce que voyant, les Rhodiens et jetant les armes en terre, quasi tous se rendirent ses prisonniers, auxquels Cimon dit : «Mes amis, ce n'est ni le désir de gagner butin ni haine contre vous qui m'ont fait partir de Chypre pour vous venir assaillir en mer, les armes au poing. Ce qui m'a poussé est grande chose pour moi qui l'ai conquise et c'est pour vous chose légère si vous voulez sans coup férir me l'accorder. Je vous demande Ephigène, que j'aime sur toute autre chose; n'ayant pu l'obtenir de son père comme amie et en mariage, Amour m'a contraint à la conquérir de vous autres comme ennemi, et les armes à la main. C'est pourquoi je veux être pour elle ce que devait lui être votre Pasimonde; donnez-la moi, et allez vous-en à la grâce de Dieu!» Les jeunes gens, contraints de force

plus que de libéralité, donnèrent à Cimon Ephigène pleurante, lequel, voyant qu'elle pleurait, lui dit :

« Noble dame, ne te déconforte point, je suis ton Cimon, qui ai plus mérité de t'avoir pour la longue amitié que je t'ai portée, que Pasimonde à qui tu n'as été que promise. » Puis la fit monter sur sa nef, et s'en retourna vers ses compagnons sans prendre ni toucher aucune chose des Rhodiens, et les laissa aller. Cimon, content plus que nul autre de la conquête d'une si chère proie, après avoir passé quelque temps à consoler Ephigène qui pleurait, résolut avec ses compagnons qu'il ne fallait point retourner pour lors en Chypre. C'est pourquoi, tous d'une même délibération dirigèrent la proue de leur nef vers la Crète où chacun et surtout Cimon, pensait que tant pour les anciennes et nouvelles parentés que pour les grandes amitiés qu'il y avait, ils pourraient demeurer sûrement avec Ephigène.

Mais fortune qui, très heureusement, avait concédé à Cimon la conquête de la belle dame, changea soudain, comme inconstante, en triste et amer pleur, la joie inestimable du jeune amant. Quatre heures entières ne s'étaient encore passées depuis que Cimon avait relâché les Rhodiens que, survenant la nuit, attendue de lui comme la plus plaisante qu'il eût jamais sentie, une tempête farouche surgit ensemble avec la nuit, remplissant le ciel de nuées et la mer de vents pernicieux, si bien que personne ne savait plus ce qu'il devait faire ni où se mettre, ni même se tenir sur la nef pour faire quelque manœuvre. Combien ceci était déplaisant à Cimon, point n'est besoin de le demander ; il lui semblait que les dieux lui eussent accordé

son désir afin de lui rendre plus amer le mourir, dont il ne se souciait guère avant d'avoir été heureux. Ses compagnons étaient pareillement tous dolents, mais surtout Ephigène, qui ne cessait de pleurer et de se tourmenter, ayant peur de chaque vague qui donnait contre la nef, et en ces doléances elle maudissait tant qu'elle pouvait l'amour de Cimon et blâmait grandement sa hardiesse, affirmant que telle fortune de tempête était venue seulement de ce que les dieux ne voulaient pas que lui, qui la voulait avoir pour femme contre leur volonté, pût jouir de son désir présomptueux, mais que la voyant premièrement mourir, il mourût après misérablement. Et avec telles et semblables lamentations, et encore plus grandes, les mariniers ne sachant que faire et le vent devenant plus fort à chaque instant, ils arrivèrent, sans savoir où ils étaient, tout auprès de l'île de Rhodes, et, loin de penser que ce fût Rhodes, ils s'efforcèrent tant qu'ils purent, pour sauver leurs personnes, de prendre terre en cette île, s'il était possible. A quoi fortune leur fut favorable, et les poussa en un petit golfe de mer, dans lequel, peu auparavant, les Rhodiens, à qui Cimon avait enlevé Ephigène, étaient arrivés avec leur nef; et ils ne s'aperçurent d'avoir abordé dans l'île de Rhodes qu'au lever de l'aurore quand le ciel devenu plus clair, ils se virent à un trait d'arc environ près de la nef qu'ils avaient relâchée le jour d'avant. De quoi Cimon dolent outre mesure, craignant ce qui lui advint, commanda qu'on mît toute la force possible à sortir de ce lieu, et que fortune les transporterait après où elle voudrait, car ils ne pouvaient être en pire lieu. C'est pourquoi on fit très grand effort pour

sortir de là, peine perdue : le vent très puissant poussait en sens contraire, tant que non seulement ils ne surent jamais sortir de ce golfe mais, qu'ils le voulussent ou non, le vent les jeta en terre. Aussitôt qu'ils y furent abordés, ils furent reconnus des mariniers Rhodiens qui étaient descendus de leur nef. Un d'entre eux courut vitement à un petit village proche de là, où les gentilshommes Rhodiens étaient allés, et leur conta comment Cimon était arrivé là comme eux, par fortune de mer, et Ephigène avec lui sur la nef ; dont eux, très joyeux d'une telle nouvelle, prirent plusieurs hommes du dit village et s'en coururent incontiment à la mer, où ils empoignèrent Cimon, qui était déjà descendu en terre avec tous ses gens, décidé à s'enfuir en quelque forêt prochaine, avec toute sa compagnie, et pareillement Ephigène. Tous furent emmenés au dit village, et de là à Rhodes, où, quand ils furent arrivés, Pasimonde, le mari, qui déjà en avait ouï des nouvelles, s'en alla sur l'heure plaindre au Sénat, lequel ordonna à un gentilhomme Rhodien, nommé Lisimaque, qui cette année tenait le souverain magistrat des Rhodiens, d'aller incontinent, bien armé et accompagné, prendre Cimon et sa compagnie, et les mener tous en prison, ce qui fut fait.

Et, en telle manière, le misérable amoureux Cimon perdit son Ephigène qu'il avait gagnée peu de temps auparavant, sans avoir eu d'elle autre chose que quelque pauvre baiser. Quant à Ephigène, elle fut reçue de plusieurs gentilshommes et femmes de Rhodes, et réconfortée tant du deuil qu'elle avait eu de sa prise, que de l'ennui et peine du tourment de la mer, et demeura chez ces gentilsfemmes jus-

ques au jour déterminé pour faire les noces. Toutefois, la vie fut sauvée à Cimon et à ses compagnons, à la requête des jeunes gentilshommes Rhodiens, auxquels Cimon l'avait laissée le jour précédent. Et bien que Pasimonde sollicitât tant qu'il pouvait de les faire mourir, ils furent seulement condamnés à prison perpétuelle, en laquelle, comme on peut croire, ils demeuraient tristes et dolents, et sans espérance de jamais en sortir.

Mais cependant que Pasimonde sollicitait tant qu'il pouvait les préparatifs des prochaines noces, la fortune, se repentant quasi de la soudaine injure faite à Cimon, mit en avant un nouvel accident pour son salut. Pasimonde avait un frère, moindre d'âge que lui mais non de vertu, qui se nommait Hormisde, qui avait été longuement en paroles de prendre à femme une belle jeune fille noble de Rhodes, nommée Cassandre que Lisimaque aimait grandement, et le mariage s'était plusieurs fois interrompu par divers accidents.

Or Pasimonde, voyant qu'il devait célébrer ses noces avec une très grande chère, pensa que ce serait très bien fait si, en cette même fête et pour ne plus refaire de dépenses en festins, il pouvait faire que son frère Hormisde épousât Cassandre ; aussi remit-il les propos sus avec les parents de la fille, et les conduisit à effet ; et ils conclurent ensemble que le jour où Pasimonde épouserait sa femme, Hormisde épouserait pareillement la sienne. Ce qu'entendant Lisimaque, il en fut mécontenté outre mesure parce qu'il se voyait priver de son espérance d'épouser Cassandre si Hormisde la prenait ; toutefois, en sage qu'il était, il dissi-

mulait son ennui, et commença à penser par quel moyen il pourrait empêcher que ceci ne vînt à effet, mais il n'en vit point de possible, sinon de la ravir. Ce qui lui sembla plus aisé à faire, à cause de l'office qu'il avait, mais aussi plus deshonnête. Ce nonobstant, après mûre délibération, l'honneur céda à l'amour, et il conclut en son entendement de la ravir quoi qu'il en dût advenir. Et, pensant à la compagnie qui lui serait nécessaire pour exécuter cela, et à l'ordre qu'il devait suivre, il se ressouvint de Cimon qu'il tenait prisonnier avec ses compagnons, et imagina qu'il ne saurait avoir un meilleur ni plus fidèle compagnon en cette affaire que Cimon. C'est pourquoi, la nuit suivante, il le fit secrètement venir en sa chambre, et se mit à lui parler en cette manière : «Cimon, tout ainsi que les dieux donnent libéralement et en grande abondance les choses aux hommes, de même savent-ils très sagement éprouver leur vertu, et ceux qu'ils trouvent fermes et constants à tous les accidents qui peuvent survenir, ils les font dignes, comme vaillants, de plus grands mérites. Or ils ont voulu avoir plus certaine expérience de ta vertu, que de celle que tu eusses pu montrer sans sortir des limites de la maison de ton père, que je sais très abondant en richesses ; car ils t'ont premièrement ramené par les poignantes sollicitudes d'amour, d'animal insensé à devenir homme ; après, par une dure fortune, et présentement, par une prison ennuyeuse, ils veulent voir si ton courage ne se change point de ce qu'il était naguère, quand tu fus, si peu de temps, content de la proie que tu avais gagnée.

Si ton courage est le même qu'il a été, les dieux ne te

donnèrent jamais chose aussi agréable que celle qu'ils se préparent à te donner; laquelle, afin que tu reprennes tes forces accoutumées et deviennes courageux, j'ai résolu de te déclarer. Pasimonde, joyeux de ton malheur et diligent procureur de ta mort, se hâte tant qu'il peut de célébrer ses noces avec ton Ephigène, afin d'y jouir de la proie que fortune, quand elle t'a voulu rire, t'avait premièrement donnée, et soudain, quand elle s'est voulu montrer courroucée, t'a ôtée. Combien ceci doit te déplaire, au moins si tu aimes comme je crois, je le connais par moi-même à qui Hormisde, son frère, s'apprête à faire pareille injure le même jour, en m'ôtant Cassandre que j'aime sur toute autre chose. Et, pour éviter une telle injure et un si grand chagrin, je ne vois point que fortune nous ait laissé d'autre voie ouverte, sinon la vertu de nos courages, et la force de nos mains dextres, auxquelles il nous convient avoir les armes et nous frayer un chemin toi, au deuxième ravissement, et moi au premier de nos deux amies. C'est pourquoi si tu as grand désir de recouvrer, je ne veux pas seulement dire ta liberté, car je crois que tu t'en soucies peu sans t'amie, mais t'amie aussi, et que tu me veuilles suivre dans mon entreprise, les dieux te l'ont mise entre les mains. »

Ces paroles firent revenir tout le courage à Cimon, et sans trop prendre de répit pour faire la réponse, il dit : « Lisimaque, tu ne saurais avoir en cette affaire un plus fort ni plus fidèle compagnon que moi au moins s'il m'en doit advenir ce que tu dis. Ainsi, ce que tu estimes que je dois faire, commande-le moi, et tu verras que je l'exécuterai courageusement. » Lisimaque répondit : « D'aujour-

d'hui en trois jours, les nouvelles mariées doivent faire leurs noces en la maison de leurs maris, dans laquelle, toi et tes compagnons et moi, avec quelques-uns des miens en qui je me fie fort, entrerons quand la nuit sera venue et les ayant prises au milieu du festin, nous les mènerons dans ma nef que j'ai déjà fait apprêter secrètement et tuerons tous ceux qui présumeraient de nous empêcher. » Cet ordre plut grandement à Cimon qui demeura en prison sans en dire mot à personne des siens jusqu'au jour fixé.

Quand le jour des noces fut venu, le triomphe fut grand et magnifique, et il n'y eut coin en la maison des deux frères qui ne fût rempli de joie. Lisimaque, après avoir pourvu à tout le nécessaire, quand il lui parut qu'il était temps, sépara en trois groupes Cimon et ses compagnons, et pareillement ses amis, tous armés sous leurs habillements, les ayant d'abord animés par plusieurs paroles ; il en envoya quelques-uns au port afin que personne ne pût les empêcher de gagner le navire quand besoin serait ; et venant avec les deux autres groupes à la maison de Pasimonde, il en laissa un à la porte, pour que personne de ceux qui étaient dedans ne les pût enfermer ou empêcher de sortir, et monta avec Cimon et le reste de leur compagnie en haut par l'escalier ; puis, quand ils furent entrés dans la salle où les nouvelles épousées avec plusieurs autres dames s'étaient déjà assises par ordre pour souper, ils s'avancèrent et jetèrent les tables par terre, prenant chacun s'amie qu'ils mirent entre les mains de leurs compagnons, et commandèrent qu'on les menât sur l'heure à la nef qui était préparée. Les mariées commencèrent à pleurer et crier, ainsi que les autres femmes et les serviteurs, et toute

la maison fut soudain remplie de bruit et de cris. Mais Cimon et Lisimaque, ayant dégaîné leurs épées, se firent faire sans résistance place par chacun, et vinrent à gagner l'escalier; et comme ils descendaient, Pasimonde se trouva au-devant d'eux qui courait avec un gros bâton à la main, voir quel bruit c'était, et Cimon le frappa si courageusement sur la tête qu'il la lui fendit à moitié et le fit tomber mort à ses pieds; au secours duquel courant Hormisde son frère, il fut pareillement tué d'un des coups de Cimon; et quelques autres qui se voulurent approcher des compagnons de Lisimaque et de Cimon furent par eux blessés et repoussés. Laissant donc la maison pleine de sang, de bruit, de pleurs et de tristesse, ils se serrèrent ensemble, et sans aucun empêchement s'en viennent ensemble à la nef, sur laquelle ayant mis les deux dames et montés dedans avec tous leurs compagnons, le rivage de la mer étant déjà plein de gens armés qui accouraient à la rescousse des dames, ils donnèrent des rames en l'eau et s'en allèrent joyeusement faire leurs affaires en Crête. Là, ils furent les bien reçus de plusieurs amis et parents, et après avoir épousé leurs amies et fait grande chère ils jouirent à plaisir de leur proie. Il y eut après cela des troubles qui durèrent longtemps à Chypre et à Rhodes. A la fin, par l'entremise des parents et amis, tant d'un côté que de l'autre qui s'y employèrent, on trouva moyen qu'après quelque bannissement Cimon s'en retournât joyeusement avec Ephigène en Chypre, et Lisimaque pareillement avec Cassandre à Rhodes, et chacun vécut en son pays avec s'amie longuement et en grand contentement.



NOUVELLE DEUXIÈME

Constance aime Martuccio Gomito ; elle ouït dire qu'il est mort, et se met seule par désespoir en une barque qui est conduite par le vent à Suse en Barbarie, et de là, s'en va à Tunis, où elle le retrouve encore vivant ; elle s'en fait reconnaître et lui, étant en grande autorité du Conseil privé du roi, épouse ladite Constance, et s'en retourne riche avec elle en l'île de Lipari.

Voyant la reine que la nouvelle de Pamphile était achevée, qu'elle loua grandement, elle commanda à Madame Emilie qu'elle suivît avec la sienne, laquelle commença ainsi : « Chacun se doit à bon droit délecter des choses

auxquelles on voit suivre la récompense selon les affections; et puisque aimer mérite au long aller plaisir plutôt qu'affliction, j'obéirai à la reine avec bien plus grand plaisir en parlant de la présente matière, que je ne fis hier au roi en parlant de la précédente. »

Vous devez savoir, mes délicates dames, qu'il y a auprès de Sicile une petite île qu'on appelle Lipari, en laquelle il y eut une bien belle jeune fille nommée Constance, née de fort honnêtes gens de cette île. Un jeune homme de la même île, qui avait nom Martuccio Gomito, fort gracieux, de belles manières, et savant en son art, s'éprit d'elle; laquelle fille s'embrasa semblablement de lui de si bonne sorte qu'elle n'avait nul bien, sinon quand elle le voyait. Et désirant Martuccio de l'avoir en mariage, il la fit demander à son père, dont la réponse fut qu'il était trop pauvre. Martuccio, très dépité de se voir refusé par pauvreté, arma un petit vaisseau avec certains amis et parents, et fit serment de ne jamais retourner à Lipari qu'il ne fût riche. C'est pourquoi, partant de là, il commença, en faisant le métier de corsaire, à côtoyer la Barbarie, pillant et dérobant tout ce qu'il trouvait moins fort que lui. En quoi fortune le favorisa grandement, s'il eût su bien conduire son bonheur; mais ne se contentant, lui et ses compagnons, d'être devenus en peu de temps fort riches, il advint que, cherchant à l'être davantage, ils furent tous pris par certains vaisseaux de Sarrazins, et tout ce qu'ils avaient pillé, après s'être toutefois défendus longuement; encore la plus grande partie fut-elle tirée par les Sarrazins, lesquels, après qu'ils eurent mis à fond le vaisseau, le menèrent à

Tunis, où Martuccio fut mis en prison et gardé en grande misère.

La nouvelle vint à Lipari, non pas d'un seul mais de plusieurs, que tous ceux qui étaient partis sur le petit vaisseau avec Martuccio avaient été noyés. La jeune fille qui avait été dolente outre mesure de son partement, en apprenant qu'il était mort, pleura longuement avec les autres, et décida en soi-même de ne plus vouloir vivre et, n'ayant point le cœur de se tuer soi-même par violence, elle pensa de donner nouvelle nécessité à sa mort. C'est pourquoi, sortant un soir secrètement de la maison de son père et s'en allant au port, elle trouva de fortune une petite barque de pêcheurs, séparée quelque peu des autres navires, laquelle, pour avoir été quittée à l'instant par ses maîtres, se trouvait fournie de mât, de voiles et de rames. Elle y monta prestement et, s'avançant en mer à force de rames, étant un peu versée dans l'art marinier, comme presque toutes les femmes de cette île, elle fit voile, mit à bas les rames et le timon, et s'abandonna du tout à la puissance du vent, dans la pensée qu'il devait advenir par nécessité, ou que le vent renverserait la barque non chargée et sans gouverneur, ou qu'il la ferait frapper contre quelque rocher et la romprait, si bien qu'elle dût forcément se noyer. Et, en cette délibération, elle s'enveloppa la tête en un manteau et alla se coucher en pleurant au fond de la barque. Mais il en advint autrement qu'elle n'avait pensé, parce que c'était la tramontane qui soufflait et qu'elle était fort douce, sans qu'il fît quasi point de mer; elle conduisit la barque, depuis la nuit où elle était partie jusqu'au lendemain sur le vêpre, bien

cent milles au-dessus de Tunis, sur une plage prochaine d'une ville appelée Suse. La jeune fille ne sentait point si elle était en terre ou en mer, n'ayant pas levé la tête et résolue qu'elle était à ne la lever jamais. Or y avait-il de fortune, lorsque la barque frappa sur la rive, une pauvre femmette à la marine, qui ôtait du soleil les filets de ses pêcheurs, laquelle, voyant la barque, s'émerveilla fort de ce qu'on l'avait laissée à pleine voile donner en terre, et pensant que les pêcheurs dormissent dedans, elle alla vers la barque où elle ne vit que cette jeune fille, qu'elle appela plusieurs fois parce qu'elle dormait fort; à la fin, elle l'éveilla et, connaissant à son habit qu'elle était chrétienne, lui demanda en parlant latin, comment il était possible qu'elle fût arrivée là ainsi seulette en cette barque. La jeune fille, entendant le langage latin, douta que quelque autre vent l'eût ramenée par aventure à Lipari et, se levant soudainement, regarda autour d'elle ; mais ne reconnaissant pas le pays et se voyant en terre, elle demanda à la bonne femme où elle était. Celle-ci lui répondit : « Ma fille, tu es près de Suse en Barbarie. » A ces mots, la jeune fille, dolente de ce que Dieu ne lui avait voulu envoyer la mort, craignant de recevoir quelque deshonneur, et ne sachant que faire, s'assit au pied de sa barque et commença à pleurer. La bonne femme, voyant ceci, en eut pitié et la pria tant qu'elle la mena en sa petite cahute de maison, où elle la flatta si bien qu'elle lui dit comment elle était arrivée là. Ainsi, la bonne femme sachant qu'elle était à jeun, lui donna de son pain dur avec un peu de poisson et de l'eau, et la pria tant qu'elle mangea quelque peu. Constance lui de-

manda après, voyant qu'elle parlait ainsi latin, qui elle était. A quoi la vieille répondit qu'elle était de Trapani, avait nom Chèreprise, et servait en ce pays certains pêcheurs chrétiens. La jeune fille, toute dolente qu'elle fût, entendant nommer Chèreprise, prit en soi-même bon augure d'avoir ouï ce nom, sans savoir pourtant quelle cause la mouvait à ceci, et se mit à espérer, sans savoir quoi, et à cesser quelque peu de désirer la mort comme elle faisait auparavant ; et sans lui déclarer autrement qui elle était, ni de quel pays, pria chèrement la bonne femme que, pour l'amour de Dieu, elle eût pitié de sa jeunesse et qu'elle lui donnât quelque conseil par lequel elle pût éviter qu'on ne lui fît injure. Chèreprise, entendant ceci, comme bonne femme qu'elle était, la laissa en sa cahute et s'en alla soudainement serrer ses filets, puis s'en retourna vers elle, et après l'avoir couverte et enveloppée de son propre manteau, la mena à Suse avec elle, où, quand elle fut arrivée, la bonne femme lui dit : « Constance, je te mènerai en la maison d'une très bonne dame sarrazine, à laquelle je fais bien souvent service en ce qu'elle me commande. Elle est femme ancienne et charitable : je te recommanderai à elle le plus que je pourrai et suis très certaine qu'elle te recevra volontiers et te traitera comme si tu étais sa fille. Aussi de ton côté, quand tu seras avec elle, tu te parforceras tant qu'il te sera possible, en la servant bien, d'acquérir sa grâce jusqu'à ce que Notre Seigneur t'envoie meilleure fortune. »
Et, comme elle dit, ainsi fit-elle.

La dame, qui était déjà vieille, après qu'elle eût entendu Chèreprise, regarda la jeune fille au visage et commença à

pleurer et, la prenant, lui baisa le front; puis la mena par la main en la maison où elle demeurait avec quelques autres femmes, sans aucun homme, qui toutes besognaient de leurs mains en diverses choses de soie, de cuir, et de palmes, et de plusieurs autres ouvrages. Desquels la jeune fille en peu de jours en apprit quelqu'un, et commença à besogner avec elles et vint tant en la bonne grâce et amour de la bonne dame et de toutes les autres que c'était merveilles; encore apprit-elle de ses compagnes leur langage en peu de temps.

Demeurant donc à Suse la jeune fille, qui avait été déjà pleurée pour perdue et morte en la maison de son père, il advint qu'étant roi de Tunis un qui se nommait Mariabdèle, un jeune seigneur de grand lignage et fort puissant qui habitait Grenade disait que le royaume de Tunis lui appartenait, et pour cette cause il assembla une puissante armée, et s'en vint assaillir le roi pour l'en chasser. Lesquelles choses venues aux oreilles de Martuccio Gomito, qui savait fort bien parler la langue barbaresque, et apprenant que le roi faisait un merveilleux effort pour sa défense, il dit à un de ceux qui le gardaient lui et ses compagnons: « Si je pouvais parler au roi, je me fais fort de lui donner un conseil grâce auquel il aurait bientôt gagné la bataille. » La garde dit ces paroles à son maître, lequel alla incontinent les rapporter au roi, qui ordonna que Martuccio lui fût amené, et lui demanda quel conseil était le sien. Martuccio répondit: « Sire, au temps que j'ai fréquenté vos pays, si j'ai bien pris garde à la façon de faire que vous tenez dans vos batailles, il me semble que vous vous servez

d'archers plus que d'autres gens; c'est pourquoi, s'il était possible de trouver le moyen que les flèches faillissent à vos ennemis, et que les vôtres en eussent en abondance, je pense que vous gagneriez la bataille. » A quoi le roi répondit : « Sans doute, si ceci pouvait se faire, je penserais bien être vainqueur. » Lors Martuccio lui dit : « Sire, si vous voulez, il se pourra faire, et voici comment. Il faut que vous fassiez faire les cordes des arcs de vos archers plus déliées que celles dont on a coutume d'user; et après, il faut faire les flèches de sorte que les coches ne puissent servir qu'à ces cordes déliées; mais il faut que ceci soit fait si secrètement que votre ennemi ne le sache, car il y pourvoirait. Et la raison pourquoi je le dis est la suivante : après que les archers de votre ennemi auront tiré toutes leurs flèches et les vôtres les leurs, vous devez bien penser qu'il faudra par nécessité que vos ennemis ramassent les flèches qu'on leur aura tirées, pour en retirer contre les vôtres, tant que la bataille durera, et autant en feront les vôtres des leurs; mais vos ennemis seront bien trompés car ils ne pourront pas se servir de celles de vos gens, d'autant que les petites coches ne recevront point les grosses cordes; mais les vôtres se serviront au contraire des flèches ennemies, parce que la corde déliée recevra très bien la flèche qui aura la coche grande ; et ainsi les vôtres en auront en très grande abondance et les autres nécessité. » Ce conseil plut grandement au roi, comme sage prince qu'il était, et, le suivant de point en point, il trouva par cela qu'il avait vaincu son ennemi, dont Martuccio vint grandement en sa grâce, et par conséquent riche et en grande autorité.

Le bruit de toutes ces choses courut par tout le pays, tellement qu'il parvint aux oreilles de Constance que Martuccio Gomito, qu'elle avait cru mort, était en vie. L'amour qu'elle lui portait, qui était déjà presque éteinte dans son cœur, se ralluma avec soudaine flamme, et augmentant, ressuscita l'espérance morte. C'est pourquoi elle raconta toute son histoire à la bonne dame chez qui elle demeurait, et lui dit qu'elle désirait fort d'aller à Tunis, afin de saouler ses yeux de ce dont les oreilles par leur ouïe, les avaient fait désireux. La bonne dame loua grandement son désir, et comme si elle eût été sa mère, se mit avec elle sur une barque et s'en alla à Tunis, où elle fut reçue, et Constance de même, fort honorablement en la maison d'une sienne parente. Et ayant mené avec soi sa Chèreprise, elle l'envoya aux nouvelles de Martuccio. Laquelle, après avoir entendu qu'il était en vie et en grande autorité, vint lui en faire le rapport. Lors, la bonne gentilfemme, voulant être celle qui avertirait Martuccio que s'amie Constance était venue jusquelà pour le trouver, s'en alla un jour au lieu où il était et lui dit: « Martuccio, il est arrivé en ma maison un tien serviteur, qui vient de Lipari ; il voudrait bien te parler en secret, et pour ne m'en fier à autrui, moi-même, comme il m'en a priée, j'ai bien voulu venir te le dire. » Martuccio la remercia, et la suivit en sa maison. Quand la jeune fille le vit, il ne s'en fallut guère qu'elle en mourût de joie, et, ne pouvant se contenir, lui sauta au col, les bras ouverts en l'embrassant, et, par compassion des malheurs passés et aussi par la présente joie, se prit à pleurer chaudement. Martuccio, voyant la jeune fille, s'en émer-

veilla et fut quelque temps sans savoir que dire ; puis, en soupirant, il dit : « O ma Constance, es-tu donc en vie ? Il y a déjà longtemps que j'ai ouï dire que tu étais perdue et jamais depuis on n'a su de tes nouvelles en notre maison. » Et, ceci dit, en pleurant tendrement, il l'embrassa et la baisa. Constance lui raconta toutes ses fortunes et l'honneur qu'elle avait reçu de la gentilfemme avec qui elle avait demeuré. Et, après plusieurs devis qu'ils eurent ensemble, Martuccio se partit d'avec elle et s'en alla devers le roi son maître, à qui il conta tout, c'est-à-dire toutes ses fortunes et celles de s'amie, disant qu'il entendait, avec sa permission toutefois, de l'épouser selon notre loi. Le roi s'émerveilla fort de toutes ces choses et, ayant fait venir la fille, et entendu d'elle qu'il en était ainsi que Martuccio lui avait conté, il dit : «En bonne foi, tu l'as bien mérité pour ton mari. » Puis, après s'être fait apporter de très grands et riches présents, il lui en donna une partie et l'autre à Martuccio, leur donnant congé de faire entre eux ce qui leur serait le plus agréable. Martuccio fit grand honneur à la gentilfemme avec qui Constance avait demeuré, et l'ayant remerciée de ce qu'elle avait fait pour elle, lui fit des présents convenables ; puis, quand il en eut pris congé, non sans les larmes de Constance, la recommanda à Dieu.

Ensuite, avec le congé du roi, ils montèrent sur une petite barque et Chèreprise avec eux, et ayant bon vent, retournèrent à Lipari où la fête fut si grande qu'on ne la pourrait jamais dire. Et alors, Martuccio l'épousa en de belles et grandes noces, et puis ils jouirent ensemble de leur amour en paix et en repos.



NOUVELLE TROISIÈME

Pierre Boccamasse, se sauvant avec Angéline, rencontre des brigands en chemin. La jeune fille s'enfuit par une forêt d'où elle est menée en un château, et Pierre, pris par les larrons, s'échappe de leurs mains; puis, par aventure, il arrive au château où Angéline était, et l'ayant épousée, s'en retourne avec elle à Rome.

Il n'y eut personne en la compagnie qui ne louât la nouvelle de Madame Emilie, et la reine s'apercevant qu'elle était finie, se tourna vers Madame Elise et lui commanda de continuer; laquelle, désireuse d'obéir, commença ainsi : «Gracieuses dames, il me vient de souvenir d'une mau-

vaise nuit que passèrent deux jeunes personnes encore peu discrètes, mais comme elles eurent par la suite plusieurs plaisantes journées, je suis contente, puisqu'elle vient à propos, de vous la raconter.

En la cité de Rome, qui fut en son temps chef du monde, comme elle en est aujourd'hui la queue, il y eut naguère un jeune homme nommé Pierre Boccamasse, de famille romaine très honorable, lequel devint amoureux d'une très belle et aimable jeune fille nommée Angéline, fille d'un certain Giglinosse Saulle, homme de la plèbe, mais fort estimé des Romains. Et en l'aimant il sut tant faire que la jeune fille commença de l'aimer pas moins qu'il ne l'aimait. C'est pourquoi se sentant contraint d'amour fervente, et ne pouvant souffrir plus longtemps l'âpre peine que le désir de l'avoir lui donnait, il la demanda en mariage. Ce que sachant ses parents, ils allèrent tous lui parler, le blâmant fort de ce qu'il voulait faire, et d'autre part firent dire au père de la fille qu'il ne prêtât l'oreille en aucune manière aux paroles de Pierre, parce que, s'il le faisait, ils ne le tiendraient jamais pour ami ni pour parent. Pierre, voyant qu'on lui empêchait la voie par laquelle, et non par une autre, il pensait parvenir à son désir, voulut mourir de deuil, et si le père d'elle y eût consenti, il l'eût épousée contre le vouloir de tous ses parents.

Toutefois, il se mit en la fantaisie de faire tant, s'il plaisait à la fille, que la chose réussît. Et, ayant su par personne interposée qu'elle en était très contente, il conclut avec elle de s'enfuir de Rome. A laquelle chose ayant donné ordre, Pierre se leva un matin de fort bonne heure,

et ensemble ils montèrent à cheval, et prirent leur chemin vers Alaigne, où Pierre avait quelques amis auxquels il se fiait fort, et chevauchant ainsi, n'ayant loisir de faire les noces, parce qu'ils craignaient d'être suivis, devisant ensemble de leurs amours, ils se baisaient quelquefois l'un l'autre. Or, quand ils furent à quatre lieues de Rome, Pierre ne sachant guère bien le chemin, au lieu de prendre à main droite prit à gauche. Ils n'avaient pas chevauché plus d'une lieue qu'ils se virent près d'un petit château d'où ayant été aperçus, il sortit incontinent douze rustres; et, comme ils étaient déjà tout proches, la jeune fille les vit et s'écria : «Pierre, sauvons-nous, car nous sommes assaillis!» Pierre tourna son cheval le mieux qu'il put vers une forêt fort grande et, lui serrant les éperons aux flancs, se tenait à l'arçon; le cheval, se sentant piqué l'emportait en courant par la forêt. Pierre qui regardait plus au visage d'Angéline qu'au chemin et ne s'était pas avisé aussi tôt qu'elle des galants fut, cependant qu'il allait regardant de quel côté ils venaient sans les voir encore, surpris par eux et empoigné. Ils le firent descendre de cheval puis, lui ayant demandé qui il était et Pierre le leur ayant dit, ils se mirent à délibérer entre eux et dire : «Celui-ci est ami de nos ennemis; qu'allons-nous en faire, sinon le dépouiller et le pendre par mépris des Orsini à un de ces chênes!» S'étant tous accordés sur le point, ils commandèrent à Pierre qu'il se dévêtît. Lequel, tout en se dépouillant, et prévoyant déjà son malheur, il advint qu'une embûche de bien vingt-cinq bons compagnons leur tomba sur le dos en criant : «Tue, tue!» Ainsi surpris, ils abandonnèrent

Pierre et se mirent en défense; mais se voyant moins nombreux que leurs assaillants, ils commencèrent à fuir et ceux-ci à les poursuivre. Ce que voyant Pierre, il se revêtit aussitôt, sauta sur son cheval, et se mit à fuir tant qu'il put par la voie où il avait vu que sa mie s'en était fuie. Mais ne voyant route ni sentier par la forêt, ni aucune trace de cheval, bien qu'il se crût en sûreté et hors des mains de ceux qui l'avaient pris et aussi des autres qui les avaient assaillis, ne retrouvant point toutefois s'amie, il fut plus dolent qu'homme du monde, et commença à pleurer et aller tantôt ci, tantôt là, en l'appelant par la forêt. Mais personne ne lui répondait. N'osant retourner en arrière, il chevauchait toujours plus outre, et ne savait où il devait arriver. Et d'autre part, ayant ouï parler de bêtes sauvages qui ont accoutumé d'être dans les forêts, il avait peur en même temps pour soi-même et pour s'amie, qu'il lui semblait voir à tout instant être étranglée par quelque ours ou par quelque loup. Ce pauvre Pierre s'en alla, ainsi mal fortuné tout le long du jour par cette forêt en criant et appelant, et quelquefois allant en arrière pensant aller en avant; et il était déjà si las, tant pour le crier, pleurer et la peur qu'il avait que pour avoir été longtemps sans manger, qu'il n'en pouvait plus. Aussi, la nuit venue, ne sachant quel autre parti prendre, il descendit de son cheval et le lia à un gros chêne sur lequel il monta de peur d'être dévoré la nuit par quelque bête sauvage. La lune s'étant levée peu après et le temps éclairci, n'ayant la hardiesse de s'endormir, soit crainte de choir, soit que le deuil et le souvenir de s'amie, eût-il pu dormir, l'en empêchassent, il fut con-

traint de veiller toute la nuit en soupirant et pleurant et maudissant en soi-même sa fortune.

Angeline, comme nous l'avons dit ci-devant, ne sachant où aller, sinon où il plaisait le plus à son cheval de la conduire, se mit si avant dans la forêt qu'elle ne put jamais retrouver l'endroit où elle y était entrée. Aussi, ni plus ni moins que Pierre avait fait, elle alla tout le long du jour à tournoyer par ce lieu sauvage, attendant, pleurant et tantôt appelant et tantôt plaignant son malheur.

A la fin, voyant que Pierre ne venait point, elle se mit en un petit sentier qu'elle rencontra de fortune, étant presque nuit ; son cheval le suivit tant, qu'après avoir fait un peu plus d'une lieue, elle vit de loin devant soi, une maisonnette, vers laquelle elle se hâta tant qu'elle put, et là, elle trouva un bonhomme fort vieux avec sa femme pareillement vieille. Lesquels, lorsqu'ils la virent ainsi seule, lui dirent : « O ma fille, que vas-tu à cette heure faisant ainsi seule dans ces parages ? » La fille, en pleurant, répondit qu'elle avait perdu sa compagnie par la forêt et demanda combien elle était près d'Alaigne. Le bonhomme lui répondit : « Ma fille, ceci n'est pas le chemin pour aller à Alaigne, il y a plus de six lieues d'ici. » Lors elle leur redemanda : « Et où donc y a-t-il près d'ici quelques maisons où je pourrais loger ? » Répondit le bonhomme : « Il n'y en a point de si près que tu y susses aller de jour. » La fille dit alors : « Vous plairait-il donc puisque je ne puis aller ailleurs, de me garder ici pour l'amour de Dieu, cette nuit ? » Le bonhomme répondit : « Jeune fille, il nous plaît très bien que tu demeures ici avec nous pour ce soir. Mais

nous devons t'avertir que par ces bois il va et vient de jour et de nuit tout plein de mauvaises compagnies, d'amis et d'ennemis qui nous font souvent de grands déplaisirs et de grands dommages. Et si, par malheur, toi étant ici, il en venait quelqu'une, te voyant belle et jeune comme tu es, ils te feraient déplaisir et honte, et nous ne te pourrions aider. Nous avons voulu te le dire pour qu'après, si cela arrivait, tu ne puisses te plaindre de nous. » La fille voyant que l'heure était tarde, encore que les paroles du vieillard l'épouvantassent, dit : « S'il plaît à Dieu, il nous gardera vous et moi de ce malheur, et si cela m'arrivait, c'est moindre mal d'être à la merci des hommes que d'être dévorée par les bois, des bêtes sauvages. » Et, ceci dit, et descendue de son cheval, elle entra en la maison du pauvre homme où elle soupa pauvrement avec eux de ce qu'ils avaient, et après souper elle se jeta toute vêtue sur leur lit pour se coucher avec eux, où elle ne cessa de soupirer et pleurer sa déconvenue et celle de Pierre, duquel elle ne savait espérer, sinon mal.

Et, quand il fit presque jour, elle ouït un grand piétinement de gens qui cheminaient ; aussi, se leva-t-elle précipitamment, et s'en alla en une grande cour qu'il y avait derrière la maisonnette, où elle vit une grosse meule de foin, dans lequel elle se cacha, afin que si ces gens venaient là elle ne fût sitôt trouvée ; et à peine avait-elle fini de se cacher que ceux-là, qui étaient en grande compagnie et très mauvais garçons furent à la porte de la maisonnette qu'ils se firent ouvrir. Et quand ils furent entrés dedans et eurent trouvé le cheval de la fille tout sellé, ils

demandèrent qui était céans. Le bonhomme, ne voyant autour de soi la jeune fille, répondit : « Il n'y a céans personne que nous, mais ce cheval, échappé à Dieu sait qui, arriva au soir ici, et nous le mîmes céans, afin que les loups ne le mangeassent. » Alors, le principal de la troupe dit : « Il sera donc bon pour nous, puisqu'il n'a point d'autre maître. » Quand ceux-ci furent tous entrés et épandus dans la petite maison, une partie s'en vint à la cour et ayant laissé leurs javelines et rondelles, il advint que l'un d'eux, ne sachant que faire d'autre, fourra sa javeline dans le foin, et il ne s'en fallut guère qu'il ne tuât la fille qui était cachée, et qu'elle ne se trahît, car la javeline lui vint si près du sein gauche que le fer perça son habillement, dont elle faillit jeter un grand cri pensant être blessée; mais se rappelant le lieu où elle était, elle se tint coite, sans sonner mot.

La compagnie, après avoir fait cuire des chevreaux et autre chair qu'ils avaient, et qu'ils eurent bu et mangé, s'en allèrent deçà et delà à leur entreprise et emmenèrent le cheval d'Angeline. Lorsqu'ils furent un peu éloignés, le bonhomme demanda à sa femme : « Qu'est devenue notre fille qui arriva hier au soir ici, laquelle je n'ai point vue depuis que nous sommes levés ? » La bonne femme répondit qu'elle n'en savait rien, et regardait si on ne la verrait point. La jeune fille, s'avisant qu'ils étaient partis, sortit du foin, de quoi le bonhomme fut bien aise quand il vit, qu'elle n'était pas tombée entre les mains de ces paillards et, étant déjà presque jour, lui dit : « Désormais que le jour s'en vient, nous te mènerons, s'il te plaît, jusqu'à un

château qui est à deux lieues et demie d'ici, où tu seras en lieu sûr ; mais il te faudra venir à pied, parce que ces mauvais garçons qui viennent à cette heure de partir d'ici ont emmené ton cheval. » La pauvre fille, se souciant peu de cela, les pria pour l'amour de Dieu qu'ils la menassent en ce château, ce qu'ils firent, et y arrivèrent entre sept et huit heures du matin. Le château était à un des Orsini qui s'appelait Lielle de Champ de Fleur, et par bonheur, sa femme, bonne et sainte dame, y était aussi. Laquelle, quand elle vit la jeune fille, la reconnut aussitôt et la reçut bien volontiers. Puis voulut savoir tout par ordre comment elle était arrivée là. Ce que la fille lui conta entièrement, dont la dame, qui connaissait Pierre, fut marrie parce qu'il était des amis de son mari. Et apprenant le lieu où il avait été saisi, elle pensa qu'il eût été tué. Elle dit à la fille : « Puisque tu ne sais donc où est Pierre, tu demeureras ici avec moi, jusqu'à ce que je puisse te renvoyer à Rome en toute sécurité. »

Pierre étant sur le chêne, le plus dolent qu'il fût possible, vit venir, à l'heure du premier sommeil, une vingtaine de loups desquels, tout aussitôt qu'ils virent son cheval, furent tout autour de lui. Le cheval, quand il les sentit près de soi, secoua la tête et rompit ses rênes, et commença à s'en vouloir fuir ; mais environné de tous côtés et ne pouvant fuir, il se défendit longtemps avec les dents et à grands coups de pied, mais à la fin, il fut jeté par terre et mis en pièce, puis éventré en peu de temps ; et se paissant tous de lui, ils le dévorèrent sans y laisser autre chose que les os ; et après s'en allèrent. De quoi le pauvre Pierre, qui sentait

avoir encore quelque compagnie de son cheval et un support de ses travaux, fut fort effrayé, et pensa en soi-même qu'il ne pourrait jamais sortir de cette forêt. Et quand il fut presque jour, mourant de froid sur cet arbre, il vit, comme celui qui regardait toujours autour de soi, un grand feu, qui devait bien être à une bonne demi lieue. C'est pourquoi, si tôt qu'il fit jour clair, il descendit de ce chêne, non sans grande peur, et se dirigeant vers ce feu, fit tant qu'il y arriva. Autour de ce feu, il trouva des bergers, qui banquetaient et se donnaient du bon temps, desquels il fut reçu par pitié. Et après qu'il eut mangé et bu et qu'il se fut réchauffé, il leur conta sa déconvenue et comment il était arrivé là; puis leur demanda s'il n'y avait pas dans ce pays, village ou château où il pût aller. Les bergers lui dirent que non loin de là, environ une lieue et demie, il y avait un château de Lielle de Champ de Fleur, et que sa femme y était pour l'heure, dont Pierre fut très joyeux, et les pria que quelqu'un d'eux l'accompagnât jusque-là, ce que deux d'entre eux firent volontiers.

Pierre y étant arrivé et ayant trouvé quelqu'un de sa connaissance, il tâchait de trouver le moyen qu'on allât chercher la jeune fille par la forêt, quand la dame le fit appeler, vers laquelle il s'en alla aussitôt. Et, voyant s'amie Angéline avec elle, jamais joie ne fut pareille à la sienne. Car il transissait tout du désir qu'il avait de l'aller baiser, mais il s'en abstenait de la honte qu'il avait de la dame. Et si sa joie fut grande, celle d'Angéline, le voyant aussi, ne fut pas moindre. La gentilfemme, après lui avoir fait bon accueil et su ce qui lui était advenu, le reprit bien

fort de ce qu'il voulait faire contre le vouloir de ses parents ; mais voyant que nonobstant toutes les remontrances, il était tout résolu à ceci, et que cela était fort agréable à la fille, dit en soi-même : « De quoi me vais-je tourmenter ? Ceux-ci s'entraiment, ceux-ci se connaissent ; chacun d'eux est également ami de mon mari, leur désir est honnête, et, en outre, je pense que Dieu le veut ainsi, puisque l'un est échappé du gibet et l'autre du coup de javeline, et tous deux des bêtes sauvages, et qu'il en soit donc ainsi. Puis se retournant devers eux, elle leur dit : Si vous avez volonté d'être mariés ensemble, j'en suis très contente, et veux que les noces se fassent céans, aux dépens de mon mari, et après je ferai bien faire la paix entre vous et vos parents. »

Pierre, très joyeux, et Angeline encore plus, s'épousèrent en ce château, et la gentilfemme leur fit honorables noces, comme on peut les faire aux champs, où ils sentirent très doucement les premiers fruits de leur amour. Et quelques jours après, la dame et eux montèrent à cheval, et s'en retournèrent bien accompagnés à Rome où, ayant trouvé les parents de Pierre fort courroucés de ce qu'il avait fait, elle le remit en bonne paix et amour avec eux, et il vécut depuis en grand repos et plaisir avec son Angeline jusques en vieillesse.



NOUVELLE HUITIÈME

Anastase des Honnestes, en aimant une fille des Traversaires, dépense ses richesses sans être aimé. A la prière des siens, il se rend à Chiassi, où il voit un chevalier qui chasse une jeune fille, et la tue et la fait dévorer à deux chiens. Anastase invite à un dîner ses parents et ceux de la femme qu'il aime ; celle-ci voit dépecer la même jeune fille et, craignant qu'il ne lui arrive semblable mésaventure, prend Anastase pour mari.

Aussitôt que Laurette se tut, Philomène, par commandement de la reine, commença et dit : « Mes aimables dames, ainsi que la pitié est fort louée en nous, de même

la cruauté est rigoureusement vengée par la justice divine; ce que voulant vous montrer, et pour vous donner matière de la chasser entièrement de vous, il me plaît de vous dire une nouvelle non moins pleine de compassion que délectable.

A Ravenne, ville très ancienne de la Romagne, il y eut jadis grand nombre de nobles et gentilshommes, entre lesquels un jeune homme nommé Anastase des Honnestes, lequel par la mort de son père et d'un sien oncle demeura inestimablement riche. Etant à marier, il se prit d'amour, comme font les jeunes gens, d'une fille de messire Paul Traversaire, de trop plus noble maison qu'il n'était, prenant espérance de faire tant par ses actions qu'elle l'aimerait; lesquelles, pour grandes, belles et louables qu'elles fussent, non seulement ne lui servaient de rien mais au contraire semblaient lui nuire, tant la jeune fille aimée se montrait cruelle et dure et sauvage envers lui; étant devenue si dédaigneuse, peut-être à cause de sa singulière beauté ou de sa haute noblesse, que ni lui ni chose qu'il désirât ne lui était agréable. Ce qu'Anastase supportait malaisément, à tel point qu'il lui vint plusieurs fois volonté, après avoir souffert beaucoup d'ennui, de se tuer; toutefois il s'en abstint, décidant mainte fois dans son cœur ou de s'en détacher tout à fait ou de la prendre en haine, si possible, comme elle le haïssait. Mais il prenait en vain telle résolution, car il semblait que plus l'espérance diminuait, et plus son amour multipliait.

Persévérant donc Anastase en son amour et en ses dépenses démesurées, il parut à certains de ses parents et

amis qu'il s'épuisait, lui et son bien ; pour cette raison, plusieurs fois ils le prièrent et lui conseillèrent de partir de Ravenne, et de s'en aller demeurer quelque temps ailleurs, moyennant quoi son amour diminuerait, et avec son amour, ses dépenses. Longtemps, Anastase se moqua de ces conseils ; mais à la fin, pressé par eux, et ne pouvant plus dire non, il dit qu'il le ferait. Puis, ayant fait de grands préparatifs, comme s'il avait eu l'intention d'aller en France ou en Espagne ou en quelque autre lointain pays, à cheval et accompagné de plusieurs amis, il sortit de Ravenne, et s'en alla à un endroit près de la ville, à environ une lieue et demie, qui se nommait Chiassi, où ayant fait apporter des pavillons et tapisseries, il dit à ceux qui l'avaient accompagné qu'il voulait demeurer là, et qu'ils s'en retournassent à Ravenne. S'étant donc arrêté Anastase en ce lieu, il commença à faire la plus belle et magnifique vie qui se puisse, invitant aujourd'hui les uns et demain les autres à dîner et à souper, comme il avait accoutumé.

Or il advint qu'un jour, quasi sur le commencement de mai, par un très beau temps, se remémorant la cruauté de sa dame, il commanda à tous ses serviteurs qu'ils le laissassent tout seul pour rêver plus à son aise, et s'en allant ainsi pas à pas, il se transporta en rêvant jusqu'à la pinière, si avant qu'il était presque dix heures du matin passées. Etant déjà entré plus d'un quart de lieue dans la pinière, ne se souvenant point de manger ni d'autre chose, soudain il lui sembla entendre de très grandes plaintes poussées par une femme, ce qui lui fit rompre son doux penser ; il

haussa la tête pour voir qui c'était, s'étonnant fort en se voyant dans la pinière, puis, regardant devant soi, il vit venir par un petit bois fort épais d'arbrisseaux et de buissons, une très belle jeune femme courant à lui, nue, échevelée, tout égratignée par les branches et les buissons, pleurant et criant merci tant qu'elle pouvait ; et suivie à ses côtés par deux mâtins très grands et féroces, lesquels, en courant très fort après elle, la mordaient plusieurs fois cruellement par où ils l'atteignaient. Derrière elle, il vit aussi venir sur un coursier noir un chevalier sombre fort courroucé en son visage, un estoc au poing, la menaçant de mort avec paroles vilaines et épouvantables. Cette vue lui mit tout ensemble étonnement et effroi dans l'esprit, et enfin compassion pour la malheureuse femme, de laquelle compassion nacquit le désir de la délivrer, s'il pouvait, d'une telle angoisse et d'une telle mort. — Mais se trouvant sans armes il courut prendre une branche d'arbre au lieu de bâton et commença à se mettre au-devant des chiens et contre le chevalier. Mais le chevalier qui vit ceci, lui cria de loin : «Anastase, ne m'en empêche point, laisse faire, aux chiens et à moi, la punition que cette méchante femme a méritée. » Et disant ainsi, les chiens la prirent par les flancs et l'arrêtèrent, et le chevalier les ayant rejoints, sauta de cheval. Auquel Anastase, après qu'il se fût approché, dit : « Je ne sais qui tu es qui me connais ainsi, mais pourtant je te dis que c'est grande lâcheté à un chevalier armé de vouloir tuer une femme toute nue, et lui mettre ainsi les chiens aux côtés, comme si elle était une bête sauvage ; pour Dieu, je la défendrai, tant que je pourrai. » Le cheva-

lier lui dit alors : « Anastase, je fus du même pays que toi, et tu étais encore petit garçon quand moi, qui fus nommé messire Guy des Anastaises, j'étais encore plus amoureux de celle-ci, que tu ne l'es maintenant de celle des Traversaires ; et par sa fierté et cruauté mon malheur fut si grand que je me tuai un jour comme désespéré avec cet estoc que tu me vois au poing, et suis condamné aux peines éternelles. Celle-ci qui fut joyeuse de ma mort démesurément, ne demeura guère de temps après qu'elle ne mourût, et pour le péché de sa cruauté et de la joie qu'elle avait eue de mes tourments, ne s'en repentant point mais croyant avoir plus mérité que failli en ceci, fut pareillement condamnée aux peines de l'enfer, et l'est encore.

Lorsqu'elle y fut descendue, pour commune peine il nous fut donné à elle de fuir devant moi, et à moi, qui jadis l'ai tant aimée, de la suivre comme mortelle ennemie et non comme femme aimée ; et toutes les fois que je l'atteins je la tue de cet estoc dont je me tuai, je l'ouvre par le dos et arrache hors de son corps, avec ses autres entrailles, ce cœur dur et froid dans lequel amour ni pitié ne purent jamais entrer, et, comme tu vas le voir, je les donne à manger à ces chiens. Après, elle ne demeure guère d'espace qu'elle, comme il plaît à la justice de la puissance divine, se relève, comme si elle n'avait été morte, et recommence sa fuite douloureuse, et moi et les chiens, de la suivre. Et il advient que tous les vendredis, environ cette heure, je l'atteins ici, où je la démembre comme tu verras ; et ne pense pas que les autres jours nous nous reposions, car je la trouve en d'autres lieux où elle a cruellement pensé ou

fait quelque chose contre moi. Et moi, d'ami devenu ennemi, comme tu vois, il me faut la poursuivre en cette manière, un nombre d'années égal au nombre de mois qu'elle m'a fait souffrir. Laisse-moi donc exécuter la divine justice, et ne te mêle point de vouloir y mettre empêchement car tu ne pourrais. »

Anastase, à ces mots, devenu tout timide, et n'ayant poil sur lui qui ne se dressât, se reculant, et regardant la misérable jeune fille, commença à attendre tout peureux, ce que ferait le chevalier. Lequel, son discours terminé, courut à la manière d'un chien enragé, l'estoc au poing sur la jeune fille qui, agenouillée et tenue bien fort par les deux mâtins, lui criait merci ; de toute sa force, il lui donna en pleine poitrine et la traversa de part en part ; et, sitôt le coup reçu, la jeune fille tomba sur la face, toujours pleurant et criant; et le chevalier, empoignant un couteau, l'ouvrit par les reins, en tira le cœur et tout ce qui est autour, et le jeta aux deux mâtins qui le mangèrent aussitôt, en affamés. Mais, bientôt après, la jeune fille, comme s'il ne s'était rien passé de tout ceci, soudainement se leva en pied et se mit à fuir vers la mer, et les chiens après elle qui toujours la déchiraient ; et le chevalier, remonté à cheval, ayant repris son estoc, recommença à la suivre, tellement qu'ils s'effacèrent bientôt, en sorte qu'Anastase les perdit de vue. Lequel, ayant vu ces choses, fut un grand moment entre la pitié et la peur.

Ensuite il lui vint à l'esprit que cette chose pourrait lui servir grandement puisqu'elle advenait chaque vendredi. C'est pourquoi il marqua le lieu, puis s'en retourna vers

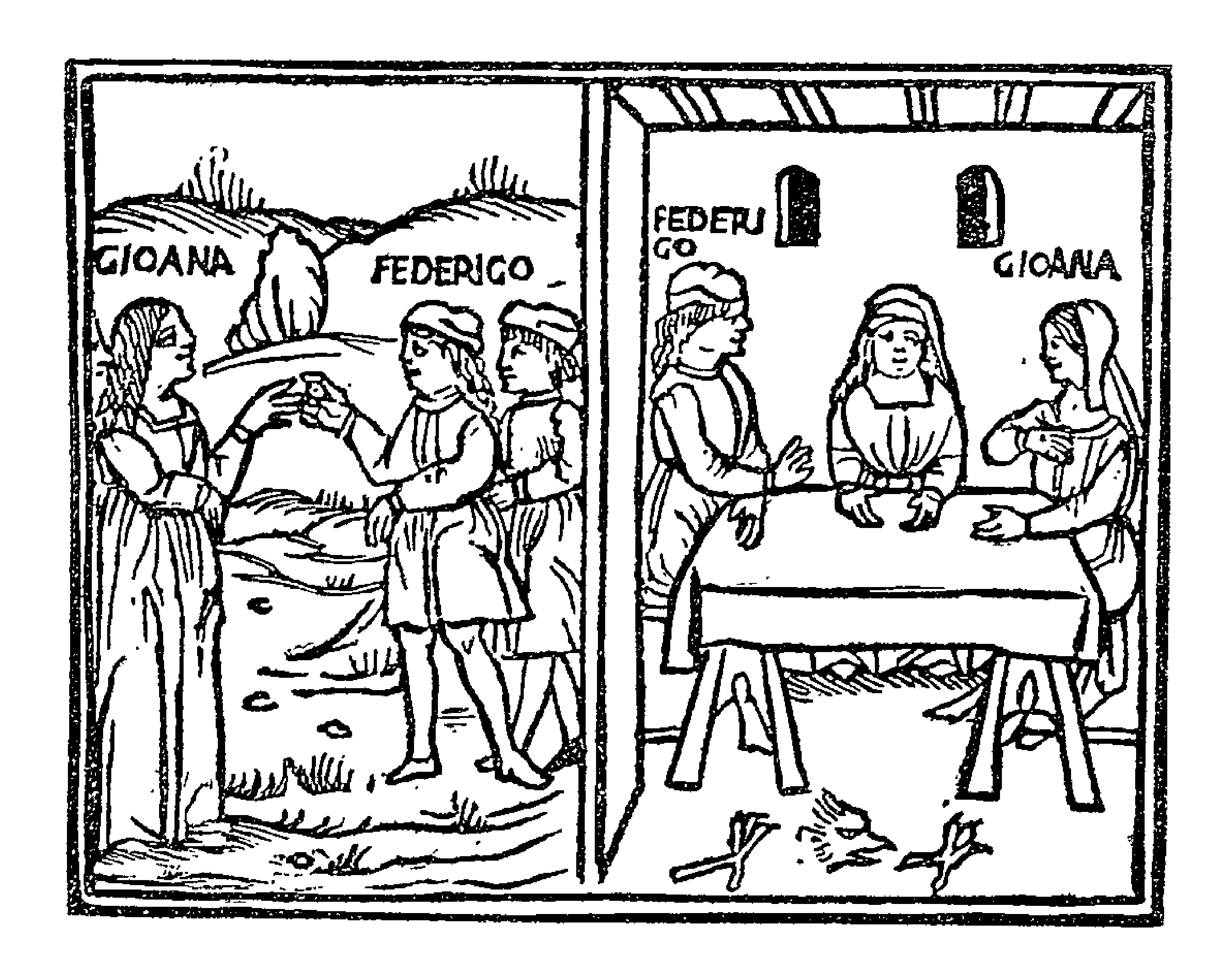
ses gens ; et après, quand il lui sembla bon, il envoya quérir à Ravenne plusieurs de ses parents et amis, et leur dit : « Vous m'avez longuement pressé de n'aimer plus cette ennemie de moi, et de mettre fin à la grande dépense que je faisais, ce que je suis tout prêt de faire, pourvu que vous m'obteniez une grâce, qui est que vendredi prochain messire Paul Traversaire avec sa femme et sa fille et toutes les autres femmes de sa parenté, et celles qu'il vous plaira, viennent dîner ici avec moi. Et pourquoi je désire ceci, vous le verrez alors. Il parut à ceux-ci que rien n'était plus aisé ; aussi, quand ils furent retournés à Ravenne, et que le jour fut venu, ils invitèrent ceux qu'Anastase voulait ; et bien que ce fût chose difficile de pouvoir mener la jeune fille aimée d'Anastase, toutefois, elle s'y rendit avec les autres femmes.

Anastase fit apprêter à dîner magnifiquement et fit dresser les tables sous les pins à l'entour desquels il avait vu déchirer la cruelle dame. Et ayant fait asseoir les hommes et les femmes à table, il arrangea tout en sorte que la jeune fille qu'il aimait fût assise justement vis-à-vis du lieu où le fait devait advenir. Etant donc arrivés au dernier plat, chacun commença à entendre le bruit désespéré de la pauvre femme pourchassée, de quoi ils s'émerveillèrent tous très fort ; et demandant ce que c'était et personne ne le sachant dire, ils se levèrent tous debout et regardant ce que ce pouvait bien être, ils virent la dolente jeune fille, et le chevalier et les chiens, qui bientôt après furent là, parmi eux. On mena grand bruit contre les chiens et contre le chevalier, et plusieurs s'avancèrent pour aider à la jeune fille.

Mais le chevalier leur parlant comme il avait parlé à Anastase, non seulement les fit reculer arrière, mais les effraya tous et les remplit d'étonnement, et faisant alors ce qu'il avait fait l'autre vendredi, toutes les femmes qu'il y avait là, dont plusieurs étaient parentes de la malheureuse jeune fille et du chevalier, et qui se souvenaient de son amour et de sa mort, pleurèrent aussi amèrement que si elles eussent vu faire cela à elles-mêmes.

Cette chose finie, la pauvre femme et le chevalier disparus, mit tous ceux qui avaient vu ce mystère en plusieurs et diverses opinions, mais parmi les autres qui furent le plus épouvantés, ce fut la cruelle jeune fille qu'Anastase aimait, laquelle avait tout vu distinctement, et connu que toutes ces choses touchaient à elle plus qu'à nulle autre personne qui fût là, se souvenant de sa cruauté, dont elle avait toujours usé envers Anastase. Il lui semblait déjà qu'elle fuyait devant lui tout courroucé et qu'elle avait les mâtins à ses flancs ; et la peur qui lui vint de ceci fut si grande que, pour éviter que telle chose ne lui advînt, dès la nuit même, changeant sa haine en amour, elle envoya secrètement une sienne fidèle chambrière à Anastase, pour le prier de sa part de la venir voir, parce qu'elle était prête à faire tout ce qu'il lui plairait. Anastase lui fit répondre que ceci était fort à son gré, mais s'il lui plaisait, il ne voulait recevoir plaisir d'elle sinon avec son honneur, c'est-à-dire, en la prenant pour femme. La jeune fille, qui savait bien qu'il n'avait tenu qu'à elle d'être la femme d'Anastase, lui fit répondre qu'il lui plaisait. Et, se faisant elle-même messagère envers ses père et mère, elle leur dit qu'elle était

contente d'épouser Anastase, dont ils furent très contents. Et le dimanche suivant, Anastase l'ayant épousée et fait ses noces, vécut longtemps en liesse avec elle. Cette peur ne fut pas seulement cause de ce bonheur, mais toutes les femmes de Ravenne en devinrent si peureuses qu'elles ont toujours été depuis plus complaisantes aux désirs des hommes qu'elles n'avaient été auparavant.



NOUVELLE NEUVIÈME

Frédéric des Alberigui, aimant qui ne l'aime point, dépense tout son avoir en gentillesses et honnêtetés : il se ruine entièrement si bien qu'il ne lui reste qu'un faucon et, n'ayant autre chose pour donner à dîner à sa dame venue chez lui, il le fait rôtir. Apprenant cela, elle change de sentiment, le prend pour mari et le fait riche.

Madame Philomène avait déjà mis fin à son parler, quand la reine voyant que c'était à elle, à cause du privilège réservé à Dioneo, dit avec un visage riant : « C'est à mon tour de conter, mes chères dames, et je le ferai volontiers en vous contant une nouvelle en partie semblable à la

précédente, non pas seulement pour vous faire connaître combien vos charmes ont de pouvoir sur les cœurs généreux, mais aussi afin que vous appreniez à être libérales où il convient, de vos faveurs, sans vous laisser toujours guider par le hasard, lequel les donne non pas avec discernement, mais le plus souvent sans considération, au premier venu.

Vous devez donc savoir que Cope de Borghèse Dominique, qui fut en notre cité, et peut-être est encore, homme de grande et révérende autorité en notre temps, et digne d'éternelle mémoire, plus certes par ses vertus et louables conditions que par la noblesse de son sang, étant déjà plein d'années, se plaisait à deviser souvent des choses passées avec ses voisins et d'autres, chose qu'il savait le mieux faire, avec plus d'ordre et meilleure mémoire et plus beau langage que nul autre qu'on ait entendu. Et il avait accoutumé de conter entre autres belles choses, qu'il y eut jadis à Florence un jeune homme appelé Frédéric, fils de messire Philippe Alberigui, prisé en faits d'armes et de courtoisie par-dessus tout autre gentilhomme de Toscane. Lequel Frédéric, comme il arrive le plus souvent aux gentilshommes, s'éprit d'amour pour une gentilfemme nommée Madame Jeanne, tenue en son temps des plus belles et gracieuses qui fussent dans Florence, et afin de pouvoir acquérir son amour, il faisait festins, joûtes, tournois, et, outre cela, de grands présents et dépensait tout son bien sans retenue. Mais elle, non moins honnête que belle, ne se souciait aucunement de toutes ces choses qu'il faisait pour elle, ni de celui qui les faisait. Dépensant donc Frédéric beaucoup

plus que ses moyens ne lui permettaient et n'acquérant rien, ses richesses, comme il arrive aisément, vinrent à manquer, et il demeura pauvre sans autre bien qu'une petite campagne, du revenu de laquelle il vivait mesquinement, et de plus un faucon le meilleur du monde. Alors, aimant plus que jamais cette dame, et voyant qu'il ne pouvait plus vivre à la ville comme il désirait, il s'en alla demeurer aux champs dans son petit domaine; et là, quand il pouvait, il oiselait, supportant patiemment sa pauvreté sans requérir personne.

Or, Frédéric en étant venu à cette extrémité, il advint un jour que le mari de Madame Jeanne tomba malade et, se voyant près de mourir, fit son testament, par lequel il laissa un sien fils déjà grandet héritier de tous ses biens, qui étaient grands, et après lui, s'il advenait qu'il mourût sans hoir légitime, substitua sa femme qu'il avait fort aimée, puis décéda. Quand donc Madame Jeanne se trouva veuve, elle s'en alla durant l'été, comme c'est la coutume des dames de notre ville, à la campagne, en une maison qu'elle avait proche de celle de Frédéric. Aussi arriva-t-il que ce garçonnet commença à prendre privauté avec Frédéric et à se délecter d'oiseaux et de chiens, et ayant vu souventes fois voler le faucon de Frédéric, il lui plaisait si étrangement qu'il désirait fort de l'avoir; cependant il n'osait le demander, voyant qu'il lui tenait tant à cœur. Sur ces entrefaites, le jeune garçon tomba malade, dont la mère s'affligea grandement, car n'ayant d'autre enfant que celui-là, elle l'aimait d'autant plus ; et se tenant tout le long du jour auprès de lui, elle ne cessait de le conforter, et souvent

lui demandait s'il y avait quelque chose qu'il désirât, le priant de le lui dire et pour sûr, si c'était possible, elle le lui donnerait. Le jeune garçon, à s'entendre répéter ces offres, lui dit : « Mère, si vous pouvez faire que j'aie le faucon de Frédéric, je crois que je serai promptement guéri. » La dame entendant ceci demeura quelque peu à rêver, et se mit à penser à ce qu'elle devrait faire, car elle savait bien que Frédéric l'avait longuement aimée, et qu'il n'en avait jamais eu seulement un regard; c'est pourquoi elle se disait en elle-même: « Comment enverrai-je ou irai-je demander ce faucon, qui est, à ce que j'ai entendu dire, le meilleur qui vola jamais ? Et outre cela, cet oiseau le fait vivre au monde; comment serai-je si dépourvue de sens de le vouloir ôter à un gentilhomme à qui n'est resté aucun autre plaisir ? » Ainsi, enfoncée en de telles pensées, encore qu'elle fût très certaine de l'avoir si elle le demandait, ne sachant que dire, elle ne répondit rien à son fils, mais demeurait toute pensive. A la fin, l'amour de l'enfant la vainquit si fort qu'elle résolut à part soi pour le contenter de ne point l'envoyer demander, mais d'y aller en personne, et de le lui apporter; elle lui répondit donc : « Mon fils, réjouis-toi, et pense de toute ta force à te guérir, car je te promets que la première chose que je ferai demain matin, ce sera de l'aller quérir, et je te l'apporterai. » Dont le petit garçon se réjouit si fort que ce jour même, il y eut du mieux.

Le matin suivant, la dame, prenant pour compagnie une autre femme, s'en alla, par manière de divertissement, à la petite maisonnette de Frédéric, et le fit appeler. Lui, car il

n'était pas encore temps d'oiseler, se trouvait dans un sien jardin, occupé à diriger certaines petites besognes. Lequel, apprenant que ma dame Jeanne était à la porte qui le demandait, s'en émerveilla grandement, et y courut tout joyeux, la saluant révéremment; et elle, le voyant venir, alla au-devant de lui avec une grâce de grande dame et lui dit: «Dieu vous garde, seigneur Frédéric; je suis venue ici pour vous récompenser de tous les dommages que vous avez eus pour moi lorsque vous m'aimiez plus qu'il ne vous eût été besoin; et la récompense sera telle que je veux dîner ce matin privément avec vous et cette mienne compagne.» Frédéric humblement lui répondit: «Madame, il ne me souvient pas d'avoir jamais eu perte ni dommage pour vous, mais au contraire, j'ai tant eu de bien que si jamais j'ai valu quelque chose c'est par votre valeur et par l'amour que je vous ai porté; et j'aime mieux votre généreuse visite que si derechef on me donnait à dépenser autant de bien que j'en ai dépensé déjà, quoique vous soyez venue voir un hôte bien pauvre!» Et ceci dit, il la reçut avec honte dans sa petite maison, puis, de la maison la conduisit au jardin; et là, n'ayant personne par qui lui faire tenir compagnie, il lui dit: «Ma dame, puisque je n'ai ici personne, cette bonne créature, femme du laboureur que voici, vous tiendra compagnie pendant que j'irai faire mettre la nappe.»

Le pauvre Frédéric, bien que sa nécessité fût extrême, n'avait pas senti jusqu'alors le regret d'avoir dépensé tout son bien. Mais ce matin-là, ne trouvant nulle chose de quoi faire honneur à la dame pour l'amour de laquelle il avait, naguère, honoré tant de monde, il le regretta. Et malheu-

reux outre mesure, et maudissant sa fortune, courait tantôt ici, tantôt là, comme un homme hors de soi ; il ne trouvait ni denier, ni gage pour en trouver, mais comme il se faisait tard, et que grand était son désir de faire honneur de quelque chose à la gentildame, et ne voulant néanmoins emprunter à personne, pas même à son laboureur, son bon faucon lui vint soudain devant les yeux, qu'il vit sur son perchoir .dans sa sellette. N'ayant pas autre chose à quoi recourir, il le prit et le trouva si gras qu'il pensa que ce serait viande digne d'une telle dame. Aussi, sans y plus penser, il lui tira le cou et le fit incontinent plumer à une sienne pauvre chambrière puis, quand il fut plumé, le fit mettre à la broche et rôtir promptement; sitôt qu'il eut dressé la table et mis les nappes et des serviettes fort blanches dont il avait encore quelques-unes, le visage joyeux, il s'en retourna vers la dame au jardin, et lui dit que tout ce qu'il avait pu trouver pour dîner était prêt. La dame s'étant donc levée avec sa compagne, allèrent se mettre à table où, sans savoir ce qu'ils mangeaient, mangèrent le bon faucon avec Frédéric, qui les servait de fort bon cœur. Et quand ils se furent levés de table et qu'elles eurent été quelque temps avec lui en joyeux devis, il sembla à la dame qu'il était temps de lui dire pourquoi elle était venue et ainsi, bénignement, elle se mit à parler à Frédéric :

« Frédéric, s'il vous souvient encore de votre vie passée, et de mon honnêteté que vous avez peut-être par aventure réputée rudesse et cruauté, je ne doute point que vous ne deviez vous étonner de ma présomption quand vous saurez la raison pour laquelle expressément je suis venue ici ;

mais si vous aviez des enfants ou que vous en eussiez eu, par lesquels vous auriez pu connaître combien grande est l'amour qu'on leur porte, je suis certaine que vous m'excuseriez en partie. Mais bien que vous n'en ayez point, moi qui en ai un, je ne puis échapper aux lois communes des autres mères, et contrainte d'obéir à leur force, il faut que, contre mon gré et contre toute convenance, je vous demande un don que je sais certainement que vous aimez beaucoup, et c'est raison, parce que votre mauvaise fortune ne vous a laissé autre plaisir, autre passetemps. ni aucune autre consolation que celui-là. C'est votre faucon. Mon enfant en a pris un tel désir que, si je ne le lui porte, je crains que sa maladie ne s'aggrave à tel point qu'il s'en suive une chose pour laquelle je le perdrai. C'est pourquoi, je vous supplie non pour l'amour que vous me portez, car vous n'y êtes pas tenu, mais pour votre noblesse, qui s'est toujours montrée plus grande en vous pour faire volontiers plaisir, qu'en aucun autre homme, qu'il vous plaise de me le donner afin que je puisse dire avoir sauvé grâce à vous la vie à mon fils, et en avoir fait pour toujours votre obligé. »

Frédéric, entendant ce que demandait la dame et voyant qu'il ne pouvait la servir, puisqu'il le lui avait donné à manger, se mit à pleurer en sa présence avant de pouvoir répondre une seule parole. Ce que voyant la dame, elle crut que ces larmes venaient du deuil de se séparer de son faucon plus que d'autre chose, et elle fut un moment prête à dire qu'elle ne le voulait point ; toutefois elle s'en retint et attendit la réponse de Frédéric après le pleurer ; lequel dit ainsi : « Ma dame, depuis qu'il plut à Dieu que je misse

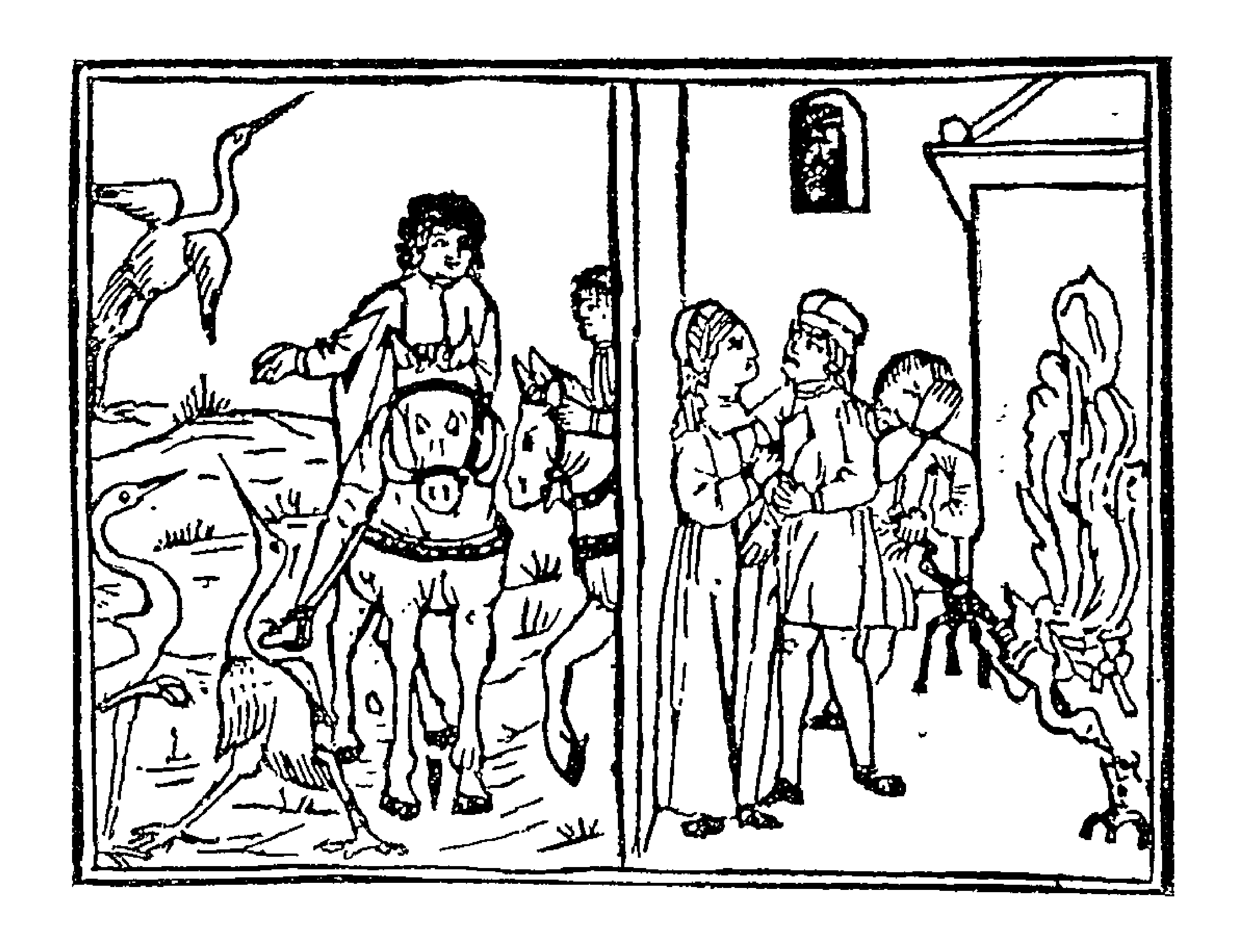
mon amour en vous, j'ai réputé que la fortune m'a été contraire en plusieurs choses, et de fait je me suis plaint d'elle; mais toutes ont été légères en regard de ce qu'elle me fait présentement endurer, dont je ne ferai jamais la paix avec elle, considérant que vous êtes venue ici, en ma pauvre maison, où, tandis que j'étais riche, jamais vous ne daignâtes venir; vous désirez avoir de moi un petit don, et elle a fait en sorte que je ne puis vous le donner; et pourquoi ceci ne peut être, je vais vous le dire brièvement : Sitôt que j'ai ouï que de votre grâce vous vouliez dîner avec moi, ayant égard à votre excellence et à ce que vous méritez, j'estimai qu'il était chose raisonnable de vous traiter de viandes plus exquises, selon mes capacités que de celles dont généralement on traite les autres personnes ; et, me souvenant du faucon que vous me demandez et de sa bonté, je pensai que ce serait une viande digne de vous, et ce matin, vous l'avez eu tout rôti sur votre assiette, lequel je croyais avoir très bien employé; mais, voyant à présent que vous désirez de l'avoir en autre sorte, ce m'est un si grand deuil et déplaisir, voyant que je ne puis vous en contenter, que je ne m'en consolerai jamais.» Et ceci dit, pour témoignage de son dire, il fit apporter devant elle les plumes, les pieds et le bec.

Ce que voyant la dame, elle le blâma premièrement d'avoir tué un tel faucon pour donner à manger à une femme, puis elle loua beaucoup en soi-même la grandeur de son cœur que pauvreté n'avait pu ni ne pouvait abaisser. Puis quand elle se vit hors d'espérance d'avoir le faucon et qu'elle fut pour cela entrée en grand doute sur la santé de

son fils, elle remercia Frédéric de l'honneur qu'il lui avait fait et de son bon vouloir, se sépara de lui, toute mélancolique, et s'en retourna vers son fils, lequel, ou par tristesse de n'avoir pu avoir le faucon, ou pour la maladie qui était grande, mourut bientôt après, avec grande douleur de la mère.

Et après qu'elle eût été quelque temps pleine de pleurs et de larmes, ses frères voulurent plusieurs fois la contraindre à se remarier, parce qu'elle était demeurée fort riche et encore jeune. C'est pourquoi, bien qu'elle eût été contente de ne se remarier point, se voyant ainsi pressée, elle se souvient de la valeur de Frédéric et de sa dernière magnificence, d'avoir tué un tel faucon pour lui faire honneur à elle, et dit à ses frères : « Je resterais volontiers, s'il vous plaisait, sans me remarier, mais, s'il vous plaît que je prenne mari, soyez certain que je n'en prendrai pas d'autre que Frédéric des Alberigui. » Alors ses frères, se moquant d'elle, lui répondirent : « Sotte, qu'est-ce que tu dis ? Comment le veux-tu ? Il n'a rien au monde. » Auxquels elle répondit : « Mes frères, je sais bien qu'il en est ainsi que vous dites ; mais j'aime mieux un homme qui ait besoin de richesse que richesse qui ait besoin d'homme. » Les frères, entendant sa volonté et reconnaissant que Frédéric était très honnête gentilhomme bien qu'il fût pauvre, la lui donnèrent comme elle voulut, avec tout son bien. Lequel se voyant pour femme une telle dame, et qu'il avait tant aimée, et outre ceci, se sentant très riche, devint meilleur ménager, et usa ses jours avec elle en grand plaisir et contentement.

La Sixième journée *du Décaméron en laquelle on devise. sous le gouvernement de Madame Elise, de ceux ou celles qui avec quelque plaisant mot, quand on les a voulu piquer, se sont revanchés, ou bien qui avec prompte réponse ou soudaine rencontre ont évité perte, danger ou moquerie.*



NOUVELLE QUATRIÈME

Quiquibio, cuisinier de Messire Conrad Jehan Filiassi, par une parole soudaine qu'il dit à son maître, convertit son courroux en rire et échappe à la punition dont Messire Conrad l'avait menacé.

Madame Laurette se taisait déjà et Madame Nonna avait été louée de tous, quand la reine commanda à Madame Neiphile qu'elle suivît, laquelle dit : « Mes chères dames, bien que le prompt esprit prête souventes fois les paroles belles et utiles à ceux qui les disent, cependant la fortune, qui aide encore quelquefois aux timides, leur en met souvent et soudainement sur la langue de telles que

celui-là même qui les dit ne les eût jamais su inventer s'il avait eu le loisir d'y penser; ce que j'ai résolu de vous montrer par ma nouvelle.

Messire Conrad Jehan Filiassi, comme chacun de vous autres peut avoir vu et ouï dire, a toujours été noble citoyen de notre cité, libéral et magnifique, menant vie de chevalier, se plaisant continuellement aux chiens et aux oiseaux, pour ne point parler de ses qualités plus grandes. Lequel ayant pris un jour avec un sien faucon une grue, près d'un village nommé Peretola, et la trouvant jeune et grasse, l'envoya à un sien cuisinier vénitien qu'on nommait Quiquibio, lui mandant qu'il la rôtît pour souper et qu'elle fùt bien apprêtée. Quiquibio qui avait l'air d'un plaisant sot, ce qu'il était à la vérité, ayant accommodé la grue, la mit à la broche et commença à la faire rôtir soigneusement. Etant déjà presque cuite et sentant fort bon, il advint qu'une petite femme du quartier, qui s'appelait Brunette, et de laquelle Quiquibio était fort amoureux, entra dans la cuisine, sentit l'odeur de la grue, la vit, et pria instamment Quiquibio qu'il lui en donnât une cuisse. Quiquibio lui répondit en chantant : « Vous ne l'aurez de moi, dame Brunette, vous ne l'aurez de moi. » De quoi Brunette s'étant fâchée, elle lui dit : « Par ma foi, si tu ne me la donnes, tu n'auras jamais de moi chose qui te plaise ! » Et bientôt, il s'ensuivit entre eux un échange de paroles nombreuses. A la fin Quiquibio, pour ne point courroucer sa mie, arracha une des cuisses à la grue et la lui donna. Mais plus tard, quand devant Messire Conrad et un étranger, la grue fut apportée n'ayant qu'une seule cuisse, Mes-

sire Conrad s'en étonna; il fit appeler Quiquibio et lui demanda ce qu'était devenue l'autre cuisse de la grue. A quoi le Vénitien, menteur de nature, répondit à brûle-pourpoint : « Monsieur, les grues n'ont qu'une cuisse et une jambe. » Pour lors, Messire Conrad se fâchant, lui dit : « Comment diable n'ont-elles qu'une cuisse et une jambe ? Crois-tu donc que de ma vie je n'ai vu grue que celle-ci ? » Quiquibio, persistant en son dire : « Monsieur, il en est ainsi que je vous dis et, quand il vous plaira, je vous le ferai voir en celles qui sont vives. » Messire Conrad, pour l'amour des étrangers qui étaient avec lui, ne voulut contester, mais lui dit seulement : « Puisque tu te fais fort de me montrer cela en celles qui sont vives, chose que je ne vis jamais ni n'ouïs dire qu'il en fût ainsi, je suis content de le voir demain matin et en serai bien aise; mais, corbleu, s'il en est autrement, je te ferai arranger de telle manière qu'il te souviendra toute ta vie de moi. »

Finies donc les paroles pour ce soir, Messire Conrad, qui n'était point apaisé pour avoir dormi, se leva le lendemain matin dès l'aube du jour, encore tout enflé de courroux, et commanda qu'on lui amenât ses chevaux, et ayant fait monter Quiquibio sur l'un d'eux, il le mena vers un ruisseau à la rive duquel on pouvait voir toujours sur la pointe du jour des grues, en lui disant : « Nous verrons tantôt qui mentit hier soir de toi ou de moi. » Quiquibio, voyant que le courroux de son maître durait encore, et qu'il lui fallait faire preuve de son mensonge, ne sachant comment la pouvoir faire, chevauchait après Messire Conrad avec la

plus grande peur du monde, et se fût volontiers enfui s'il eût pu ; mais ne le pouvant, il regardait tantôt devant et tantôt derrière, pensant que tout ce qu'il voyait fussent grues qui se soutinssent sur deux pieds. Mais étant déjà arrivés près du ruisseau, le premier il en vit sur la rive environ une douzaine qui étaient toutes sur un pied, comme elles ont accoutumé d'être quand elles dorment ; C'est pourquoi, les ayant soudain montrées à Messire Conrad, il lui dit : « Vous pouvez très bien voir maintenant, Monsieur, que je disais hier soir vérité que les grues n'ont qu'une cuisse et un pied, si vous regardez à celles qui sont là. » Messire Conrad, voyant les grues, lui dit : « Attends un peu, car je te montrerai qu'elles en ont deux. » Et s'approchant un peu plus près d'elles, il cria : « Oh ! oh ! » au moyen duquel cri les grues ayant abaissé l'autre pied, s'envolèrent toutes après avoir fait quelques pas, et Messire Conrad se retourna vers Quiquibio, lui disant : « Que t'en semble, méchant ? Te paraît-il qu'elles en aient deux ? » Alors Quiquibio, presque tout effaré, ne sachant lui-même d'où il venait, répondit : « Monsieur, oui ; mais vous ne criâtes pas : Oh ! oh ! à celle d'hier soir, car, si vous eussiez ainsi crié, elle eût pareillement mis à terre l'autre cuisse et l'autre pied, comme celles-ci ont fait. » Cette réponse plut tant à Messire Conrad que tout son courroux se convertit en rire, et dit : « Quiquibio, tu as raison, je le devais vraiment faire comme tu dis. » Ainsi donc Quiquibio, par sa prompte et plaisante réponse, évita d'être bien frotté et fit sa paix avec son maître.



NOUVELLE CINQUIÈME

Messire Forèse de Rabate et Maître Giotto, peintre, venant ensemble de Mugel, se gaudissent l'un l'autre de leur laideur.

Aussitôt que Madame Néiphile se tut, les dames ayant pris grand plaisir de la réponse de Quiquibio, Pamphile, par commandement de la reine dit : « Très chères dames, de même que la fortune cache quelquefois sous les métiers vils de très grands trésors de vertu, comme naguère nous a montré Madame Pampinée, on trouve pareillement que la nature a mis de merveilleux esprits sous de très laides formes humaines ; ce qui apparut avec évidence en deux

citoyens des nôtres, dont je veux vous parler en peu de paroles. L'un, qui fut nommé Messire Forèse de Rabate, étant de petite stature et si difforme, avec une figure plate et camuse comme un chien terrier, que même en regard du plus difforme des Baronchi, il eût été trouvé laid, fut néanmoins si grand légiste qu'il était réputé de plusieurs savants, une armoire de droit civil. Et l'autre, qui fut appelé Giotto, eut un esprit de telle excellence que la nature, mère de toute chose et ouvrière du continuel mouvement des cieux, ne fit nulle chose, que lui, avec le crayon, la plume ou le pinceau ne peignît si semblable que non seulement c'était ressemblant mais, qui plus est, on croyait que ce fût la chose même, tellement que le sens visible des hommes s'y trompant, on prenait pour réel ce qui était peint. Et ainsi, ayant remis cet art en lumière, qui avait été enseveli plusieurs siècles sous l'erreur d'aucuns qui en peignant se plaisent mieux à satisfaire les yeux des ignorants que à complaire à l'entendement des sages, on le pouvait à bon droit nommer une des lumières de la gloire florentine ; et cela d'autant plus qu'avec une humilité plus grande, Maître en ceci des autres peintres, il avait acquis de son vivant cette gloire, ne voulant jamais être appelé par ce nom de maître. Et ce titre qu'il refusait, resplendissait en lui d'autant plus qu'il avait été plus convoiteusement usurpé par ceux qui en savaient moins que lui ou par ses disciples. Toutefois, bien que son art fût très grand, il n'était pour cela, en aucune manière que ce soit, plus beau de personne ni de visage que Messire Forèse. Mais pour en venir à ma nouvelle, je dis que :

Messire Forèse et Giotto avaient leurs possessions à Mugel, et étant Messire Forèse allé voir les siennes au temps d'été, où il y a vacation dans les cours de justice, et s'en revenant sur un méchant cheval, qui était peut-être de louage, il trouva ledit Giotto qui, ayant pareillement vu les siennes, s'en retournait à Florence. Il n'était pas mieux monté que lui, ni en cheval, ni en accoutrement, ni en chose aucune ; tandis qu'ils s'en venaient ainsi de compagnie au petit pas, comme vieux qu'ils étaient, il advint, comme nous voyons souvent advenir en été, qu'une soudaine pluie les surprit. Pour l'éviter, ils se retirèrent le plus tôt qu'ils purent en la maison d'un paysan ami et connu de chacun d'eux, mais quelque peu après, la pluie ne faisant semblant de devoir cesser, et eux voulant arriver de jour à Florence, ils empruntèrent à ce paysan deux vieux mantelets de Romagnol et deux chapeaux tout pelés de vieillesse, parce qu'il n'en avait pas de meilleur, et ils se remirent en chemin.

Or, ayant cheminé quelque peu et se voyant tout mouillés, enfangés et crottés par le jaillissement que font en allant les chevaux avec les pieds, chose qui n'a pas accoutumé de rendre les gens plus honorables, le temps s'éclaircit un peu, et ils commencèrent à deviser ensemble. Mais Messire Forèse, chevauchant et écoutant Giotto, qui était fort beau parleur, commença à le regarder et considérer d'un côté et d'autre, depuis les pieds jusqu'à la tête. Et voyant qu'il était si crotté et si laid, sans avoir aucune considération à ce qu'il était soi-même, il se mit à rire et dit : «Giotto, penses-tu que, si un étranger qui ne t'avait jamais vu venait à cette heure au-devant de nous, il croirait que tu

fusses le meilleur peintre du monde comme tu es ? » A quoi Giotto répondit promptement : « Monsieur, je pense qu'il le croirait si, en vous regardant, il croyait que vous sussiez seulement votre a b c. » A ces mots, Messire Forèse s'aperçut de son erreur et se vit payé de telle monnaie qu'il avait vendu ses denrées.



NOUVELLE SIXIÈME

Michel Escalse prouve à certains jeunes hommes qui parient contre lui, que ceux de la lignée des Baronchi sont les plus nobles du monde ou de Maremme, et gagne un souper.

Les dames riaient encore de la belle et prompte réponse de Giotto, quand la reine ordonna à Madame Fiammette de suivre, laquelle se mit à parler en ces termes : « Mes jeunes dames, parceque Pamphile a fait mention des Baronchi, que vous connaissez peut-être comme lui, cela m'a fait souvenir d'une nouvelle en laquelle est démontré combien grande est leur noblesse, sans dévier de notre propos ; et pour cela, je vous la veux conter.

Il n'y a guère longtemps, il y avait à Florence un jeune homme nommé Michel Escalse qui était le plus plaisant et récréatif homme du monde et qui avait toujours de nouvelles inventions en tête, grâce à quoi les jeunes enfants de Florence étaient fort aises quand ils pouvaient l'avoir en leur compagnie. Or il advint un jour que lui, étant à Montugui avec quelques autres, il s'éleva entre eux une question ainsi faite : Qui étaient les plus nobles et de plus ancienne maison de Florence. Dont les uns disaient que c'était les Uberti, les autres les Lamberti, et l'un disait ceux-ci et l'autre ceux-là, comme chacun pensait en son entendement. Alors Escalse se mit à sourire et dit : «Allez, allez, sots que vous êtes, vous ne savez ce que vous dites ; je vous dis que les Baronchi sont les plus nobles et les plus anciens qui soient, non seulement à Florence, mais dans tout le monde ou dans la Maremme, sur quoi tombent d'accord tous les philosophes et quiconque les connaît comme je fais ; et afin que vous ne preniez les uns pour les autres, je vous parle des Baronchi, nos voisins, qui se tiennent près Notre Dame la Grande. »

Quand les jeunes enfants qui pensaient qu'il voulût dire autre chose, entendirent ceci, ils se moquèrent tous de lui et dirent : « Tu te moques, comme si nous ne connaissions les Baronchi aussi bien que toi. — Certes, je vous dis vrai, repartit Escalse, et s'il y a quelqu'un qui veuille parier un souper pour six compagnons tels qu'on voudra choisir, je parierai contre lui, et je ferai bien plus car je m'en rapporterai à l'avis de qui vous voudrez. »

Entre lesquels, il y eut un nommé Néri Vannini qui dit:

« Je suis tout prêt à parier ce souper. » Puis, s'étant accordés ensemble de prendre pour juge Pierre de Florentin, en la maison duquel ils étaient, ils allèrent à lui et tous les autres après, pour voir perdre Escalse et se moquer de lui, et lui contèrent toute la chose; Pierre, qui était discret jeune homme, écouta d'abord les raisons de Néri, puis se tourna vers Escalse et lui dit : « Et toi, comment pourras-tu prouvër ce que tu affirmes ? » Escalse dit : « Je te prouverai par telle raison que non seulement toi, mais celui-ci qui le nie, confessera 'que je dis vrai. Vous savez bien que plus les hommes sont d'ancienne race, plus ils sont nobles, ainsi que ceux-ci le disaient tout à l'heure. Or est-il que les Baronchi sont plus anciens qu'aucun autre homme, dont il s'ensuit qu'ils sont donc plus nobles; et si je vous montre qu'ils sont les plus anciens, j'aurai sans faute gagné le pari. Vous devez savoir que Notre Seigneur Dieu fit les Baronchi du temps qu'il apprenait encore à peindre, mais les autres hommes sont faits du temps qu'il savait bien peindre. Pour preuve que je dis vrai, prenez garde aux Baronchi et aux autres hommes; vous verrez tous les autres qui ont des visages bien composés et dûment proportionnés, mais vous verrez aux Baronchi que l'un a le visage fort long et étroit, l'autre l'a large outre mesure et tel d'entre eux a le nez fort long, tel autre court, et d'autres qui ont le menton long, renversé contremont, et des mâchoires qui ressemblent à celles d'un âne; encore y en a-t-il qui ont un œil plus gros que l'autre, et tel qui a l'un plus bas que l'autre, comme vous avez vu que sont volontiers les visages que les enfants font quand ils commencent d'apprendre à poutraire. C'est

pourquoi, comme je vous l'ai déjà dit, il apparaît clairement que Notre Seigneur les fit quand il apprenait à peindre, tellement qu'on ne peut nier qu'ils ne soient plus anciens que les autres, et par conséquent plus nobles. »

De quoi se souvenant Pierre, qui était le juge, et Néri, qui avait parié le souper, et pareillement tous les autres de la compagnie, et ayant écouté le plaisant argument d'Escalse, chacun se mit à rire et à dire que Escalse avait le meilleur droit et qu'il avait gagné le souper, car les Baronchi étaient pour sûr les plus nobles comme les plus anciens qui fussent, non seulement à Florence, mais au monde ou en Maremme. Et pour cela, quand Pamphile voulut montrer la laideur du visage de Messire Forèse, il dit à bon droit qu'il eût été laid auprès d'un Baronchi.



NOUVELLE DIXIÈME

Frère Oignon promet à certains paysans de leur montrer la plume de l'ange Gabriel, au lieu de laquelle trouvant des charbons, il leur dit que c'était ceux dont saint Laurent fut rôti.

Quand chacun se fut tiré de sa nouvelle à conter, Dioneo s'aperçut que c'était à lui de dire la sienne. C'est pourquoi, sans attendre trop solennel commandement, après qu'il eut imposé silence à ceux qui louaient le mot qu'on avait entendu de Messire Gui, commença ainsi : « Honnêtes dames, bien que par mon privilège, il me soit permis de parler de ce qui me plaît davantage, je n'entends toutefois

pas de m'écarter de la matière dont vous avez tous fort bien parlé à propos; mais suivant vos brisées, je délibère de vous montrer combien avisément et avec un soudain subterfuge, un des religieux de saint Antoine évita une honte que deux jeunes hommes lui avaient préparée; et ne vous devra ennuyer de ce que, pour bien vous dire la nouvelle complète, je serai un peu long, si vous regardez encore au soleil qui est au milieu du ciel.

Certalde, comme vous avez peut-être entendu dire, est un village du val d'Else, sis en notre domaine de Florence, lequel, bien qu'il soit petit, a pourtant été naguère habité de gentilshommes et gens aisés; en ce lieu, un des religieux de saint Antoine, nommé frère Oignon, avait de longtemps accoutumé d'aller pour recueillir les aumônes que les sots leur faisaient tous les ans une fois, tant parce qu'il y trouvait bonne pâture que parce qu'il y était volontiers vu, peut-être plus poür son nom que pour autre grande dévotion, attendu que ce terroir produit les meilleurs oignons de toute la Toscane. Ce frère Oignon était de petite stature, roux de poil, un visage allègre, et le meilleur quêteur du monde; et outre cela, il était si parfait parleur et si prompt, que qui ne l'eût connu non seulement l'eût estimé un grand réthoricien, mais l'eût pris pour Cicéron en personne, ou peut-être Quintilien; et de presque tous ceux de la contrée, il était compère, ou ami, ou bien voulu. Lequel, selon sa coutume, une fois entre les autres, y alla au mois d'août.

Et un dimanche matin, toutes les bonnes gens d'autour, hommes et femmes, étant venus à la messe à la principale

église, quand il lui parut qu'il était temps, il s'avança et dit : « Messieurs et dames, votre coutume est, comme vous savez, d'envoyer aux pauvres du baron Monsieur Saint Antoine, de vos blés et avoines, les uns peu et les autres beaucoup, chacun selon son pouvoir et sa dévotion, afin que le benoît saint Antoine soit garde de vos bœufs, ânes, pourceaux, et de vos brebis ; en outre vous avez coutume de payer, spécialement ceux qui sont inscrits dans notre confrairie, cette petite dette qu'on paie une seule fois l'an. Pour lesquelles choses recueillir, je suis venu, envoyé par mon supérieur, à savoir monsieur l'Abbé ; et ainsi, avec la bénédiction de Dieu, vous viendrez après midi, quand vous entendrez sonner les cloches, ici, hors de l'église, où suivant la mode accoutumée, je vous ferai la prédication, et baiserez la Croix ; et qui plus est, comme je vous connais tous très dévots du baron Monsieur saint Antoine, je vous montrerai, par faveur spéciale, une très sainte et belle relique que moi-même j'ai rapportée jadis de la Terre Sainte d'outre mer et c'est une des plumes de l'ange Gabriel, laquelle demeura en la chambre de la vierge Marie, quand il lui vint faire l'annonciation à Nazareth. » Et ceci dit, il se tut, et retourna entendre la messe.

Or, tandis qu'il disait toutes ces belles choses, parmi tous ceux qui étaient à l'église, il y avait deux bons compagnons matois, l'un nommé Jean de Bragonière et l'autre Blaise Pissin, qui, après qu'ils eurent ri entre eux de la relique de frère Oignon, encore qu'ils fussent bien fort de ses amis et de sa compagnie, résolurent de lui faire quelque farce avec cette plume. Et, ayant su que frère Oignon dînait ce matin-

là au château avec un sien ami, sitôt qu'il fut à table, ils descendirent incontinent dans la rue et s'en allèrent à l'auberge où il avait mis pied à terre, ayant décidé que Blaise amuserait le jeune valet de frère Oignon et que Jean chercherait cette plume parmi les effets du moine, pour voir comment elle était, et pour la lui ôter afin d'entendre après ce qu'il allait dire au peuple.

Le serviteur de frère Oignon, que les uns appelaient Gucchio Balena et d'autres Gucchio Imbrate, et quelques-uns Gucchio Pourceau, était si mauvais garçon que jamais le peintre Lipotopo n'en fit un pareil ; duquel frère Oignon avait accoutumé de faire des contes, et de dire à ses compagnons : « Mon garçon a en soi neuf choses telles que si Salomon, Aristote ou Sénèque en avaient eu seulement une, elles auraient eu la puissance de gâter toute leur vertu, tout leur sens et toute leur sainteté. Pensez donc quel homme il doit être puisqu'il en a neuf et qu'il n'y a en lui ni vertu, ni sens, ni aucune sainteté. » Et quand on demandait à frère Oignon quelles étaient ces neuf choses, lui qui les avait mises en rime répondait : Je vais vous le dire.

Il est laid, souillart et menteur,
Paresseux, médisant, trompeur,
Sans soin, sans esprit, sans valeur.

Sans compter que outre tout ce que je vous dis, il a quelques petits défauts qu'il vaut mieux taire. Et ce qu'il y a de plus risible en lui, c'est qu'il veut prendre femme partout où il se trouve, et maison à louage ; et parce qu'il a la barbe grande, noire et bien grasse, il croit être si beau et agréable qu'il pense que toutes les femmes qui le voient

tombent amoureuses de lui ; et qui le laisserait faire, il laisserait tomber sa ceinture pour courir après elles. En vérité, il me sert de beaucoup, car personne ne me parle jamais, fût-ce dans le plus grand secret, qu'il n'en veuille entendre sa part; et s'il advient que quelqu'un me demande quelque chose, il a si grand peur que je ne sache répondre que, soudainement, il répondra le premier oui ou non comme il juge à propos.

Or, en laissant au logis cet habile valet, frère Oignon lui commanda de bien prendre garde à ce que personne ne touchât à ses effets, en particulier à ses besaces, parce que les choses sacrées étaient dedans. Mais Gucchio Imbrate, qui était plus amoureux d'être en cuisine, que les rossignols ne sont d'être sur les vertes branches, principalement lorsqu'il y pressentait quelque chambrière, ayant vu en celle de l'hôte une grosse garce grasse, courtaude et mal faite, qui avait deux tétasses ressemblant à deux paniers aux ordures, avec une face qui semblait de la famille des Baronchi, toute suante, pleine de graisse et enfumée, il descendit en cette cuisine ni plus ni moins que fait l'autour sur la charogne, laissant la chambre de frère Oignon ouverte et toutes ses choses à l'abandon. Et, bien que ce fût au mois d'août, qu'il fait grand chaud, il s'assit près du feu, et commença à entrer en propos avec celle-ci, qui s'appelait Nutte, et lui dire qu'il était gentilhomme par procureur, et qu'il avait des florins plus de millanteneuf, sans compter ceux qu'il avait à payer, qui étaient plus que moins, et qu'il savait faire monts et merveilles; et, sans regarder à un sien capuchon sur lequel il y avait tant de graisse qu'on en

eût bien assaisonné la chaudière de Hautpas, et une sienne jaquette tant rompue et rapetassée, et autour du col et sous les aisselles toute émaillée de sueur avec plus de taches et de plus diverses couleurs que ne furent jamais les draps de soie de Tartarie ou des Indes, et ses souliers tout rompus, et ses chausses déchirées, lui dit, comme si quasi il eût été le sire de Castillon, qu'il la voulait tout de neuf habiller et la tirer de la captivité de servir et demeurer avec autrui ; pareillement, sans avoir de grands héritages, la réduire en espérance de meilleure fortune ; et plusieurs autres choses qu'il lui dit, lesquelles, encore qu'il les dît fort affectionnément, se changeant en fumée, comme la plus grande partie de ses entreprises, tournèrent à néant.

Voyant donc Gucchio Pourceau occupé autour de Nutte, les deux compères furent très contents, parce que leur peine était à demi achevée ; et, ne trouvant aucune contradiction quand ils furent entrés dans la chambre de frère Oignon, d'autant qu'elle était ouverte, la première chose qui leur vint entre les mains, en cherchant, fut la besace où était la plume ; la voyant ouverte, ils trouvèrent une petite cassette en un grand enveloppement de taffetas ; et l'ouvrant ils y trouvèrent une plume de la queue d'un perroquet, qu'ils jugèrent devoir être celle qu'il avait promis de montrer aux Certaldais. Et certes, en ce temps-là il le pouvait aisément faire acroire, car encore bien peu des lascivités d'Egypte étaient passées jusqu'en Toscane, comme elles ont fait depuis en grande abondance, à la ruine de toute l'Italie. Et bien qu'elles fussent alors un peu connues de quelques-uns, toutefois les habitants de cette contrée n'en savaient presque rien ; mais la pure simplicité des

anciens y durant encore, non seulement ils n'avaient point vu de perroquets, mais la plus grande part des habitants n'en avaient de longtemps entendu parler.

Contents que furent donc les deux jeunes hommes d'avoir trouvé la plume, ils la prirent et, pour ne point laisser vide la cassette, voyant des charbons dans un coin de la chambre, ils l'en emplirent; puis l'ayant refermée et remise comme ils l'avaient trouvée, s'en vinrent avec la plume, les plus aises du monde, sans avoir été aperçus de personne, et attendirent ce que frère Oignon dirait en trouvant des charbons au lieu de la plume.

Les hommes et les femmes simples, entendant qu'ils devaient voir la plume de l'ange Gabriel, après que la messe fut dite, s'en retournèrent à leurs maisons et l'ayant dit d'un voisin à l'autre, et d'une commère à l'autre, sitôt que chacun eut dîné, tant d'hommes et tant de femmes coururent au château qu'à peine y pouvaient-ils entrer, attendant en grande dévotion de voir cette plume. Quand frère Oignon eut bien dîné, puis reposé son vin, il se leva un peu après midi et, sachant la multitude grande de paysans qui étaient venus pour voir la plume, il envoya dire à Gucchio Imbrate qu'il vînt là-haut avec les clochettes et qu'il apportât ses besaces. Lequel, après qu'il se fut dégagé à grand peine de la cuisine et de Nutte la chambrière, y monta avec les choses qu'on lui demandait. Il arriva tout essoufflé, parce que le trop d'eau qu'il avait bu lui avait fait devenir le ventre gros, il s'en alla par le commandement de frère Oignon sur la porte de l'église, où il commença à sonner fort des clochettes.

Et quand tout le peuple fut assemblé, frère Oignon, sans

s'être avisé qu'on eût rien touché à ses affaires, commença sa prédication, et dit mille choses pour servir à son propos ; et quand il vint à vouloir montrer la plume de l'ange Gabriel, ayant premièrement fait en grande dévotion la confession, il fit allumer deux torches et, en développant tout doucement le taffetas, s'étant d'abord ôté le capuchon de la tête, il tira la petite cassette et l'ouvrit, après avoir dit préalablement quelques paroles à la louange et recommandation de l'ange Gabriel et de sa relique. Et, le voyant plein de charbons, il ne soupçonna point son valet, car il savait bien qu'il n'avait pas assez d'esprit pour faire cela, et ne le maudit pas non plus d'avoir mal pris garde à ce qu'un autre ne le fît ; mais, maugréant tout bellement soi-même de lui avoir donné ces choses à garder, le sachant paresseux, désobéissant, nonchalant et sans entendement, il leva sans rougir le visage et les mains au ciel et dit, si haut qu'il fut ouï de tous : « O Dieu, louée soit toujours ta puissance » ; puis, ayant refermé la cassette, il se retourna vers le peuple et dit :

« Messieurs et dames, vous devez savoir que, lorsque j'étais fort jeune, je fus envoyé par mon supérieur dans ces pays où le soleil se lève, et il me fut donné charge avec commandement exprès de chercher tant que je trouvasse les privilèges du Porchelaine qui, bien qu'ils ne coûtassent rien à timbrer, sont beaucoup plus utiles à d'autres qu'à nous. A cet effet, m'étant mis en chemin, partant de Venise et m'en allant par le bourg des Grecs, et de là chevauchant par le royaume de Garbe et par Baldagne, j'arrivai en Parion d'où, non sans grand soif, j'arrivai après quelque

temps en Sardaigne. Mais pourquoi vais-je deviser de tous les pays que j'ai cherchés ? J'abordai, après que j'eus passé le bras de Saint-Georges en Truffie et en Bouffie, qui sont pays fort habités, et avec grand peuple, et de là je m'en vins en la Terre de Mensonge, où je trouvai beaucoup de frères de notre religion et de plusieurs autres, qui allaient tous fuyant la peine et le malaise pour l'amour de Dieu, se souciant peu des peines et travaux d'autrui s'ils y voyaient leur utilité, ne dépensant autre argent en ces pays sinon monnaie sans coin. Et de là je passai en Terre d'Abruzzes, où les hommes et les femmes vont à galoches par-dessus les montagnes revêtant les pourceaux de leurs boyaux mêmes, et un peu par delà je trouvai des gens qui portaient le pain dans les bâtons et le vin dans les sacs. Après quoi, j'arrivai aux montagnes de Bacchus, où toutes les eaux courent en bas, et en peu de temps j'allai si avant que je me trouvai en Judée Pastenade, où je vous jure, par l'habit que je porte sur mon dos, que je vis voler les sarpettes, chose incroyable à qui ne l'avait vu ; mais de cela ne me laissera point mentir Maso del Saggio, grand marchand, que je trouvai en ce pays-là cassant des noix et vendant les coquilles au détail.

» Toutefois moi qui ne pouvais trouver ce que j'allais cherchant, parce qu'il faut traverser l'eau pour y arriver, en m'en retournant, je parvins en ces terres saintes où, en été, le pain frais y vaut quatre deniers et le chaud, on l'y donne pour néant, et là je trouvai le vénérable père messire, ne me blâmez pas, s'il vous plaît, très digne patriarche de Hiérusalem, lequel pour la révérence de l'habit que j'ai toujours porté, du baron Monsieur saint Antoine, voulut que je visse

toutes les saintes reliques qu'il avait en sa garde, dont il y en avait tant que, si je voulais vous les compter toutes, je n'en viendrais à bout en plusieurs heures ; mais toutefois, pour ne pas vous laisser déconfortés, je vous en dirai quelques-unes. Il me montra premièrement du doigt du Saint-Esprit, aussi sain et aussi entier qu'il fut jamais, et le museau du séraphin qui apparut à saint François, et un des ongles du chérubin, et une des côtes du Verbum caro, boute-toi aux fenêtres, et des habillements de la Sainte Foi Catholique, et quelques rayons de l'étoile qui apparut aux Rois, en Orient, et une fiole de la sueur de saint Michel, quand il combattit le diable, et la mâchoire de la mort de saint Lazare et plusieurs autres. Et parce que je lui donnai libéralement le double des plaines de Montmoreau en vulgaire, et de quelques chapitres de Chèvrerie, qu'il avait longtemps cherchés, il me fit participant de ses saintes reliques et me donna une des dents de la sainte Croix, et dans une petite fiole un peu du son des cloches du temple de Salomon, et la plume de l'ange Gabriel, dont je vous ai déjà parlé, avec une des galoches de saint Gérard de Grandville, que je donnai il n'y a pas longtemps, à Florence, à Gérard de Bonsi, qui lui porte une très grande dévotion ; et il me montra encore des charbons avec lesquels fut rôti le bienheureux martyr Monsieur saint Laurent, toutes choses que j'ai apportées avec moi dévotement.

»Mon supérieur n'a jamais souffert que je les montre, tant qu'il n'a pas été dûment certifié si c'étaient elles ou non ; mais maintenant que par certains miracles qu'elle ont faits et par lettres qu'il a reçues du patriarche, il en a été certi-

fié, il m'a donné permission de les montrer, et ne m'en voulant fier à autrui, je les porte toujours avec moi. C'est chose certaine que je porte la plume de l'ange Gabriel, afin qu'elle ne se gâte, en une petite boîte, et les charbons avec lesquels fut rôti saint Laurent dans une autre qui lui ressemble tant qu'il m'arrive souvent de prendre l'une pour l'autre, comme il m'est présentement advenu, parce que, pensant avoir pris la boîte où était la plume, j'ai apporté celle où sont les charbons. En quoi, je pense qu'il n'y a pas de ma faute, mais il me semble être certain que ç'a été la volonté de Dieu, et que lui-même m'a mis entre les mains celle des charbons, me souvenant tout à cette heure que la fête de saint Laurent est d'ici à deux jours. Et parce que Notre-Seigneur voulait qu'en vous montrant par moi les charbons avec lesquels saint Laurent fut rôti, la dévotion que vous lui devez se rallume en vos cœurs, il m'a fait prendre, non pas la plume que je devais apporter, mais les benoîts charbons éteints par l'humeur de ce saint corps. C'est pourquoi, mes enfants bien heureux, ôtez vos bonnets, et approchez-vous ici dévotement pour les voir ; mais je veux bien que vous sachiez d'abord que quiconque est marqué de ces charbons en signe de croix peut vivre certain toute cette année que feu ne le touchera qu'il ne le sente. »

Et après qu'il eut ainsi parlé en chantant une laude de saint Laurent, il ouvrit la boîte et montra les charbons. Lorsque la sotte multitude les eut quelque temps regardés révéremment et avec grande admiration, tous en très grande presse s'approchèrent de frère Oignon, en donnant meilleures offrandes qu'ils n'avaient accoutumé, chacun le

priant qu'il les en marquât. Frère Oignon, ayant donc pris en sa main ces charbons, se mit à faire sur leurs robes de toile blanche et sur leurs jaquettes, et sur les voiles des femmes, les plus grandes croix qu'il était possible, affirmant que, si les charbons diminuaient à faire ces croix, ils recroissaient d'autant après, dans la boîte, ainsi qu'il avait éprouvé plusieurs fois. Ayant de la sorte croisé non sans très grand profit tous les Certaldais, il se moqua, par son idée soudaine, de ceux qui avaient pensé se moquer de lui en lui ôtant la plume, lesquels ayant été à sa prédication et entendu la nouvelle échappatoire qu'il avait trouvée et avec quelles paroles il l'avait dite, avaient tant ri que les mâchoires leur cuidèrent tomber. Et après que le peuple fut parti, lesdits Bragonière et Pissin s'en allèrent vers frère Oignon à qui, avec la plus grande fête du monde, ils découvrirent ce qu'ils avaient fait et lui rendirent sa plume qui, l'année d'après, ne lui valut pas moins que lui avaient valu ce jour-là les charbons.

La Septième journée *du Décaméron, en laquelle on devise sous le gouvernement de Dioneo, des tromperies que les femmes ont faites à leurs maris, par amour ou pour éviter quelque mal ou scandale, qu'ils s'en soient aperçus ou non.*



NOUVELLE QUATRIÈME

Tofan enferme une nuit sa femme hors de la maison, laquelle ne pouvant rentrer par aucune prière, et faisant semblant de se jeter dans un puits, y jette une grosse pierre. Tofan sort de la maison et y court; pendant ce temps la femme rentre et enferme dehors son mari, lui disant plusieurs injures.

Le roi, lorsqu'il vit que la nouvelle de Madame Elise était finie, se tourna aussitôt vers Madame Laurette et lui dit que son plaisir était qu'elle dît la sienne ; parquoi sans plus tarder, elle commença ainsi : « O Amour, quelles et combien sont puissantes tes forces? Quelles sont tes entre-

prises et quelles sont tes prévoyances ? Qui est le philosophe ou artiste qui jamais eût pu ou pourrait enseigner ces échappatoires, ces prévoyances et ces démonstrations que tu fais soudainement à ceux et celles qui suivent tes traces ? Certainement la doctrine de quelque autre que ce soit est lente et longue au prix de la tienne, comme fort bien se peut comprendre aux choses montrées ci-devant, auxquelles, mes amoureuses dames, j'en ajouterai une d'une simplette femme qui fit un tour tel que je ne sais qui l'eût pu enseigner autre qu'Amour.

Il y eut jadis en la ville d'Arezzo un riche homme nommé Tofan à qui on donna pour femme une très belle jeune fille nommée dame Guite, de laquelle sans savoir pourquoi, il devint incontinent jaloux, dont s'apercevant la femme, elle en fut fort courroucée. Et, lui ayant demandé plusieurs fois quelle était l'occasion de sa jalousie, et lui n'en ayant jamais su trouver une, sinon de ces méchantes qu'on dit en général, il lui tomba en l'entendement de le faire mourir du mal, dont sans raison, il avait peur.

Et s'étant aperçue qu'un fort honnête jeune homme, à son jugement, lui faisait la cour, elle commença à s'entendre discrètement avec lui. Et étant déjà les choses si avant entre eux qu'il n'y fallait plus autre chose que donner effet par œuvre aux paroles, elle commença de donner ordre à ceci. Et, ayant déjà observé, parmi les mauvaises coutumes de son mari, qu'il prenait plaisir à boire, non seulement elle commença à l'en louer, mais avec artifice, l'en sollicitait souventes fois ; à quoi il s'accoutuma si bien que, quasi toutes les fois qu'elle le voulait, elle le faisait tant boire

qu'il s'enivrait; et quand elle le voyait bien ivre, elle l'allait mettre coucher. Et par tel moyen elle se trouva une première fois avec son ami, et y continua depuis plusieurs fois assurément. Encore prit-elle tant de sûreté en cette ivrognerie, que non seulement elle eut la hardiesse de mener son ami en sa maison, mais quelquefois elle alla chez lui, qui n'était guère loin, et y demeurait le plus souvent la plus grande part de la nuit.

Et en telle manière cette femme amoureuse continuant, il advint que son malheureux mari s'aperçut que quand elle le faisait ainsi boire, elle toutefois ne buvait jamais : dont il prit soupçon qu'il ne fût comme il en était, c'est-à-dire que sa femme l'enivrât pour ensuite faire son plaisir, cependant qu'il dormirait. Et, voulant faire l'expérience s'il en était ainsi ou non, il s'en retourna chez lui sans avoir bu de tout le jour, faisant néanmoins par ses paroles et gestes semblant d'être le plus ivre homme qui fût jamais. Ce que croyant sa femme, et en pensant qu'il ne lui fallût boire davantage pour dormir, elle le mit soudainement coucher, et, ceci fait, sortit de sa maison comme elle avait accoutumé de faire et s'en alla à celle de son ami, où elle demeura jusques à minuit. Tofan, aussitôt qu'il n'entendit plus sa femme, se leva et, s'en étant allé à sa porte, la ferma très bien par dedans, et se mit à la fenêtre afin de voir revenir sa femme et de lui faire connaître qu'il s'était aperçu de ses façons, Et tant y demeura que sa femme retourna. Laquelle revenant et se voyant enfermée dehors, fut dolente outre mesure. Et commença à essayer si elle pourrait ouvrir l'huis par force; lorsque le mari eut enduré ceci quelque temps, il lui dit : «Ma femme, tu perds ton

temps, parce que tu ne saurais entrer céans, et t'en retourne hardiment là où tu as été jusqu'à cette heure, parce que tu n'entreras jamais céans jusqu'à ce que je t'aie fait l'honneur qui t'appartient en présence de tous tes parents et voisins.» La femme commença à prier que pour l'amour de Dieu, il lui plût d'ouvrir, parce qu'elle ne venait point du lieu qu'il pensait, mais seulement de veiller avec une sienne voisine, à cause que les nuits étaient longues, et elle ne pouvait dormir tout au long d'icelles, ni pareillement les veiller seule en la maison. Ses prières ne servirent de rien, parce que cette bête d'homme avait délibéré que tous ceux de la ville sussent leur honte, là où personne ne la savait.

La femme, voyant que ses prières ne lui servaient de rien, recourut aux menaces et dit : «Si tu ne m'ouvres, je te ferai le plus triste homme qui vive.» A quoi Tofan répondit : «Et que me peux-tu faire?» La femme à qui Amour avait déjà aiguisé l'entendement avec ses conseils, répondit : «Avant que je veuille souffrir la honte que tu me veux faire à tort, je me jetterai en ce puits qui est ici près, auquel étant après trouvée morte, il n'y aura personne qui croie qu'un autre que toi par ton ivrognerie, m'y ait jetée et ainsi tu devras t'enfuir, ou perdre tout ton bien et être banni, ou il conviendra qu'on te tranche la tête comme homicide de moi, que tu auras véritablement été.» Pour toutes ces paroles, Tofan ne se démouvait point de sa sotte opinion; c'est pourquoi la femme dit : «Or çà, je ne puis plus souffrir cette tienne fâcherie. Dieu te pardonne. Tu feras serrer cette mienne quenouille que je laisse ici.»

Et, ceci dit, étant lors la nuit si obscure qu'à peine eût-on

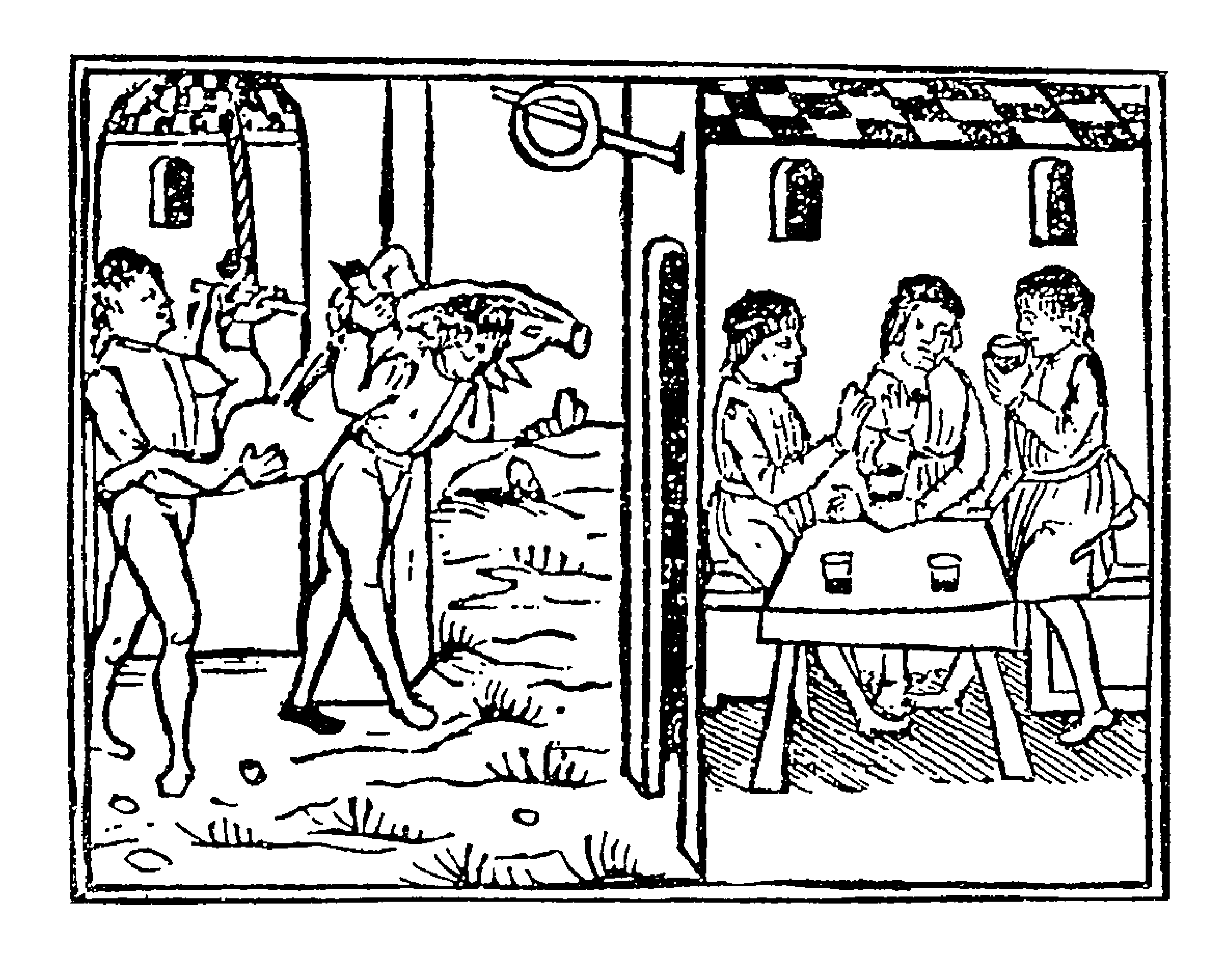
pu voir l'un l'autre par la rue, la femme s'en alla vers le puits, et, prenant une fort grosse pierre qui était au pied dudit puits, et criant : « Mon Dieu, pardonne-moi ! » elle la laissa choir dedans. La pierre fit au fond de l'eau un très grand bruit lequel, aussitôt que Tofan l'ouït, il crut fermemement qu'elle s'y fût jetée. Aussi, ayant pris le seau avec la corde, il descendit promptement de la maison pour la secourir et courut au puits ; mais elle, qui s'était embusquée près de l'huis de la maison, sitôt qu'elle le vit courir au puits, elle se jeta dans la maison et s'enferma dedans, puis s'en alla aux fenêtres, et commença à dire : « Il y faut mettre de l'eau quand on le boit, non pas quand on l'a bu. » Tofan, entendant sa femme, se tint pour moqué et s'en retourna à l'huis, et n'y pouvant entrer, il se mit à dire qu'elle lui ouvrît. Elle, ayant laissé le doux parler dont elle avait usé jusqu'alors, commença quasi en criant à dire : « Par la Croix Dieu, ivrogne fâcheux que tu es, tu n'entreras pas céans cette nuit. Je ne puis plus souffrir tes façons de faire, il faut que je fasse connaître à chacun qui tu es, et à quelle heure tu retournes la nuit en ta maison. »

Tofan, étant de l'autre côté fort tourmenté, commença à lui dire injures et à crier, dont les voisins entendant le bruit se levèrent, hommes et femmes, et se mirent aux fenêtres, et demandant ce que c'était, la femme dit en pleurant : « C'est ce méchant homme qui vient toutes les nuits ivre à la maison et s'endort par les tavernes, puis revient à cette heure ; de quoi ayant longuement souffert pour rien, moi ne le pouvani plus endurer, je lui ai voulu faire cette honte de l'enfermer dehors pour voir s'il s'amenderait. » Cette grosse bête de Tofan disait de son côté comme

le cas était allé, et la menaçait fort. La femme disait à ses voisins : « Or, voyez-vous quel homme c'est ? Que diriez-vous si j'étais dans la rue, comme il est, et qu'il fût dans la maison comme je suis ? Par la foi de Dieu, j'ai peur que vous croiriez qu'il dit vrai. Bien pouvez-vous connaître à ceci qu'il est sage ; et il dit que j'ai fait ce que je crois qu'il a fait lui-même, croyant m'épouvanter pour avoir jeté je ne sais quoi dans le puits. Plût à Dieu qu'il s'y fût jeté à bon escient et noyé de sorte que le vin dont il a trop bu se fût bien trempé ! »

Les voisins, tant hommes que femmes, commencèrent tous à reprendre Tofan, lui donnant la faute, et à lui dire injures de ce qu'il disait contre sa femme; et en peu d'heures le bruit alla tant, de voisin à voisine, qu'il parvint jusqu'aux parents de la femme qui accoururent, et quand ils eurent ouï d'un voisin et d'autres comment la chose était, ils prirent Tofan et lui donnèrent tant de coups qu'ils le brisèrent tout. Puis, s'en étant allés en la maison, ils prirent tous les effets de la femme et s'en retournèrent avec elle chez eux, menaçant Tofan d'avoir pis. Tofan, se voyant mal accoutré, et que sa jalousie l'avait mal conduit, comme celui qui n'aimait autre chose en ce monde que sa femme, eut quelques amis et moyens, et pourchassa tant qu'il eut sa femme en paix et la ramena en sa maison. A laquelle il promit de ne plus jamais être jaloux et, en outre, lui donna licence de faire ce qui lui plairait, mais si sagement qu'il ne s'en aperçût : et ainsi, en vrai vilain fol, il fit la paix après le dommage reçu. Et vive Amour, et meure jalousie et toute sa séquelle !

La Huitième Journée *du Décaméron, en laquelle on devise, sous le gouvernement de Madame Laurette, des tromperies qui se font chaque jour de femme à homme, ou d'homme à femme, ou bien d'homme à autre.*



NOUVELLE SIXIÈME

Brun et Bufalmaque dérobent un pourceau à Calandrin, et pour le retrouver font une épreuve avec de la malvoisie et des pilules de gingembre, au lieu desquelles ils en donnent deux audit Calandrin, l'une après l'autre, de crotte de chien, confites en aloès, et lui font acroire qu'il s'était dérobé soi-même, et de peur qu'ils le dissent à sa femme, ils le lui font encore acheter.

La nouvelle de Philostrate ne fut sitôt achevée que, après qu'on en eut bien ri, la reine ne commandât à Madame Philomène qu'elle suivît en disant la sienne, laquelle commença ainsi : « Gracieuses dames, de même que Philostrate,

pour avoir ouï ramentevoir le nom de Macé, a voulu dire la nouvelle que vous avez entendue, ainsi, me souvenant de celui de Calandrin et de ses compagnons, j'ai désir de vous en conter une d'eux-mêmes, qui vous plaira, comme je pense.

Il n'est besoin que je vous fasse connaître quels gens furent Calandrin, Brun, Bufalmaque, parce que vous l'avez assez entendu ci-devant; c'est pourquoi, pour commencer mon propos, je vous dis que Calandrin avait une petite maison aux champs, non loin de Florence, qu'il avait eue en mariage de sa femme, de laquelle, entre les autres choses qu'il en recueillait, c'était un pourceau tous les ans; et il avait accoutumé de s'en aller, lui et sa femme, environ le mois de décembre, au village, et faire tuer ce pourceau, et le faire saler sur place. Or il advint une fois que, sa femme étant un peu malade, Calandrin alla tout seul pour faire tuer ce pourceau. Ce qu'ayant entendu Brun et Bufalmaque, et sachant que sa femme n'y allait point, ils s'en allèrent, pour passer un peu le temps, vers un prêtre fort leur ami et voisin de campagne de Calandrin, qui avait tué son pourceau la matinée du jour que ceux-ci y arrivèrent.

C'est pourquoi Calandrin, les voyant avec le prêtre, leur dit : « Soyez les bienvenus. Je veux que vous voyez quel ménager je suis. » Et les ayant menés chez lui, leur montra le pourceau. Ceux-ci virent qu'il était très beau, et apprirent de Calandrin qu'il le voulait saler pour son ménage. A quoi Brun répondit : « Mon Dieu, que tu es lourdaud! Vends-le et faisons bonne chère avec l'argent, puis dis à ta femme qu'il t'a été dérobé. — Il ne faut pas faire ainsi, car

elle ne le croirait pas, mais elle me chasserait hors de la maison; aussi ne vous en tourmentez point, car je ne le ferai jamais. » Et, bien qu'ils le prêchassent longuement, tout cela ne servit de rien. Il les invita bien à souper, mais ce fut assez froidement, tellement qu'ils n'y voulurent point souper.

Et, partant d'avec lui, Brun dit à Bufalmaque: « Lui voulons-nous dérober cette nuit son pourceau? » A quoi Bufalmaque répondit: « Comment le pourrons-nous faire? » Brun dit alors: « Je sais bien comment, s'il ne l'ôte de là où je l'ai vu tout à l'heure. — Je te prie, dit Bufalmaque, faisons-le donc. Pourquoi ne le ferions-nous? Et puis, nous en ferons grand chère avec le chapelain. » Le prêtre répondit qu'il en était très content. Alors, Brun dit: « Il convient d'user en ceci d'un peu de finesse. Tu sais, Bufalmaque, comment Calandrin est avare et comme il boit volontiers, quand c'est aux dépens d'autrui. Allons vers lui et le menons à la taverne; et là il faut que le prêtre fasse semblant de payer tout l'écot pour son honneur, et qu'il ne lui laisse payer aucune chose. Il s'acoutrera de bonne heure, et puis nous en viendrons très bien à bout car il est seul au logis. » Et comme Brun dit, ainsi firent-ils.

Quand Calandrin vit que le prêtre ne voulait que personne payât, il se prit à boire de plus belle et, bien qu'il n'en eût trop grand besoin, il s'en chargea toutefois très bien; puis étant déjà deux ou trois heures de nuit quand il partit de la taverne, il s'en alla à son logis sans vouloir autrement souper, et pensant avoir fermé sa porte, la laissa ouverte, et se coucha.

Bufalmaque et Brun s'en furent souper avec le prêtre, et incontinent après le souper ils prirent certains engins pour entrer en la maison de Calandrin, et s'en allèrent tout bellement au lieu que Brun avait avisé. Mais, trouvant la porte ouverte, ils entrèrent dedans et prirent le pourceau qu'ils portèrent à la maison du prêtre, et puis se couchèrent.

Quand Calandrin eut bien cuvé son vin, il se leva au matin et, sitôt qu'il fut descendu en bas, il regarda et ne vit point son pourceau, et ne trouvant personne qui lui en dît nouvelles, il commença à faire les plus grandes doléances du monde, disant: « Hélas, dolent que je suis, mon pourceau m'a été dérobé. »

Quand Brun et Bufalmaque furent levés, ils s'en allèrent vers Calandrin pour ouïr ce qu'il dirait de son pourceau; lequel, aussitôt qu'il les vit, les appela et leur dit quasi en pleurant: « Hélas, mes amis, mon pourceau m'a été dérobé. » Et Brun s'approchant de lui, il lui dit tout bas à l'oreille : « C'est merveille que tu aies été sage une fois en ta vie. — Comment, dit Calandrin, je le dis à bon escient. — Dis toujours ainsi, dit Brun, et crie fort afin qu'on pense que ce soit vrai. » Calandrin se mit alors à crier fort, et disait : « Corbleu, je vous dis vrai qu'il m'a été dérobé. » Et Brun disait : « Tu dis bien. C'est bien dit, ainsi faut-il dire. Crie fort, fais-toi si bien ouïr qu'il semble vrai. — Tu me ferais, dit Calandrin, donner l'âme au diable, car je vois bien que tu ne me crois point, mais puissé-je être pendu par la gorge s'il ne m'a été dérobé. » Brun dit alors : « Comment Dieu cela peut-il être? Je le vis hier à cet

endroit. Penses-tu nous faire acroire qu'il se soit envolé? — C'est aussi vrai comme je te le dis, repartit Calandrin. — Jésus, dit Brun, est-ce bien possible? — Pour certain, dit Calandrin, il en est ainsi; dont je suis détruit, et ne sais comment j'oserai retourner à la maison, car ma femme ne le croira pas; et quand bien même elle le croirait, je n'aurai la paix avec elle de cette année. » Brun dit alors: « Sur ma foi, que c'est mal fait s'il en est ainsi; mais tu sais, Calandrin, qu'hier je t'enseignai à dire ainsi; c'est pourquoi je ne voudrais que tu te moquasses de ta femme et de nous. » Calandrin se mit à crier et à dire: « Mon Dieu, pourquoi voulez-vous me faire désespérer et blasphémer Dieu et les saints, et toute la kyrielle? Je dis que le pourceau m'a été dérobé cette nuit. » Bufalmaque dit alors: « S'il en est ainsi, il faut aviser le moyen de le ravoir s'il est possible. — Et quel moyen, dit Calandrin, pourrons-nous trouver? » — Bufalmaque dit alors: Il faut tenir pour certain qu'il n'est venu personne d'Indie pour te dérober ton pourceau, et il faut que ce soit quelqu'un de tes voisins; mais si tu les peux assembler, je sais faire une épreuve de pain avec du fromage, par laquelle nous verrons tout incontinent qui l'aura eu. — Voire, dit Brun, que tu feras l'expérience avec du pain et du fromage à certains petits nobilis qui sont ici autour, dont l'un a pris pour sûr le pourceau, qui s'apercevront du cas et ne voudront point venir? — Et que faut-il donc faire? dit Bufalmaque. — Il faudrait avoir, répondit Brun, de belles pillules de gingembre et de belle malvoisie, et les inviter à boire, par quoi ils n'y penseront point et viendront sans

faute. Et davantage on peut aussi bénir les pillules, comme on fait le pain et le fromage. » A quoi Bufalmaque répondit : « Pour certain, tu dis vrai. Et toi, Calandrin qu'en dis-tu ? Le voulons-nous faire ? — Mais je vous en prie, dit Calandrin, pour l'amour de Dieu, car au moins si je savais qui l'a eu, il me semblerait être à demi consolé. — Or sus, dit Brun, je suis décidé d'aller jusques à Florence quérir toutes ces choses pour te faire service, si tu me bailles de l'argent pour les avoir. » Calandrin avait peut-être sur lui quarante sols qu'il lui bailla.

Après quoi, Brun s'en fut à Florence vers un sien ami apothicaire, duquel il acheta une livre de belles gales de gingembre, dont il fit faire des pillules, et en fit préparer deux autres de crotte de chien, qu'il fit confire en aloès ; puis leur fit donner une couverture de sucre comme aux autres ; et pour ne les déconnaître, il leur fit faire une petite marque par laquelle il les reconnaissait très bien. Avec ceci, il acheta un flacon d'une bonne malvoisie, et s'en retourna au village vers Calandrin, et lui dit : « Or çà, tu donneras ordre d'inviter demain matin à déjeuner tous ceux de qui tu as soupçon, et, comme c'est fête, chacun y viendra volontiers ; et je ferai ce soir avec Bufalmaque l'enchantement sur les pillules, et te les apporterai de bon matin, et encore les donnerai-je moi-même pour l'amour de toi, et ferai et dirai tout ce qu'il faut dire et faire. »

Calandrin fit son conseil. Parquoi, étant assemblée le lendemain matin devant l'église, sous l'orme, une bonne compagnie, tant de jeunes hommes florentins qui étaient venus passer le temps aux champs, que des paysans du

village, Brun et Bufalmaque vinrent avec une écuelle pleine de pillules et le flacon de malvoisie, qui firent manger toute la compagnie. A laquelle Brun dit : « Messieurs, il faut que je vous déclare l'occasion pourquoi vous êtes ici assemblés, afin que s'il en advenait chose qui ne vous plût, vous ne puissiez vous plaindre de moi. Il fut pris hier à Calandrin que voici un sien beau pourceau, et il ne peut trouver celui qui l'a pris ; et comme autres que nous qui sommes ici ne le peuvent avoir fait, lui, pour savoir qui l'a eu, vous donnera à manger de ces pillules à chacun une, et à boire de ce vin : et soyez certains que celui qui aura eu le pourceau, il ne pourra avaler la pillule, mais lui semblera plus amère que venin, et la crachera. Et par ainsi, avant que de recevoir cette honte en présence de tant de gens, il vaudrait peut-être mieux que celui qui l'a eu le dît en confession au prêtre, et je m'abstiendrai de faire cette preuve. »

Chacun des assistants dit qu'il était content d'en manger. C'est pourquoi Brun les ayant mis par ordre, et fait ranger Calandrin parmi eux, il commença par un des bouts et donna à chacun la sienne. Mais quand il fut à l'endroit de Calandrin, il prit une de celles de chien qu'il lui mit dans la main, et Calandrin la mit incontinent dans sa bouche et commença à mâcher. Mais aussitôt que la langue sentit l'aloès, aussitôt il la cracha en terre ne pouvant souffrir l'amertume. Chacun qui était là regardait l'un l'autre au visage pour voir qui cracherait la sienne. Et n'ayant encore Brun achevé de les donner toutes sans faire semblant de rien, il ouït qu'on disait derrière lui : «Que veut dire main-

tenant ceci, Calandrin ? » Dont, s'étant soudainement retourné, et voyant que Calandrin avait craché sa pillule, il dit : «Attends, car peut-être quelque autre chose te la fait cracher. Tiens en une autre. » Et, prenant la seconde, il la mit en sa bouche, et puis paracheva de distribuer les autres qui restaient. Mais si la première sembla amère à Calandrin, celle-ci lui sembla encore plus. Toutefois, ayant honte de la cracher, il la retint dans sa bouche, mâchant quelque temps ; et, la tenant ainsi, il commença à jeter les larmes aussi grosses que noisettes, et à la fin, n'en pouvant plus, il la cracha comme il avait fait la première. Cependant, Bufamalque faisait donner à boire à la compagnie, et Brun, qui voyait ceci avec les autres, tous dirent d'une voix que pour sûr Calandrin s'était dérobé soi-même, et il y en eut qui l'en reprirent rudement.

Mais, après qu'ils s'en furent allés et qu'il ne demeura que Brun et Bufamalque avec Calandrin, Bufamalque commença à lui dire : «J'avais bien toujours pensé que tu l'avais eu toi-même, et que tu nous voulais faire acroire qu'il t'avait été dérobé, de peur de nous donner à boire une fois seulement avec l'argent que tu en avais eu. » Calandrin, qui n'avait encore craché l'amertume de l'aloès, commença à jurer qu'il n'avait point eu. Bufalmaque lui dit : « Mais, en bonne foi, dis, en as-tu reçu six écus ?» Calandrin, à ces mots, commença à se désespérer. A quoi Brun dit : « Entends à bon escient, Calandrin, il y eut quelqu'un de la compagnie qui but et mangea avec nous, lequel me dit que tu avais ici en haut une garce que tu entretiens, et lui donnes ce que tu peux épargner, et tenait pour certain

que tu lui avais envoyé ce pourceau. Tu as appris à être moqueur, et s'il t'en souvient, tu nous menas une autre fois par la plaine de Mugnon chercher les pierres noires, et après que tu nous eus mis en gallée sans biscuit, tu t'en vins; et puis tu voulais nous faire acroire que tu l'avais trouvée. Maintenant, tu nous veux faire croire pareillement avec tes jurements que le pourceau que tu as donné ou vendu t'a été dérobé : nous sommes tous bercés de tes moqueries et les connaissons, tu ne nous en saurais plus faire; mais pour te dire la vérité, nous avons ici pris beaucoup de peine à faire cette épreuve ; c'est pourquoi, nous entendons que tu nous donnes deux couples de chapons, sinon nous raconterons tout à ta femme.

Calandrin, voyant qu'on ne le croyait point et étant assez marri, ne voulant encore avoir la crierie et tempête de sa femme, donna deux couples de chapons à Brun et Bufalmaque, lesquels, ayant salé le pourceau et emporté à Florence, laissèrent Calandrin avec ses pertes et ses moqueries.



NOUVELLE DIXIÈME

Une Sicilienne obtient par grand finesse tout l'argent d'un marchand qu'il avait à Palerme, lequel, faisant ensuite semblant d'y être retourné avec plus de marchandise que la première fois, emprunte de l'argent d'elle et ne lui laisse que de l'eau et des étoupes.

Combien la nouvelle de la reine fit en divers passages rire les dames, il ne le faut point demander, car il n'y en eut pas une à qui les larmes n'en vinssent aux yeux une bonne douzaine de fois ; mais, après qu'elle fut achevée, Dioneo, qui savait que c'était son tour de dire, commença ainsi : «Gracieuses dames, c'est chose toute manifeste que

les tromperies sont d'autant plus plaisantes que le plus subtil trompeur est artificiellement trompé. A cette cause, bien que vous toutes en ayez raconté de belles, je veux vous en conter une qui vous devra plaire plus que toutes celles qui ont été dites, d'autant que par icelle la dame qui fut trompée était plus grande maîtresse de tromper autrui, que personne qui fut oncques trompée de ceux ou celles que vous avez contés. »

La coutume soulait être, et peut-être est encore telle par toutes les villes maritimes qui ont port, que tous marchands qui y arrivent avec marchandises, les portent toutes quand ils les font décharger, en un dépôt qu'on nomme en plusieurs lieux douane, que la commune ou le seigneur de la ville tiennent ; et là, ils baillent par écrit à ceux qui en ont charge, toute leur marchandise et les prix d'icelle, puis ceux-là baillent au marchand un magasin où il serre sa marchandise et l'enferme à clef ; et les douaniers écrivent après sur le registre de la douane toute la marchandise pour en rendre compte au marchand, en se faisant ensuite payer par le marchand leur droit de ce qui sort de la douane ; et de ce registre, les courtiers s'informent de la qualité des marchandises qui y sont et encore qui sont les marchands à qui elles appartiennent, avec lesquels après, selon qui leur vient par les mains, ils devisent des changes, trocs, ventes et autres affaires. Laquelle coutume était, comme elle est en plusieurs autres lieux, à Palerme, en Sicile, où semblablement étaient et sont encore beaucoup de femmes belles, mais ennemies d'honnêteté, qui pourtant seraient tenues et réputées par qui ne les connaîtrait très honnêtes

femmes, et du tout adonnées, non à tondre mais à écorcher les hommes. Aussitôt qu'elles y voyaient un marchand étranger, elles se vont informer du livre de la douane, de ce qu'il y a, et combien il peut valoir. Et après, par leurs actes amoureux et leurs douces paroles, se parforcent de paître ces marchands et de les attraire à leur amitié ; et de fait elles en ont déjà tiré beaucoup, auxquels elles ont soutiré bonne partie de leur marchandise et à plusieurs toute. Et tels y ont laissé la marchandise, le navire, la chair et les os, si doucement la barbière a su mener le rasoir.

Or il advint, il n'y a pas encore longtemps, qu'un jeune Florentin des nôtres, que ses maîtres y envoyaient, surnommé Nicolas de Chignien, bien qu'il s'appelât Salabet, arriva à Palerme avec si grande quantité de draps de laine qu'il en avait de reste de la foire de Salerne qui pouvaient bien valoir cinq cents écus. Et après qu'il eût baillé l'inventaire de ces draps aux douaniers, il les mit en un magasin, et sans qu'il montrât trop grande hâte de s'en défaire, commença à s'en aller quelquefois à l'ébat par la ville. Et, étant fort beau jeune homme, il advint qu'une de ces barbières qui se faisait nommer Madame Blanchefleur, ayant entendu quelque chose de ses affaires, lui jeta l'œil dessus. De quoi s'apercevant le jeune fils, estimant qu'elle fût quelque grande dame, se va persuader qu'il lui plaisait pour sa beauté, et délibéra en soi-même de mener fort finement cet amour. C'est pourquoi, sans en dire mot à personne, commença à passer et repasser devant la porte de celle-ci, laquelle, s'en étant aperçue, et après qu'elle l'eût quelques jours bien navré des yeux, faisant semblant qu'elle se con-

sumait toute pour l'amour de lui, lui envoya secrètement une de ses femmes, qui savait parfaitement le métier de maquerellage. Celle-ci, avec plusieurs paroles et quasi avec les larmes aux yeux, lui dit qu'il avait par sa beauté et gracieuseté tellement pris sa maîtresse qu'elle ne pouvait ni jour ni nuit trouver lieu où demeurer; au moyen de quoi elle désirait sur toute chose de se trouver secrètement avec lui, s'il lui plaisait, en une étuve. Et, ceci dit, tira un anneau de sa bourse qu'elle lui donna de la part de sa maîtresse.

Salabet, entendant ceci, fut le plus content homme qui fut jamais, et, ayant pris l'anneau et regardé de près le baisa et se le mit au doigt, puis répondit à la bonne messagère que si Madame Blanchefleur l'aimait, elle n'était pas trompée, car il l'aimait plus que sa propre vie et était délibéré d'aller à toute heure où il lui viendrait plus à gré.

Quand la messagère fut de retour vers sa maîtresse avec cette réponse, elle s'en retourna sur l'heure dire à Salabet en quelles étuves il la devait attendre le lendemain après vêpres. Lui, sans en dire chose du monde à personne, s'y rendit aussitôt que l'heure fut venue, et trouva que les étuves étaient retenues pour la dame; il n'y était pas plutôt arrivé que voici venir deux femmes esclaves chargées, l'une d'un matelas de futaine beau et grand, sur sa tête, et l'autre d'un grand panier plein d'affaires. Et, ayant étendu ce matelas en une chambre des étuves sur un chalit, on mit dessus des draps fins, bordés de soie, puis une contrepointe d'un boucassin ciprien très blanc, avec deux oreillers ouvrés à merveille; et après ceci, s'étant dépouil-

lées et entrées au lieu où l'on se baigne, elles le lavèrent et nettoyèrent tout.

Et ne tarda guère que la dame, avec deux autres femmes esclaves, s'en vint aux étuves où, aussitôt qu'elle se vit à son privé, elle fit grande fête à Salabet, et après qu'elle eut jeté les plus grands soupirs du monde, et qu'elle l'eut fort embrassé et baisé, elle lui dit : « Je ne sais qui est celui autre que toi qui m'eût pu faire venir ici. Tu m'as embrasé le cœur, Toscan madré. » Et après tout ceci, ils entrèrent, comme il plut à la dame, tout nus dedans l'étuve et les esclaves avec eux, et là, elle-même, sans souffrir qu'une autre mît la main sur son corps, le lava très fort partout avec savon musqué et giroflat ; et ensuite elle se fit laver et frotter par les esclaves. Et, ceci fait, les dites deux esclaves apportèrent deux draps fort blancs et fins, desquels sortait une si grande odeur de roses que tout ce qui y était semblait roses ; en l'un d'eux l'une des esclaves enveloppa Salabet, et l'autre, la dame en l'autre ; puis, les chargeant sur leurs épaules, les portèrent tous deux au lit préparé. Et, après qu'ils ne suèrent plus, les deux esclaves les tirèrent hors des draps, et ils demeurérent sur les autres. Après cela, elles sortirent du panier certains petits flacons d'argent très beaux et pleins, l'un d'eau de rose, l'autre de fleur d'orange et le troisième d'eau de naffe, et les arrosèrent tout entiers de ces eaux. Puis, elles tirèrent des boîtes de dragées et apportèrent du vin délicieux, leur faisant faire un peu de collation, dont il semblait à Salabet qu'il fût en paradis, regardant cette dame mille fois, laquelle était certainement très belle ; aussi, chaque heure lui durait cent ans que ces

esclaves ne s'en allaient, désirant de se voir entre ses bras. Lesquelles, après que, par commandement de la dame, elles eurent laissé une bougie allumée en la chambre et qu'elles en furent sorties, elle embrassa Salabet, et lui elle, demeurant une grande heure ensemble avec grand plaisir et contentement du jeune fils, qui croyait qu'elle transissait toute pour son amour.

Mais quand il sembla à la dame qu'il était temps de se lever, ayant fait venir les esclaves, ils se revêtirent, et buvant encore un coup, et prenant des confitures, réconfortèrent leurs esprits, et se lavèrent le visage et les mains de ces eaux odoriférantes. Et quand ils voulurent partir, la dame dit : « Salabet, quand il te plairait, je réputerais une grande grâce que tu vinsses souper et coucher ce soir avec moi. » Salabet qui déjà était pris de la beauté et artificielle gracieuseté de celle-ci, croyant fermement être aimé d'elle autant que le cœur doit être aimé du corps, répondit : « Madame, tout ce qui vous plaît m'est grandement agréable, et par ainsi je délibère de faire, non seulement ce soir, mais toute ma vie ce qui vous plaira et ce que vous me voudrez commander. »

Après cette réponse, elle s'en retourna à sa maison, où elle fit bien parer et accoutrer sa chambre, de ce qu'elle avait, et apprêter très bien et opulentement à souper, en attendant Salabet. Lequel, aussitôt qu'il fut nuit obscure, s'y rendit et, reçu qu'il fût, soupa joyeusement et fit grande chère avec elle ; puis, quand ils furent entrés en la chambre, où il sentit une merveilleuse odeur d'un bois d'aloès et d'oiselets de Chypre, il vit le lit très riche et plusieurs beaux

meubles sur les bancs, lesquelles choses ensemblement et chacune à part soi, lui firent estimer que celle-ci devait être une grande et riche dame. Et bien qu'il eût ouï murmurer quelque chose de sa façon de faire, il n'en voulut rien croire ; et encore qu'il crût un peu qu'elle eût trompé quelqu'un, il ne pouvait toutefois penser que la même chose dût lui advenir. Et coucha ce soir, en grand plaisir, avec elle, s'embrasant toujours de plus en plus. Puis, le matin, elle lui ceignit une belle ceinture d'argent avec une belle bourse, et lui dit : Salabet, mon ami, je me recommande à toi et je te prie de croire que, tout ainsi que ma personne est à ton bon plaisir, ce qui est céans et en ma puissance est à ton commandement. » Lequel, tout joyeux, après l'avoir embrassée et baisée, sortit de la maison et s'en fut à la place où les marchands ont accoutumé de fréquenter, jouissant par après de cette dame par plusieurs fois sans qu'il lui en coûtât aucune chose.

C'est pourquoi, se prenant de plus en plus en ses filets, il advint qu'il vendit tous ses draps à deniers comptants et y gagna très bien, ce que la dame sut incontinent, non de lui mais d'autrui. Et Salabet étant venu souper un soir avec elle, elle commença à jaser et à se jouer avec lui, et à le baiser et embrasser, se montrant si fort prise de lui, qu'il semblait qu'elle devait mourir entre ses bras ; et de fait, lui voulait donner deux très belles coupes d'argent qu'elle avait, lesquelles Salabet ne voulut point prendre, comme celui qui déjà avait reçu d'elle, à plusieurs reprises, la valeur de plus de trente bons écus, sans que jamais il eût su faire qu'elle prît de lui chose qui valût un sol.

A la fin, quand elle l'eut bien pris en se montrant bien prise et libérale, une de ses esclaves, comme elle avait donné l'ordre, l'appela, au moyen de quoi elle sortit de la chambre, et quand elle eut demeuré quelque peu, s'en retourna dedans en pleurant ; et s'étant jetée la face sur son lit, commença à faire les plus grandes lamentations que femme fît jamais. De quoi s'émerveillant Salabet, il la prit entre ses bras et se mit à pleurer avec elle et à dire : « Hélas, ma mie, qu'avez-vous si soudainement ? Quelle est l'occasion de ce deuil ? Ma mie, dites-le moi. » Après que la dame se fut fait prier bien fort, elle dit : « Hélas, mon doux ami, je ne sais ce que je dois faire, ni ce que je dois dire. J'ai tout à l'heure reçu des lettres de Messine, par lesquelles un mien frère m'écrit que, dussé-je vendre et engager tout ce qui est céans, il faut que je lui envoie, dans huit jours, sans faute aucune, mille écus d'or au soleil, sinon qu'il aura la tête tranchée, et je ne sais ce que je dois faire pour les avoir si tôt, car, au moins, si j'avais quinze jours de terme, je trouverais façon d'en chevir de quelque bien dont j'en dois avoir beaucoup plus, ou bien je vendrais quelqu'une de nos terres ; mais, n'étant possible de le faire si tôt, je voudrais être morte avant que d'ouïr cette nouvelle. » Et ceci dit, se montrant fort tourmentée, elle ne cessait de pleurer.

Salabet, à qui les amoureuses flammes avaient ôté grande partie de sa perspicacité, croyant ces larmes être très véritables et les paroles encore plus vraies, dit : « Madame, je ne pourrai vous servir de mille écus, mais bien de cinq cents, si vous pensez me les pouvoir rendre d'ici à quinze

jours; encore devez-vous bien louer la fortune de ce que je vendis hier mes draps car, sans cela, je n'aurais su vous prêter un sol. — Comment, dit la dame, tu t'es donc laissé en nécessité d'argent ? Mais que ne m'en demandais-tu ? Car, encore que je n'en aie mille, j'en avais bien cent et deux cents pour te bailler. Tu m'as ôté la hardiesse de devoir accepter de toi le plaisir que tu m'offres. » Salabet, plus pris que jamais de toutes ces paroles, dit : « Je ne veux, pour ceci, que vous laissiez à les prendre, parce que, si j'en avais besoin comme vous, je vous en eusse bien priée. — O mon Dieu, dit la dame, je connais bien, Salabet, mon ami, que l'amour que tu me portes est vraie et parfaite quand, sans attendre d'être requis, tu me fais secours à un tel besoin d'une si grosse somme d'argent, et pour sûr j'étais assez tienne sans ceci ; mais je le serai encore davantage et ne sera jamais que je ne reconnaisse tenir de toi la tête de mon frère ; et Dieu me soit à témoin comme je les prends mal volontiers, considérant que tu es marchand et que les marchands font tous leurs affaires avec de l'argent. Mais puisque la nécessité me contraint et que j'ai ferme espérance de te les rendre bientôt, je les prendrai et, pour ne faillir, j'engagerai, si je ne trouve autre plus prompt moyen, toutes ces maisons qui sont miennes. »

Et ceci dit, se laissa tomber en pleurant sur le visage de Salabet, qui commença à la conforter ; et ayant couché cette nuit avec elle pour se montrer son serviteur très libéral, sans plus attendre qu'elle lui en fît autre requête, lui porta le lendemain cinq cents beaux écus, qu'elle prit en riant du cœur et pleurant des yeux, et Salabet ne lui demanda d'autre sûreté que sa simple promesse.

Aussitôt que la dame eut l'argent, incontinent la manière de faire commença à changer, et là où Salabet pouvait à toute heure qui lui plaisait l'aller voir, plusieurs occasions survinrent par lesquelles des sept fois l'une il n'y pouvait entrer, et on ne lui faisait plus si bon visage ni les caresses et grandes fêtes qu'on faisait au commencement. Et quand le terme auquel on devait lui rendre son argent fut passé d'un mois ou deux et qu'il le demandait, on lui baillait paroles en paiement. Au moyen de quoi, Salabet s'apercevant de l'art et finesse de cette méchante femme et de son peu de sens, et connaissant qu'il ne pouvait prouver aucune chosede ceci, sinon autant qu'elle en voudrait dire, comme celui qui n'en avait ni document ni témoin, il eut honte de s'en plaindre à personne, tant parce qu'on l'en avait averti avant la main, que pour les moqueries qu'il attendait à bon droit de sa bêterie, dont il était dolent outre mesure en soimême et pleurait sa sottise.

C'est pourquoi, ayant reçu de ses maîtres plusieurs lettres pour leur envoyer par la voie de la banque les dits cinq cents écus, il décida, afin que sa faute ne fût découverte, de partir de là, et s'en vint sur un petit vaisseau, non à Pise comme il devait, mais à Naples, où il y avait en ce temps notre compère Pierre Canigian, trésorier de l'impératrice de Constantinople, homme de grand entendement et de bon esprit, fort grand ami de Salabet et des siens; auquel, comme à un homme sage, plaignant après quelques jours Salabet son misérable accident et racontant tout ce qu'il avait fait, lui requit aide et conseil pour faire tant qu'il pût gagner là sa vie, disant qu'il ne voulait plus jamais retour-

ner à Florence. Le Canigian, attristé de toutes ces choses, lui dit : «Tu as mal fait, tu ne t'es pas bien conduit et as très mal servi tes maîtres. Tu as trop dépensé d'argent à la fois en plaisirs ; mais quoi, c'est fait, il y faut pourvoir d'ailleurs.» Et en homme avisé qu'il était, pensa incontinent ce qu'il y avait à faire et le dit à Salabet, qui le trouva très bon, et se mit à l'aventure de vouloir suivre son conseil. Par quoi, ayant encore quelque écu et le Canigian qui lui en prêta une quantité, il fit plusieurs balles bien troussées et bien marquées, et, ayant acheté environ vingt barriques d'huile et les ayant emplies et le tout chargé, s'en retourna à Palerme. Là, ayant baillé l'inventaire aux douaniers, et pareillement le prix des barriques, et fait écrire le tout à son nom, pour lui en être tenu compte et raison, il mit toute sa marchandise en magasins, disant qu'il n'y voulait toucher jusqu'à ce que d'autre marchandise qu'il attendait fût arrivée.

Blanchefleur ayant su ceci, et entendant dire que ce qu'il avait apporté valait bien deux mille écus ou plus, sans ce qu'il en attendait qui en valait plus de trois mille, lui étant avis qu'elle avait tiré pour trop peu, va penser de lui rendre les cinq cents écus pour pouvoir obtenir plus grande portion des cinq mille, et l'envoya quérir. Salabet, devenu malicieux, y alla. Auquel, faisant semblant de ne savoir rien de ce qu'il avait apporté, elle fit très grande fête et dit : « Or sus, que serait-ce si tu te fusses courroucé contre moi de ce que je ne te rendis tes deniers au terme que je t'avais promis ? » Salabet commença à rire et dit : « Sans point de faute, Madame, j'en fus un peu marri, comme celui qui

m'arracherait le cœur pour vous le donner si je pensais vous en faire plaisir; mais je veux vous faire connaître comment je suis courroucé contre vous. L'amitié que je vous porte est telle et si grande que j'ai fait vendre la plus grande partie de mon bien, et j'ai dès cette heure fait apporter ici de la marchandise qui vaut plus de deux mille écus, et j'en attends d'autre qui doit venir de ponant qui en vaut plus de trois mille, délibérant de faire un commerce dans cette ville et d'y demeurer pour être toujours près de vous, m'étant avis d'être mieux édifié en votre amitié que nul autre amoureux de la sienne.» A quoi la dame répondit: «Vois-tu, Salabet, mon ami, tout ce qui te viendra à commodité me plaît très fort comme à celui que j'aime plus que ma propre vie, et suis très joyeuse que tu sois revenu avec cette intention de demeurer ici, parce que j'espère me donner encore du bon temps avec toi. Mais je me veux excuser un peu envers toi de ce que, au temps où tu t'en allas, tu voulus venir quelquefois céans et n'y pus entrer, et plusieurs fois que tu y entrais tu n'y fus reçu aussi joyeusement que tu soulais et outre tout ceci, de ce que je ne te rendis ton argent au terme que je t'avais promis. Mais tu dois savoir que j'étais alors en très grand ennui et affliction et qui est ainsi, bien qu'il aime autrui grandement, ne lui peut faire aussi bonne fête qu'il voudrait. Après ce, tu dois entendre qu'il est fort malaisé à une femme de pouvoir trouver mille écus d'or soleil, et journellement on ne fait que dire des mensonges sans rien tenir de ce qu'on promet, aussi force nous est de mentir pareillement à autrui, et de là est venu, et non d'autre faute, que je ne te rendis ton

argent. Mais je les eus peu après que tu fusses parti, et si j'avais su où te les envoyer, sois certain que je te les eusse envoyés. Mais, ne l'ayant su, je te les ai gardés. » Et, faisant apporter une bourse où étaient ceux-là mêmes qu'il lui avait baillés, elle les lui mit au poing et dit : « Compte s'il y en a bien cinq cents. » Salabet ne fut jamais si aise et, les ayant comptés et trouvé qu'ils y étaient tous cinq cents, les serra sous son aisselle. Puis dit : « Madame, je connais très bien que tout ce que vous avez dit est vrai, mais n'en parlons plus ; vous avez très bien fait votre devoir, et je vous veux bien dire que, tant pour ceci que pour l'amitié que je vous porte vous ne m'en sauriez demander si grande quantité, pour quelque besoin que vous en eussiez, que je ne vous en secourusse s'il était en mon pouvoir, dont vous en pourrez faire l'essai une fois que j'aurai dressé mon ménage en cette ville. »

Et en cette manière, ayant réintégré avec elle leur amitié par paroles, Salabet recommença finement à fréquenter avec elle, et elle à lui faire les plus grands plaisirs et les plus grands honneurs du monde, et à lui montrer plus grande amitié que jamais. Mais Salabet voulant avec sa tromperie punir celle qu'elle lui avait faite, la dame lui ayant envoyé dire ce jour qu'il vînt le soir souper et coucher avec elle, il y alla tant triste et tant mélancolique qu'il semblait qu'il voulût mourir. Blanchefleur, l'embrassant et baisant, lui commença à demander d'où procédait cette mélancolie. Lequel, après s'être fait prier un bon espace de temps, lui dit : « M'amie, je suis détruit parce que le vaisseau sur lequel était la marchandise que j'attendais a été pris des corsaires de Monaco et mis à

rançon de dix mille écus, dont il faut que j'en paie mille pour ma part, et je n'ai pas à présent un denier, car j'envoyai incontinent les cinq cents écus que vous me rendîtes l'autre jour, à Naples, pour employer en toiles, afin de les faire venir ici. Et si je voulais maintenant vendre la marchandise que j'ai en cette ville, à peine, comme sa vente n'est encore venue, en pourrais-je avoir des deux denrées un denier; et par malheur je ne suis encore si connu que je trouvasse qui me secourût de ceci. C'est pourquoi je ne sais que faire ni que dire. Encore si je n'envoie bientôt l'argent, la marchandise sera portée à Monaco, dont jamais je ne recouvrerai rien.»

La dame, fort courroucée de ceci, comme celle à qui il était avis que c'était autant de perdu pour elle, pensant en soi-même quel moyen elle devait tenir pour faire que la marchandise ne fût portée à Monaco, dit : « Dieu sait, mon ami, combien j'en suis marrie pour l'amour de toi. Mais à quoi sert de s'en tourmenter si fort? Si j'avais l'argent, Dieu m'est témoin que je te le baillerais incontinent; mais je ne l'ai pas. Il est bien vrai que quelque personnage m'en prêta l'autre jour cinq cents pour parfaire les mille dont j'avais besoin, mais il en demande grande usure, car il n'en veut rien moins que trente pour cent; et si tu les voulais avoir de ce personnage, il te faudrait lui donner sûreté de quelque bon gage; quant à moi, je suis toute prête d'engager pour toi tout ce qui est céans, et moi-même, s'il en est besoin, pour autant qu'il voudra prêter dessus pour te secourir. Mais, du demeurant, quelle sûreté lui en bailleras-tu?»

Salabet connut incontinent la cause qui mouvait celle-ci

à lui faire ce plaisir, et s'aperçut bien que ce devait être elle-même qui prêterait les deniers, dont il fut très aise, et la remercia premièrement; puis dit qu'il ne laisserait à les prendre, quelque usure déraisonnable qu'il en dût payer, étant si contraint de la nécessité comme il était. Et ensuite il dit qu'il baillerait pour sûreté la marchandise qu'il avait à la douane, et ferait qu'elle serait écrite au nom de celui qui prêterait les deniers, voulant toutefois garder les clefs du magasin, tant pour pouvoir montrer sa marchandise si quelqu'un la lui demandait, que pour qu'on n'y pût toucher, la transporter ou y changer quelque chose.

La dame dit qu'il parlait d'or et que la sûreté était bonne. C'est pourquoi, aussitôt qu'il fut jour, elle envoya quérir un courtier de qui elle se fiait grandement; et après qu'ils eurent parlé ensemble de cette affaire, elle lui bailla mille écus d'or, que le courtier porta sur l'heure à Salabet, et fit incontinent écrire et mettre à son nom ce que Salabet avait à la douane, et, ayant fait leurs promesses et contre-promesses et demeurés d'accord ensemble, chacun entendit à ses autres affaires. Mais Salabet, le plus tôt qu'il lui fut possible monta sur un vaisseau et s'en retourna à Naples vers Pierre Canigian avec quinze cents écus, et de là il envoya très bien le compte à Florence à ses maîtres qui l'avaient envoyé à Palerme avec des draps et payant ledit Canigian et tout autre à qui il devait, se donna bon temps plusieurs jours avec lui par le moyen du bon tour fait à la Sicilienne. Puis, de là, ne voulant plus être marchand, s'en vint à Florence.

Mais Blanchefleur, ne voyant plus Salabet à Palerme,

commença à s'en ébahir et entra presque en soupçon. Puis, après qu'elle l'eut bien attendu deux mois et voyant qu'il ne venait point, elle fit que le courtier fît crocheter les serrures du magasin et, ayant tâté premièrement les barriques, qu'on pensait être pleines d'huile, trouvèrent qu'elles étaient pleines d'eau de mer, chacune ne contenant qu'un seul baril d'huile au-dessus près du bondon. Puis, déliant les balles, on les trouva toutes pleines d'étoupes, excepté deux qui étaient de draps, tellement que à le faire court, tout ce qui y était ne valait point plus de deux cents écus, dont Blanchefleur, se voyant ainsi volée, pleura longuement les cinq cents écus rendus et beaucoup plus les mille prêtés, disant plusieurs fois : « Qui a affaire avec un Toscan, il ne doit point être borgne. » Et étant ainsi demeurée avec sa perte et la moquerie, elle trouva que autant sut l'un autant sut l'autre.

*
* *

Aussitôt que Dioneo eut achevé sa nouvelle, Madame Laurette, connaissant que l'heure était venue qu'elle ne devait plus régenter, et après qu'on eut loué le conseil de Pierre Canigian, qui sembla par son effet très bon, et non moins la sagesse de Salabet, de l'avoir très bien su mettre à exécution, elle s'ôta la couronne de dessus la tête et la mit sur celle de Madame Emilie, en disant de bonne grâce : « Madame, je ne sais quelle plaisante reine nous aurons en vous, mais pour le moins, nous l'aurons belle ; faites donc que vos œuvres correspondent à vos beautés. » Puis retourna s'asseoir. Madame Emilie devint un peu hon-

teuse, non pas tant d'avoir été faite reine que de se voir louer ainsi en public de ce que les femmes désirent davantage, et en devint son visage tel comme sont les roses qui épanouissent à la pointe du jour; mais à la fin, après qu'elle eut un peu tenu les yeux baissés et que la rougeur de son visage fut passée, ayant avec le maître d'hôtel donné ordre de ce qui était besoin pour la compagnie, elle commença à dire ainsi :

« Gracieuses dames, nous voyons assez manifestement que lorsque les bœufs ont travaillé sous le joug quelque partie du jour, on les aberge et délie, les laissant aller en liberté où il leur plaît de paître par les bois ; et nous voyons encore que les jardins et vergers plantés de diverses sortes d'arbres ne sont pas moins beaux, mais beaucoup plus que les bois et forêts où l'on ne voit seulement que des chênes. Au moyen de quoi, je serai d'opinion, considérant combien de journées nous avons devisé, contraints sous certaine loi, qu'il nous serait non seulement utile mais opportun comme à gens qui en ont besoin, de prendre quelque peu plus de liberté, et puis, reprendre nos forces pour rentrer sous le joug. Aussi, de ce qu'on devra demain deviser, pour suivre notre passetemps accoutumé, je n'ai point délibéré de vous restreindre à aucune particularité, mais veux que chacun devise et parle comme il lui plaira, croyant fermement que la variété des choses qu'on dira ne sera pas moins plaisante que de n'avoir jusqu'ici parlé que d'une seule; et, cela fait, celui qui me succédera au royaume nous pourra, comme plus fort et avec plus grande assurance, restreindre aux lois accoutumées. »

Et, ceci dit, elle donna congé à chacun jusqu'à l'heure du souper. Chacun loua la reine comme sage des choses qu'elle avait dites et, s'étant levés debout, l'un s'adonna à un plaisir et l'autre à un autre : les dames à faire chapelets et bouquets de fleurs et à s'ébattre, et les hommes à jouer et chanter; et ainsi passèrent le temps jusqu'à ce qu'il fût heure de souper. Laquelle venue, on soupa en grand plaisir autour de la belle fontaine. Et après souper, à la manière accoutumée, on s'ébattit à chanter et baller. A la fin, la reine, pour suivre l'ordre de ses prédécesseurs, commanda à Pamphile que nonobstant les chansons que plusieurs d'entre eux avaient volontairement dites, il en chantât une. Lequel franchement commença ainsi :

Amour, j'ai reçu tant de bien
Et si grand joie en ton lien
Que je me tiens heureux
En ton feu amoureux.

Le grand plaisir d'une joie si forte
Auquel, Amour, tu m'as fait parvenir,
Est en mon cœur en si grande abondance
Qu'impossible est que dehors il ne sorte,
Ne pouvant tout dedans moi se tenir.
Aussi mes yeux portent signifiance
Du bien que j'ai de ma réjouissance,
Et je suis pris en lieu tant honorable
Qu'il rend ma peine et flamme tolérable.

Je ne saurais par mon chant révéler
Ni signe aucun pourrait faire apparaître
L'aise que j'ai de ton doux traitement,
Et le pouvant je le voudrais celer,
Car advenant qu'autre le pût connaître,

Au lieu de bien, je n'aurais que tourment
Mais je reçois si grand contentement
Que si j'en veux un seul propos déduire
Ma faible voix ne pourrait y suffire.

Qui eût jamais espéré advenir
Que j'eusse pu de mes bras approcher
A la beauté qui toute autre surpasse ?
Ou que je dusse à si grand heur venir
Que de pouvoir de ma bouche toucher
Où j'ai touché par faveur et par grâce ?
Le bien que j'ai toute créance passe.
Parquoi je brûle en cette flamme ardente,
Tenant couvert le feu qui me contente.

La chanson de Pamphile avait pris fin ; à laquelle, bien que tous y eussent entièrement répondu, il n'y eut celui qui n'en notât les paroles plus curieusement qu'il ne lui appartenait, se parforçant de vouloir deviner ce que Pamphile chantait qu'il devait celer. Et, bien qu'ils allassent imaginant diverses choses, il n'y eut pourtant aucun d'eux qui sût arriver à la vérité du fait ; mais, quand la reine vit que la dite chanson était achevée, et les jeunes dames et pareillement les hommes en grand désir de se reposer, elle commanda que chacun s'en allât coucher.

La Neuvième Journée *du Décaméron, en laquelle, sous le gouvernement de Madame Emilie, chacun devise de ce qui plus lui plaît.*



NOUVELLE NEUVIÈME

Deux jeunes hommes demandent conseil à Salomon : l'un, pour savoir comment il pourrait être aimé, et l'autre, comment châtier sa femme querelleuse. Il répond à l'un, qu'il aime, et à l'autre, qu'il aille au pont aux oies.

Il ne restait plus personne qui dût conter sa nouvelle, fors la reine, laquelle voulut garder le privilège de Dioneo. Et après que les dames eurent fort ri de ce pauvre malheureux Blondel, elle commença joyeusement à parler ainsi : « Dames aimables, si nous considérons sainement l'ordre de toutes choses, il se connaîtra facilement que toute la générale multitude des femmes est et doit être sujette, par na-

ture, coutumes et lois, aux hommes, et qu'il se faut gouverner selon la discrétion d'iceux; et par conséquent, il faut que chacune qui veut et désire avoir paix, repos et consolation avec les hommes, soit, outre femme de bien, humble, patiente et obéissante, ce qui est grand et principal trésor de toute femme qui est sage. Et quand bien même les lois, qui regardent le bien commun en toute chose, ou bien l'usage et la coutume, comme nous voudrons dire, dont les forces sont très grandes et dignes d'être révérées, ne nous enseigneraient ceci, la nature nous le démontre assez ouvertement, laquelle nous a faites quant au corps délicates et tendres, et quant au cœur timides et peureuses, bénignes et pitoyables de pensée, et nous a donné les forces corporelles faibles, les voix plaisantes et les mouvements des membres doux; choses témoignant toutes que nous avons besoin du gouvernement d'autrui. Et quiconque a besoin d'être gouverné et secouru, la raison veut qu'il soit sujet et obéissant à son gouverneur. Et qui avons-nous donc pour aides et gouverneurs, sinon les hommes ? Donc nous devons entièrement être sujettes à eux en leur faisant honneur, et celle qui veut se départir de ceci, je suis d'avis qu'elle n'est pas seulement digne de griève répréhension, mais d'un grief châtiment. A laquelle considération, bien que je l'aie eue autrefois, m'a encore fait retourner ce que naguère Madame Pampinée a raconté de la querelleuse femme de Talan, à qui Notre-Seigneur envoya telle punition que son mari ne lui avait pu donner. Et pour cela il est entré en mon jugement que toutes celles qui ne veulent être gracieuses, bénignes et complaisantes, sont dignes, comme j'ai déjà dit, d'un rude

et mauvais traitement, ainsi que la nature, l'usance et les lois le commandent. C'est pourquoi je vous veux raconter un conseil que donna Salomon, comme médecine très utile à guérir d'un tel mal celles qui sont de telle sorte; lequel conseil, aucune de celles qui n'ont besoin de telle médecine pense que ceci soit dit pour elle, bien que les hommes aient coutume de dire en commun proverbe qu'il n'est cheval mauvais ou bon qui ne demande l'éperon ni femme mauvaise ou bonne qui ne veuille qu'on la bâtonne. Lesquelles paroles, qui les voudrait interpréter pour passe-temps, vous toutes accorderiez volontiers qu'il en est ainsi. Et quand bien on les voudrait entendre moralement, encore faudrait-il le confesser. Naturellement, les femmes sont toutes habiles et complaisantes, et partant, pour corriger l'iniquité de celles qui se laissent trop aller, il leur faut le bâton qui les contienne et qui leur donne crainte. Mais laissons pour l'heure le prêchement et venons à ce que je veux dire, à savoir que :

Etant déjà connue quasi par tout le monde la haute renommée du miraculeux entendement de Salomon, et qu'on le sut très libéral d'en rendre certain quiconque en désirait l'expérience, plusieurs venaient à lui de toutes parts pour lui demander conseil en leurs plus urgentes affaires. Entre ceux qui y allèrent pour ceci, un jeune gentilhomme fort riche, appelé Mélisse, partit de la cité de Layasse, dont il était et où il habitait. Et en chevauchant par pays pour venir vers Jérusalem, il lui advint qu'en sortant d'Antioche, il rencontra un autre jeune homme nommé Josèphe qui tenait le même chemin, avec lequel il chevaucha

quelque espace de temps; et comme c'est la coutume de ceux qui cheminent par pays, il commença à entrer en propos avec lui. Et ayant déjà su de Josèphe quelle était sa condition et d'où il était, il lui demanda où il allait et pourquoi. A quoi Josèphe répondit qu'il se rendait vers Salomon pour avoir conseil de lui, quel moyen il avait à tenir avec une sienne femme qui était la plus querelleuse et perverse femme qui fut oncques, laquelle il n'avait jamais su guérir de sa mauvaise tête, par prières, flatteries, ni en quelque manière que ce fût. Et après cela, il demanda pareillement à Mélisse d'où il était et où il allait. A quoi Mélisse répondit : « Je suis de Layasse et, de même que tu as un malheur, moi aussi j'en ai un. Je suis riche jeune homme et dépense mon bien à tenir bonne maison et à faire honneur à tous ceux de ma cité ; mais c'est une chose étrange à penser que, pour tout cela, je ne puis trouver homme qui m'aime. C'est pourquoi je me rends où tu vas, pour avoir conseil comment il se pourrait faire que je fusse aimé. » Ainsi donc cheminèrent ces deux ensemble.

Et quand ils furent arrivés à Jérusalem, ils furent introduits devant Salomon par le moyen d'un de ses gentilshommes. Auquel Mélisse dit son affaire en peu de paroles. Salomon lui répondit : «Aime.» Et, ceci dit, Mélisse fut incontinent mis dehors. Josèphe dit alors ce pourquoi il était là. A qui Salomon ne répondit autre chose sinon : « Va-t'en au pont aux oies. » Et, cela dit, Josèphe pareillement fut ôté de la présence du roi et, en sortant, trouva Mélisse qui l'attendait, et il lui dit ce qu'il avait eu pour réponse. Lesquels pensant tous deux à ces paroles et ne

pouvant comprendre intelligence d'icelles, ni fruit aucun pour leur affaire, se remirent en chemin comme quasi moqués, pour s'en retourner.

Et après qu'ils eurent cheminé quelques journées, ils arrivèrent à une rivière sur laquelle il y avait un beau pont. Et pour ce que lors passait une grande caravane de chevaux et mulets chargés, ils furent contraints d'attendre jusqu'à ce qu'ils fussent passés. Lorsqu'ils furent presque tous passés, il y eut par fortune un mulet ombrageux qui eut peur, comme nous en voyons souvent, qui ne voulait passer en façon que ce fût. C'est pourquoi un muletier prit un gourdin et le frappa, d'abord assez doucement, pour le faire passer ; mais le mulet, se traversant tantôt d'un côté de la voie et tantôt de l'autre, et quelquefois reculant, ne voulait passer en aucune façon.

Le muletier, courroucé outre mesure, se mit à lui donner avec le gourdin les plus grands coups du monde, tantôt sur la tête, tantôt par les flancs ou encore sur la croupe. Mais tout cela n'y servait de rien. Ce que voyant Mélisse et Josèphe, qui attendaient là pour passer, disaient souvent au muletier : « Que feras-tu, dis, bourreau? Le veux-tu tuer? Que ne t'essayes-tu de le mener doucement? il en ira beaucoup plus tôt que de le bâtonner comme tu fais. » Le muletier leur répondit : « Vous connaissez vos chevaux, et je connais mon mulet ; laissez-moi faire avec lui. » Et, ceci dit, il recommença à le charger de coups, dont il lui en donna tant d'un côté et d'autre que le mulet passa outre, en sorte que le muletier gagna le jeu. Et quand Mélisse et Josèphe voulurent partir, Josèphe demanda à un bonhomme qui

était assis au bout du pont comment s'appelait ce lieu. A quoi le bonhomme répondit : « Monsieur, ce lieu-ci se nomme le pont aux oies. » Ce qu'ayant entendu Josèphe, il se va incontinent souvenir des paroles de Salomon, et dit à Mélisse : « En vérité, compagnon, le conseil qui m'a été donné par Salomon pourrait bien être bon et véritable, parce que je connais fort clairement que je ne sais pas bien battre ma femme; mais ce muletier m'a enseigné ce que j'ai à faire. »

A quelques jours de là, lorsqu'ils furent arrivés à Antioche, Josèphe retint Mélisse quelques jours chez lui pour se reposer, et Josèphe étant fort honorablement accueilli par sa femme, il lui dit qu'elle fît apprêter à souper, de telle sorte que Mélisse le lui deviserait. Lequel voyant que Josèphe le voulait ainsi se disposa en peu de paroles de le vouloir deviser; mais la femme, suivant sa coutume ancienne, ne fit pas comme Mélisse avait devisé, mais fit quasi tout le contraire. Ce que voyant Josèphe, il lui dit tout courroucé : « Ne t'avait-on pas dit en quelle manière tu devais faire apprêter ce souper? » La femme, se retournant fièrement, lui dit : « Que veut dire maintenant ceci? Que ne soupes-tu, si tu veux souper? S'il m'a été dit autrement, il m'a plu de le faire ainsi. S'il te plaît, qu'il te plaise, sinon passe-t'en. » Mélisse s'émerveilla de la réponse de la femme, et la blâma bien fort. Josèphe, entendant ceci, dit : « Ma femme, tu es encore telle que tu soulais être, mais crois-moi, je te ferai changer de complexion. » Et, se tournant vers Mélisse, il dit : « Mon ami, nous verrons tantôt si le conseil de Salomon était bon; mais je t'en

prie qu'il ne t'ennuie point de voir la chose, et que tu réputes à jeu ce que je ferai tantôt, et afin que tu ne m'en empêches, rappelle-toi la réponse que nous fit le muletier quand nous eûmes compassion de son mulet. » Mélisse lui répondit : «Je suis en ta maison, où j'entends ne pas m'écarter de ton plaisir. »

Josèphe, ayant trouvé un bâton rond d'un jeune chêneau, s'en alla en la chambre où sa femme s'en était allée grommelant de dépit, et, l'ayant prise par les cheveux, la jeta à ses pieds et se mit à la battre désespérément avec ce bâton. La femme commença d'abord à crier, puis à user de menaces ; mais, voyant que pour tout ceci son mari ne cessait de la frapper, elle commença, toute meurtrie, à requérir merci pour Dieu qu'il ne la tuât point, disant outre ceci qu'elle ferait toujours ce qui lui plairait. Josèphe pour tout ceci n'en continuait pas moins à frapper, mais avec plus grande furie une fois que l'autre, tantôt sur les côtés et tantôt sur les cuisses et tantôt sur les épaules, la battant fort lui rabattait les coutures ; et il ne cessa que lorsqu'il fut las, tellement que, pour le faire court, il n'y eut os ni endroit de la bonne dame qui ne fût meurtri et froissé de coups.

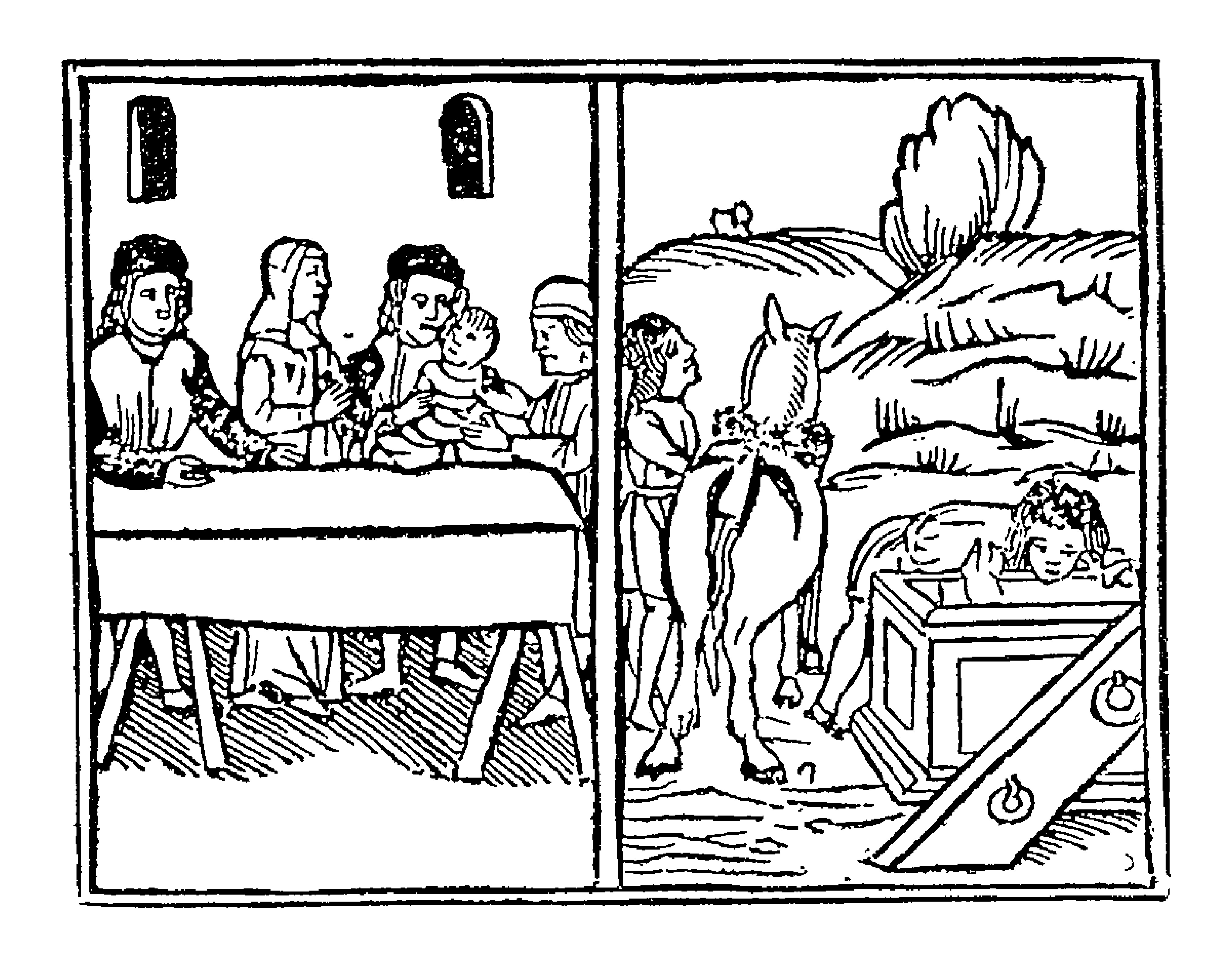
Et, ceci fait, il s'en vint vers Mélisse et lui dit : «Nous verrons demain quel miracle aura fait le conseil d'aller au pont aux oies. » Puis se reposa un petit, et après s'être lavé les mains, il soupa avec Mélisse. Et quand il fut heure de s'en aller reposer, ils s'en furent coucher. La pauvre femme ne se put à grand peine lever de terre et se jeta sur le lit, où elle reposa le mieux qui lui fût possible.

Puis le lendemain matin, se leva de bonne heure et fit incontinent demander à son mari ce qu'il voulait avoir pour dîner. Lui, se riant de ceci avec Mélisse, le dit, et, l'heure de dîner venue, ils trouvèrent le repas tout prêt ainsi que Josèphe l'avait ordonné. Au moyen de quoi ils louèrent grandement le conseil qu'ils avaient mal entendu au commencement.

Et, quelques jours après, s'étant séparé Mélisse d'avec Josèphe, et retourné qu'il fut en sa maison, il dit à quelque homme sage ce qu'il avait eu de Salomon. Lequel lui dit : «Il ne te pouvait donner conseil meilleur, ni plus véritable : Tu sais bien que tu n'aimes personne, et que tous les honneurs et plaisirs que tu fais, tu ne les fais point par amitié que tu portes à autrui, mais pour ta gloire. Aime donc, comme te dit Salomon, et tu seras aimé. »

Ainsi donc fut châtiée la mauvaise tête de la femme, et le jeune homme en aimant fut aimé.

La Dixième et dernière Journée *du Décaméron de Boccace, en laquelle on devise, sous le gouvernement de Pamphile, de ceux qui ont fait quelque chose par libéralité ou magnificence, en cas d'amitié ou autre bonne œuvre.*



NOUVELLE QUATRIÈME

Messire Gentil de Carisendi, venu de Modène, tire de sa sépulture une femme qu'il aimait, qu'on avait ensevelie pour morte ; laquelle, après être revenue, enfante un enfant mâle, et Messire Gentil rend ensuite l'enfant, avec la mère, à Messire Nicolas Chassennemi, son mari.

Il sembla à tous chose émerveillable qu'on fût libéral de son propre sang, et affirmèrent pour vrai que Nathan avait surpassé la libéralité du roi d'Espagne et celle de l'abbé de Cluny. Mais, après que les uns et les autres en eurent dit beaucoup de choses, le roi, regardant vers Madame Laurette, lui fit signe qu'il désirait qu'elle dît ; grâce à quoi, elle commença incontinent :

« Mes jeunes dames, les choses qui ont été racontées sont magnifiques et belles, mais elles ont tant atteint la hauteur des magnificences, qu'il me semble n'être demeuré aucune matière à nous qui avons à dire, par où nous nous puissions élargir et promener en devisant, si nous ne voulons mettre la main aux faits d'amour, qui n'ont jamais fait faute, en quelque matière que ce soit. Aussi, tant pour ceci que pour ce à quoi notre âge se doit principalement induire, il me plaît de vous raconter une magnificence dont usa un amoureux, laquelle, tout bien considéré, ne vous semblera peut-être pas inférieure à aucune des autres, s'il est vrai qu'on donne les trésors, qu'on oublie les inimitiés, l'honneur et la renommée qui est beaucoup plus, en mille dangers, pour pouvoir posséder la chose aimée.

» Il y eut donc à Bologne, cité très noble de Lombardie, un chevalier de fort grand respect par sa vertu, nommé Messire Gentil Carisendi, lequel devint amoureux en sa jeunesse d'une gentilfemme appelée Madame Catherine, femme d'un Messire Nicolas Chassennemi. Et, n'étant point payé de retour, il s'en alla, comme désespéré, être podestat de Modène, où il était appelé. En ce temps-ci, le mari se trouvant loin de Bologne, et la dame en un sien héritage aux champs, environ une lieue et demie de la ville, où elle s'en était allée demeurer parce qu'elle était grosse, il advint qu'elle fut surprise soudainement d'un accident, qui fut tel et de si grande force qu'on ne connut plus aucun signe de vie en elle, mais fut jugée, même de quelque médecin, pour toute morte. Et comme ses plus proches parentes disaient lui avoir ouï dire qu'elle n'était

pas enceinte d'assez longtemps pour que l'enfant fût formé, sans s'en donner autre empêchement et après l'avoir pleurée, ils la firent ensevelir telle qu'elle était, en une sépulture d'une église qui était là auprès.

Laquelle chose fut incontinent signifiée à Messire Gentil par un sien ami, et lui, encore qu'il eût été très mal pourvu de sa grâce, en fut cependant fort dolent, disant à la fin en soi-même : « Voici, Madame Catherine, que tu es morte ; et je ne sus jamais avoir, durant ta vie, un seul regard de toi ; c'est pourquoi, maintenant que tu ne te pourras défendre, il faut certes que, ainsi morte comme tu es, je te dérobe quelque baiser. ? Et ceci dit, étant déjà nuit et ayant donné ordre qu'on ne sût rien de son partement, monta à cheval avec seulement un sien serviteur et, sans arrêter, s'en vint droit où la dame était ensevelie ; et ayant ouvert la sépulture, il entra incontinent dedans et, s'étant couché auprès d'elle, approcha son visage de celui de la dame et plusieurs fois la baisa en grande abondance de larmes. Mais, comme nous voyons que l'appétit des hommes n'est jamais content, mais qu'il désire toujours davantage, principalement celui des amoureux, lui, ayant décidé de ne demeurer plus là et de s'en aller, il dit : « Hé Dieu ! pourquoi ne lui toucherai-je, puisque je suis ici, un peu le tetin ? aussi bien ne le toucherai-je jamais plus, ni ne le touchai jamais. » Vaincu donc par cet appétit, il lui mit la main au sein et l'y ayant tenue quelque espace de temps, il lui parut sentir quelque chose qui battait le cœur de la dame ; et après qu'il eut chassé toute peur de soi, en cherchant avec plus de sentiment, il trouva pour certain que celle-ci n'était point

morte, bien qu'il jugeât qu'il n'y avait guère de vie. C'est pourquoi, le plus doucement qu'il put, il la tira, avec l'aide de son serviteur, du monument, et l'ayant mise devant son cheval, il la porta secrètement en sa maison à Bologne.

Il y avait là sa mère, qui était une sage et vertueuse dame, laquelle, après avoir entendu de son fils tout le cas par le menu, mue de compassion, sans que personne en sût rien, avec force grand feu et quelque bain qu'elle fit, rappela chez celle-ci la vie égarée. Aussitôt qu'elle fut revenue, elle jeta un grand soupir et dit : « Hélas ! où suis-je à cette heure ! » La bonne dame lui répondit : « Conforte-toi, ma mie, tu es en bon lieu. » Celle-ci, quand elle fut toute retournée en soi, et regardant autour d'elle, ne connaissant encore bien où elle était et voyant devant soi Messire Gentil, elle pria sa mère de lui dire comment elle était venue là. Messire Gentil lui conta toute l'histoire, dont elle, se plaignant, lui rendit un peu après les plus grandes grâces qu'elle put; puis le pria, par l'amour qu'il lui avait autrefois porté et pour sa courtoisie, qu'elle ne reçût de lui en sa maison chose qui fût moins qu'honorable pour elle et son mari, et qu'aussitôt qu'il serait jour, il la laissât retourner chez elle. A quoi Messire Gentil répondit : « Madame, quoi que j'aie désiré de vous par le passé, je n'entends pas, maintenant ni jamais, puisque Notre-Seigneur m'a fait cette grâce que de mort à vie il vous a rendue à moi, à cause de l'amour que je vous ai porté, de vous traiter ici ni ailleurs, autrement que ma propre sœur; mais cette bonne œuvre que j'ai faite cette nuit pour vous mérite bien quelque récompense. Pour cela je veux que vous ne me refusiez point

une grâce que je vous demanderai. » La dame lui répondit bénignement qu'elle y était toute prête pourvu que ce fût honnête et en son pouvoir. Messire Gentil dit alors : « Madame, tous vos parents et tous ceux de Bologne croient et tiennent pour certain que vous êtes morte, aussi, n'y a-t-il personne qui vous attende plus chez vous, et la grâce que je vous demande est qu'il vous plaise de demeurer céans secrètement avec ma mère jusqu'à ce que je retourne de Modène, ce qui sera bientôt. Et la raison pour quoi je vous demande ceci est parce que j'ai intention de faire de vous, en la présence des premiers citoyens de cette ville, un beau et agréable présent à votre mari. »

La dame, se connaissant grandement obligée au chevalier, et aussi que la requête était honnête, se disposa de faire ce qu'il demandait, bien qu'elle désirât fort de réjouir ses parents de sa vie; et ainsi elle lui promit sur sa foi. Et à peine avait-elle achevé ses paroles qu'elle se sentit en mal d'enfant ; et, tendrement secourue par la mère de Messer Gentil, elle ne demeura guère qu'elle n'accouchât d'un beau fils, qui augmenta grandement la joie de Messire Gentil et d'elle. Messire Gentil commanda qu'on eût toutes les choses qui seraient nécessaires, et qu'elle fût servie comme si c'était sa propre femme, puis s'en retourna secrètement à Modène où, quand il eut achevé le temps de son office et qu'il devait s'en revenir à Bologne, il donna ordre de faire en sa maison un beau festin, la matinée qu'il devait arriver, à plusieurs gentilshommes de Bologne, parmi lesquels Nicolas Chassennemi devait être.

Et quand il fut descendu de cheval et qu'il eut trouvé si

bonne compagnie chez soi, ayant pareillement trouvé la dame plus belle et plus saine que jamais, et que son enfant se portait bien, il se mit à table avec ses invités, et les fit servir magnifiquement de plusieurs sortes de viandes. Puis vers la fin du dîner, ayant premièrement dit à la dame ce qu'il avait résolu de faire et arrêté avec elle la conduite qu'elle devait tenir, il commença à parler ainsi : « Messieurs, il me souvient d'avoir ouï quelquefois qu'il y a au pays de Perse une coutume, plaisante à mon gré, d'après laquelle, lorsque quelqu'un veut faire un grand honneur à son ami, il l'invite en sa maison, et là, lui montre la chose qu'il aime le mieux, soit sa femme, amie, fille, ou quoi que se soit, affirmant que, tout ainsi qu'il lui montre ceci, il lui montrerait son cœur, s'il était possible. Laquelle coutume, j'ai l'intention d'observer en cette ville. Vous m'avez, de votre grâce fait l'honneur de venir à mon festin, et je veux vous le rendre à la mode de Perse, en vous montrant la chose que j'aime le plus en ce monde ou que je doive jamais plus aimer. Mais avant que je fasse ceci, je vous prie de me dire votre opinion sur un doute que je vous proposerai. Il y a une personne qui a en sa maison un bon et loyal serviteur qui devient extrêmement malade. Cette personne, sans attendre la fin de ce serviteur malade, le fait porter au milieu de la rue et ne se soucie plus de lui. Vient un étranger qui, mû de compassion envers ce malade, l'emporte en sa maison où, avec grande sollicitude, sans y rien épargner, il le remet en sa première santé. Je voudrais maintenant savoir si, en le retenant et usant de ses services, le premier maître du serviteur se

peut plaindre à bon droit du second s'il ne voulait le lui rendre à sa demande. » Les gentilshommes, après plusieurs et diverses opinions qu'ils eurent ensemble, et tous tombant d'accord en une même sentence, chargèrent Nicolas Chassennemi, parce qu'il était beau et élégant parleur, de faire la réponse. Celui-ci, ayant premièrement loué la coutume de Perse, dit qu'il était d'avis, avec les autres, que le premier maître n'avait plus aucun droit en son serviteur, l'ayant en telle nécessité, non seulement abandonné, mais jeté à la rue, et que, pour les bienfaits dont le second avait usé, il lui semblait que le serviteur était à bon droit devenu sien ; c'est pourquoi, en le retenant, il ne faisait au premier aucun tort, aucune violence, aucune injure. Tous les autres qui étaient à table dont il y en avait de fort honnêtes hommes, dirent ensemble qu'ils étaient de l'opinion de Nicolas Chassennemi.

Le chevalier, content d'une telle réponse, et encore plus de ce que Nicolas Chassennemi l'avait prononcée, affirma qu'il était pareillement de cette opinion et ensuite il dit : « Il est temps désormais que je vous rende l'honneur que vous m'avez fait, en la manière que je vous l'ai promis. » Et il appela deux de ses gens qu'il envoya vers la dame qu'il avait fait vêtir et accoutrer triomphalement, la priant qu'il lui plût de venir contenter de sa présence toute la compagnie. Et elle, ayant pris sur son bras son petit enfant très beau, s'en vint accompagnée de deux serviteurs en la salle, et s'assit, comme il plut au chevalier, auprès d'un fort honnête homme. Et lors il dit : « Messieurs, voici la chose que j'aime le plus et que j'entends aimer plus que

nulle autre en ce monde : voyez s'il vous semble que j'en ai occasion.» Les gentilshommes lui ayant fait honneur et grandement louée, et dit au chevalier qu'il avait raison de l'aimer, commencèrent à la regarder; et beaucoup l'eussent reconnue, si on ne l'eût tenue pour morte. Mais Nicolas la regardait plus que tous les autres, et, brûlant du désir de savoir qui elle était, ne se put tenir, voyant que le chevalier s'en était allé un peu par la maison, de lui demander si elle était Bolognaise ou étrangère. Quand la dame se vit questionnée par son mari, elle eut grand peine à se garder de répondre; toutefois, pour parachever ce qui avait été décidé, elle se tut. Un autre lui demanda si ce beau petit garçon était sien, et un autre si elle était femme de Messire Gentil, ou autrement sa parente, auxquels elle ne fit aucune réponse. Mais quand Messire Gentil survint, quelqu'un de ces étrangers lui dit : «Monsieur, cette votre dame est une bien belle créature mais elle me semble muette ; est-ce vrai? — Messieurs, dit Messire Gentil, ce n'est petit argument de sa vertu que de s'être tue pour le présent. — Dites-nous donc, dit celui-là, qui elle est. — Je le ferai très volontiers, dit le chevalier, si seulement vous me promettez de ne bouger de vos places pour chose que je dise, jusqu'à ce que j'aie achevé mon conte.»

Auquel chacun l'ayant ainsi promis, et étant déjà les tables levées, Messire Gentil qui était assis auprès de la dame : « Messieurs, cette dame est ce loyal et fidèle serviteur dont je vous ai naguère proposé la question ; je l'ai relevée du milieu de la rue où ses parents, se souciant peu d'elle, l'avaient jetée comme chose vile et inutile, et j'ai tant

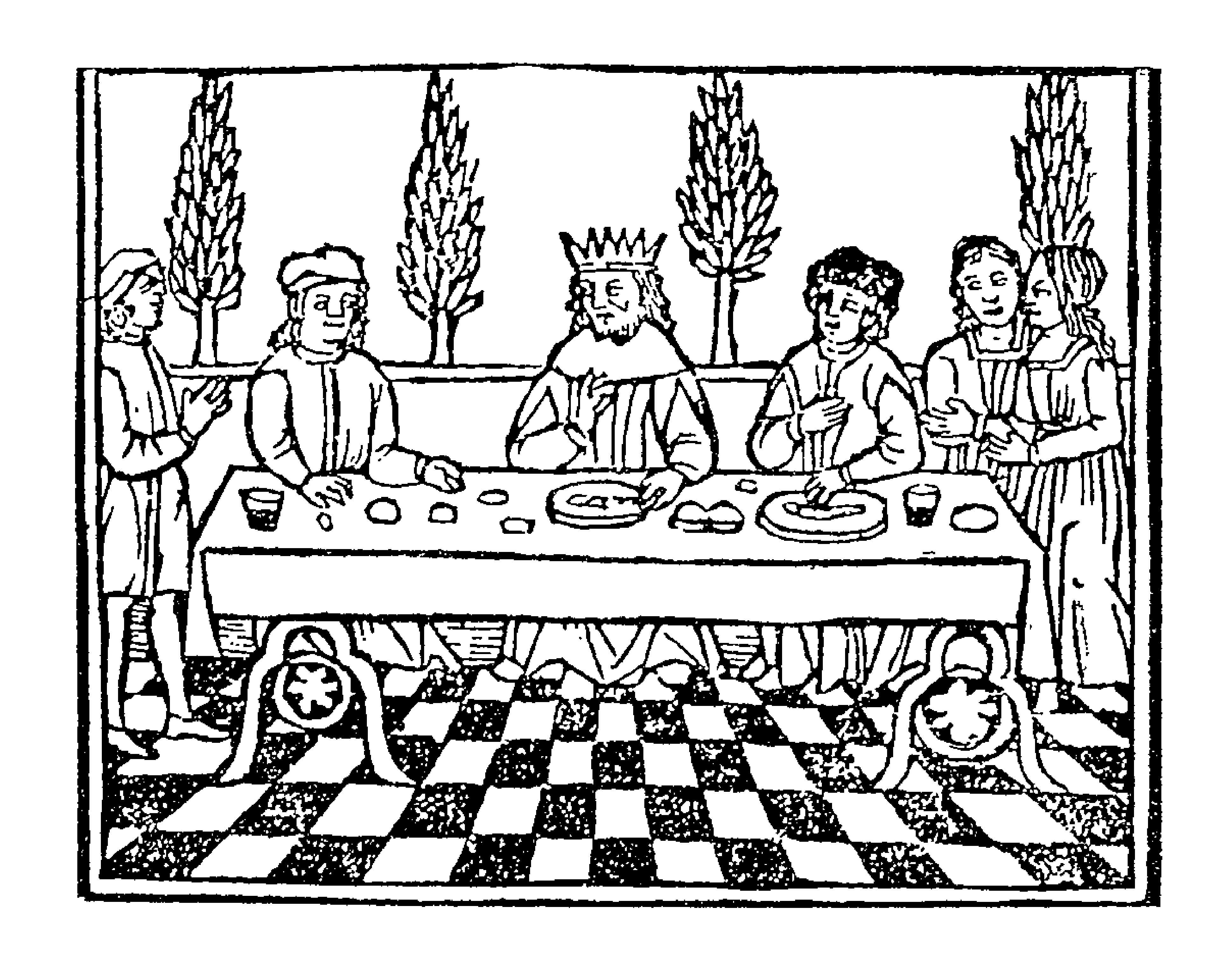
fait par ma sollicitude que je l'ai tirée des mains de la mort, et Notre-Seigneur, regardant à l'affection que j'avais pour elle, d'un corps épouvantable il me l'a fait devenir ainsi belle comme vous la voyez. Mais, afin que vous entendiez plus clairement comment ceci m'est advenu, je vous l'éclaircirai en peu de paroles. »

Et commençant du jour qu'il advint amoureux d'elle, il leur conta point par point tout ce qui était advenu jusqu'alors, non sans grande merveille des écoutants, et puis y ajouta ceci : « Pour lesquelles choses, si vous n'avez changé d'opinion depuis peu de temps en çà, et Nicolas spécialement, cette femme est à bon droit mienne, et il n'y a aucun qui à juste titre puisse me la redemander, » Personne ne répondit rien à ceci; mais tous attendaient qu'il parlât davantage. Cependant Nicolas, et les autres qui y étaient, et pareillement la dame pleuraient à chaudes larmes. Mais Messire Gentil, s'étant levé debout, et prenant entre ses bras le petit enfant et la dame par la main, s'en alla vers Nicolas et lui dit : «Debout, compère, je ne te rends pas ta femme que tes parents et les siens jetèrent loin, mais je veux te donner cette dame, ma commère, avec ce petit enfanton qui a été, comme je suis certain, engendré de toi, et lequel j'ai tenu sur les fonds de baptême, et l'ai nommé Gentil, et te prie qu'elle ne te soit moins chère qu'auparavant pour avoir demeuré environ trois mois en ma maison, car je jure par le Dieu qui me fit peut-être devenir amoureux d'elle afin que mon amitié fût, comme elle a été, occasion de son salut, qu'elle ne vécut jamais plus honnêtement avec père et mère ou avec

toi qu'elle a fait céans auprès de ma mère. » Et, ceci dit, il se retourna vers la dame et lui dit : « Madame, je vous tiens quitte désormais de toute la promesse que vous m'avez faite, et vous laisse à votre mari franche et libre.» Et quand il eut mis la dame et l'enfant entre les bras de Nicolas, il retourna s'asseoir à sa place.

Nicolas reçut désireusement sa femme et le petit enfant, dont il fut d'autant plus joyeux que l'espérance en était plus lointaine, remerciant le chevalier le mieux qu'il put et sut ; et les autres qui tous pleuraient de compassion, louèrent grandement Messire Gentil de cet acte, et en fut loué de quiconque l'ouït. La dame fut reçue en sa maison avec une merveilleuse fête, et longtemps après, elle fut regardée, comme ressuscitée, par grande admiration, de tous les Bolognais. Puis Messire Gentil vécut toujours depuis en amitié avec Nicolas et ses parents et ceux de la dame.

Que direz-vous donc ici, Mesdames ? Estimez-vous qu'un roi, pour avoir donné son sceptre et sa couronne, et un abbé avoir, sans qu'il lui en ait rien coûté, réconcilié le pape avec un sien malfaiteur, et un vieillard d'avoir voulu tendre sa gorge au couteau de son ennemi, que tout cela soit à comparer avec l'acte de messire Gentil ? Lequel, jeune et ardent, et croyant bien avoir juste titre en ce que la nonchalance d'aucuns avait jeté loin, et que par son bonheur il avait recueilli, non seulement il tempéra honnêtement son ardeur, mais libéralement ce qu'il soulait sur toute chose désirer, et cherchait à dérober, l'ayant à son commandement, il l'a rendu. Pour sûr, il me semble qu'aucune de celles qui ont été dites ne se peut comparer à celle-ci.



NOUVELLE SIXIÈME

Le victorieux Charles le Vieux, amoureux d'une jeune fille, a honte de sa folle pensée, et marie honorablement la fille et une sienne sœur.

Qui pourrait raconter pleinement les diverses opinions qui s'élevèrent entre les dames, pour juger en ce fait de Madame Dionore, lequel avait été plus libéral, ou le mari, ou messire Ansalde, ou le Nécromancien, il serait trop long à raconter. Mais après que le roi les eut laissé disputer quelque temps, regardant Madame Fiammette, il lui commanda qu'en disant sa nouvelle elle les mît hors de débat. Laquelle, sans aucun retard, commença et dit: « Il m'a toujours semblé, Mesdames, qu'entre compagnie

comme la nôtre, on devrait parler si clairement et ouvertement que la trop obscure intelligence des choses qu'on a dites ne donnât occasion à autrui de disputer, car les disputes sont beaucoup plus convenables aux collèges entre écoliers qu'à nous, qui à peine sommes suffisantes à filer notre quenouille. Et, comme j'avais en l'entendement de dire quelque chose qui peut-être eût été douteuse, je la laisserai de côté, vous voyant en cette mêlée pour celles qui ont été dites, et j'en dirai une, non pas d'un homme de petite étoffe, mais vous allez entendre ce que fit valeureusement un vertueux roi, sans blesser aucunement son honneur.

Chacun de vous peut avoir souventes fois ouï faire mention du roi Charles le Vieux ou bien le Premier, par la magnifique entreprise duquel, et ensuite, pour la glorieuse victoire qu'il eut du roi Manfred, les Gibelins furent chassés de Florence et les Guelfes y retournèrent. Au moyen de quoi un chevalier nommé Messire Neri des Uberti, sortant de la ville avec toute sa famille et beaucoup d'argent, ne se voulant rendre à personne que sous les bras du roi Charles; puis, pour être en quelque lieu solitaire afin d'y achever sa vie en repos, s'en alla à Castello da Mare, où il acheta, à un trait d'arbalète des autres maisons, parmi force oliviers, noyers et châtaigniers, dont la contrée est opulente, une pièce de terre sur laquelle il bâtit un logis beau et commode, et à côté d'iceluy un jardin fort plaisant, au milieu duquel il fit à notre mode, ayant abondance d'eau, un beau vivier et clair qu'il fit aussitôt emplir de force poisson.

Et ne tâchant à autre chose qu'à faire son jardin tous les jours plus beau, il advint que le roi Charles, en temps d'été, s'en alla pour se reposer quelques jours à Castello da Mare. Là, ayant ouï vanter la beauté et singularité du jardin de Messire Neri, il désira de le voir. Et quand il sut à qui il était il pensa, puisque le maître du lieu tenait parti contraire au sien, qu'il devait l'aller voir plus familièrement et avec moindre compagnie; et il lui envoya dire qu'il voulait aller, avec seulement quatre gentilshommes des siens, souper la nuit suivante en son jardin. Ce qui plut grandement à Messire Neri, lequel, ayant apprêté magnifiquement et donné ordre avec ses gens à tout ce qu'il fallait faire, reçut le roi le plus joyeusement qu'il put et sut en son beau jardin. Et quand le roi l'eut entièrement visité de même que le logis, l'ayant fort loué, les tables étant dressées près du vivier il se lava les mains et vint s'asseoir à l'une d'elles, et commanda au comte Guy de Montfort, un de ceux qui l'avaient accompagné, qu'il s'assît auprès de lui et Neri de l'autre côté; et voulut que les trois autres qu'il avait menés avec soi, servissent. Suivant les ordres qu'avait donnés Messire Neri, il y eut viandes délicates, vins excellents, et l'ordre fut beau et louable, sans aucun bruit ni fâcherie, ce que le roi loua grandement.

Et, prenant ainsi son repas joyeusement, et se délectant de ce lieu solitaire, voici venir dans le jardin deux jeunes filles, âgées chacune d'environ quinze ans, blondes comme fil d'or, aux cheveux bouclés et défaits entremêlés d'une légère guirlande de pervenche, et à leur visage elles semblaient anges plus qu'autre chose, tant elles l'avaient beau

et délicat ; et elles étaient vêtues d'un vêtement de lin délié et blanc comme neige, lequel, de la ceinture en haut, était fort étroit, et par en bas large à guise d'un pavillon et long jusques aux pieds. Et celle qui venait la première portait sur ses épaules une couple de trubles à pêcher qu'elle tenait avec la main gauche, et en la droite, elle tenait un long bâton ; l'autre, qui venait après, avait sur son épaule gauche une poële, et sous ce bras même un petit fagot de bois, et un trépied en la main, et en l'autre main, un pot d'huile et un petit flambeau allumé. Lesquelles, quand le roi les vit, il s'en émerveilla et, sans sonner mot, attendit ce que ceci voulait dire.

Les jeunes filles, quand elles furent devant le roi, lui firent honnêtement et toutes honteuses la révérence et après, s'en étant allées par où l'on entrait au vivier, celle qui avait la poële la mit à terre et les autres choses après, puis, ayant pris le bâton que l'autre portait, toutes deux entrèrent dans le vivier, dont l'eau leur venait jusqu'au sein. Un des serviteurs de Messire Neri alluma promptement le feu et mit la poële sur le trépied et de l'huile dedans, attendant que les filles lui jetassent du poisson. Desquelles, l'une, fouillant à l'endroit où elle savait que les poissons se cachaient, et l'autre tendant le truble, elles prirent en peu de temps force poisson au grand contentement du roi, qui regardait attentivement tout ceci. Et quand elles en eurent jeté au serviteur, qui les mettait quasi tout vifs en la poële, elles commencèrent, ainsi qu'on leur avait appris à le faire, à en prendre des plus beaux et à les jeter là-haut par la table, au roi, au comte Guy et à

leur père. Ces poissons frétillaient sur la table, dont le roi prenait un merveilleux plaisir, et en rejetait gracieusement quelques-uns aux filles ; et ainsi quelque temps se jouèrent, jusqu'à ce que le serviteur eût fait cuire celui qu'on lui avait jeté, lequel ensuite, plus comme entremets que pour être chose fort exquise ou viande trop plaisante, fut mis devant le roi, comme Messire Neri l'avait ordonné. Les filles, quand elles virent le poisson cuit et qu'elles eurent assez pêché, sortirent du vivier, tout leur blanc et fin vêtement attaché à leur chair, si bien qu'ils ne cachaient quasi aucune partie de leur corps délicat. Et chacune ayant pris les choses qu'elles avaient apportées, passant toutes honteuses devant le roi, s'en retournèrent au logis.

Le roi et le comte et pareillement les autres qui servaient, avaient fort considéré ces filles, et chacun à part soi les avait grandement louées pour belles et bien formées, et de plus, pour gracieuses et bien conditionnées, mais elles avaient plu sur tous les autres au roi, lequel avait si attentivement considéré toutes les parties de leur corps quand elles sortirent de l'eau, que qui l'eût alors piqué, il ne l'eût senti. Et repensant encore à elles, sans savoir qui elles étaient ni comment, il sentit s'éveiller en son cœur un très fervent désir d'en jouir, par lequel il connut très bien qu'il devenait amoureux s'il n'y prenait garde, et ne savait lui-même laquelle lui plaisait le plus tant elles se ressemblaient l'une à l'autre en toutes choses. Mais, après qu'il eut assez demeuré en ce penser il se tourna vers Messire Neri et lui demanda qui étaient ces deux demoiselles. A quoi messire Neri répondit : « Sire, elles sont mes filles,

toutes deux nées d'une même portée, dont l'une se nomme Genèvre la Belle et l'autre Yseult la Blonde. » A qui le roi les loua fort, et lui conseilla de les marier; de quoi Messire Neri s'excusa, faute de pouvoir le faire.

Et sur ce point, ne restant plus à servir que le fruit, les deux demoiselles vinrent, en cotte d'un taffetas turquin fort beau, avec deux grands bassins d'argent en la main, pleins de divers fruits selon que la saison le portait; elles les mirent devant le roi sur la table et, ceci fait, se tirèrent un peu en arrière et commencèrent à chanter une chanson commençant par ces mots :

Là où je vais amour élire
De longtemps ne se pourrait dire.

avec tant de douceur et si plaisamment qu'il semblait au roi, qui les regardait et écoutait en grand plaisir, que toutes les hiérarchies des anges du ciel fussent là descendues pour chanter. Et, ceci dit, s'agenouillant, elles demandèrent révéremment congé au roi lequel, encore que leur partement lui fâchât, fit semblant, toutefois, de leur donner volontiers.

Quand donc le souper fut achevé, et que le roi et sa compagnie furent remontés à cheval, et Messire Neri demeuré chez soi, devisant d'une chose et d'autre, s'en retournèrent au logis du roi. Et là, tenant son affection cachée, ne pouvant, pour grande affaire qui lui survînt, oublier la beauté et gracieuseté de Genèvre la Belle, pour l'amour de laquelle il aimait pareillement sa sœur, il s'englua tellement aux amoureux gluaux, qu'il ne pouvait

quasi penser à autre chose ; et, feignant que ce fût pour autre raison, il usait d'une grande familiarité avec Messire Neri, visitant fort souvent son beau jardin, pour voir sa fille Genèvre. Et lorsqu'il vit qu'il ne lui était plus possible d'en souffrir davantage, et lui étant venu à la pensée, ne voyant autre meilleur moyen, de vouloir ôter au père non seulement l'une, mais toutes les deux, il découvrit son amour et sa délibération au comte Guy, lequel, comme vertueux et sage seigneur qu'il était, lui dit :

« Je m'étonne grandement, sire, de ce que vous me dites, et mon étonnement passe d'autant celui d'un autre qu'il me semble vous avoir mieux connu que nul autre depuis le temps de votre première enfance jusqu'à ce jour. Et ne m'étant jamais aperçu qu'en votre jeunesse, durant laquelle amour devait plutôt ficher ses griffes, vous ayez eu telle passion, ce m'est à cette heure chose si nouvelle et étrange d'entendre dire que vous, qui déjà êtes quasi vieux, soyez devenu amoureux, que cela me semble presque un miracle. Et s'il m'appartenait de vous reprendre de ceci, je sais bien ce que je vous en dirais. Considérant que vous êtes encore le harnais sur le dos au royaume nouvellement conquis, entre une nation non connue et pleine de tromperies et de trahisons, tout empêché de grandes sollicitudes et de grandes affaires, sans avoir eu encore le loisir de vous arrêter, et que, parmi tant de choses, vous avez déjà fait voie à ce flatteur Amour, ceci n'est point d'un roi magnanime, mais d'un pusillanime jouvenceau. Et outre tout ceci, vous dites, qui pis est, que vous avez délibéré d'ôter les deux filles au pauvre chevalier qui vous a traité en sa

maison mieux que ses moyens ne portaient ; et pour vous faire plus d'honneur, il vous les a fait voir quasi toutes nues, rendant témoignage par cela combien est grande la foi qu'il a en vous, et aussi qu'il croit fermement que vous soyez roi et non loup ravissant. Avez-vous maintenant si tôt oublié que les violences faites aux dames par le roi Manfred vous ont donné l'entrée en ce royaume ? Quelle trahison fut jamais commise plus digne d'éternel supplice que serait celle-ci, de vouloir ôter à celui qui vous honore son honneur, son espoir et sa consolation ? Que dirait-on de vous si vous le faisiez ? Vous croyez peut-être que ce serait excuse suffisante de dire : « Je l'ai fait parce qu'il est Gibelin ? » Est-ce maintenant de la justice du roi, que ceux qui recourent entre leurs bras en cette façon, quels qu'ils soient, doivent être traités de telle sorte ? Je vous avise, sire, que c'est une grande gloire pour vous d'avoir vaincu le roi Manfred, mais c'en est une bien plus grande que de se vaincre soi-même. Et ainsi donc, vous qui avez à corriger les autres, soyez vainqueur de vous-même et réfrénez cet appétit désordonné, ne voulant gâter par une telle tache, ce que vous avez glorieusement acquis. »

Ces paroles piquèrent amèrement le cœur du roi et l'affligèrent d'autant plus qu'il les connaissait véritables. C'est pourquoi, ayant jeté quelque cuisant soupir, il dit : « Pour sûr, comte, il n'y a ennemi, tant fort soit-il, que je n'estime faible et aisé à vaincre par celui qui est bien expérimenté à la guerre, au prix de vaincre l'appétit de soi-même, mais, bien que ce soit grande fatigue et qu'il y faille une force inestimable, vos paroles m'ont tant éperonné qu'il con-

vient, avant peu de jours, que je vous fasse connaître par effet que tout ainsi que je sais vaincre autrui, je sais pareillement me surpasser moi-même. »

Et de fait, guère de jours ne se passèrent que le roi, de retour à Naples, il résolut, tant pour s'ôter à soi-même l'occasion de faire quelque lâcheté, que pour récompenser le chevalier de l'honneur qu'il avait reçu de lui, encore qu'il lui fît bien mal de rendre un autre jouissant de ce qu'il désirait grandement pour soi-même, de marier les deux demoiselles, non comme filles de Messire Neri, mais comme siennes. Et avec le consentement du père, les ayant magnifiquement dotées, il donna Genèvre la Belle à Messire Maffée de la Palisse, et Yseult la Blonde à Messire Guillaume de la Magna, nobles chevaliers et grands seigneurs; et, après les leur avoir livrées, s'en alla, portant un deuil inestimable, en Pouille, où, avec continuelles peines, il mâta tant et de telle sorte son appétit désordonné qu'ayant rompu et brisé les amoureuses chaînes, il fut libre de telle passion le demeurant de ses jours.

Aucuns voudraient peut-être dire que c'est peu de chose à un roi d'avoir marié deux demoiselles, et je l'accorderai; mais je la dirai grande et plus que grande si nous disons qu'un roi bien amoureux ait fait ceci, mariant celle qu'il aimait sans avoir pris ou prendre de son amour fleur, feuille ou fruit. Ainsi donc en fit ce triomphant roi, en récompensant grandement le noble chevalier, honorant honorablement les deux demoiselles aimées, et vainquant vertueusement soi-même.



NOUVELLE SEPTIÈME

Le roi Pierre apprenant l'amour fervente que lui porte Lise, va la voir malade et la conforte, et l'ayant baisée au front, il se répute toujours par après son chevalier.

Madame Fiammette était venue à la fin de sa nouvelle et la grande magnificence du roi Charles avait été fort louée, bien que quelqu'une de la compagnie, qui était Gibeline, ne la voulût louer, quand Madame Pampinée, par commandement du roi, commença ainsi : « Il n'y a homme de bon entendement, Mesdames, qui sût dire autre chose que ce que vous dites du bon roi Charles, sinon celle-ci, qui lui veut mal d'ailleurs ; mais comme il me passe par la

mémoire une chose non moins louable peut-être que celle-ci, faite par un sien ennemi à une jeune fille de Florence, il me plaît de vous la conter.

Du temps que les Français furent chassés de Sicile, il y avait à Palerme un nôtre Florentin apothicaire, nommé Bernard Puccini, homme très riche, lequel avait d'une sienne femme, une seule fille fort belle, déjà prête à marier. Et le roi Pierre d'Aragon, étant devenu seigneur du royaume, il faisait à Palerme une merveilleuse fête avec ses barons. Et dans cette fête, le roi joutant à la catalane, il advint que la fille de ce Bernard, qui se nommait Lise, le vit courir, d'une fenêtre où elle était avec d'autres femmes, et il lui plut si merveilleusement que, le regardant une fois, puis une autre, elle s'ennamoura de lui ferventement. Et quand la fête fut cessée, elle demeurant dans la maison de son père, il lui était impossible de penser à autre chose, sinon à son amour qu'elle avait mise en si haut lieu. Et ce qui plus la tourmentait en ceci était la connaissance qu'elle avait de sa condition plus que basse, laquelle connaissance ne lui laissait à peine prendre aucune espérance de joyeuse fin. Toutefois elle ne se voulait démouvoir d'aimer le roi qui, ne s'étant aucunement aperçu de cette chose, ne s'en souciait point, dont elle, outre ce qu'on en peut juger, portait douleur intolérable. Au moyen de quoi, il advint que, croissant cette amour continuellement en elle et accumulant une mélancolie sur l'autre, cette belle fille, quand elle fut à bout, devint malade, se consumant de jour en jour, à vue d'œil comme la neige au soleil. Le père et la mère, douloureux de cet accident, avec conti-

nuelles consolations et avec médecins et médecines l'aidaient comme ils pouvaient; mais ce n'était de rien, parce qu'elle avait choisi, comme désespérée de son amour, de ne vouloir plus vivre.

Or il advint que, lui offrant son père tout ce qu'elle voudrait, il lui vint à la fantaisie de vouloir, avant de mourir, faire entendre au roi l'amour qu'elle lui portait, aussi pria-t-elle un jour son père de lui faire venir Minuccio d'Arezzo, lequel en ce temps était tenu pour un fin chanteur et très bon joueur d'instruments, et qui volontiers était vu du roi Pierre. Le père s'avisa que sa fille le demandait pour l'ouïr quelque peu jouer et chanter; c'est pourquoi le père l'ayant fait appeler, il y vint incontinent, et après qu'il eut conforté Lise avec certaines amoureuses et gracieuses paroles, il sonna doucement d'une sienne viole qu'il avait apportée quelques aubades, puis dit certaines chansons, lesquelles au lieu de consolation qu'il pensait donner à la jeune fille, ne servaient à son amour que de feu et flamme. Après ceci, elle dit qu'elle voulait dire un mot à Minuccio seul; c'est pourquoi, tous les autres s'étant retirés, elle lui dit : « Minuccio, je t'ai choisi pour fidèle gardien d'un mien secret, espérant premièrement que tu ne le manifesteras à âme qui vive, sinon à celui que je te dirai, et ensuite, que tu m'aideras en ce qui te sera possible, dont je te supplie bien fort. Tu dois donc savoir, Minuccio mon ami, que le jour où le roi notre sire fit la grande fête de son exaltation, il m'advint de le voir tandis qu'il courait, à tel point que de son amour s'alluma un feu en mon cœur qui m'a mise dans l'état où tu me vois, et,

connaissant combien mon amour est mal convenable à celle d'un roi, et ne la pouvant, non pas chasser, mais même diminuer, j'ai choisi pour moindre mal de vouloir mourir, et ainsi ferai-je. Il est bien vrai que je m'en irais merveilleusement désolée s'il ne le savait premièrement : et ne sachant par qui lui faire entendre cette mienne disposition plus dextrement que par toi, je t'en veux donner la charge, te suppliant que tu ne refuses de le faire et, quand tu l'auras fait, me le faire savoir, afin que mourant toute consolée, je me délivre de tant de peine. » Et, ceci dit, elle se tut en pleurant.

Minuccio s'émerveilla du grand cœur de celle-ci et de sa terrible délibération, et en eut grand pitié ; et, soudain, lui venant à l'esprit qu'honnêtement il lui pouvait faire ce plaisir, il lui dit : « Lise, je t'oblige d'abord ma foi de laquelle, sois en sûre, tu ne te trouveras jamais trompée. Ensuite je te loue d'une si haute entreprise que d'avoir mis ton amour en un si grand roi, et je t'offre mon aide avec laquelle j'ai bon espoir, si tu te veux réconforter, de faire en sorte qu'avant trois jours je t'apporterai nouvelles qui te plairont fort ; et pour ne point perdre de temps, je veux aller y donner commencement. » La jeune fille l'ayant prié derechef et lui promettant de se réconforter, lui dit qu'il s'en allât en la bonne heure.

Minuccio, quand il fut parti, rencontra un nommé Mico de Sienne, fort bon compositeur en rime pour le temps d'alors, et le contraignit par prières de faire la chanson qui suit.

Va dire, Amour, ce qui me fait douloir.
Conte au Seigneur que je m'en vais mourir
S'il ne me vient ou me veut secourir,
Célant par crainte un désireux vouloir.

Merci, Amour, à jointes mains te crie
Vois mon Seigneur au lieu où il demeure,
Dis-lui comment je le désire et prie,
Tant que d'ardeur il faudra que je meure
Toute enflammée, et ne sachant point l'heure
Que perdre puisse une peine si griève.
Si sa pitié bientôt ne me relève,
Je ne vois point moyen de me ravoir,
Mais finira tantôt ma vie brève.
Hélas, Amour, fais-lui mon mal savoir.

Depuis que fus de lui si amoureuse,
Je n'ai point eu le cœur ni l'avantage,
Comme la crainte, hélas, pauvre peureuse,
De lui conter mon vouloir et courage,
Dont d'ennui suis en telle peine et rage
Qu'ainsi mourant, mourir m'est grand oppresse
Et si crois bien qu'il en aurait détresse
Si bonnement ma peine il pouvait voir;
De lui mander, je n'ai la hardiesse.
Hélas, Amour, fais-lui mon mal savoir.

Puis donc, Amour, que je n'ai l'espérance
Que mon Seigneur puisse savoir, hélas,
Par nul moyen jamais ni par semblant,
Ce que je souffre en mon pauvre cœur las,
Il te plaira me donner ce soulas,
Qu'il lui souvienne au moins de la journée
Qu'il combattit à la lance mornée,
Faisant tant bien au tournoi son devoir.
Par mon regard fus lors si ajournée
Que je n'en puis faire mon mal savoir.

Lesquelles paroles Minuccio mit incontinent en chant aussi doux et pitoyable que la matière le requérait. Et le troisième jour, il s'en alla à la cour, le roi étant encore à table, qui lui commanda de dire quelque chose avec sa viole. Alors il commença à jouer si doucement et à chanter cette chanson que tous ceux qui étaient en la salle semblaient statues d'hommes, tant ils étaient cois et attentifs, et le roi plus que les autres.

Et quand Minuccio eut achevé sa chanson, le roi lui demanda d'où venait ceci, que jamais encore il ne lui semblait l'avoir entendu. « Sire, lui répondit Minuccio, il n'y a pas trois jours que la chanson et le chant ont été faits. » Et le roi lui demandant pour qui, il répondit : « Je ne l'oserais dire à autre qu'à vous. » Le roi, curieux de le savoir, quand il fut hors de table, le fit venir en sa chambre où Minuccio lui conta par ordre tout ce qu'il avait appris, dont le roi fut fort aise, et loua grandement la fille, disant qu'une si honnête fille méritait bien qu'on eût compassion d'elle, et par ainsi qu'il s'en allât de sa part vers elle la réconforter et lui dire qu'il l'irait voir sans faute, ce jour même, à l'heure de vêpres.

Minuccio, plus que content de porter une telle nouvelle à la jeune fille, sans s'arrêter va la voir avec sa viole et, parlant seul à seul avec elle, lui conta tout ce qu'il avait fait, puis chanta la chanson avec sa viole, dont la jeune fille eut tant de joie et de contentement qu'à vue d'œil aussitôt elle montra de très grands signes de guérison et commença d'attendre en grande dévotion, sans que personne de la maison sût ou présumât ce que c'était, que l'heure de vêpres fût venue pour voir son seigneur.

Le roi, qui était prince libéral et bénin, ayant depuis pensé plusieurs fois aux choses qu'il avait ouï dire à Minuccio, et connaissant très bien la jeune fille et sa beauté, il en eut encore plus de compassion et, sur l'heure de vêpres, étant monté à cheval et faisant semblant de s'en aller à l'ébat, il vint devant la maison de l'apothicaire et là, faisant demander qu'on lui ouvrît un beau jardin que l'apothicaire avait, il y descendit ; et quelque peu après il demanda à Bernard où était sa fille, et s'il ne l'avait pas encore mariée. Bernard de répondre : « Sire, elle ne l'est pas encore, mais elle a été et se trouve maintenant fort malade et, pour dire le vrai, depuis midi en çà, elle va beaucoup mieux. » Le roi comprit aussitôt ce que voulait dire ce mieux et dit : « En bonne foi, ce serait dommage que le monde fût encore privé d'une si belle chose; nous la voulons aller visiter. » Et avec deux de ses gens seulement et le père, s'en alla bientôt après dans la chambre d'elle et, quand il fut dedans, s'approcha du lit où la jeune fille, un peu soulevée, l'attendait en grand désir, et la prit par la main disant : « Que veut dire ceci, la belle fille? Vous êtes jeune, qui devriez conforter les autres, et vous vous laissez avoir mal ? Nous vous voulons prier qu'il vous plaise, pour l'amour de nous, vous réconforter, de sorte que vous soyez bientôt guérie. » La jeune fille, se sentant toucher aux mains par celui qu'elle aimait sur toutes choses, bien qu'elle éprouvât quelque honte, se sentait au cœur autant de plaisir que si elle eût été au Paradis, et répondit le mieux qu'elle put : « La cause de cette maladie, sire, ne m'est venue que vouloir soumettre mes forces débiles à trop pesant faix, de laquelle maladie vous,

par votre bonne merci, me verrez bientôt délivrée. » Le roi entendait très bien le parler couvert de la jeune fille, dont toujours plus il la réputait, et plusieurs fois maudit en soi-même la fortune qui l'avait faite fille d'un homme de bas état. Et après être demeuré quelque peu avec elle, et l'ayant réconfortée derechef, il s'en alla.

Cette humanité du roi fut fort louée et réputée pour grand honneur à l'apothicaire et sa fille, laquelle demeura aussi contente que femme le fut jamais de son ami, et aidée de plus d'espérance, en peu de jours elle guérit et devint plus belle que jamais.

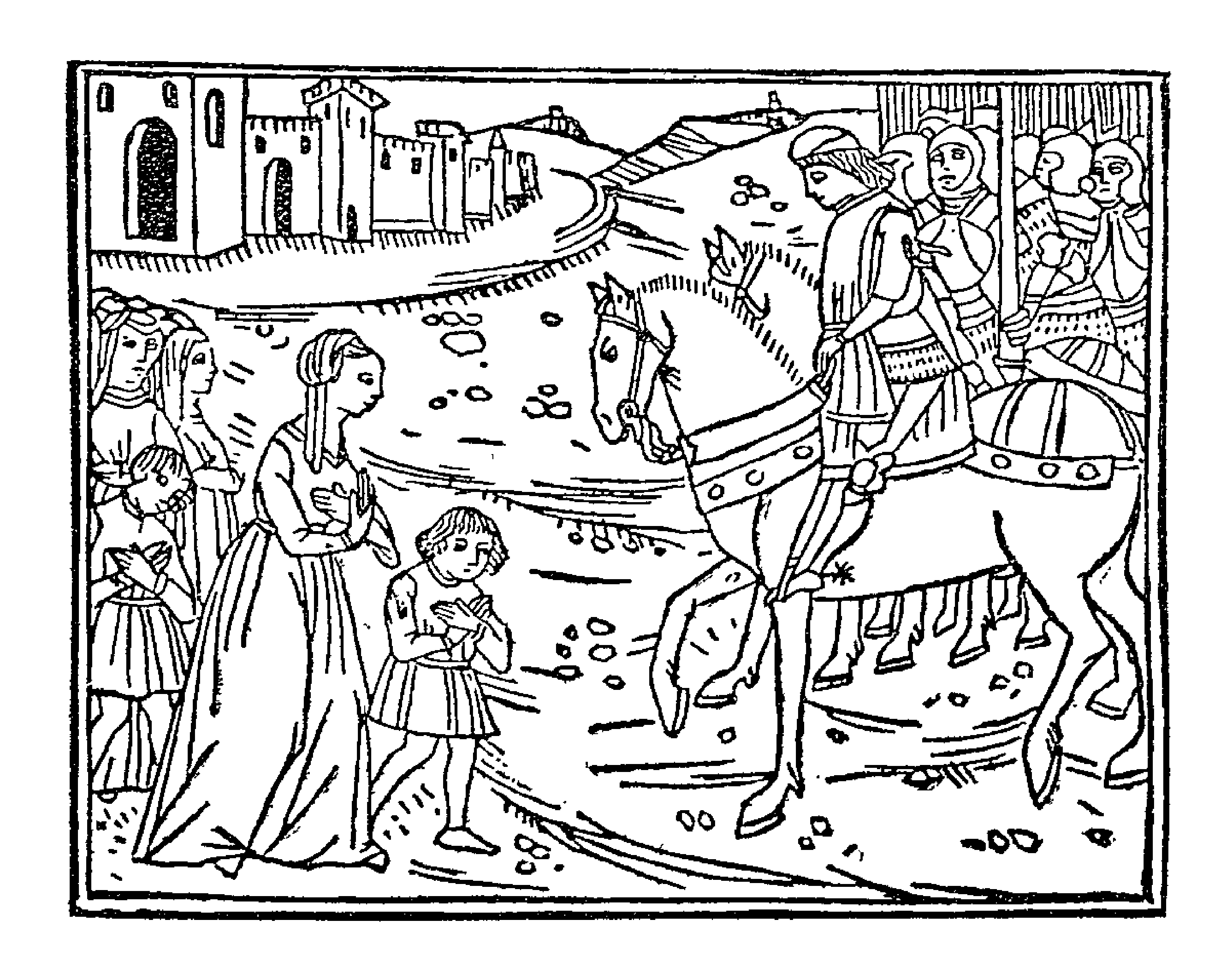
Mais, après qu'elle fut guérie, le roi ayant délibéré avec la reine quelle récompense il lui voulait faire d'un si grand amour, montant un jour à cheval avec plusieurs de ses barons, s'en alla à la maison de l'apothicaire et, étant entré au jardin, fit appeler l'apothicaire et sa fille ; cependant, la reine étant venue de son côté avec plusieurs demoiselles, et la jeune fille reçue parmi elles, commencèrent à faire grande fête ensemble. Et un peu après, le roi et la reine appelèrent la fille, et le roi lui dit : « Belle fille, la grande amitié que vous nous avez portée vous a valu grand honneur auprès de nous, de laquelle nous voulons que, pour l'amour de nous, vous soyez contente ; et l'honneur que nous voulons vous faire est que, comme vous êtes prête d'être mariée, nous voulons que vous preniez pour mari celui que nous vous donnerons, voulant toujours, nonobstant tout ceci, nous réclamer votre chevalier, sans désirer autre chose de vous pour une si grande amitié, qu'un seul baiser. »

La jeune fille qui de honte était devenue toute rouge, fai-

sant sien le plaisir du roi, d'une voix basse répondit: « Sire, je suis très certaine que, si on savait que j'ai été amoureuse de vous, la plupart du monde me réputerait pour folle, croyant peut-être que moi-même me fusse oubliée, et que je ne connusse ma qualité, et encore moins la vôtre. Mais, comme Dieu sait, qui seul voit et connaît le cœur des mortels, en la même heure que vous me plûtes tant, je me souvins que vous étiez roi et moi fille de Bernard l'apothicaire, et qu'il m'était malséant d'adresser l'ardeur de mon cœur en si haut lieu ; mais, comme vous savez beaucoup mieux que moi, personne ne devient amoureux selon sa due élection, mais selon l'appétit et le plaisir, auxquelles lois mes forces s'opposèrent plusieurs fois et, n'en pouvant plus, je vous aimai, et aime et toujours vous aimerai. Il est vrai que sitôt que je me sentis prise de vous par amour, je résolus dès lors de faire toujours de votre volonté la mienne. Et par ainsi, non seulement que je prenne volontiers mari et que j'aime celui qu'il vous plaira de me donner pour mon honneur et selon mon état, mais si vous disiez que je demeurasse dans un feu, vous pensant complaire, ce me serait plaisir. De vous avoir pour chevalier, vous qui êtes mon roi, vous savez combien cela m'appartient, aussi ne sais-je que répondre, ni pareillement le baiser que vous désirez pour seule récompense de mon amour, je ne vous l'accorderai point sans la licence de Madame la Reine. Et toutefois d'une si grande bénignité envers moi comme est la vôtre et celle de la reine qui est ici, Dieu vous veuille rendre pour moi et grâces et mérite, car je n'ai pas de quoi les rendre. » Et ici se tut,

La réponse de la jeune fille plut grandement à la reine, qui la trouva sage comme le roi lui avait dit. Le roi fit appeler le père et la mère et, les sachant contents de ce qu'il entendait faire, fit appeler un jeune homme, qui était noble mais pauvre, nommé Perdicon, et lui mettant certains anneaux en la main, sans qu'il refusât de le faire, lui fit épouser Lise. Auxquels incontinent le roi, outre plusieurs bagues et de grande valeur que lui et la reine donnèrent à la mariée, donna Ceffalu et Calatabellotte, deux fort bonnes terres et de grand revenu, en disant à Perdicon : « Nous te donnons ceci pour dot de ta femme, et ce que nous voudrons faire davantage pour toi, tu t'en apercevras à l'avenir. » Et ceci dit, il se tourna vers la fille et lui dit : « Maintenant, je veux prendre ce fruit que je dois avoir de votre amitié » et, lui ayant pris la tête entre ses deux mains, il lui baisa le front.

Perdicon, le père et la mère de Lise et elle-même, contents très grandement, firent grandes fêtes et joyeuses noces et, à ce que plusieurs affirment, le roi ne manqua pas d'observer très bien à la jeune fille ce qu'il lui avait promis, parce que, tant qu'il vécut il s'appela toujours son chevalier, et jamais ne fut à aucun fait d'armes qu'il ne portât autre devise que celle qui lui était envoyée par elle. Faisant donc ainsi, on gagne le cœur de ses sujets, et l'on sert d'exemple à autrui pour bien faire : et par là l'éternelle renommée s'acquiert, chose à laquelle aujourd'hui peu ou point ont tendu l'arc de leur intelligence, étant la plupart des seigneurs devenus cruels et tyrans.



NOUVELLE DIXIÈME ET DERNIÈRE

Le marquis de Saluces, contraint par les prières de ses sujets à prendre femme, prend, pour en avoir une à son gré, la fille d'un paysan, de laquelle il a deux enfants qu'il fait semblant de faire tuer. Puis, lui faisant acroire qu'elle lui déplaît et qu'il a pris une autre femme, faisant revenir chez soi sa propre fille, comme si elle eût été sa femme, après avoir chassé sa femme en chemise ; et, la trouvant patiente en toute chose, il la remet, plus aimée que jamais, en sa maison, lui montre ses enfants grands, l'honore et la fait honorer comme marquise.

Finie la longue nouvelle du roi, dont chacun fit semblant qu'elle lui avait plu, Dioneo dit en riant : « Le bonhomme, qui s'attendait, la nuit suivante, à faire abaisser la queue droite du fantôme eût bien donné moins de deux deniers de toutes les louanges que vous donnez à messire Thorel. Et après, sachant qu'il restait à lui seul de parler, commença : « Mesdames, à ce que je vois, ce jour d'aujourd'hui n'a été donné qu'à rois et à soudans, et à telle sorte de gens ; aussi, pour ne point trop m'éloigner de vous autres, je veux parler d'un marquis, non pas chose magnifique, mais une folle bestialité, bien que la fin en soit bonne. Laquelle je ne conseille à aucun d'imiter, parce que ce fut grand péché quoi qu'il en soit bien advenu à celui-ci. »

Il y a déjà longtemps que, entre les seigneurs marquis de Saluces, le plus grand de la maison fut un jeune seigneur nommé Gautier, lequel étant sans femme ni enfant, ne dépensait son temps qu'à voler et chasser et ne se souciait aucunement de prendre femme en mariage ni d'avoir des enfants ; dont il devait être réputé plus sage. Laquelle chose étant très déplaisante à ses sujets, ils le prièrent plusieurs fois de prendre femme, afin qu'il ne restât sans héritier ni eux sans seigneur, et lui offraient de la lui trouver telle et descendue de tels père et mère qu'on en pourrait avoir bonne espérance, et lui grand contentement. Auxquels le marquis répondit :

« Mes amis, vous voulez me contraindre à chose que j'avais du tout délibéré de ne faire jamais, considérant combien il est difficile de trouver femme qui convienne

bien à toutes les coutumes qu'on a, combien aussi est grand le nombre de ceux qui trouvent le contraire, et combien malheureuse est la vie de celui qui se trouve lié avec femme non convenante à soi. Et dire que vous pensez connaître les filles par les coutumes des pères et des mères, et par tel argument me donner femme, c'est une sottise, d'autant plus que je ne sais à quoi vous pouvez connaître qui sont les pères, et encore moins les secrets des mères. Et quand bien même on les connaîtrait, on voit le plus souvent les filles ne ressembler à père ni à mère. Toutefois, puisque vous me voulez lier en ces chaînes, je veux en être content. Et, afin que je n'aie à me plaindre d'autre que de moi, si mal en venait, je veux moi-même en choisir une, vous assurant que, telle que je la prendrai, si elle n'est honorée de vous comme dame et maîtresse, vous éprouverez, à votre dommage, combien il me déplaira d'avoir pris, à votre requête, femme contre ma volonté. » Les bonnes gens répondirent qu'ils en étaient contents, pourvu seulement qu'il s'accordât à prendre femme.

Quelque temps auparavant les manières d'une pauvre jeune fille, qui était d'un village voisin, avaient grandement plu au marquis, et lui semblant fort belle, il pensa qu'il pourrait avec celle-ci vivre en grand contentement; c'est pourquoi, sans y vouloir penser plus avant, il se proposa de l'épouser. Et, ayant fait venir le père auprès de lui, qui était fort pauvre, il convint de la prendre pour femme. Et, ceci fait, le marquis fit assembler tous ses amis et sujets de la contrée, et leur dit : « Mes amis, il vous a plu et plaît que je me décide à prendre femme, et j'ai déjà pris

cette décision, plus pour vous complaire que par désir d'être marié. Vous savez ce que vous me promîtes : à savoir, d'être contents d'honorer comme dame quiconque je prendrais à femme, et comme voici le temps de vous tenir ma promesse, et que je veux que vous me teniez la vôtre, j'ai trouvé une fille selon ma fantaisie, assez près d'ici, laquelle j'entends prendre pour femme et l'amener dans peu de jours à ma maison ; c'est pourquoi, pensez à ce que la noce soit belle et à la recevoir honorablement, afin que je me puisse dire content de votre promesse, comme vous vous pourrez dire contents de la mienne. » Les bonnes gens, très joyeux, répondirent tous que cela leur plaisait grandement, et que, qui qu'elle fût, ils la réputeraient à dame et l'honoreraient comme maîtresse.

Après ceci, tous se mirent en devoir de faire belle, grande et joyeuse fête, et le marquis fit de même ; il fit préparer les noces très belles et grandes, et inviter foule de ses amis et parents, avec d'autres gentilshommes d'alentour, et de plus, fit tailler plusieurs robes belles et riches, sur le corps d'une jeune fille qu'il jugeait être de la taille de celle qu'il voulait épouser, et outre tout ceci, il appareilla encore ceintures, anneaux et une riche et belle couronne, et tout ce qui est requis à une épousée.

Et venu le jour élu et fixé pour les noces, le marquis, sur les neuf heures du matin, monta à cheval, tous ceux qui étaient venus pour l'honorer firent de même ; et, ayant donné ordre à toutes les choses opportunes, il leur dit : « Seigneurs, il est temps d'aller quérir l'épousée. » Il se mit donc en chemin avec toute la compagnie, et arrivèrent au

village où elle demeurait. Et quand ils furent joignant la maison du père de la fille, ils trouvèrent la dite fille qui revenait de quérir de l'eau à grand hâte, pour s'en aller ensuite voir passer la nouvelle épouse du marquis. Laquelle, aussitôt que le marquis la vit, il l'appela par son nom, à savoir Grisélidis, et lui demanda où son père était; auquel, elle, toute honteuse, répondit: « Monseigneur, il est à la maison. » Alors le marquis descendit de cheval et commanda à chacun qu'on l'attendît, puis entra tout seul en la pauvre maison, où il trouva le père d'elle qui s'appelait Jehannot, et lui dit: « Je suis venu pour épouser ta fille Grisélidis ; mais je veux premièrement savoir d'elle quelque chose en ta présence. » Et lors il demanda à la fille si, la prenant pour femme, elle se parforcerait toujours de lui complaire et de ne se troubler ou étonner d'aucune chose qu'il lui sût faire ou dire, et si elle serait toujours obéissante, et plusieurs autres semblables choses auxquelles elle répondit à toutes que oui. Alors le marquis la prit par la main et la mena dehors et, en la présence de toute sa compagnie et de toute autre personne, la fit dépouiller toute nue et, s'étant fait apporter tous les habillements qu'il avait fait faire, la fit vêtir et chausser et sur ses cheveux, éparpillés comme ils étaient, fit poser une belle couronne; et, ceci fait, chacun s'émerveillant de cette chose, il dit: « Seigneurs, celle-ci est celle que j'entends qui soit ma femme, si elle me veut pour mari. » Puis, se retournant vers elle, toute honteuse de soi-même, il lui dit : « Grisélidis, me veux-tu pour mari ? » A quoi elle répondit: « Oui, Monseigneur, s'il vous plaît. » Et il dit : « Je te veux pour

ma femme. » Et ainsi l'épousa en la présence de tous ; puis la fit monter à cheval, et, honorablement accompagnée, la mena en sa maison, et là firent les noces belles et grandes et la fête non autrement que s'il eût épousé la fille du roi de France.

Et il sembla bien que la jeune épouse changea, avec les habillements, de mœurs et de coutumes. Elle était, comme déjà nous avons dit, belle de personne et de visage ; et de même qu'elle était belle, elle devint tant avenante et gracieuse qu'elle ne semblait avoir été fille de Jehannot ni gardienne de brebis, mais de quelque noble seigneur ; dont elle faisait émerveiller quiconque l'avait connue auparavant. Et de plus, elle était tant obéissante à son mari et si bien le servait qu'il se tenait le plus content satisfait et homme du monde ; elle se montrait pareillement tant gracieuse et bénigne envers les sujets de son mari qu'il n'y en avait aucun qui ne l'aimât plus que soi-même et qui ne l'honorât volontiers, chacun d'eux priant pour son bien, son état et son accroissement, disant, eux qui d'abord voulaient dire le marquis avoir fait peu sagement de la prendre pour femme, qu'il était le plus sage et le plus avisé homme du monde, parce qu'aucun autre que lui n'eût jamais pu connaître la grande vertu de celle-ci, cachée sous pauvres habits et sous accoutrement de village. En peu de temps, elle sut si bien faire, que non seulement en son marquisat, mais partout, avant que grand temps fût passé, elle fit parler de sa valeur et de ses bonnes œuvres, et renverser au contraire si aucune chose s'était dite contre son mari à cause d'elle, lorsqu'il l'avait épousée.

Elle ne fut guère de temps avec le marquis qu'elle devint enceinte, et au temps convenable elle enfanta une fille, dont le marquis fit grand fête; mais peu de temps après, il lui vint en l'entendement un nouveau dessein qui fut de vouloir, par longue expérience et choses intolérables, éprouver la patience d'elle. Et premièrement, il la piqua de paroles, se montrant courroucé et disant que ses sujets se contentaient très mal d'elle, à cause de sa basse condition, et surtout parce qu'ils voyaient qu'elle portait enfants, et de la fille qui était née ne faisaient que murmurer. A ces mots, qu'elle ouït sans muer de visage ou du bon propos en aucune manière, elle répondit : « Monseigneur, fais de moi ce que tu crois qui te sera le plus d'honneur et de consolation ; car je serai de tout contente, comme celle qui connais que je suis moindre qu'eux et que je n'étais pas digne de cet honneur auquel, par ta courtoisie, tu m'as élevée. » Cette réponse plut grandement au marquis, connaissant que celle-ci, pour honneur que lui ou autre lui eussent fait, n'était aucunement devenue orgueilleuse.

Peu de temps après, ayant dit à sa femme, avec paroles générales et ouvertes, que ses sujets ne pouvaient endurer cette fille qui était née d'elle, il avertit un sien serviteur de ce qu'il aurait à faire, et l'envoya vers elle. Lequel, avec fort dolente contenance, lui dit : « Madame, si je ne veux perdre la vie, il me faut faire ce que Monseigneur me commande : il m'a commandé que je prenne votre fille et que je..., » Et après il ne dit plus mot. La dame, entendant les paroles et voyant le visage du serviteur, ayant bonne souvenance de ce que le marquis lui avait dit, imagina qu'on

avait commandé à ce serviteur qu'on tuât la fille. C'est pourquoi, soudainement elle la prit dans son berceau et l'ayant baisée et donné sa bénédiction, malgré qu'elle sentît grande douleur au cœur, sans muer de couleur, la mit entre les bras du serviteur et lui dit : « Tiens, fais entièrement ce que ton seigneur et le mien t'a commandé; mais ne la laisse pas en lieu où les bêtes et les oiseaux la puissent dévorer, à moins qu'il ne te le commande. » Le serviteur, ayant pris la fille et fait entendre à son maître ce que la dame lui avait dit, le marquis s'émerveilla fort de sa grande constance ; puis il envoya la dite fille par le même serviteur à Bologne chez une sienne parente, la priant que, sans jamais dire de qui elle était fille, elle l'élevât soigneusement.

Survint quelque temps après que la dame derechef devint enceinte, et en temps convenable accoucha d'un beau fils, ce qui fut grandement cher au marquis. Mais ce qu'il avait déjà fait ne lui suffisant pas, par des paroles plus poignantes que jamais, il piqua la dame et lui dit avec un visage courroucé : « Femme, depuis que tu as fait ce fils, je n'ai su vivre en aucune manière avec mes sujets, si fort ils sont dépités que le petit-fils d'un paysan, comme est ton père, doive après moi demeurer leur seigneur, dont je me doute, si je ne veux être chassé, qu'il me faille faire ce que j'ai fait l'autre fois, et à la fin te laisser et prendre une autre femme. » La dame, avec un cœur patient, l'écouta, et autre chose ne répondit, sinon : « Monseigneur, pense de te contenter et satisfaire à ton plaisir, et n'aie aucun pensement de moi, car aucune chose ne m'est chère, sinon d'autant que je la

vois te plaire.» Bientôt après, le marquis, de la même manière qu'il avait envoyé prendre la fille, envoya le serviteur pour le fils. Et, ayant pareillement fait semblant de l'avoir fait tuer, l'envoya faire nourrir à Bologne, où il avait envoyé la fille.

De laquelle chose la dame ne fit autre visage ni autres paroles que pour la fille, dont le marquis s'émerveillait fort et affirmait à soi-même qu'aucune femme ne saurait faire ce qu'elle faisait là. Et n'eût été qu'il la voyait très amoureuse de ses enfants, quand il le voulait bien, il aurait cru qu'elle faisait ceci parce qu'elle ne s'en souciait point, où il reconnut que comme sage elle le faisait. Ses sujets, croyant qu'il eût fait tuer ses enfants, l'en blâmaient fort, et le réputaient homme cruel, ayant très grande compassion de la dame. Laquelle, avec d'autres femmes qui s'affligeaient sur ces enfants morts, jamais ne leur dit autre chose, sinon qu'il ne lui en plaisait autrement qu'à celui qui les avait engendrés.

Or, plusieurs ans après la nativité de sa fille, semblant que le temps fût venu de faire la dernière preuve de la patience de sa femme, il dit à plusieurs des siens qu'il ne pouvait plus en aucune manière souffrir d'avoir pour femme Grisélidis, et qu'il connaissait bien qu'il avait agi follement et en jeune homme quand il l'avait épousée; aussi voulait-il s'efforcer d'obtenir du pape la dispense d'en pouvoir prendre une autre et laisser celle-ci. De quoi il fut de plusieurs gens de bien grandement repris. A quoi il ne répondit autre chose sinon qu'il fallait que ce fût ainsi. La dame, sachant toutes ces choses et pensant qu'elle dût re-

tourner à la maison de son père, et peut-être garder les brebis, comme autrefois, et voyant qu'une autre femme aurait celui qu'elle aimait de tout son cœur, sentait en soi-même un grand deuil; toutefois, comme elle avait soutenu les autres injures de la fortune, ainsi elle se disposa de porter celle-ci avec un visage assuré.

Et peu de temps après, le marquis fit apporter sa dispense contrefaite, comme si on la lui eût envoyée de Rome, et fit entendre à ses sujets que par icelle le pape l'avait dispensé de pouvoir prendre autre femme et laisser Grisélidis ; c'est pourquoi, l'ayant fait appeler, il lui dit en présence de plusieurs : « Femme, par la permission que m'a donnée notre Saint Père le pape, je puis prendre une autre femme et te laisser. Et parce que mes prédécesseurs ont été grands gentilshommes et seigneurs de ce pays, où les tiens ont toujours été laboureurs, j'entends que tu ne sois plus ma femme, mais que tu t'en retournes en la maison de ton père avec la dot que tu m'apportas, et puis j'en prendrai une autre que j'ai déjà trouvée plus convenable à moi. » La dame, entendant ces paroles, non sans très grande peine, retint ses larmes, contre le naturel des femmes, et répondit : « Mon seigneur, je n'ai jamais failli de connaître que ma basse condition n'était en aucune manière convenante à votre noblesse, et ce que j'ai toujours été avec vous, de vous et de Dieu je l'ai toujours reconnu, et jamais je ne l'ai réputé à moi comme chose donnée, mais prêtée. Maintenant, il vous plaît de le ravoir, et il me doit plaire et plaît de vous le rendre. Voici votre anneau avec lequel vous m'épousâtes ; tenez, prenez-le. Vous me commandez que j'emporte

la dot que j'apportai céans; il ne vous faudra pour la rendre, aucun trésorier pour me la bailler ni à moi bourse neuve pour la mettre, ni sommier pour l'emporter, parce qu'il ne m'est pas sorti de l'entendement que vous me prîtes nue et, s'il vous semble honnête que ce corps dans lequel j'ai porté deux enfants engendrés de vous soit vu tout nu, je m'en irai nue; mais je vous prie qu'en récompense de ma virginité que je vous apportai et ne remporte point, qu'au moins je puisse emporter une seule chemise sur ma dot. » Le marquis, qui plus grand désir avait de pleurer que d'autre chose, montrant toutefois un visage cruel et courroucé, dit : « Or va, portes-en une chemise. » Tous ceux qui étaient autour de lui le priaient qu'il lui donnât une robe, afin qu'on ne vît si pauvrement comme en chemise, sortir de sa maison celle qui avait été treize ans ou plus sa femme. Mais leurs prières ne servirent de rien.

Ainsi donc la dame, après leur avoir dit adieu, sortit de la maison en chemise, déchaussée, sans rien sur la tête, et s'en retourna chez son père avec les larmes et pleurs de tous ceux qui la virent. Le pauvre père, qui n'avait jamais pu croire être vrai que le marquis dût réputer sa fille pour femme, attendant ce fait chaque jour, lui avait toujours gardé les habillements qu'elle avait dépouillés le matin que le marquis l'épousa; il les lui donna, et elle s'en revêtit, puis s'adonna à faire les petits services de la maison paternelle comme elle soulait faire, soutenant avec grand cœur le cruel assaut de l'ennemie fortune.

Quand le marquis eut fait tout ceci, il fit entendre à ses sujets qu'il avait pris à femme une fille d'un des comtes de

Panago et, faisant faire l'appareil grand pour les noces, il envoya quérir Grisélidis. Et quand elle fut venue, il lui dit : « La femme que j'ai nouvellement prise doit arriver dans peu de jours, et je veux à cette sienne première venue, l'accueillir honorablement. Tu sais que je n'ai aucunes femmes en la maison qui me sachent accoutrer les chambres, ni faire plusieurs choses nécessaires et requises à une pareille fête, et comme tu connais mieux que personne tous les meubles de la maison, prépare tout ce que tu sais être nécessaire, et fais inviter telles dames que bon te semblera, et reçois-les comme si tu étais dame de céans ; et après que les noces seront faites, tu t'en pourras retourner à la maison de ton père. » Bien que ces paroles fussent toutes coups de couteau au cœur de Grisélidis, comme à celle qui n'avait pu oublier l'amour qu'elle lui portait, aussi bien qu'elle avait fait dans la bonne fortune, lui répondit : « Mon seigneur, je suis prête et disposée à faire ce que vous commandez. » Et entra avec ses pauvres habillements de village en cette maison de laquelle peu auparavant elle était sortie en chemise, et se mit à nettoyer et balayer les chambres et les accoutrer, et faire mettre les fauteuils et les bancs par les salles, et ensuite à faire apprêter la cuisine, et semblablement mit les mains à toute autre chose, comme si elle eût été la moindre chambrière de la maison, et n'eut de cesse jusqu'à ce que tout fût accoutré et mis en ordre comme il convenait. Et, après tout ceci fait, ayant de la part du marquis fait inviter toutes les dames de la contrée, elle commença à attendre la fête. Et venu le jour des noces, encore qu'elle eût ses pauvres habits sur elle, elle reçut

honorablement et avec joyeux visage les dames qui y vinrent.

Le marquis, lequel soigneusement avait fait nourrir et élever ses deux enfants à Bologne par une sienne parente qui était mariée en la maison d'un des comtes de Panago, étant déjà la fille âgée d'environ douze ans, la plus belle chose qu'on vît jamais, et le fils d'environ six, avait envoyé expressément devers son parent, le priant de vouloir venir jusqu'à Saluces avec ladite fille et son petit frère, et donner ordre qu'il amenât avec lui bonne et honorable compagnie, et qu'il dît à tous qu'il amenait cette fille pour être femme du marquis, sans déclarer autrement à personne qui elle fût. Le gentilhomme, pour faire ce dont le marquis le priait, se mit en chemin à peu de jours de là, avec la fille et le fils et autre bonne et noble compagnie, et arriva à Saluces sur l'heure du dîner, où il trouva tous les paysans et plusieurs autres voisins d'alentour qui attendaient la nouvelle mariée du marquis. Laquelle reçue par les dames, et Grisélidis venue en la salle où les tables étaient mises, vêtue comme elle était, se présenta au-devant d'elle et lui dit : « Madame, soyez la bienvenue. » Les dames, qui longuement avaient prié le marquis, mais en vain, qu'il permît que Grisélidis demeurât enfermée en une chambre, ou qu'il lui fît prêter une des robes qui jadis furent siennes, afin qu'elle n'allât ainsi vêtue devant ces étrangers, furent conduites à table, et l'on se mit à les servir. La fille était regardée de toute personne, et chacun disait que le marquis avait fait bon change. Mais, entre les autres, Grisélidis la louait grandement et pareillement son frère.

Le marquis, auquel semblait entièrement avoir vu ce qu'il désirait de la patience de sa femme, voyant qu'en aucune manière la nouveauté des choses ne la pouvait faire changer de contenance, et étant certain que ce n'était point faute de bon sens, parce qu'il la connaissait grandement sage, considéra qu'il était temps de la devoir tirer hors de l'angoisse où il pensait bien qu'elle était sous un visage ferme. C'est pourquoi, l'ayant fait venir en la présence de tous, il lui dit en souriant : « Que te semble de notre épousée ? — Monseigneur, répondit Grisélidis, il m'en semble tout bien et que, si elle est aussi sage qu'elle est belle, ce que je crois, je ne doute pas que vous ne viviez avec elle le plus content homme du monde ; mais, je vous supplie autant que je puis que vous ne la piquiez de telles paroles poignantes comme vous avez fait à l'autre qui fut vôtre ; car à peine puis-je croire qu'elle les pût soutenir, tant parce qu'elle est plus jeune que parce qu'elle a été nourrie délicatement, tandis que l'autre, dès sa petite enfance, fut nourrie en continuelles peines et travaux. »

Le marquis, voyant que Grisélidis croyait fermement que cette fille devait être sa femme et qu'elle n'en disait pas moins du bien, la fit seoir à côté de lui et dit : « Grisélidis, il est temps désormais que tu goûtes le fruit de ta longue patience, et que ceux qui m'ont réputé cruel, mauvais et bestial, connaissent que ce que je faisais était une œuvre prévue, voulant t'enseigner à être bonne épouse, à eux de la savoir choisir et garder et à moi d'engendrer perpétuel repos tant que j'aurai à vivre avec toi, ce dont je

doutais fort quand je vins à me marier. Aussi, pour en faire la première épreuve, tu sais en combien de manières je t'ai piquée de paroles, et comme je ne me suis point aperçu que tu te sois jamais départie en paroles ni en faits de ce qu'il m'a plu, pensant avoir de toi la consolation que je désirais, j'entends te rendre en une heure ce qu'en plusieurs je t'ai ôté et avec grande douceur réparer et restaurer les paroles que je t'ai dites. Et ainsi, prends d'un cœur joyeux celle-ci, que tu croyais être mon épouse, et pareillement son frère, pour tes et mes enfants : ce sont ceux-là même que toi et plusieurs autres avez cru que cruellement je les eusse fait tuer ; et je suis ton mari qui t'aime sur toute autre chose au monde, me donnant cette louange que nul autre ne se peut autant que moi contenter de sa femme. »

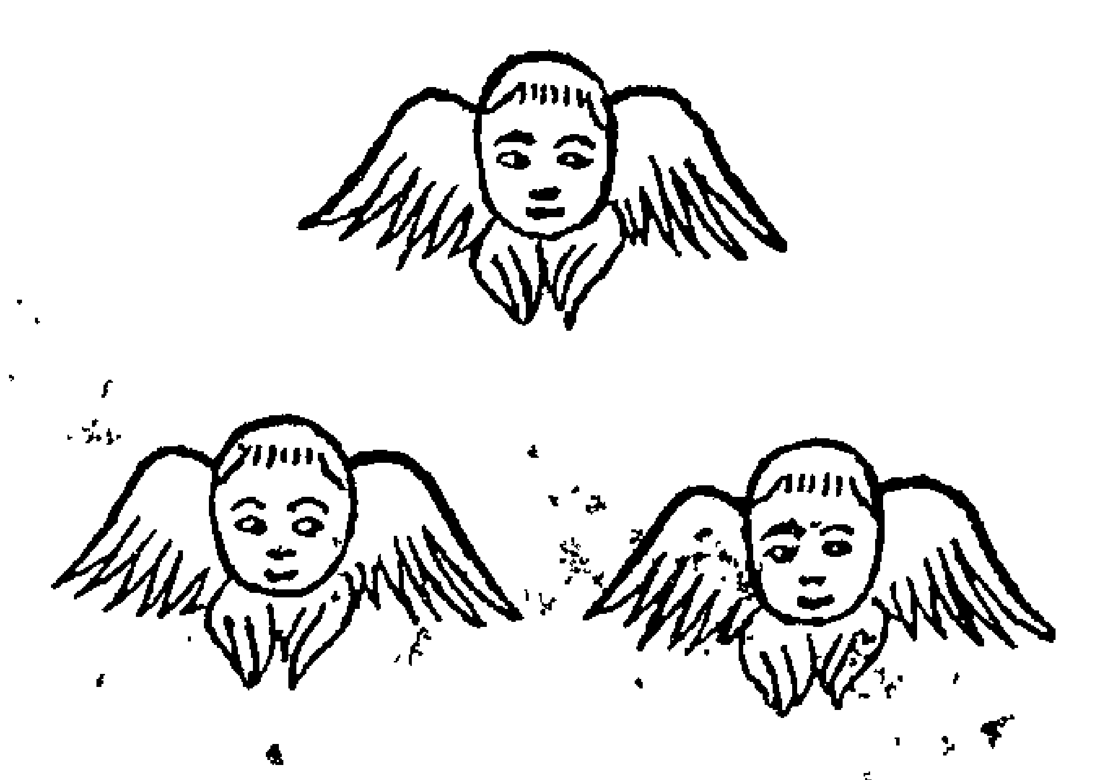
Et ceci dit, il l'embrassa ; et s'étant levé avec elle qui de joie pleurait ils s'en allèrent à l'endroit où la fille, tout étonnée d'ouïr ces choses, était assise. Et l'ayant embrassée, ainsi que le fils, elle et plusieurs autres là présents, sortirent de l'erreur où ils étaient ; et les dames, s'étant levées très joyeuses de table, s'en allèrent avec Grisélidis en la chambre, et avec meilleur augure l'ayant dévêtue de ses vieux haillons, la revêtirent d'une de ses riches et belles robes, puis la ramenèrent en la salle comme dame, ainsi qu'elle semblait bien être aussi sous ses méchants habillements, et là, faisant merveilleuse fête avec le fils et la fille, chacun étant très joyeux de cette chose, le plaisir et le festoyer multiplièrent, et cela dura plusieurs jours.

Et lors chacun réputa le marquis très sage, bien qu'ils

jugeassent trop aigus et intolérables les expériences qu'il avait prises de sa femme, et surtout estimèrent Grisélidis très sage et vertueuse dame. Le comte de Panago s'en retourna quelques jours après à Bologne. Et le marquis, ayant tiré Jehannot, père de sa femme, du labourage, comme son beau-père, le mit en tel état qu'il vécut honorablement et finit sa vieillesse. Et après, ayant richement marié la fille, il vécut longuement et en grande consolation avec Grisélidis, l'honorant toujours autant qu'il lui était possible.

Que pourra-t-on dire ici, sinon qu'aussi bien dans les pauvres maisons peuvent pleuvoir les esprits divins, comme dans les royales tels qui seraient plus dignes de garder les pourceaux que d'avoir seigneurie sur les hommes? Qui eût jamais, autre que Grisélidis, avec un visage non seulement serein mais joyeux, pu souffrir les rigueurs et les épreuves, jamais plus ouïes, du marquis? Auquel il n'eût peut-être pas été mal fait s'il était tombé sur une qui, chassée hors de sa maison en chemise, se fût fait secouer par un autre le pellisson ; car il en fût sorti une belle robe.

TABLE DES MATIÈRES



IMPRIMERIES RÉUNIES S. A.
LAUSANNE, SUISSE